JOURNAL INTIME
DE
MAINE
DE BIRAN

★ ★

(1817-1824)

PUBLIÉ AVEC UNE INTRODUCTION
ET DES NOTES

PAR

A. DE LA VALETTE-MONBRUN
Docteur ès lettres et en théologie

PARIS
LIBRAIRIE PLON
M.CM.XXXI

5e édit

JOURNAL INTIME

DE

MAINE DE BIRAN

★ ★

DE L'ANNÉE 1817 A L'ANNÉE 1824

publié avec une Introduction et des Notes

PAR

A. DE LA VALETTE-MONBRUN

DOCTEUR ÈS LETTRES ET EN THÉOLOGIE

PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

Copyright 1931 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

Philos.
Janin
3-15-33
27630

INTRODUCTION
AU TOME SECOND

« Si je trouve Dieu et les vraies lois de l'ordre moral, ce sera pur bonheur... »

MAINE DE BIRAN
(Journal intime, 1815)

A LA RECHERCHE DU DIEU PERDU

Il n'est peut-être pas, dans notre histoire littéraire, d'expérience religieuse plus éloquente que celle qu'a faite Maine de Biran, au cours des trente-deux années de sa carrière philosophique. Dans une première introduction au *Journal intime* nous avons montré que cet ouvrage présentait un haut intérêt psychologique, historique et philosophique à la fois. Il est un intérêt d'un autre ordre, que l'on discernera sans peine dans la seconde et dernière partie du *Journal intime*, l'intérêt religieux, Biran étant de ces graves penseurs pour qui la philosophie est avant tout une affaire d'âme.

On se souvient que Sainte-Beuve a cru pouvoir rapprocher Maine de Biran de Pascal. Moins profond, moins original, moins riche d'aperçus que les *Pensées*, le *Journal intime* a cet avantage de nous retracer, dans leur continuité logique, les diverses phases de l'évolution religieuse de Maine de Biran. Chaque page de ce curieux document autobiographique marque chez son auteur, sinon un progrès constant, du moins une aspiration continuelle vers la vérité. M. de Biran éprouve

ces tourments d'une noble espèce, qui sont l'honneur de ceux qui les ont soufferts. On le voit aller successivement demander à tous les systèmes de philosophie la vérité qui pût satisfaire son intelligence, le bonheur dont son âme était altérée, le point d'appui dont sa nature mobile et inconstante sentait le besoin, jusqu'au jour où, désabusé du monde et de lui-même, ayant reconnu la vanité de tout, et de la philosophie même, il laisse échapper de son âme endolorie le cri sublime de saint Augustin : « *Fecisti nos ad te, Deus, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te* (1) : Vous nous avez faits pour vous, mon Dieu, et notre cœur sera toujours ballotté par l'inquiétude jusqu'à ce qu'il se repose en vous ! »

I

DE L'ATHÉISME AU MYSTICISME

Le problème de Dieu ne pouvait laisser indifférent un psychologue aussi réfléchi et un métaphysicien aussi profond que Maine de Biran. Il s'en est préoccupé toute sa vie, et spécialement dans les huit dernières années de son existence. C'est une émouvante et bien instructive histoire que celle d'un homme qui, parti de la nuit obscure de l'athéisme, à la fin du dix-huitième siècle, en arrive, trente ans plus tard, par le seul travail de sa pensée, à l'apogée de la vie chrétienne. Les premiers manuscrits de Maine de Biran traitent à plusieurs reprises de l'existence de l'Être suprême et de l'athéisme. Ils étaient encore inédits, nous les avons publiés en tête du *Journal intime,* vu que par leur tour personnel, ils pouvaient en être considérés comme partie intégrante; vu aussi qu'il importe fort de connaître les sentiments de Biran, au début de sa carrière philosophique, sur ce problème de la croyance, dont tout homme qui pense, s'il est sincère avec lui-même, ne peut se désintéresser.

(1) Saint Augustin, *les Confessions.*

Sceptique et athée, tel nous apparaît Maine de Biran sur la fin de l'année 1792. Au contact de la jeunesse libertine du dix-huitième siècle le jeune garde du corps a vu s'évanouir les croyances religieuses de son enfance; à feuilleter sans cesse le *Dictionnaire philosophique,* l'ancien élève des Doctrinaires s'est imprégné des idées de Bayle; comme lui, il doute de l'existence de Dieu : « Si ma raison, écrit-il à un ami, ne voit qu'obscurité là où vous trouvez l'évidence, plaignez-moi, et surtout ne m'accusez pas de mauvaise foi; ne me regardez pas comme un méchant homme. Je n'ai aucun intérêt à nier que l'Être, auquel vous croyez, existe, s'il existe, et qu'il soit bon, comme nous n'en pouvons douter. » (1).

C'est sur la faiblesse, résultante de son organisation, que le philosophe rejette son ignorance. Sa vue est impuissante à se porter jusqu'à l'Être suprême. Il s'indigne contre les théologiens qui regardent « comme un monstre à étouffer » l'homme de bonne foi, désireux de s'éclairer; il croit, pour sa part, qu'il se doit à lui-même de ne pas recevoir « aveuglément » le sentiment de l'existence de Dieu, « sentiment sublime à la vérité, mais qui n'est rien moins que démontré ».

Venant à examiner, à l'instar de Kant, les preuves rationnelles de l'existence de Dieu, Biran les rejette toutes comme sans valeur. Seules les preuves « sensibles » lui semblent mériter d'être prises en considération. Le philosophe se voit forcé de conclure, encore que cette ignorance lui paraisse dure à supporter, qu'il ne sait rien, ni sur l'existence ni sur la nature du souverain Être. Si, un jour, plus éclairé, il parvient à trouver des raisons qui puissent le satisfaire, il adoptera « avec joie » une opinion qu'il désire vraie. Jusqu'alors il restera dans le doute, état qui ne saurait lui être imputé à blâme, « puisqu'il n'est pas volontaire », et sentiment qui ne peut déplaire à un être qui, « s'il existe, est infiniment juste. »

(1) Cf. Maine de Biran, *Journal intime*, t. I, p. 1-4. *Discussion sur l'existence de l'Être suprême.* — Plon, éditeur, 1927.

Dans ses *Réflexions sur l'athéisme* (1), qui semblent postérieures à l'écrit précédent, Maine de Biran, bien qu'il prenne à plusieurs reprises la défense du sceptique Bayle et de ses partisans, en arrive à un vague théisme. Tout pénétré du sentiment de sa petitesse, il se déclare « accablé sous le poids de l'idée de l'infini ». Il s'irrite contre les théologiens qui, se mettant à la place du grand Être, décident ridiculement de ce qui peut plus ou moins lui déplaire. Pour sa part il se refuse à admettre que les motifs, tirés de la raison, soient incapables d'éloigner l'athée du mal, comme les motifs religieux en écartent le croyant. A ses yeux la raison seule (indépendamment de l'existence de Dieu) « a tout ce qu'il faut pour porter au bien et écarter du mal l'homme, que le raisonnement a pu éclairer sur sa nature, sur sa vraie destination, sans que ses forces lui aient permis de s'élever jusqu'à l'idée de la suprême Intelligence, « idée sublime, mais, quoi qu'on en dise, extrêmement obscure ». Biran convient, toutefois, que, pour le commun des hommes, sur lesquels la raison n'a aucun empire, l'athéisme pourrait être extrêmement pernicieux et la source de grands désordres publics. Aussi proclame-t-il que le dogme de l'existence de Dieu est « aussi utile, indispensable pour les sociétés, qu'il est beau et satisfaisant par lui-même ».

Dans le calme du manoir périgourdin de Grateloup, tout environné de grands bois, où viennent expirer les bruits du monde, Maine de Biran, tandis que la Terreur sévit sur tout le territoire et excite des troubles violents, s'attriste de constater l'impuissance de la raison, tant à rendre les hommes meilleurs qu'à nous renseigner sur l'état de notre être et le but de notre existence. La solitude parle à son âme sensible, et dans le grand silence des choses le promeneur solitaire croit parfois entendre Dieu.

Le philosophe voudrait faire un pas de plus vers la lumière, qui luit dans les ténèbres, mais il ne trouve aucun sentier, avoue-t-il, et force lui est de se contenter d'apercevoir l'Être

(1) Cf. *Journal intime*, t. I, p. 4-6.

des Êtres, de la distance infinie où il est, sans en pouvoir approcher. Biran en était là, quand survint une circonstance particulière qui, en le rapprochant de Dieu, le lui rendit sensible au cœur ».

Le 29 juillet 1793, le solitaire de Grateloup perdit une sœur tendrement aimée, qui mourut d'une maladie de langueur, dans sa trente-troisième année. Près de la couche funèbre, il se prit à réfléchir sur la mort et l'immortalité de l'âme. Ces considérations, que quelques jours plus tard il jeta sur le papier, offrent une réelle importance pour l'étude de l'évolution religieuse de Maine de Biran, car on y saisit sur le vif le mouvement originel d'une pensée, dont le processus naturel devait aboutir au mysticisme chrétien le plus élevé.

Le procédé qu'emploie le philosophe périgourdin dans cette *Méditation sur la mort* (1), et dont il fera, par la suite, un usage constant, est celui-ci : Tout d'abord s'adresser à la raison raisonnante, puis, l'impuissance de cette faculté étant bien constatée, faire appel au sens intime ou au cœur. Procédé bien pascalien, semble-t-il, puisque déjà l'auteur des *Pensées* avait dit que « tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment ».

Après avoir écarté l'idée de l'anéantissement, contre laquelle tout son être moral proteste, Biran s'arrête à discuter la croyance à l'immortalité de l'âme. Quelle attitude convient-il d'adopter en face de ce dogme, « si ancien, si général » ?... Celui, déclare-t-il, qui, privé des lumières de la révélation, s'est livré uniquement à celles de la raison, n'admet, ni ne rejette. Conscient de son ignorance, il « doute ».

Mais il y a un doute qui est absurdité, et un doute qui est raison. Le premier, constant et universel, est celui du pyrrhonien parfait; le second, qu'Aristote, saint Thomas, Descartes ont maintes fois mis en usage, n'est qu'un moyen indirect d'arriver à la certitude. A l'exemple de ces grands maîtres, Biran soumet au crible impitoyable de sa critique

(1) Cf. *Journal intime*, t. I, p. 10-14.

les principales hypothèses physiques et les raisonnements métaphysiques, qui militent en faveur d'une survivance de l'âme humaine. Il ne parvient pas à triompher des difficultés inhérentes au problème de l'immortalité de l'âme. « L'immortalité, estime-t-il, est une ligne droite qui s'étend à l'infini de part et d'autre, et tout ce qui a commencé d'être doit sans doute cesser d'être. »

Il paraît manifeste au philosophe que la raison ne saurait expliquer comment, après la dissolution du corps, l'âme subsiste. Par contre, le sens intime, bien consulté, nous dit qu'il existe un Être, ordonnateur de l'Univers. En considérant la nature, en examinant l'admirable coordination de tous les êtres, la convergence générale vers un but, l'accord parfait et invariable des moyens avec la fin, pouvons-nous méconnaître les marques d'une suprême Intelligence? « Si Dieu n'existe pas, l'ordre, que nous croyons apercevoir dans le monde, n'existe que dans notre cerveau, *velut aegri somnia.* Rien n'a de raison suffisante. Tout n'est qu'illusion et mensonge. » Comme le dit Job en une pensée sublime, qui est un trait de lumière au milieu des ténèbres : « *Si Deus non est, quid ergo est?* » Mais, croyons-en le sens intime : Dieu existe, l'âme est immortelle. L'Auteur de la nature ne peut vouloir tromper cette avidité de connaître, ces élans vers la vérité, tous ces pressentiments de l'au-delà, qu'il a déposés lui-même au fond de nos cœurs. Heureux d'avoir trouvé Dieu dans l'ordre de l'univers et dans sa propre âme, Maine de Biran s'exhorte à se laisser aller à ces impulsions du sens intime, le seul maître qu'il veut désormais écouter.

La *Méditation sur la mort* s'achève par ces lignes significatives : « *Sent-on bien la consolation qu'il y a à se reposer ainsi sur l'Être tout puissant? En vérité, comment ceux qui le nient, peuvent-ils ne pas tomber dans le désespoir?... Semblable à un homme qui, soutenu par une force irrésistible dans l'espace, ne se sentant appuyé sur rien, se verrait à chaque instant prêt à tomber dans l'abîme, celui qui vit, qui pense, et qui ne s'appuie pas sur Dieu doit frémir sans cesse, étonné de se sentir exister.* »

Tout Biran est là en germe. Le sentiment profond de sa

faiblesse, de sa misère, voilà sous quelle pression intérieure l'âme du philosophe en viendra, en certaines périodes troublées ou malheureuses de sa vie, à se tourner vers le Dieu qui lui apparaît comme la Force suprême et la suprême Consolation. Aussi souscrivons-nous sans réserves à ce jugement d'Ernest Naville, l'homme qui a le mieux pénétré le subconscient de Maine de Biran : « L'idée de Dieu ne se manifesta pas en premier lieu dans son intelligence pour devenir ensuite l'objet des sentiments de son cœur. Ce fut, au contraire, le *besoin de Dieu*, qui, faisant irruption dans son âme, appela l'idée de Dieu dans son esprit (1). »

Après avoir traversé le théisme de Voltaire, M. de Biran, qui a beaucoup réfléchi sur le problème de Dieu, en arrive, au cours de l'année 1793, au déisme de Rousseau. Sa religion n'est encore que la pure religion naturelle, et son *Credo* semble parfaitement concorder avec la déclaration fameuse du philosophe de Genève : « Je crois en Dieu, et Dieu ne serait pas juste, si mon âme n'était pas immortelle. Voilà ce que la religion a d'essentiel et d'utile. Laissons le reste aux disputeurs. »

De cette religion naturelle, partagée par un grand nombre de ses contemporains, pour qui Rousseau était l'oracle, Biran semble s'être contenté, un bon tiers de sa vie. Nous n'avancerions pas cette opinion, le *Journal intime* faisant presque complètement défaut, durant la longue période comprise entre l'année 1797 et l'année 1814, si nous n'avions pas l'aveu du philosophe. Lui-même s'est reproché plus tard « la tiédeur et l'indifférence de son passé à l'égard de la vraie religion ». Sans doute le sous-préfet de Bergerac ne manque jamais de se rendre, en personne, à l'église Saint-Jacques, lors des cérémonies officielles, prescrites par l'Empereur, mais ce n'est là qu'un geste extérieur, obligatoire, qui ne nous dit rien de ses dispositions intimes. Il y a tout lieu de croire, toutefois, que même en ces années, où Biran apparaît comme dégagé de toute préoccupation religieuse, la pensée

(1) Ernest NAVILLE.

de Dieu ne lui fut pas complètement étrangère. L'auteur du *Journal intime* avait, en effet, cette âme naturellement chrétienne, dont parle si éloquemment Tertullien. Il a noté en l'un de ses écrits que si « le sentiment religieux — qui diffère des idées religieuses et ne peut être remplacé par elles — n'a pas été auparavant un besoin de l'âme ou n'est pas resté toujours dans son fonds (quoiqu'il ait pu être distrait par les passions), il est difficile qu'il vienne adoucir et embellir la fin de notre carrière ».

Ces lignes, que l'on n'a pas assez remarquées, sont révélatrices de l'état d'esprit de notre philosophe. Alors même que sa raison spéculative jugeait sans force probante les preuves classiques de l'existence de Dieu, le sentiment religieux était latent en son âme. Il ne faudra qu'une occasion, comme les perturbations violentes provoquées par les Cent-Jours, pour le rendre vivace et le faire épanouir.

II

LES HÉSITATIONS DE BIRAN ENTRE LE SENSUALISME, LE STOÏCISME ET LE CHRISTIANISME

Le grand problème, si fréquemment agité chez les philosophes de la seconde moitié du dix-huitième siècle, et que Biran n'a cessé de scruter, toute sa vie, spécialement au cours des années 1794-1795, comme en témoigne le *Journal intime*, c'est le problème du bonheur. « Que peut l'homme par ses propres forces pour se rendre heureux? » ou, comme dit Biran : « Dépend-il de nous uniquement de passer de l'état inférieur à un état supérieur »?

On trouve dans le *Journal intime* trois solutions, complètement différentes, de cet important problème. Tour à tour nous voyons Biran faire appel aux trois thèmes, qu'il développera plus tard avec ampleur dans son ouvrage, la *Nouvelle Anthropologie* : le destin, la liberté, la grâce. Si l'on ne peut douter que le premier terme, sorte de fatalisme psy-

chologique, l'emporte dans son esprit jusqu'en 1802 environ, le second prédomine nettement dans la période où Biran est féru de stoïcisme, de 1803 à 1813, puis il cède la place au troisième, quand, sur la fin de sa vie, accablé sous le poids de la maladie et des afflictions, le philosophe en vient à comprendre que Dieu seul peut nous tirer de l'abîme de nous-même.

Durant la période où le sensualisme ambiant déteint sur sa pensée, le philosophe attribue beaucoup plus d'importance aux causes physiques qu'aux causes morales pour se procurer ce sentiment de bien-être, ou, suivant une de ses expressions habituelles, ce *grand sentiment de l'existence,* en quoi il fait consister le bonheur. Les causes morales, à son sens, n'agissent sur l'homme qu'autant qu'elles altèrent ou modifient sa constitution physique. Sans doute la liberté et la volonté nous aident, plus ou moins, à conserver l'état de bien-être, qui résulte du vif sentiment de l'existence, mais il n'est aucun moyen de nous donner cet état, quand notre état physique nous empêche de l'acquérir, car « l'homme n'est rien s'il ne digère (1) » ; et Biran de conclure qu'en fait de bonheur l'essentiel dépend d'un certain sentiment de l'existence, qui dépend lui-même d'un état physique déterminé.

Dans ses recherches sur le bonheur, en cette première période, M. de Biran, venant à comparer la méthode stoïcienne avec la méthode épicurienne, ne nie pas que le disciple de Zénon, qui, par de longues méditations sur le néant des choses humaines, a rendu, ou croit avoir rendu son âme, « calleuse à toutes les privations », ne puisse éprouver un vif sentiment de puissance, en contemplant, de la haute région où il est parvenu, tous ces esclaves à chaîne dorée, qui chérissent leurs liens et trouvent leurs délices à s'en enlacer. La méthode, néanmoins, ne lui paraît pas très sûre. Au surplus, déclare-t-il, il est des philosophes qui ont cru qu'un usage modéré des plaisirs parvenait aussi bien à nous procurer cet état de bien-être, par un effet purement physique, que les

(1) Parole extraite d'uu écrit de Biran, encore inédit.

préceptes de l'austère philosophie stoïcienne, par des effets moraux. « Si cela est, tenons-nous-en aux systèmes de physique. » Ainsi c'est à la médecine que M. de Biran, fils de médecin et ami du médecin sensualiste Cabanis, a recours à cette époque pour arracher à la nature son secret et découvrir l'art d'être heureux.

Porté, au cours des années, vers une philosophie à tendances de plus en plus spiritualistes, Biran se reprochera sévèrement par la suite d'avoir voulu absorber le moral dans le physique. Se refusant à admettre que le bonheur soit un état particulier du bien-être physique, ou qu'il soit ce même bien-être considéré sous un autre point de vue, le philosophe déclare que « l'exercice des facultés supérieures constitue aussi le bonheur ». C'est la seconde période de la philosophie biranienne, celle où M. de Biran, confiant dans l'exercice de sa force propre, prononce : « Il faut que la volonté préside à tout ce que nous sommes ; voilà le stoïcisme. Aucun autre système n'est aussi conforme à notre nature. »

Par la puissance de sa réflexion solitaire, Biran a découvert le *moi*, avec ses attributs primordiaux d'activité et de liberté, comme en font foi ses deux remarquables Mémoires sur *l'habitude* (1803) et sur *la Décomposition de la pensée* (1805). Tout à la joie de sa géniale trouvaille, le philosophe déclare la guerre au sensualisme idéologique, dont son esprit perspicace avait distingué les dangereux aboutissants, le matérialisme et le phénoménisme. Pour sa part il se construit une psychologie particulière, qui repose tout entière sur le fait, capital à ses yeux, qui est le *sentiment de l'effort*, véritable fait primitif, qu'il faut placer, selon lui, au début de la science de l'homme : *Je veux, donc je suis*.

Désireux de passer de la psychologie à la morale et cherchant, parmi les nombreux systèmes qui s'offrent à son esprit, celui qui s'adapterait le mieux à sa théorie psychologique, Biran rencontre le stoïcisme. Tout d'abord il est séduit par la beauté de la doctrine stoïcienne, qui proclame avec tant de force l'asservissement de la matière à l'esprit et apprend à l'homme à devenir « le plus homme possible ».

Puis il ne lui échappe pas que la doctrine du Portique lui offre le moyen de réunir étroitement, sans les confondre, la psychologie et la morale, en les faisant reposer toutes deux sur la même base, *l'activité libre*, qui, se déployant en vertu de la résistance organique, crée le *moi*. Et Biran d'ajouter à sa *psychologie de l'effort* une morale de la volonté ou un volontarisme rationnel.

De longues années durant, le philosophe nourrit avidement son esprit des pensées d'Epictète et de Marc-Aurèle; il ne cesse de vanter le sage, qui, « inaccessible aux passions, aux troubles de l'âme, est seul absolument et parfaitement heureux »; il défend même, et avec chaleur, les stoïciens contre les attaques dont ils ont été si souvent l'objet au cours des siècles. Bien des fois, dans le *Journal intime*, Biran se plaît à comparer le stoïcisme et le christianisme. Ces deux doctrines si élevées, qui prêchent à l'homme le renoncement à ses désirs pour le soumettre à la Raison éternelle, et qui s'offrent à lui, l'une et l'autre, comme un point d'appui à sa faiblesse naturelle, lui paraissent tout d'abord présenter de réelles similitudes. Mais bientôt le philosophe discerne plus que des nuances entre les deux systèmes, et il n'hésite pas à donner la prééminence au stoïcisme sur le christianisme, ce dernier système lui paraissant aussi contraire au développement de notre activité que le premier lui est favorable. Certains docteurs en théologie, qui prêchent l'abnégation absolue du *moi*, ne vont-ils pas en effet jusqu'à enlever à l'homme toute liberté, en le plaçant, « comme un être passif », sous la main d'un Dieu, « qui le remue d'une manière mystérieuse et tout à fait arbitraire »?

L'assentiment, donné par Biran à la doctrine de Zénon, ne fut jamais, toutefois, qu'un demi-assentiment. Il y avait trop d'opposition entre la nature si impressionnable du philosophe périgourdin et cette farouche morale stoïcienne, qui n'est que l'héroïsme grec ou romain, érigé en principe. Ce *stoïcien manqué*, comme parle Edmond Scherer, revient chaque jour de ses illusions. Il expérimente douloureusement que sa volonté, promue au rang d'idole, ne cesse de le trahir.

Elle s'est trouvée trop faible pour se dégager des mille liens où la vie sociale le tient captif; elle se montre impuissante à ordonner sa vie privée dans la solitude. En dépit de tous ses efforts pour parvenir à stabiliser son âme, Biran continue à se laisser ballotter au souffle de l'indécision et à subir l'influence de tout ce qui l'entoure. Il avait espéré découvrir, en avançant en âge, un sentiment fixe, qui lui aurait servi d'ancre au milieu des fluctuations incessantes de la vie, un point de vue plus élevé, d'où il aurait pu redresser les erreurs, concilier les oppositions, unifier sa vie, qui n'est qu'une suite de mouvements hétérogènes et désordonnés. Les jours passent, les années tour à tour se succèdent, déjà le philosophe sent toutes proches les grandes ombres qui vont bientôt l'envelopper, et il est toujours incertain, mobile, indécis sur le chemin de la vérité. En proie à une indicible angoisse, Biran laisse échapper de son âme ce cri qui nous émeut, pour tout ce qu'il contient de sincérité douloureuse et de vérité humaine : « Y a-t-il un point d'appui, et où est-t-il?... » (14 mars 1811).

La question est posée, mais bien des années s'écouleront jusqu'à ce que Biran y réponde. En attendant, la même plainte, monotone tant elle est fréquente, se répète dans le *Journal intime,* comme une sorte de refrain mélancolique : Je n'ai pas de base.., pas d'appui.., pas de lumière pour diriger mes pas.., pas de pôle fixe qui oriente mon activité... Je souffre, je souffre...

Trompé par le stoïcisme, « qui est bon pour les forts, mais non pour les faibles, les pécheurs et les infirmes », Maine de Biran se retourne vers le christianisme et s'applique à en mieux pénétrer le sens. Il ne tarde pas à remarquer que la doctrine de Jésus-Christ est beaucoup plus appropriée à nos deux natures que la philosophie de Zénon, qui, en faisant abstraction complète de la sensibilité, « anéantit une partie de l'homme même, dont l'homme ne peut se détacher ». Suffit-il, en effet, de proclamer que la douleur n'est pas un mal, pour cesser de la sentir? Les conseils de Marc-Aurèle tendent, assurément, à nous rendre indifférents sur la pos-

session des choses, sur les biens et les maux qui nous peuvent arriver, mais ils ne nous disent pas comment nous pouvons suppléer à ce qui nous manque et trouver ailleurs notre paix. « La raison, seule, est impuissante pour fournir à la volonté des motifs ou des principes d'action : *il faut que ces principes viennent de plus haut.* »

Il importe de souligner une déclaration d'une telle importance et d'en marquer la date : 30 septembre 1817, car elle inaugure la période, proprement religieuse, du *Journal intime*. Biran, à l'instar de Pascal, a reconnu les déficiences de la raison raisonnante et, dès cette époque, se met à chercher son appui dans le ciel, où il sait qu'il trouvera « une force, qui n'est pas lui, mais dont il dépend quant à l'origine et au fond de son être », force souveraine, qui sera le remède à sa volonté défaillante et entraînera la résignation de son âme à la souffrance inévitable.

Au cours de l'année 1815, M. de Biran contracte l'habitude — qu'il ne quittera plus désormais — de lire ou plutôt de méditer chaque jour quelques livres ascétiques. Ses ouvrages de prédilection sont la Bible, et dans la Bible : Isaïe, les Épîtres de saint Paul, l'Évangile de saint Jean, puis l'*Imitation de Jésus-Christ*, les *Lettres spirituelles* de Fénelon, enfin les *Pensées* de Pascal. Le philosophe nourrit avec avidité son âme, affamée, de ces écrits incomparables qui, en lui prêchant le renoncement aux joies factices du monde et en l'invitant à se replier dans son for intérieur, pour s'appliquer uniquement à la connaissance de Dieu et de lui-même, répondent aux plus chers désirs de son cœur.

A fréquenter assidûment Pascal, le tendre Biran ne tarde pas à être rebuté par son tempérament mélancolique et sa doctrine austère. Comme, à cette époque, il ne voit Pascal qu'à travers le jansénisme, et le christianisme qu'à travers Pascal, c'est-à-dire sous une teinte janséniste, le philosophe en vient à juger que le catholicisme est inconciliable avec le libre arbitre. L'idée que l'homme ne peut rien par lui-même, et qu'il doit tout attendre d'un secours extérieur, entendez d'une « grâce », qu'il ne dépend pas de lui de se procurer,

paraît à Biran une atteinte insupportable à la dignité éminente de sa causalité personnelle. L'objection est si forte à ses yeux que, dans son impuissance à la résoudre, il reste plusieurs années durant, « stationnaire et comme en panne » (ce sont ses propres expressions) dans le chemin de la vérité. On peut avancer, sans aucune témérité, que c'est la difficulté d'accorder avec la liberté humaine la théorie chrétienne de la grâce, qui retint Biran si longtemps sous les drapeaux de Zénon et en dehors du christianisme.

III

LE PROCESSUS RELIGIEUX DE MAINE DE BIRAN

S'il est vrai, comme il est dit dans le *Journal intime*, que le germe de la « vie de l'esprit » existe toujours au fond de l'âme, où il a été déposé par l'Auteur de la Nature, l'on est fondé à supposer que la pensée de Dieu fut toujours plus ou moins présente à l'esprit réfléchi de notre philosophe. Les racines de la vie religieuse plongeaient, en effet, dans le fond le plus intime de sa nature, tirant leur suc, non seulement de ce caractère de l'espèce humaine, qui fait de nous des êtres religieux, mais aussi d'une organisation éminemment spirituelle, d'un atavisme très marqué, enfin de l'éducation première. Biran avait été élevé dans les pratiques de la religion catholique. Le sentiment religieux, encore que, dans les années de jeunesse, les passions fussent venues l'affaiblir, n'avait pas cessé de végéter dans les replis secrets de son cœur. De même que le spectacle de l'anarchie révolutionnaire avait eu pour résultat, autrefois, de faire passer brusquement le jeune châtelain de Grateloup de la frivolité à la philosophie, pareillement la violente commotion politique qui, dans les années 1814 et 1815, ébranla la France, provoqua chez M. de Biran l'éclosion des sentiments religieux, qui s'agitaient confusément au fond de son cœur. La vision saisissante de l'instabilité des choses humaines

se dresse devant ses yeux. « C'est assez longtemps, déclare-t-il, se laisser aller au torrent des événements, des opinions, du flux continuel des modifications externes ou internes, à tout ce qui passe comme l'ombre. Il faut s'attacher aujourd'hui au seul Être qui reste immuable, qui est la source vraie de nos consolations dans le présent et de nos espérances dans l'avenir (1). » M. de Biran a compris qu'au sein d'une vie, qui est emportée comme l'onde rapide d'un torrent, l'homme ne peut échapper au malheur de sa condition qu'en s'appuyant sur quelque chose de stable, d'éternel. Mais il en coûte pour aborder les grands objets, seuls permanents, seuls capables de remplir l'âme,... il en coûte surtout pour s'y attacher d'une manière fixe, à l'instar d'un Pascal, quand l'âme n'a pas été habituée à en faire sa nourriture habituelle. Trois années se passent, et le philosophe, l'esprit encore partagé entre le stoïcisme et le christianisme, qui ne le satisfont complètement ni l'un ni l'autre, cherchant de divers côtés d'autres échappées, s'efforçant de découvrir le sommet d'où il embrasserait toute la chaîne des existences, avançant, reculant, poursuivant la vérité qui se dérobe à son étreinte, donne l'impression qu'il ne sait pas trop où se trouve la voie qui mène au Souverain Bien. « Si je trouve Dieu et les vraies lois de l'ordre moral, écrit-il le 16 avril 1815, dans le *Journal intime*, ce sera pur bonheur, et je serai plus croyable que ceux qui, partant de préjugés, ne tendent qu'à les établir par leur théorie... » Parole bien significative et qui donne à l'expérience religieuse, réalisée par M. de Biran sur lui-même, un caractère exceptionnel de sincérité.

A qui sait rompre l'os et en extraire « la substantifique moelle », le *Journal intime* est un précieux guide, du moins dans les huit dernières années, pour suivre Biran dans le pénible voyage qui, des rives désenchantées de l'incrédulité, le fera aboutir, sur la fin de sa vie, après des fluctuations sans nombre et de continuels va-et-vient, au port tranquille de

(1) *Journal intime*, 16 avril 1815, t. I, p. 137.

la foi chrétienne. De même que Pascal s'est défendu d'être croyant, parce qu'il était né d'une famille chrétienne, le philosophe tient à spécifier que, s'il vient à la religion, alors qu'il approche de la cinquantaine et que la vieillesse le menace, la crainte de la mort et de l'enfer n'y est pour rien.

On dit, écrit-il, que si les hommes deviennent religieux ou dévots en avançant en âge, c'est parce qu'ils ont peur de la mort et de ce qui doit la suivre dans une autre vie. Mais j'ai, quant à moi, la conscience que, sans aucune terreur semblable et sans aucun effet d'imagination, le sentiment religieux peut se développer à mesure que nous avançons en âge : 1° parce que les passions étant calmées, l'imagination et la sensibilité moins excitées ou excitables, la raison est moins troublée dans son exercice, moins offusquée par les images, ou les affections qui l'absorbaient; alors Dieu, le Souverain Bien, sort comme des nuages, notre âme le sent, le voit, en se tournant vers Lui, source de toute lumière; 2° parce que, tout nous échappant dans le monde sensible, l'existence phénoménique n'étant pas soutenue par les impressions externes ou internes, *on sent le besoin de s'appuyer sur quelque chose qui reste,* et sur une réalité, sur une vérité absolue, éternelle; 3° parce que, enfin, ce sentiment religieux, si pur, si doux à éprouver, peut compenser toutes les autres pertes. La crainte de la mort ou de l'enfer n'a rien de commun avec ce sentiment et se trouve au contraire en opposition directe avec lui.

Biran ne se livre pas seulement à la poursuite passionnée du vrai pour l'amour de philosopher, mais aussi et surtout pour se donner à lui-même des raisons de vivre. Gémissant de voir son existence remplie de petits sentiments, de petits intérêts, de petites occupations, entre lesquelles le temps s'éparpille « sans résultats, sans progrès, sans fruits d'aucune espèce », le philosophe, qui fut toujours soucieux de perfection morale, soupire : « Ah! que ne puis-je avoir la force de me supporter moi-même dans la retraite, de fuir le monde, de m'appliquer uniquement à ce qui peut perfectionner mon être intellectuel, me faire bien vivre, et me préparer à bien mourir!... » (16 novembre 1817).

Un écho sympathique va désormais répondre à ces nobles aspirations et à ces plaintes; c'est le merveilleux livre de

l'Internelle Consolation, qui a bercé, à travers les siècles, l'angoisse morale de tant d'êtres souffrants. « Comment, dit l'auteur de *l'Imitation*, peut-on aimer une vie sujette à tant de dégoûts, de misères, remplie de tant d'amertume? Comment peut-on appeler vie la source de tant de maux?... Demeurer ferme et constant dans ce que Dieu veut de nous, quoiqu'on ne ressente ni goût, ni consolation, ni sûreté. » Biran fait suivre ces lignes de cette réflexion : « Les chrétiens, comme les bons philosophes, savent bien que nous ne pouvons faire dominer l'esprit sur le corps, ni anéantir la partie passive de nous-mêmes, *sans une grâce particulière*. » (17 novembre 1817). Voilà M. de Biran entré dans les eaux du christianisme. Il a opéré le passage du naturel au surnaturel, passage si difficile à franchir pour les *rationaux*, comme aurait dit Bayle, ou pour les intellectuels purs, qui ont une confiance démesurée en la raison et lui demandent beaucoup plus qu'elle ne peut donner.

Constatant qu'il ne trouve en lui-même qu'imperfection, bassesse, impuissance et misère, le philosophe se demande comment le sentiment qu'il a du parfait, du beau, de l'éternel, pourrait naître de son propre fonds. « Il faut reconnaître, avoue-t-il avec un grand sentiment d'humilité, que les vérités religieuses, qui ont le bien pour objet, et la perfection pour but, ont une autre source que les vérités psychologiques, limitées à l'homme sensible et intelligent. » (19 septembre 1818).

Après avoir si nettement discerné la source du vrai, du bien et du bonheur parfait, le philosophe sent le besoin d'y recourir. Tourmenté intérieurement par le sentiment de la vie qui s'affaiblit et lui échappe, il comprend que la religion est, au déclin de l'existence, la grande et l'unique source de consolation comme de force morale. Il cherche à s'y cramponner, comme le naufragé à l'épave d'où il attend le salut, mais, observe-t-il, « quand le sentiment religieux n'a pas été auparavant un besoin de l'âme, ou qu'il n'est pas resté dans son fonds, il est bien difficile qu'il vienne adoucir la fin de notre carrière ».

Ne nous pressons donc pas de déclarer Biran chrétien et croyant. Il aura encore bien des retours en arrière. A vrai dire, il est — et il sera toujours — beaucoup plus chrétien de cœur ou de sentiment que de doctrine. Des dogmes de l'Église il n'est pour ainsi dire pas question dans le *Journal intime*, et l'on n'en trouvera explicitement fait mention qu'en passant, quelques années plus tard, dans le *Commentaire de l'Évangile de saint Jean : In principio erat Verbum*. Comme l'a dit de Biran un spirituel critique, admirateur du *Journal intime* : « Il parlait comme l'auteur de *l'Imitation*, et il ignorait le catéchisme... (1) »

IV

CE N'EST PAS PAR LA RAISON, C'EST PAR LA VOLONTÉ ET LE SENTIMENT QU'ON ACCÈDE AU DIVIN

L'année 1818 marque un progrès sensible dans l'itinéraire de Maine de Biran vers Dieu. Isaïe, saint Paul, Fénelon, Pascal, l'*Imitation de Jésus-Christ*, deviennent ses livres de chevet. Les yeux fixés sur *Dieu*, le « MOI », *le devoir*, ces trois absolus dont la pensée l'obsède et dont la contemplation assidue le ravit au-dessus des contingences terrestres, le philosophe poursuit, chaque jour sans se lasser, sa laborieuse marche à l'étoile. Suivons-le dans sa montée vers la lumière, en dépit du chemin rude et rocailleux qui reste à parcourir. Si le lecteur se fatigue de nous voir sans cesse citer le *Journal intime*, nous le déclarons tout de go : ce ne sera pas la faute de Biran, ni de nous-même, mais la faute du lecteur, dont l'esprit superficiel n'aura pas compris que nous sommes ici en présence d'une expérience *cruciale*, pour parler avec Bacon, faite non pas *in anima vili*, mais *in anima nobili*, sur une des plus nobles âmes qui aient jamais honoré l'humanité...

(1) Auguste NICOLAS, *le Journal intime de Maine de Biran*.

Demandons à Biran lui-même de nous révéler son état d'âme en cette période de son existence.

Ne trouvant en moi, ni hors de moi, dans le monde de mes idées, ni dans celui des objets, rien qui me satisfasse, rien sur quoi je puisse m'appuyer, je suis plus enclin, depuis quelque temps, à chercher dans les notions de l'être absolu, infini, immuable, ce point d'appui fixe, qui est devenu le besoin de mon esprit et de mon âme. Les croyances religieuses et morales, que la raison ne fait pas, mais qui sont pour elles une base ou des points de départ nécessaires, se présentent comme un seul refuge, et je ne trouve de science vraie que là, précisément, où je ne voyais autrefois avec les philosophes, que des rêveries et des chimères... » (20 mai 1818).

Ainsi ce que Biran a pris, de longues années durant, pour la réalité, pour l'objet propre de la science, ne lui paraît plus avoir maintenant qu'une simple valeur phénoménique. Son point de vue a changé avec ses dispositions morales et l'expérience acquise tant par ses études que par sa réflexion personnelle. Aussi bien, commence-t-il, dès cette époque, à avoir conscience que le développement religieux tient chez lui à un véritable état de supériorité et de progrès, à une vue plus nette des rapports de l'homme avec Dieu, à une connaissance plus approfondie de cet état misérable de l'*homme sans Dieu*, qui a inspiré à Pascal ses plus pathétiques accents.

Au cours des années 1817 et 1818, Biran qui s'est remis à la lecture de Pascal, le grand convertisseur, annote, en les discutant, bon nombre des *Pensées* (1). Dompté par la force raisonnante du grand logicien, en même temps que séduit par sa douceur persuasive, il s'exhorte, suivant les conseils de celui dont il a fait un des maîtres de sa vie morale, à fuir « les plaisirs empestés », à vivre purement, moralement, en ne tenant au monde que par le devoir. Quand Pascal

(1) Cf. A. de Lavalette Monbrun *Maine de Biran, disciple et critique de Pascal*, Paris, 1914. Dans cet ouvrage l'on trouvera les intéressantes réflexions de Maine de Biran sur maintes *Pensées* de Pascal, et aussi la critique sévère des remarques de Voltaire sur Pascal, qu'a faite Biran.

somme l'incrédule de commencer par renoncer aux jouissances charnelles, s'il veut obtenir le don de la foi, Biran, transporté, s'écrie, en songeant à lui même : « — *Admirable, admirable, vrai de toute vérité! C'est nous qui devons aller à la foi, et non la foi à nous.*

Cette parole d'une si émouvante éloquence, parce qu'on la sent jaillie du cœur, mérite bien d'arrêter un instant notre attention. Ce n'est plus à la raison raisonnante, c'est à la volonté et au sentiment que le philosophe va demander désormais de lui donner l'impulsion qui le mènera au seuil de l'absolu. Vingt ans durant, nourri des écrits de Descartes, de Leibniz et de Kant, M. de Biran a tenté d'atteindre Dieu par sa seule raison. Sa psychologie d'une part postule l'Être absolu comme couronnement nécessaire. La morale d'autre part le réclame comme fondement inébranlable. « Comment, lit-on dans le *Journal intime*, dériverai-je des principes de philosophie que j'ai suivis jusqu'ici, l'obligation, le devoir?... Et ailleurs : « C'est en Dieu seul qu'est la raison absolue du bien et du mal de nos actions ». (1)

L'on se souvient qu'au début de sa carrière philosophique, le penseur périgourdin s'était livré à une critique sévère des preuves traditionnelles de l'existence de Dieu, et que, comme l'auteur des *Pensées*, ayant expérimenté en lui-même que les « déductions ne persuadent pas (2) », il avait fini par recourir à ces raisons du cœur, dont l'éloquence passe la force démonstrative de la raison. Au cours de l'année 1813, venant à étudier les *Méditations de Descartes*, Biran se trouve en face de nouvelles preuves de l'existence de Dieu. Il les examine sans parti pris, les pense, les repense attentivement et déclare ne s'en pouvoir contenter. La critique qu'il a faite de l'argument ontologique, dit de saint Anselme, mérite de rester dans l'histoire de la philosophie comme une *acquisition permanente*.

A la suite de Kant, Biran soutient que nous n'avons pas

(1) *Journal intime*.
(2) La parole est de Newman, ce fils intellectuel de Pascal.

le droit de passer de l'essence à l'existence, de l'immanent au transcendant. Il considère comme un véritable sophisme le raisonnement de l'auteur des *Méditations* : « Dieu est, par définition, l'être qui possède toutes les perfections. » Or, l'existence est une perfection. Donc, Dieu existe. — « Descartes, observe-t-il avec justesse, pose un être idéal qu'il appelle Dieu, et met l'existence au nombre de ses attributs. Mais, *avant de concevoir des attributs dans un sujet, il faudrait savoir s'il y a un sujet existant.* Lorsque je tire de ma pensée l'idée d'une chose, une figure géométrique, par exemple, il ne s'ensuit pas que cette chose existe réellement, hors de mon esprit, avec les attributs que je lui prête. Supposer l'existence d'un être indépendant ou en avoir l'idée, n'est pas l'*apercevoir*. Un fait seul peut prouver un fait : nous ne pouvons donc conclure de l'idée de Dieu à son existence. »

Tourmenté par le besoin spéculatif d'expliquer la grande énigme du monde et de la nature humaine, Biran est le premier à s'apitoyer sur les ruines qu'accumule sa raison raisonnante. Les lignes suivantes sont d'une âme noble et pure, qui entend rester sincère avec elle-même, mais aspire à sortir des doutes qui obsèdent son esprit : « Quand on en est venu au point de renoncer à tout ce qui est sensible, à tout ce qui tient à la chair et aux passions, l'âme a un immense besoin de croire à la réalité de l'objet auquel elle a tout sacrifié, et la croyance se proportionne à ce besoin. »

Jamais lassé dans sa poursuite de la vérité, le philosophe tâche par une voie d'arriver à ce Dieu, qu'il sent confusément être la seule réalité véritable. Il en revient à la psychologie, sa « science chérie ». A son sens Lamennais et Bonald ont tort; ce c'est pas en regardant hors de nous, mais en descendant au fond de nous-même, que nous trouverons Dieu.

Les hommes se sont toujours trompés de la même manière en allant chercher au loin ce qui est près d'eux, ce qui leur est intime. Le principe de causalité est en nous; il ne s'agit que de le constater dans sa source, et de l'appliquer suivant les lois d'une saine

raison, en s'élevant de la personnalité du « moi, » cause relative, particulière, efficiente des mouvements du corps, à la personnalité de *Dieu*, cause absolue, universelle, de l'ordre du monde et de son existence... *Aussitôt que Dieu est pensé, le monde est expliqué.*

Ainsi, c'est en vertu du fait primitif de conscience, qui est « l'intermédiaire essentiel de toutes les notions auxquelles s'attache la croyance à une réalité absolue » (3), que Biran est amené à affirmer l'existence d'une cause supérieure à son moi et l'existence d'une cause supérieure suprême et universelle, *Dieu*, raison dernière de toutes les causes secondes. Ailleurs le philosophe précise mieux encore sa pensée : « C'est, déclare-t-il, sur le principe de causalité, identique avec le fait primitif de l'existence, que repose l'idée religieuse ». L'on est donc autorisé à affirmer qu'aux yeux de Biran, la psychologie est « le pont jeté sur l'abîme ». Elle mène directement à la religion et sert à effectuer le passage scientifique de l'immanent au transcendant, cet écueil si redouté de tous ceux qui s'aventurent sur l'océan de la spéculation.

Dieu est trouvé, mais quel Dieu? Un Dieu tout abstrait, conséquence lointaine des opérations de l'esprit. Tel Pascal ne voulant pas se contenter d'un Dieu, « auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments », Biran — dont la raison n'est pas satisfaite — aspire à rencontrer un Dieu personnel, vivant, « sensible au cœur ». Engagé dans cette voie, le philosophe rejoint vite la théorie pascalienne sur le rôle du cœur dans la croyance : « Dieu ne peut se manifester à l'esprit que par l'intermédiaire du cœur et du sentiment, qui est le médiateur entre la pensée humaine et l'infini, l'absolu qu'elle a pour objet. » C'est par le cœur qu'il faut aller à Dieu, ou tout au moins par le sens intime, car le *moi* est « la voie, la vérité et la vie ».

Le sens intime, à l'aide duquel, au début de sa carrière philosophique, Biran avait retrouvé l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, puis, en 1816, avait reconnu l'ordre moral avec son double caractère d'absoluité et d'obligation,

le sens intime, cette lumière intérieure qui luit au milieu des ténèbres de l'entendement, amène le philosophe entre les années 1818 et 1822, à découvrir dans sa propre âme comme la préfiguration des principaux mystères de la religion. Le Verbe, qui demeure en Dieu, qui vient de Dieu, qui est Dieu lui-même, lui apparaît clairement représenté par la manière dont nous percevons intérieurement que le *moi* (la pensée) est et demeure dans l'âme, toujours subsistant et toujours produit. Avec l'Incarnation, le philosophe distingue en sa propre âme l'image de la sainte Trinité. De même, en effet, que le Père céleste se manifeste par son Fils, l'Intelligence suprême, le *moi divin* ou le Verbe, dont la parole vivifiante a sauvé le monde, et par le saint-Esprit qui exprime l'amour réciproque du Père et du Fils, ainsi chacun de nous possède au fond de son être une substance inaccessible et ineffable, qui se manifeste à son tour dans la connaissance et dans l'amour, — sorte de Trinité terrestre, image de la Trinité divine que le chrétien adore. Par suite, l'on est autorisé à conclure que « la vérité psychologique intérieure correspond pleinement à la vérité religieuse absolue ou extérieure ».

M. de Biran touche ici presque au terme : ce qu'il croit comme chrétien, il a réussi — à la lumière de ce flambeau qu'est la conscience — à le concevoir comme philosophe.

Tout en maintenant présente à son esprit la notion d'un Dieu, objet de croyance rationnelle, le philosophe s'applique de plus en plus, dans les dernières années de sa vie, à découvrir au plus profond de lui-même le Dieu que son cœur appelle, tout-puissant, tout bon et infiniment parfait, mais surtout humain et personnel, — dont le chrétien, pense-t-il, doit pouvoir faire une expérience journalière dans la religion bien pratiquée. N'y a-t-il pas des faits, moins fragiles et inconsistants que les aspirations de l'âme vers un idéal de perfection ou une force supérieure, faits qui attestent immédiatement la présence positive de Dieu en nous? Peu à peu M. de Biran fut amené à reconnaître qu'au fond de notre conscience *il y a infiniment plus que nous-mêmes;* il y a une

Réalité suprême d'un ordre spécial et distinct, sorte de fait primitif, antérieur et supérieur même au fait primitif du *moi*.

Nous touchons ici à la dernière forme de la pensée de M. de Biran, à ce mysticisme positif, ou ce *spiritualisme réaliste* qui, en dépit du dédain qu'ont affecté de lui témoigner Victor Cousin et son école, ainsi que plusieurs philosophes contemporains, et même l'un des plus récents éditeurs de M. de Biran, M. Pierre Tisserand, nous offre les linéaments d'un système tout à fait digne d'être étudié.

V

LA MARCHE A L'ÉTOILE, OU L'ASCENSION A LA « VIE DE L'ESPRIT »

Combattre au nom de l'activité de conscience le sensualisme de Condillac, affirmer l'autonomie du « MOI » et asseoir sur le fait primitif de l'effort toute la philosophie, telle avait été, pendant plus de vingt ans, l'unique préoccupation du penseur périgourdin. Une année avant sa mort, M. de Biran en vint à s'apercevoir qu'il avait employé sa vie à un simple échafaudage, sans avoir cure de l'édifice ou de l'établissement approprié à l'humanité. Encore que se sentant un peu vieux pour recommencer la construction, il se remet à l'œuvre et jette sur le papier le plan des *Nouveaux essais d'anthropologie*. Dans cet ouvrage le philosophe, résumant ses vues antérieures et en étendant la portée, estime que la science du composé humain ne saurait être complète, si l'on ne distingue trois vies, comprenant l'ensemble des modes actifs et passifs de notre existence : *la vie animale*, caractérisée par les mouvements instinctifs, penchants organiques, phénomènes affectifs, *la vie humaine* ou de l'homme sentant, pensant, voulant, devenu en vertu de son pouvoir d'agir librement une personne morale, *la vie de l'esprit* où, affranchi

du joug des instincts et des passions, l'homme soumet avec joie sa volonté à l'influence de l'Esprit divin.

La vie de l'esprit doit être entendue ici comme une vie supérieure, qui consiste à s'entretenir habituellement avec soi-même de l'infini, de l'éternel, du vrai, du beau, du bien absolu, et à ne faire aucun cas de tout ce qui meurt (1). Elle est le privilège des âmes pures, droites, simples, ou des esprits portés par une sorte d'instinct méditatif à se penser sans cesse en fonction de Dieu.

C'est l'honneur de M. de Biran d'avoir contribué, plus qu'aucun autre philosophe du dix-neuvième siècle, à faire rentrer dans la science le phénomène religieux, qui en avait été exclu par la philosophie moderne. Respectueusement — tout comme Boileau son contemporain, avait éliminé de la poésie les mystères chrétiens — Descartes l'avait mis à l'écart, la théologie ne lui paraissant pas devoir être livrée aux disputes des hommes. Philosophes et Encyclopédistes du dix-huitième siècle, par contre, avaient cité l'Éternel à leur barre, mais pour le nier. Les mille souplesses de leur talent simiesque, ils les avaient employées à étudier la religion, entendez à démontrer que le christianisme était un amas d'inepties et d'absurdités. M. de Biran avait bu dans sa jeunesse aux sources corrompues de l'incrédulité. Toutefois, à creuser chaque jour son moi jusqu'à ses ultimes profondeurs il en vint à découvrir qu'il existe tout un ordre de faits, négligé ou méconnu par les philosophes, et qui constitue une partie très importante de la science de l'homme. C'est dans son dernier ouvrage, pour l'achèvement duquel il souhaitait, sur son lit de mort, deux mois seulement de vie, que le penseur périgourdin, traçant d'une main ferme le plan d'une vaste Anthropologie, distingue à côté et au-dessus tant de la vie animale que de la vie humaine ou de la raison, la vie de l'esprit ou vie surnaturelle, qui réalise l'union intime de l'homme avec Dieu.

Il importe de mettre ici en lumière ce que le Père Gratry a appelé la « découverte » de Maine de Biran.

(1) M. DE BIRAN, *passim*.

Au lieu de bannir de la science l'ordre surnaturel, c'est au nom de la science expérimentale, elle-même, que Biran lui donne droit de cité dans la philosophie. Il lui paraît vrai de toute vérité que la psychologie, si elle passe délibérément sous silence le fait religieux, n'est plus qu'une science mutilée. Son domaine, estime-t-il, doit s'agrandir de tout un monde de relations inattendues ou insoupçonnées jusqu'ici par la philosophie rationaliste. Car l'âme, outre les facultés et les actions qui lui sont propres, qui ne viennent que d'elle et qu'elle sent lui appartenir, a des facultés et des opérations, « qui tiennent à un principe plus haut qu'elle-même », et ces opérations s'exécutent, pour l'ordinaire, à son insu. Ce sont « des intuitions intellectuelles, des inspirations, des mouvements surnaturels, où l'âme, désappropriée d'elle-même, est tout entière sous l'action de Dieu et comme absorbée en lui (1). C'est par rapport à cet ordre supérieur de sentiments et d'idées qu'il apparaît bien que « Dieu est à l'âme ce que l'âme est au corps. »

Maine de Biran n'a fait qu'ébaucher dans le *Journal intime* et dans ses derniers ouvrages, le *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean, la Nouvelle Anthropologie,* le tableau de la « vie de l'esprit ». Notons toutefois deux points importants. Tout d'abord, pour M. de Biran comme pour certains philosophes contemporains réputés, la psychologie, ou science de l'homme intérieur, se présente « comme la première science, celle qui donne à la croyance ses fondements nécessaires », et « la foi elle-même n'est qu'un fait psychologique », distinct de tout autre fait primitif de conscience. « Est Deus in nobis » : Dieu est en nous, il ne s'agit que de l'y voir! C'est en descendant en lui-même, dans ce sanctuaire où luit sa propre lumière, que l'homme devient capable d'envisager la lumière vraie, éternelle et créatrice. Ainsi — telle paraît être l'idée-mère du philosophe dans les dernières années de sa vie —, la psychologie bien comprise mène à la religion et permet d'induire l'existence possible ou nécessaire de l'ordre surnaturel (2).

(1) M. de Biran, *Journal intime.*

(2) M. de Biran, *Notes sur l'Évangile de saint Jean* Cf., t. III. Édit. Naville, p. 297.

En second lieu, dépassant ce premier point de vue, tout empirique, d'où ne veut pas s'écarter la philosophie moderne et rejoignant d'un vigoureux coup d'aile les grands mystiques du moyen âge, Biran reconnait dans l'homme un résidu inexpliqué qu'il appelle, au début, « une action surajoutée ». Ce résidu inexpliqué, il finit par lui donner son vrai nom, emprunté au langage théologique : *la grâce*.

Sous l'influence de la grâce, dit-il, et quand l'esprit est éclairé de la vraie lumière, nous sentons bien que ce n'est pas nous qui faisons les idées vraies, qui nous donnons cette impulsion, ce goût, cet attrait intellectuel vers le bien, le bon, le vrai, sentiments ineffables, désintéressés de tout ce qui est sensible, mais en sentant cela en nous, nous ne pouvons pas toujours comprendre qu'il vient d'ailleurs, de plus haut que nous. Notre âme qui entend, et qui est heureuse d'entendre le vrai, le beau, le bien, ne s'élève pas par elle-même vers la source d'où elle émane. *(Journal intime.)*

Pour ce faire il faut à l'homme une grâce particulière, comme il lui en faut une pour croire, — la foi, qui nous introduit dans le monde surnaturel, étant un don gratuit, que Dieu nous accorde par sa pure bonté. En admettant cet Ordre de la grâce, que Pascal a appelé l'Ordre de la Charité, Biran a bien vu que le surnaturel n'est pas ce qui est contraire à la nature, opposé à la raison, mais ce qui est, en soi, supérieur à toute nature créée, corps ou esprit. C'est Dieu lui-même, Dieu personnel et distinct du monde, intelligent et libre, intervenant dans l'âme du chrétien, lui donnant une vie plus haute que sa vie propre, exaltant la clairvoyance de son esprit et la force de sa volonté. « *Je peux tout en Celui qui me fortifie* », a dit en ce sens saint Paul.

Mais la mysticité n'a-t-elle pas ses illusions? Est-il bien certain, d'une part, que le rêve, vers lequel la vie religieuse oriente les âmes, soit la suprême réalité? D'autre part, ces intuitions intellectuelles, ces états de paix, de calme, de béatitude, que l'âme éprouve à certains moments, n'auraient-ils pas pour cause, certaines dispositions organiques, mises en jeu par une imagination vive, qui se repaît sans cesse des mêmes fantômes, comme il en arrive dans les passions ter-

restres, « ou bien y a-t-il réellement une action directement exercée sur l'âme par l'Esprit divin, qui souffle où il veut » ?... De l'aveu de M. de Biran, c'est à bien s'assurer de la réalité de l'une ou de l'autre de ces causes, c'est à discerner dans la vie de l'esprit le vrai du faux, le certain de l'incertain, que consiste le plus grand et le plus difficile problème de l'homme.

Si nous feuilletons le *Journal intime*, où le philosophe a consigné la longue série de ses expériences religieuses, nous remarquons qu'avant de recourir à une cause surnaturelle, il tenta, de longues années durant, d'expliquer par la seule influence d'un certain régime physique et moral les sentiments de calme, de liberté, d'amour moral, dont son âme, à certains intervalles, avait ressenti la douceur. Mais, à mieux s'étudier, Biran jugea cette explication insuffisante. Il prie, et l'effet de la prière — qui le met en relation avec Dieu — est de lui faire voir les choses dans la vraie lumière, d'élever le niveau de sa foi mentale, d'augmenter l'énergie de sa volonté, bref de faire de lui un SURHOMME. Le moins ne pouvant produire le plus, Biran se voit amené à confesser que ce n'est pas le sens organique, mais l'influence surnaturelle de la grâce ou de l'esprit de Dieu, qui opère en lui le bon vouloir et le bien faire. En philosophe qui ne met rien au-dessus du témoignage de la conscience, il s'indigne qu'on veuille contester aux âmes religieuses la réalité de l'action divine, dont elles ont éprouvé maintes et maintes fois les effets bienfaisants.

Il est impossible de nier au vrai croyant, qui éprouve en lui-même ce qu'il appelle *les effets de la grâce*, qui trouve son repos et toute la paix de son âme dans l'intervention de certaines idées ou actes intellectuels de foi, d'espérance et d'amour, et qui de là parvient même à satisfaire son esprit sur des problèmes insolubles dans tous les systèmes, il est impossible, dis-je, de lui contester ce qu'il éprouve et, par suite, de ne pas reconnaître le fondement vrai, qu'ont en lui, ou dans ses croyances religieuses les états de l'âme qui font sa consolation et son bonheur (1).

C'est dans la grâce divine, qui nous est donnée par le Christ-médiateur, que Biran découvre le point de jonction,

(1) *Journal intime* (1823).

tant cherché, entre le *moi* humain et le *moi* divin, ces deux pôles de la vraie et complète connaissance du monde intelligible. Le philosophe nous avoue qu'il fut autrefois bien embarrassé pour concevoir comment l'Esprit de vérité pouvait être en nous, sans être nous-même, ou sans s'identifier avec notre propre esprit, notre moi. « J'entends maintenant, dit-il, la communication intérieure d'un Esprit supérieur à nous, qui nous parle, que nous entendons au dedans, qui vivifie et féconde notre esprit sans se confondre avec lui; car nous sentons que les bonnes pensées, les bons sentiments ne sortent pas de nous-mêmes. Cette communication intime de l'Esprit avec notre esprit propre quand nous savons l'appeler ou lui préparer une demeure au dedans, est un véritable fait psychologique, et non pas seulement de foi ».

La présence de Dieu est attestée par des inspirations, des suggestions intérieures, ineffables comme la vérité même. Il y a un sens sublime — *sens du divin* — distinct à la fois du sens intime et du sens organique — qui nous la révèle.

A en juger par ce que j'éprouve, écrit Biran, et ne considérant que le fait psychologique seulement, il me semble qu'il y a en moi un sens supérieur, et comme une face de mon âme qui se tourne par moments (et plus souvent à certains temps, à certaines époques de l'année) vers un ordre de choses ou d'idées supérieures à tout ce qui est relatif à la vie vulgaire, à tout ce qui tient aux intérêts de ce monde et occupe exclusivement les hommes. J'ai alors le sentiment intime, la vraie suggestion de certaines vérités, qui se rapportent à un Ordre invisible, à un mode d'existence meilleur et tout autre que celui où nous sommes. *(Journal intime.)*

Ainsi M. de Biran a fait ou a cru vraiment faire en lui-même *l'expérience du divin*. Son positivisme psychologique, qui ne plaçait rien au-dessus de la donnée expérimentale, a accompli ce tour de force, de résoudre la vérité religieuse en *faits d'observation*. Pénétrant toujours plus avant dans la réalité, ce Christophe Colomb du monde intérieur a fini par rencontrer le Dieu vivant — qu'il cherchait depuis de si longues années — au centre et au cœur même de l'homme. « Ce n'est donc pas assez de dire que M. de Biran est allé à Dieu

avec toute son âme; il l'a trouvé avec l'homme tout entier (1). »

VI

LE MYSTICISME BIRANIEN

La morale de l'amour, à laquelle se rallie M. de Biran, en fin de compte, au soir de son existence, diffère-t-elle de la morale chrétienne, dont le premier principe est, comme on le sait, qu' « il faut aimer » ? La question mérite d'être élucidée. Le philosophe déclare lui-même quelque part qu'il s'est borné à retracer les faits de la vie spirituelle, tels qu'ils sont indiqués « dans le plus beau des livres de philosophie, dans les paroles de Jésus-Christ ». Voyons donc si *l'amour*, tel qu'il l'entend et dont il fait le caractère distinctif de la troisième vie, par opposition à *l'effort*, principe constitutif de la seconde, est bien ce même amour, qui sert de pivot à toute la théologie chrétienne.

Le véritable amour, dit Biran, consiste dans le sacrifice entier de soi-même à l'objet aimé... Dès que nous sommes disposés invariablement à lui sacrifier notre existence, notre volonté propre — si bien que nous ne voulons plus rien qu'en lui, et pour lui, en faisant abnégation de nous-mêmes — dès lors notre âme est en repos, et l'amour est le bien de la vie.

Ainsi l'amour est un *renoncement*. Il faut mourir à soi-même, à ses goûts, à ses penchants pour mériter de vivre de cette vie supérieure, que Biran appelle « vie de l'esprit ». C'est aussi un *don total* de soi-même. L'âme, reconnaissant combien est vain l'orgueil de sa possession propre, se livre librement et sans réserve à celui qu'elle considère comme son centre. Enfin l'amour est une *union intime* avec l'objet aimé, en sorte que ce n'est plus nous, pour ainsi dire qui vivons, c'est lui qui vit en nous. Dans cette union réside la suprême félicité. « Il n'y a que le véritable amour qui puisse donner

(1) Louis Léda, *M. de Biran apologiste. Revue Montalembert*, 25 juin 1909.

de la joie; la joie est d'obéir par amour. » La « vie de l'esprit » consiste donc essentiellement dans l'amour. Ce sentiment soulève l'âme et l'emporte hors d'elle-même vers un idéal, un infini qui lui est donné, ou qu'elle se donne pour but de ses efforts. Il impose silence aux forces inférieures de notre être, et, par là, assure la prédominance de l'esprit sur le corps; il ouvre l'esprit à la lumière des plus hautes vérités intellectuelles, fortifie la liberté en affranchissant l'âme du joug des passions, en même temps qu'en dirigeant toutes ses puissances vers sa fin unique, *Dieu,* il réalise en elle la parfaite eurythmie.

Comme il apparaît bien, le mysticisme de Biran, tel que nous l'avons esquissé, n'est guère autre chose que le mysticisme chrétien, celui de l'Évangile, celui aussi d'un saint Paul et d'un saint Augustin, d'un Thomas d'Aquin et d'un Bossuet, grands esprits chez qui la raison domine et règle toujours le sentiment, si vivace soit-il. Prier Dieu, l'aimer, s'unir à lui, vivre en Lui, tout en conservant sa personnalité et sa liberté, voilà le résumé de la religion chrétienne, le dernier mot de toute théologie raisonnable, le vrai mysticisme.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter dans le détail le mysticisme biranien. Il importe toutefois de remarquer que le penseur périgourdin en a précisé la nature par la vigueur des attaques qu'il dirige contre les quiétistes d'une part, les panthéistes d'autre part. Stigmatisant l'erreur de ceux qui veulent réduire l'âme à un état de pure passivité, pour qu'elle puisse complètement se perdre en Dieu, il s'écrie : « Que devient-on en cessant d'être soi?. Sous quel empire s'assure-t-on que l'on tombera, quand on n'est plus sous celui de la raison et de la conscience? » (1).

Biran, d'autre part, repousse avec énergie la conception panthéistique de l'unité, ou l'identification des substances. Il professe un mysticisme essentiellement *dualiste,* grâce à la distinction fameuse, qui lui est propre, entre le moi et l'âme-substance.

(1) M. DE BIRAN, inédits.

« L'absorption en Dieu par la perte du sentiment du « *Moi,* » déclare-t-il, et l'identification du *moi* avec son objet réel, absolu, unique, n'est pas l'absorption de la substance de l'âme ou de la force absolue qui pense et veut. » Ainsi quand le mystique s'unit à Dieu par l'amour, il ne perd que le sentiment de lui-même (et encore ne le perd-il qu'à un certain degré). Son moi subsiste dans son absolu à titre de force. Il n'y a pas en tout cela absorption de notre être substantiel en la substance divine, mais seulement absorption — plus ou moins profonde — du sentiment de notre personnalité. Et bien loin d'abdiquer les attributs supérieurs de cette personnalité, l'âme les développe alors magnifiquement. Au contact du foyer divin où se concentrent toutes ses énergies, elle devient plus intelligente, plus aimante, plus libre que jamais, de cette liberté d'ordre supérieur, dont seuls jouissent, et que seuls savent apprécier, les fils de l'esprit, les sages et les saints.

A qui sait déchiffrer les hiéroglyphes sacrés, « la vie de l'esprit » apparaît comme une vie nouvelle, communiquée à l'âme, et comme « une addition de sa vie propre ». L'âme humaine peut s'y abandonner sans crainte à toutes les diminutions de sa personnalité, à toutes les effusions de son amour. Tous ces actes ne sont pas dangereux pour la morale, car ils sont voulus, tout au moins dans le principe, ont pour fin l'amour du souverain Bien, ne sortent jamais complètement des limites de la conscience. Le mystique ne se perd en Dieu que pour mieux s'y retrouver. En s'identifiant au « *Moi* » divin, Jésus-Christ, en qui s'est rencontré la plénitude de l'homme parfait, le Moi humain devient, en quelque sorte, *participant de la nature divine elle-même* » et se trouve ainsi élevé à son maximum de puissance.

Un pareil mysticisme serait considéré bien à tort comme le tombeau de la liberté, puisque ce qui le constitue, c'est une pensée réfléchie, une activité libre, un élan infaillible vers le Bien absolu, lumière, force et amour de l'âme. *Moi* et *Dieu*, tels sont les deux foyers lumineux entre lesquels l'intelligence humaine, guidée par l'amour, peut se mouvoir à l'aise et sans

crainte d'aberration, tant qu'elle ne s'éloignera pas de ces deux pôles de l'existence (1).

VII

LES DERNIERS EFFORTS DE M. DE BIRAN POUR « FERMER SON CERCLE »

A en croire l'auteur du *Journal intime*, il existe au fond de notre être une partie divine, qui recèle la vie de l'esprit. Pour que ce germe se développe et s'épanouisse, trois conditions sont requises : 1° désirer; 2° prier; 3° mourir, ou faire abnégation du moi sensible.

(1) M. Pierre Tisserand — auquel les biranistes doivent bien savoir quelque gré de sa laborieuse application à nous donner une édition définitive et complète des *Œuvres de Maine de Biran* — a soutenu, dans une conférence faite le 6 juin 1928 au *Cercle des Humanités contemporaines*, que la pensée biranienne, venant à faiblir sur la fin de l'existence du philosophe, « subit la déviation du mysticisme ».

Nous avons vivement protesté, dans la *Revue Maine de Biran* (2e trimestre 1929), contre une interprétation de ce genre, qui nous paraît tout à fait inexacte.

Le mysticisme, dont l'auteur du *Journal intime* et des *Nouveaux essais d'Anthropologie* nous a retracé les grandes lignes, est le couronnement logique de toute sa philosophie. Du pôle-moi « d'où tout part » un penseur, aussi sincère avec lui-même que Biran, devait aboutir infailliblement au pôle-Dieu, synthèse de toutes ses puissances sentimentales et rationnelles. C'est ce qu'a très bien marqué, dans son magistral discours d'inauguration de la *Société biranienne*, M. Edouard Le Roy :

« Un progrès continu, déclare l'éminent membre de l'Institut, a fait passer insensiblement Biran de la philosophie à la religion, sans que jamais il se soit trouvé infidèle à sa vocation d'intériorité. C'est au fond, le plus vrai, de lui-même, et dans une grandissante lumière de conscience, qu'il a senti éclore en lui les germes de la vie proprement mystique. La mort a terminé son ascension, je veux dire qu'elle en a clos pour nous le *phénomène*, quand il était presque au seuil de l'expérience ineffable : du moins l'a-t-il poussée jusqu'au stade, si haut déjà, où la vie mystique se définit : *perception expérimentale* du divin ».

Avec bon nombre de philosophes contemporains, chez qui l'irréligion obnubile fâcheusement l'esprit, M. Pierre Tisserand est trop porté à croire que le mysticisme est le *tombeau de la pensée philosophique*. Mais il y a mysticisme et mysticisme. S'il se trouve une foule de doctrines mystiques erronées, il est, par contre, un mysticisme orthodoxe, au moins un, qui paraît être le dernier

Tout d'abord il faut *désirer*, c'est-à-dire sentir sa misère, sa dépendance, ses besoins, et faire effort pour s'élever plus haut. Le philosophe expérimente chaque jour sa misère. Il s'aimait autrefois, il se complaisait dans ses facultés, se voyait soutenu par l'estime et la sympathie dont on l'entourait. Maintenant il se hait, se condamne, est à charge aux autres et à lui-même. « Je n'ai plus rien, confesse-t-il, qui attire les autres, rien non plus qui me rende l'ami de moi-même. » Cette connaissance de son état, qui est la première phase de la guérison de l'âme, a pour résultat de rapprocher Biran de Dieu.

Suivant l'avis des maîtres de la vie spirituelle, le philosophe se travaille chaque jour en vue d'en arriver à ce qu'il appelle « le renouvellement de l'homme intérieur ». Il s'applique à faire taire son esprit pour laisser agir et parler en lui l'Esprit d'En-haut, mais dans ce silence de l'âme, il n'entend le plus souvent que le bruit confus des passions ou des affections internes. Fatigué de ce tintamarre, qui l'empêche de se livrer au recueillement mystique, où il jouirait de l'idée de Dieu et de la contemplation de ses perfections infinies, Biran aspire de toutes ses forces à un état meilleur : « Désirons, soupire-t-il, que tout ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie! »

Si, pour se faire un état d'âme favorable à la « vie de l'esprit », il faut « désirer », pour mériter que l'esprit de sagesse descende sur nous, il faut *prier*. Soupirer après un état meilleur, sentir sa faiblesse et en gémir dans le secret, tout cela est assurément d'une réelle utilité pour progresser dans la vie spirituelle; ce n'est pas assez pour avoir accès à la lumière. Les âmes les plus pures, les plus réfléchies, ne font que tournoyer sur elles-mêmes, suivant Fénelon, si elles ne prient point. « Le renouvellement de l'homme intérieur s'obtient par la prière fervente, où l'âme humaine

mot de la philosophie humaine. Et c'est vers ce mysticisme chrétien, celui d'un François de Sales, d'un Bossuet, et, à quelques réserves près, d'un Pascal et d'un Fénelon, que Maine de Biran a tendu, au déclin de son existence, de toutes les puissances de son âme, comme vers le véritable arbre de vie.

s'élève jusqu'à la source de la vie, s'y unit de la manière la plus intime et s'y trouve comme identifiée par l'amour » (19 mars 1824). Biran a jusqu'ici très rarement prié. Ce n'est qu'à la date du 1er novembre 1818, qu'il est fait mention de la prière dans le *Journal* : « Je prie Dieu qu'il me donne cette paix que le monde ne peut donner, et que l'homme trouve difficilement en lui par ses propres forces. » Le 19 juin 1820 le philosophe, trouvant dans l'épître de saint Jacques cette parole : « Si quelqu'un de vous est dans la tristesse, qu'il prie pour se consoler », fait cette réflexion : « Oh! que j'ai besoin de prier! » et il ajoute : « Journée de bien-être, de calme, de raison : effets de la prière ». Ailleurs, Biran, affligé de son insensibilité à l'égard de Dieu, fait sienne cette prière de Fénelon, qu'il juge « sublime » : « O Dieu, prenez mon cœur, puisque je ne sais pas (ou je ne puis pas) vous le donner. Ayez pitié de moi malgré moi-même » (septembre 1821).

Pour vivre de la « vie de l'esprit », ce n'est pas assez de *désirer* et de *prier*, il faut aussi *mourir*, au sens mystique du mot. Cette mort à tout ce qu'il y a de sensible, de terrestre ou d'humain en nous et hors de nous, est le caractère propre de la philosophie chrétienne. *Quotidie morior*, disait saint Paul, parole qu'on pourrait traduire ainsi :

Mon « moi » va chaque jour se mourant davantage.

La sortie de nous-même, ou la mort au moi, est de toute nécessité pour que Dieu puisse passer en nous et nous en Lui. Nul philosophe ne devait être plus éloigné du renoncement à la volonté, prescrit par la doctrine de Jésus, que celui-là qui s'était fait le restaurateur de cette même volonté parmi les hommes de son âge. Mais, à la lecture de Fénelon, Biran a compris que si, théoriquement, nous allons *du moi à Dieu*, il faut, dans la pratique, renverser le rapport, et que Dieu soit mis à la place que le *moi* n'avait pas eu honte d'usurper (octobre 1821). Au surplus, ce n'est qu'à la partie sensible de la volonté que s'attaque le philosophe. Son but est d'affranchir cette faculté de la dépendance des sanctions pour le mettre sous la dépendance de la grâce, ou, tout au moins, la rendre apte à recevoir l'influence du MOI

DIVIN, qui lui communiquera la force dont elle a besoin.

Il en coûte de mourir à soi-même, de renoncer à ses opinions et à ses goûts, de combattre ses penchants. Toutefois ce qu'il y a de plus dur pour un intellectuel renforcé comme M. de Biran, c'est d'assister, vivant, à la mort du *moi*, de voir dépérir chaque jour ces facultés, « dont l'exercice peut consoler de tout », si pleine de tracas que soit l'existence.

Se sentir mourir par ce en quoi réside la vie intellectuelle et morale, sentir qu'on n'a plus de pensée forte, élevée, qu'on est dominé par une multitude de petites idées basses et frivoles, par des penchants et des goûts tout personnels, enfin, n'avoir plus de personnalité réfléchie que ce qu'il en faut pour reconnaître la dégradation successive de ces facultés par lesquelles on s'estimait, on était content de soi, et qui, chaque jour, nous abandonnent : c'est bien là, certainement, la manière de mourir à soi-même la plus pénible. Mais celui qui s'est accoutumé, dès longtemps, à se remettre tout entier dans les mains de Dieu, supportera cette perte comme toutes les autres. Ces facultés dont il s'enorgueillissait n'étaient pas plus *lui* que sa figure, qui est devenue méconnaissable, et les membres de son corps dont il a perdu l'usage, puisqu'il reste *lui* qui juge les changements et les pertes, qu'il reste la même personne qui se rend témoignage qu'elle meurt à tout ce qui n'est pas elle. Il se console en Dieu de tout; et quand la personne n'est plus, il n'est plus besoin de consolation (1). (2 septembre 1818).

La lutte entre la chair et l'esprit, qui fait le fond de la vie chrétienne, c'est surtout pour M. de Biran la lutte entre le *moi* actif et libre, et ce fond tout passif de notre être, dont le *moi* ne peut se séparer, qui vient parfois l'absorber et modifier complètement nos dispositions intellectuelles. Comme le mal d'une nature animale serait de ne pouvoir faire usage de ses sens ou appétits naturels, le mal de l'homme — nature intelligente — sera que son esprit ne puisse exercer les fonctions qui lui sont propres. « Mon Dieu, délivrez-moi du mal! » soupire sans cesse l'auteur du *Journal intime*, c'est à-dire de cet état du corps qui offusque et absorbe toutes les facultés de notre âme, ou donnez à mon âme cette force qu'elle n'a pas en elle-même pour s'élever vers vous et

(1) *Journal intime*, inédits.

trouver son repos, quel que soit l'état du corps et de quelque côté que souffle le vent de l'instabilité » (27 mars 1824).

Désireux de s'élever à cette *troisième vie*, « plus haute que nous et que tout ce qui peut être atteint par l'entendement, ou par l'esprit qui est nôtre », Biran s'applique de plus en plus à se détacher des objets sensibles, à faire abnégation de son *moi*, à se rendre utile à ses semblables, à tenir en son âme l'idée de Dieu toujours présente; mais il a le malheur d'être en guerre avec lui-même, et, l'esprit voulant s'élever en haut, la chair se portant toujours en bas, il consume ses forces à discipliner ces puissances ennemies. Il espère que du combat qui remplit sa vie un progrès moral finira par sortir, et il poursuit sa marche, sans perdre de vue l'idéal qu'il a conçu, « toujours luttant, faisant des efforts pénibles et presque toujours superflus ». Parfois le découragement le gagne : ne serait-il pas plus sage de renoncer à l'espoir d'un progrès impossible et d' « attendre le grand changement qui ne peut manquer de se produire à la mort, quand l'âme sera délivrée de ce corps périssable, et libre de toutes ses entraves?... Jusque-là je n'ai qu'à me résigner : *libenter gloriabor in infirmitatibus meis* ».

Le principal obstacle qui s'oppose aux progrès spirituels de Biran, c'est le mauvais état de son organisme. Durant plusieurs semaines, parfois durant des mois entiers, le mal physique le tourmente. Une petite toux sèche ne lui laisse pas un instant de répit; la fièvre le mine lentement et l'abat. Les dernières années du philosophe sont remplies par une sorte de gémissement continu, que lui arrache l'état de son corps. « Je porte avec douleur le poids de mon corps », lit-on dans le *Journal* à la date du 5 janvier 1819. Et ailleurs : « J'éprouverai jusqu'à la fin la tyrannie du corps pour lui avoir laissé prendre trop d'empire dans le principe et l'avoir trop exclusivement aimé dans la jeunesse » (janvier 1821). Durant les trois mois qui précèdent sa mort, la souffrance du philosophe augmente d'intensité. Dans l'état de faiblesse, de trouble physique et moral où il se trouve, il ne sait plus que devenir, et il s'écrie « sur sa croix » : *Miserere mei, Do-*

mine, quoniam infirmus sum... lumbi mei impletisunt illusionibus, et non est sanitas in carne mea (17 mai 1824).

Il importe toutefois d'en faire la remarque; c'est l'infirmité de son esprit, plus encore que l'infirmité de sa chair, qui afflige Maine de Biran. « Si l'état maladif de mon corps, confesse-t-il, avait pour effet d'ouvrir les yeux de l'esprit et de changer le cœur, je serais heureux de souffrir, mais il n'en est point ainsi. Je cours encore après la vanité, bien plus qu'après la vérité. Je cherche le monde, pour ranimer un reste de vie languissante, quoiqu'il me dégoûte, et que je ne sois plus dupe d'aucune de ses illusions. » L'expérience, maintes et maintes fois répétée, non seulement de sa faiblesse physique mais aussi de son infirmité morale, finit par amener le philosophe à reconnaître et à proclamer la nécessité de la grâce surnaturelle, ce secours extérieur à l'homme, contre lequel il s'était insurgé si longtemps, parce qu'il y voyait une insupportable offense à l'autonomie de son moi. Cette même expérience de sa misère quotidienne incite Biran à dénoncer une dernière fois, et plus vigoureusement encore, l'inanité et l'impuissance de toute cette philosophie stoïcienne, qui avait autrefois soulevé ses enthousiasmes. Recueillons avec soin, à la dernière page du *Journal intime*, cette déclaration solennelle, qui forme comme les *novissima verba*, ou le testament philosophique de Maine de Biran : « Le stoïcien est seul, ou avec sa conscience de force propre, qui le trompe; le chrétien ne marche qu'en présence de Dieu et avec Dieu, par le MÉDIATEUR qu'il a pris pour guide et compagnon de sa vie présente et future. »

Dans les sept mois qui précédèrent sa mort, Maine de Biran, comprenant que jusqu'alors il n'avait fait, comme les prisonniers de la caverne, que voir l'ombre des choses, aspire de toute son âme à contempler les archétypes primordiaux, la Réalité vraie. Il implore du Ciel, avec gémissements, la faveur de cette grande illumination, dont les sages de tous les temps, Socrate, Platon, les Alexandrins, ont joui, et qui achèvera de dissiper toutes les ténèbres : *la révélation intérieure*. Cette révélation, le Sauveur du monde l'a promise à

ses Apôtres — et, dans leur personne, à toutes les âmes pures — quand il a annoncé la venue de l'Esprit de vérité. C'est d'elle que Biran a soif. Il crie sans cesse : « Seigneur, ouvrez-nous les yeux, de peur que nous ne nous endormions dans la mort (la mort de l'esprit) » (20 décembre 1823).

Et voici qu'aux dernières heures de sa vie terrestre, l'éclair fulgurant déchire aux yeux du philosophe la nuée obscure. A l'instar des grands mystiques, Biran voit Dieu à travers l'opaque des choses, et cette « intuition de la vérité, accompagnée de l'amour » — qui est le « plaisir divin » — le fait entrer d'avance en participation de l'ineffable joie qui n'aura point de fin. Sur lui l'extase descend. Son âme, « désappropriée d'elle-même », « est tout entière sous l'action de Dieu et comme absorbée en Lui ». Son esprit, qui a atteint ce degré d'élévation, où « l'amour et la connaissance s'identifient », déchiffre sans peine les hiéroglyphes de la terre et du ciel, car, « il n'y a aucune vérité que l'intuition ne saisisse ». Après sa longue odyssée de trente ans à la poursuite de la vérité, le philosophe goûte enfin le repos dans la tranquille possession de la foi chrétienne, et il y adhère de toutes ses forces, comme l'aiguille aimantée qui a retrouvé son pôle.

Réconforté en sa dernière maladie par Mgr Frayssinous, qui le visita fréquemment, et tout heureux par la pensée que le Dieu de sa tombe serait le même que celui de son berceau, M. de Biran marque ostensiblement la dernière étape de son évolution religieuse en recevant humblement les sacrements de l'Église, la Pénitence, l'Eucharistie et l'Extrême-Onction. Un témoin, qui était un des plus intimes amis du philosophe, assure que par sa piété tendre et la sublimité de ses discours religieux il arracha, sur son lit de mort, des larmes aux assistants, tout pénétrés de la grandeur et de la sérénité d'une telle fin (1). Cette fois-ci, Biran était tout à fait au terme. En retrouvant le Dieu perdu, qu'il avait si longtemps et laborieusement cherché, il était parvenu, suivant sa propre expression : « à fermer son cercle ».

(1) Cf. *l'Ami de la Religion* (24 juillet 1824) et *le Moniteur*, 23 juillet 1824.

On pourrait extraire du *Journal intime* de Maine de Biran un grand nombre de pensées fort remarquables en faveur de la religion; il n'en est pas de plus éloquente que la vie même du philosophe, toute tendue vers un haut idéal moral, avec le couronnement qui lui vient d'une raisonnable et sainte mort.

CONCLUSION

Deux grandes leçons se dégagent de la longue et douloureuse odyssée de M. de Biran à la recherche de la vérité. La première et la plus saillante, c'est la condamnation de la philosophie rationaliste, qui s'est montrée, à l'expérience, totalement impuissante à satisfaire aux exigences de l'âme humaine.

Si la critique moderne a fait longtemps autour de M. de Biran une sorte de conspiration du silence, c'est, sans nul doute, qu'il ne lui échappe pas que Biran, comme Pascal, tout en défendant opiniâtrément les droits de la raison humaine en ce qu'ils ont de légitime, a institué par son propre exemple un terrible procès, tant contre cette orgueilleuse philosophie stoïcienne, qui ne considère l'homme que dans ce seul état de force, d'élévation, d'équilibre, où il n'a besoin d'aucune philosophie, que contre cette philosophie purement rationnelle, qui prétend se passer de Dieu et construire le monde sans lui.

C'est en ce sens — et en ce sens seulement — qu'il faut entendre l'anathème pascalien, où certains n'ont vu, à tort, qu'une boutade : « Toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine. » C'est en ce même sens que Biran — ayant compris qu'on ne peut philosopher, en excluant *a priori* l'absolu, prononce ce vigoureux jugement, qui est le désaveu de tant de systèmes prônés au dix-neuvième siècle : « La philosophie du relatif a tout faussé, tout sophistiqué : il est temps de rétablir la vérité absolue dans ses droits. »

A cette tâche magnifique, mais si ardue, M. de Biran — c'est là un de ses plus beaux titres de gloire — a consacré la majeure partie de son existence. Chrétien de naissance, il lui

a fallu plus de trente ans pour retrouver les titres de sa maison, perdus dans les brouillards de l'athéisme à la fin du dix-huitième siècle. On peut dire qu'il nous arrive de plus loin que Descartes, puisque, chez l'auteur du *Discours de la méthode*, le doute n'était qu'une feinte, un procédé de raisonnement, alors que chez l'auteur du *Journal intime* le doute, qui s'étend à tout et spécialement aux choses de la religion, est réel et profondément enraciné. M. de Biran, comme l'a fait observer Auguste Nicolas, est parti du point où est arrivé Jouffroi, et par une disposition inverse il est arrivé au point d'où celui-ci était parti. De ce trou obscur et sans air qu'était le scepticisme de Bayle et le sensualisme de Cabanis, son esprit, assoiffé de vérité, épris de certitude, aspirant à la véritable vie, s'est dirigé, avec une merveilleuse droiture de volonté, vers une lumière plus haute, *celle qui illumine tout homme venant en ce monde,* mais que tout homme n'est pas apte à discerner, car « le royaume de Dieu n'arrive, au dire de Biran lui-même, qu'autant que la voie lui est préparée (1). »

Ayant dépensé le meilleur de son activité, de longues années durant, à disposer son âme à l'accès de cette lumière divine — dont la lumière physique est l'emblème — M. de Biran en est venu à comprendre — ne manquons pas de recueillir cette première leçon, qu'elle nous soit agréable ou non, que *la religion résout, seule, les problèmes que la philosophie pose.* « Elle seule nous apprend où est la vérité, la réalité absolue. Elle nous dit aussi que, jugeant les choses sur le rapport des sens ou d'après nos passions, ou même d'après une raison artificielle et de convention, nous vivons dans une illusion perpétuelle. C'est en nous élevant vers Dieu, en cherchant à nous identifier avec lui par sa grâce, que nous voyons et apprécions les choses comme elles sont (2) ».

C'est par une suite continuelle de progrès simultanés dans la science et la religion, que M. de Biran, greffant par une vue

(1) *Journal intime,* 1818.
(2) *Ibid.*

de génie sa foi sur sa psychologie, en arrive à constituer une philosophie transcendante, que Gratry, — qui n'avait pu qu'en entrevoir les linéaments — salua, il y a quelque soixante ans, avec un transport d'enthousiasme, comme une des plus belles découvertes de l'esprit humain. Philosophie qui dépassant le point de vue des sens ou des passions, où s'enlisèrent le sensualisme et tous les systèmes qui s'en rapprochent, maintient énergiquement avec les droits de la raison humaine, limitée à son objet propre, les droits de « cette raison supérieure, qui, assistée du secours de la religion, plane sur toutes les choses de ce monde (1) », et relie le monde phénoménal au monde nouménal, le temps à l'éternité.

De ces vues générales descendons, avant de déposer la plume, à une appréciation dernière — plus précise et plus approfondie — du *Journal intime!* Il s'en dégagera un enseignement moral, qui sera comme la seconde leçon de cette étude biranienne.

« Que ne puis-je, lit-on dans le *Journal intime*, consacrer mes facultés, les années qui me restent, à un seul objet philosophique, propre à servir de monument honorable de mon passage sur cette terre! » Ce disant, Biran pensait à ces *Nouveaux Essais d'Anthropologie*, dont il voulait faire son testament philosophique et que sa mort prématurée a laissés dans un état d'inachèvement et de désordre, qui rappelle le manuscrit des *Pensées* de Pascal. L'excellent biraniste que fut Alexis Bertrand, professeur de philosophie à l'Université de Lyon, a vivement exhorté, il y a quelque vingt-cinq ans, celui qui écrit ces lignes, à s'appliquer à la reconstitution des *Nouveaux Essais d'Anthropologie*. Réflexion faite, nous n'avons pas cru devoir suivre ce conseil. Le travail à effectuer était délicat et, en un sens, inutile. Nous avons en effet le *Journal intime*, où nous est retracée avec la courbe ascensionnelle de la pensée de M. de Biran, l'idée-mère de la *Nouvelle Anthropologie*. Aucun autre monument, mieux que celui-ci, ne saurait honorer la mémoire du penseur de Bergerac. Sa théorie des

(1) *Journal intime*, inédit.

Trois Vies y est plusieurs fois décrite; il aurait pu lui donner, par la suite, une forme plus scientifique, en creuser davantage les fondements, nous en dévoiler toutes les perspectives; il n'y aurait vraisemblablement ajouté aucune vue nouvelle, et peut-être cette belle théorie, une et trine à la fois, aurait-elle perdu, dans ce long développement, ce je ne sais quoi de spontané, de vivant, de naïf, d'original, qui est la caractéristique du premier jet de l'esprit, surtout quand cet esprit est, comme au cas présent, d'essence subtile et rare.

Maine de Biran a passé sa vie à faire de la psychologie, qui est la philosophie des hommes intérieurs. On pourrait prétendre, au demeurant, qu'il n'a fait qu'écrire un livre, le livre intime de son âme, mais, « comme chaque homme porte en lui la forme de l'humaine condition (1) », en se racontant lui-même, ce nouveau Montaigne périgourdin a fait une œuvre d'une portée universelle et qui, comme les *Essais*, ne périra pas.

En savourant les profondes analyses, que le profond psychologue nous a laissées de sa propre âme, tout esprit réfléchi inclinera sans doute à penser que le vide qui est au fond de nous-même, d'où résulte à certaines heures un véritable malaise moral, et que rien de créé ne peut combler, n'est autre chose que la place de Dieu, la place du Dieu perdu. « Il n'y a qu'un seul objet, prononce Biran, qui paraisse capable de remplir notre âme et de fixer notre sentiment, c'est Dieu. » *Biran dixit.*

Ce n'est à la vérité que son expérience religieuse personnelle, que nous offre l'auteur du *Journal intime;* mais Maine de Biran, il importe de le faire observer, est, ici, représentatif bien plus que de lui-même, et son analyse pénétrante, dépassant les limites de son moi individuel, atteint jusqu'au cœur même de l'humanité.

A. DE LA VALETTE MONBRUN.

19 mars 1930.

(1) MONTAIGNE.

JOURNAL INTIME
DE MAINE DE BIRAN
(1817-1824)
TOME SECOND

ANNÉE 1817

JANVIER

Paris, le 1er. — Temps orageux, chaleur, pluie. Je commence l'année par une sorte de disposition méditative, qui contraste avec l'activité extérieure, à laquelle m'obligent les circonstances. J'ai éprouvé de l'ennui et de la souffrance aux Tuileries. Une bonne parole du roi m'en a payé. Sa Majesté s'est informé de mes nouvelles avec une extrême bonté. J'ai perdu tout le reste de la journée en courses.

Quand je jette un coup d'œil sur l'année qui vient de s'écouler, j'y trouve une grande variété d'événements et de modifications par lesquelles j'ai passé. Les trois premiers mois de l'année furent employés ou perdus dans les débats de la Chambre, auxquels je prenais le plus vif et le plus pressant intérêt. Le retour du printemps fit une diversion assez heureuse à de noires idées, et je me rajeunis, en quittant Paris, pour aller me livrer aux douces impressions du pays et de la famille.

Le voyage des Pyrénées a été encore une diversion heureuse pour le présent, quoiqu'il n'ait pas eu les effets que j'en espérais pour le fond de la santé et la manière d'être permanente. En tout je perds beaucoup d'avantages en avançant et

sans compensation du côté de la sagesse ou de la force de raison. Je suis désenchanté de beaucoup de prestiges, mais je n'éprouve plus ces impressions douces et heureuses qui embellissaient mon existence, en jugeant les choses plus froidement. Je mets aussi moins d'intérêt à les examiner sous les véritables rapports, et deviens indifférent sur le fond de presque tous les objets qui m'attiraient auparavant. Je me sens aussi moins stimulé pour étudier et penser. Je ne fais plus de fort emploi de mes facultés actives et intellectuelles, et je laisse gaspiller ma vie morale par une foule de petits soins, de petites occupations, qui emploient chaque moment séparé, sans lier la série de ces moments, sans laisser de trace continue.

La dissolution de la Chambre des députés, ma présidence du collège électoral, et, par suite, ma nomination au Conseil d'État font époque dans ma vie. Je n'ai pas pris encore, depuis mon retour à Paris et dans deux mois de ce séjour tumultueux, l'aplomb et les habitudes qui conviennent à ma position. Je vis encore au jour le jour, sans projets bien arrêtés, sans avenir; je ne suis heureux de rien, le monde extérieur m'échappe et fuit sous moi de toutes parts. Je cherche à me réfugier dans ce monde des idées, que j'habitai autrefois. J'ai de la peine à le ressaisir, après un si long temps de distractions outrecuidantes, mais, si je le ressaisis, il ne m'échappera plus. Ma santé, toujours chancelante, est la cause première du trouble intérieur et des vicissitudes morales et intellectuelles.

Le 2. — Pluie, température chaude. J'ai écrit quelques lettres dans la matinée. Le moment de verve méditative, que j'ai eu le jour précédent, a passé sans presque laisser de traces. Je pense à autre chose et aux choses du dehors. Elles me distraient, emploient mon temps et usent ma vie, sans m'intéresser beaucoup. Qui est-ce qui m'intéresse?... J'ai été à la Chambre des députés, où j'ai perdu trois heures en m'ennuyant. Le discours de M. Lainé m'a fait quelques moments de plaisir, quoique le fond des idées et surtout le ton m'aient paru très emphatiques et d'un rhéteur. J'ai fait quelques visites en cabriolet dans la Chaussée d'Antin, chez l'abbé Morellet, Mlle d'Alpy, etc.; ma disposition est mauvaise, lâche, humoriste; je suis ennuyé de tout. Dîné chez moi à 6 heures en famille. Visites aux ministres. J'ai été content du

duc de Richelieu qui me traite avec confiance et bienveillance. Rentré de bonne heure.

Le 3. — Je suis toujours dans un état de souffrance et de malaise. J'ai écrit quelques lettres de famille et fait des lectures dans la matinée. Sorti avant 2 heures. Visites; station au ministère de l'Intérieur pour des affaires. Séance de députés, M. Cuvier a parlé médiocrement. Visites en cabriolet par une pluie battante. Rentré à 5 heures. Dîné seul avec mon fils. Le soir, visites en voiture avec mon fils chez Mme Guizot; au ministère de la Police où nous avons eu concert. Malaise, timidité. Je suis gêné avec les hommes et contraint avec les femmes. Rentré à 11 heures. Mon estomac est embarrassé. C'est un foyer de sensations désagréables, de sentiments pénibles et de mauvaises pensées. On pourrait dire matériellement que les idées ont leur source dans l'estomac, en confondant, comme on l'a fait si souvent, les idées proprement dites avec les affections ou les sentiments qui s'y joignent et s'y incorporent.

Mais, ce qui est vrai, c'est que l'espèce ou les qualités des images, la manière dont elles affectent, tiennent essentiellement aux dispositions bonnes ou mauvaises de l'estomac, qui régit en quelque sorte toute notre sensibilité. Il y a un ton et un mode fondamental pour la sensibilité, qui se forme de toutes les impressions propres aux divers organes, dont l'estomac est le centre. Ce mode varie suivant les dispositions du tempérament, et il est sujet à mille anomalies dans les personnes faibles. Il y a aussi un mode fondamental à l'activité, qui varie en intensité mais non en qualité, et auquel la *permanence du moi* se rattache.

Le 4. — Pluie, tempête, j'ai resté chez moi toute la journée, occupé de métaphysique, mais lâchement et sans suite. Lecture du mémoire de M. Ancillon père, sur l'entéléchie d'Aristote. Dîner chez la duchesse d'Orléans. Malaise, contrainte, ennui. Le soir, visite au ministère de l'Intérieur, chez M. Pastoret et M. Barbé-Marbois, en fiacre.

Le 5. — J'ai passé toute la matinée à écrire des lettres au pays. Ma tête et ma plume se sont montées sur ce ton, et je

ne savais pas m'arrêter. Le départ de mon fils, qui s'est embarqué par la diligence aujourd'hui pour aller à Grateloup passer son quartier d'hiver, m'a occupé et attristé. Je suis sorti en carrosse de remise à 3 heures et demie pour faire mes visites. Je n'ai trouvé presque personne et je me suis senti désœuvré. J'ai été à 5 heures chez M. Royer-Collard, où j'ai dîné. Visites du soir au ministère de l'Intérieur et au cercle de M. de La Brèche.

Le 6. — Pluie continue, tempête, orage. J'ai passé toute la matinée chez moi assez tranquillement et autant que dura le loisir pour lire, à méditer. J'ai fait quelques essais d'incursion dans le domaine de la métaphysique, mais sans verve, sans succès et avec le seul avantage de passer le temps sans ennui. Sorti après 4 heures avec la pluie. J'ai été à la Chambre des députés, où j'ai entendu avec intérêt discuter la loi des élections. Il y a dans les meilleurs discours de tribune un ton de charlatanisme, qui me dégoûte et me semble contraire à la raison. L'éloquence est déplacée quand il s'agit de poser des principes de lois. Je sens que la nature qui m'a appelé à penser, à réfléchir, m'éloignait de l'art oratoire.

Rentré chez moi à 5 heures et demie, j'ai trouvé M. Ampère qui m'attendait pour dîner. Je comptais sur d'autres personnes qui ne sont pas venues. J'ai eu de l'humeur, qui n'a pas été dissipée par une conversation métaphysique, où je n'entrais qu'à demi. Je suis sorti à 8 heures et demie pour me dissiper. Soirée chez M. Suard.

Le 7. — Beau temps, froid modéré, gelée. Après quelques embarras et visites reçues, le matin, qui m'ont importuné, je suis sorti à 11 heures de fort mauvaise humeur pour aller au Comité de l'intérieur, où j'ai resté inactif par la pensée jusqu'à une heure et demie. Je me suis mis en course et j'ai été à pied faire une visite, rue d'Anjou, à M. de Tracy que je n'avais pas vu depuis dix-huit mois. Cette entrevue me coûtait beaucoup. J'en ai été content et je me suis senti plus à l'aise, après avoir vu toute la famille Tracy. Cet ancien ami, malgré sa causticité, est un homme bon et aimable. Il a eu le malheur de perdre la vue et supporte cette privation avec courage. Rentré chez moi à 5 heures, j'ai fait une toilette

pour aller dîner chez le ministre de l'Intérieur. J'ai passé la soirée chez Mme de Jumilhac, ma voisine. Les ministres, les ambassadeurs et plusieurs jolies femmes étaient à cette soirée, où j'ai entendu d'excellente musique. Le grand monde me fatigue de plus en plus. J'y suis contraint et embarrassé. Je vois, ou crois voir, sur plusieurs figures, des signes de malveillance. Je cherche des personnes, dont je ne puis approcher, et suis retenu par d'autres, qui m'ennuient, en me parlant de choses graves que je n'écoute pas. C'est un véritable étourdissement qui fatigue le corps, sans mettre aucune des facultés de l'esprit en jeu, comme ferait une conversation raisonnable et suivie. Je m'aperçois qu'il y a une affinité naturelle entre les personnes de la même caste. Cette remarque a été sensible pour moi surtout dans la soirée de Mme de Crillon, du 8, mercredi.

Le 8. — J'ai été occupé dans la matinée à ranger mes papiers et à voir quelques manuscrits psychologiques, Le froid me donne plus d'activité et de courage à entreprendre. Je commence à écrire quelques idées nouvelles sur les faits primitifs. Il me semble par moments que j'entre en verve; mais il n'y a rien de soutenu et je me laisse distraire par les moindres choses. Ma tête n'est pas montée depuis quelque temps au ton d'un travail soutenu, et il y a quelque chose en moi, qui rompt toujours la chaîne ou l'empêche de se former. Sorti à 4 heures pour aller au ministère de l'Intérieur et à la Chambre, où la loi des élections a passé heureusement à la majorité de 32 voix.

Dîné chez M. Duperrat. A 8 heures j'ai été à l'Athénée, où j'ai entendu M. Pariset divaguer avec beaucoup de facilité et d'élégance d'élocution, aux applaudissements de la multitude, sur les phénomènes de la sensibilité, sur la distinction entre la nature et l'esprit. Quel prix peut-on attacher aux suffrages d'hommes ignorants, qui se laissent prendre par les sens uniquement!

Soirée chez Mme de Crillon, embarras et malaise. Pourquoi vais-je dans ce grand monde? Est-ce que je suis homme de salon? Quel rapport y a-t-il entre ces hommes et moi? J'obéis à un instinct aveugle de mouvement.

Le 9. — J'ai repris le travail métaphysique. Je m'y applique dans la matinée avec assez d'assiduité, mais encore sans

succès. Je procède d'une manière coupée et laborieuse, sans que mes idées se lient. Sorti à 5 heures pour faires des visites. Je n'ai trouvé personne. Je suis entré dans le café de la Porte Saint-Honoré pour me réchauffer, en attendant l'heure du dîner chez Mme de Staël où j'ai trouvé de bons convives : M. Braugham, célèbre orateur de la Chambre des Communes, Fornier de Saint-Lancry, etc. Le dîner a été gai. J'ai fait ensuite des visites avec M. de Saint-Lancry dans sa voiture, aux ministères des Finances et de l'Intérieur. Rentré à 11 heures. Travail du soir jusqu'à une heure.

Le 10. — Beau froid, gelée forte, 5 degrés.

J'ai resté chez moi à travailler jusqu'après 2 heures. Je suis sorti à pied et j'ai fait des courses aux ministères de la Justice et de l'Intérieur avec assez d'activité. J'ai été occupé d'affaires jusqu'à 5 heures. J'ai pris un cabriolet pour aller dîner chez d'Allemagne, où je suis arrivé trop tard. J'ai été manger seul chez un restaurateur. J'ai perdu cette habitude, et j'en ai été triste ; le soir, visites à l'abbé Morellet, à Mme de Craon et à Mlle d'Alpy. J'ai passé la soirée à disputer avec MM. Blair et d'Herbousole sur les propriétés de l'ancien clergé.

Le 11. — Travail métaphysique jusqu'à 5 heures. Dîner chez M. Villat de Fréville. Séance au Comité de l'intérieur jusqu'à 11 heures.

Le 12. — Froid, glace. J'ai été à Versailles et à Saint-Cyr avec MM. Delpit et Ampère. Dîner chez moi avec MM. Malleville fils, Cuvier, Cousin, Ampère, Delpit. Soirée occupée et triste. Mal de tête.

Le 13. — Gelée forte, le matin. Après-midi, dégel. J'ai travaillé et médité psychologiquement toute la matinée jusqu'à 4 heures. J'ai fait visite aux questeurs de la Chambre et à la princesse de Craon. Dîner chez M. Royer-Collard avec M. Cuvier. Soirée triste au ministère de l'Intérieur. Fausse digestion, malaise, et incapacité de penser.

Le 14. — J'ai été, dès le matin, au Comité de l'intérieur jusqu'à 2 heures. Visites en voitures de remise. Rentré chez

moi pour dîner seul. Visites du soir au chancelier, à M. de Sémonville, Molé, etc.

* (1) *Le 15.* — J'ai eu, ces deux jours, ces moments heureux d'expansion interne et de lucidité d'idées, qui ne m'arrivent que quand je suis seul, en présence de mes idées. J'appelle cela être en bonne fortune avec moi-même. J'ai toujours eu la disposition à retenir en moi les impressions et les idées. L'expansion est toujours plus ou moins lente, difficile et embarrassée. C'est un véritable instinct, qui me tient renfermé en moi-même, et qui empêche l'expansion des idées ou des sentiments. La plupart des hommes ne cherchent à concevoir, connaître ou travailler d'une manière quelconque leur intelligence, que pour la produire au dehors. Alors qu'ils semblent penser le plus profondément, c'est encore l'effet extérieur qui les occupe. Aussi ont-ils besoin de communiquer, de donner à leur conception l'appareil le plus brillant, le plus propre à frapper; et n'ont-ils pas une idée sans l'habiller de signes, sans l'orner le plus richement ou le plus élégamment qu'ils peuvent. L'emploi de leur vie est d'arranger des phrases, et ils tournent toujours leurs pensées dans le moule grammatical ou logique, bien plus préoccupés de formes que du fond. J'observe que les hommes ainsi disposés sont tous plus ou moins forts ou vifs, qu'ils ont de bonne heure contracté l'habitude d'exercer l'art de la parole et qu'ils sont aussi peu méditatifs. Je me trouve contraster avec ces hommes par une sorte de faiblesse naturelle. Ma sensibilité réagit peu au dehors, elle est occupée, ou par des impressions internes, confuses, et c'est là l'état le plus habituel, ou par des idées qui me saisissent, que je renferme, que je creuse au dedans, sans éprouver aucun besoin de les répandre au dehors.

Je néglige les expressions, je ne fais jamais une phrase dans ma tête; j'étudie, j'approfondis les idées pour elles-mêmes, pour connaître ce qu'elles sont, ce qu'elles renferment, et avec le plus entier désintéressement d'amour-

(1) Cet astérique indique que ce passage — comme tous ceux précédés de ce même signe — a déjà été publié il y a quelque soixante-dix ans, dans l'ouvrage, aujourd'hui introuvable, d'Ernest Naville, *Maine de Biran, sa vie et ses pensées*.

propre et de passion. Une telle disposition me rend propre aux recherches psychologiques et à l'existence intérieure, mais m'éloigne de tout le reste. J'ai aussi assez fréquenté les hommes pour les juger, et je lis dans toutes leurs habitudes extérieures ce qu'ils sont, ce qui les met en jeu. Je les observe agir, et je n'agis pas.

Le 16. — Jeudi, pluie. J'ai passé la matinée chez moi occupé d'une manière languissante; ma verve métaphysique n'a duré qu'un instant. La voilà déjà au déclin. J'ai quitté le travail à 11 heures et suis sorti avec d'Allemagne dans son cabriolet pour aller à la Chambre, où je suis arrivé trop tard. J'ai fait quelques courses en voiture et me suis rendu à 5 heures chez l'abbé Morellet, où j'ai dîné avec l'abbé Vintimille et en petite société de famille, gaie et assez animée. Le soir, j'ai été chez Mme de Craon, où j'ai discuté sur la politique.

Le 17. — Pluie, vent. J'ai gagné un rhume et je suis dans un état de malaise. J'ai continué opiniâtrément mon travail et j'y patauge, *invita Minerva*. Je ne suis pas sorti de la journée. J'ai eu à dîner M. et Mme d'Allemagne, etc., à 8 heures et demie. J'ai été à une séance du Comité de l'intérieur, où j'ai resté dans un grand état de malaise jusqu'après 11 heures. Rentré chez moi, j'ai renoncé à aller à la soirée de M. Suard.

Le 18. — Pluie, température chaude. Je me suis habillé presque au sortir du lit pour aller en voiture de remise au grand Conseil d'État, où je suis arrivé pour la première fois avant que la séance ne soit ouverte. J'ai passé là quatre heures dans un état de souffrance, toussant à chaque instant et faisant des efforts pour me retenir, n'écoutant presque rien de ce qui se disait et me laissant aller aux divagations. Mon cerveau est comme dans un état fiévreux. J'ai une sorte d'étourdissement et d'aberration d'esprit, qui me rend une société nombreuse insupportable, et m'y fait jouer le plus triste rôle. Il n'y a plus rien de jeune, de brillant, de fort en moi. J'ai vieilli très rapidement. Ma vie roule et se précipite. J'ai fait plusieurs visites en voiture aux ministres des Finances

et de la Police. J'ai été dîner après 6 heures chez le ministre de l'Intérieur. M. Laîné n'est arrivé qu'après dîner. J'ai causé avec lui. Je ne trouve plus l'ami. Le soir, j'ai été chez M. Cuvier au Jardin des Plantes, où j'ai passé une soirée agréable. J'étais moins absorbé par mon rhume, qui m'abêtit.

Le 19. — J'ai fait ma correspondance dans la matinée. Sorti à 2 heures et demie en voiture de remise avec M. Delpit. Visite à Mme de Craon et à M. Mounier. Dîner chez M. de Sèze. Conversation animée. Le soir, visite à M. de Richelieu et à M. Royer-Collard. Fièvre étourdissante.

Le 20. — Pluie, température chaude. J'ai été occupé dans la matinée sans succès. Mon esprit est embarrassé. Le jeu de toutes mes facultés est gêné. Il y a en moi une tendance à une maladie réelle. J'ai eu quelques accès de fièvre, les nuits précédentes. Je tousse habituellement. J'ai été à 2 heures chez le curé de Saint-Dominique pour le Comité cantonal d'instruction primaire dont je fais partie. Je suis sorti de là avec des frissons et un mouvement nerveux. Dîner chez Mme de Malleville avec plusieurs pairs : MM. d'Aguesseau, Emmery, Lenoir, Laroche, de Saule, etc. Je me suis rendu au Comité de l'intérieur jusqu'à 11 heures; rentré chez moi avec la fièvre, j'ai passé une nuit agitée.

Le 21. — Pluie. Journée triste et lugubre. J'ai passé la journée entière chez moi, constamment occupé, avec plus d'activité que de réflexion. J'ai dîné seul, et sans éprouver aucun vide jusqu'au soir, où la fatigue de la digestion m'a rendu triste. M. Ampère est venu causer avec moi de métaphysique, et j'ai mis à la conversation plus de chaleur et de vivacité qu'à l'ordinaire. J'ai joué aux échecs jusqu'à 11 heures. Nuit agitée par la fièvre et la toux.

Le 22. — Temps sombre, pluie, chaleur. J'ai été affaissé dans la matinée. J'ai écrit avec peine quelques lettres. J'ai renoncé à aller dîner chez M. Ferrand où j'étais engagé. Je me suis rendu à 2 heures au ministère des Finances pour une Commission de liquidation des dettes étrangères dont je fais partie. J'ai fait ensuite quelques courses dans mon fiacre

aux ministères de la Justice, de l'Intérieur. Rentré chez moi avant 5 heures. Dîner avec le médecin Delpit. Après le dîner, sorti en voiture. Visite à M. Le Breton. J'ai été de là à l'Odéon, où j'ai vu avec plaisir *Les deux Philibert*, jolie comédie de Picard.

Le 23. — Même température. J'ai passé la matinée toujours un peu affaissé, fiévreux et dans les remèdes. Je suis sorti à 2 heures en carrosse de remise. J'ai fait plusieurs visites dans le faubourg Saint-Honoré à Mmes de Vintimille, Chéron, d'Alpy, etc. Dîner chez le ministre de la Police. Visites ministérielles le soir et à Mme de Staël. Rentré avec de l'étourdissement, mais assez dispos. Nuit orageuse. Fièvre et sueurs.

Le 24. — Même température. J'ai écrit à mon fils une assez longue lettre. La correspondance m'a occupé jusqu'à une heure. J'ai fait ma toilette et suis sorti en fiacre pour aller faire la visite du corps au nouveau garde des sceaux, M. Pasquier. Je suis parti de là en voiture avec M. Mounier pour aller faire des visites à tous les ambassadeurs. Nous avons rencontré celui des Pays-Bas, celui de Russie, M. Pozzo, avec qui j'ai été bien aise de causer. Mylord Wellington est venu chez l'ambassadeur pendant que nous y étions. Rentré chez moi à 4 heures. Dîner avec le médecin Delpit à 6 heures. J'ai été le soir à la séance du Comité de l'intérieur.

Du 25 au 29. — Même température douce et pluvieuse. J'ai été affaissé et fatigué par mon catarrhe, dormant très peu, passant la nuit à tousser et suant à la suite de la fièvre. Dans la journée je me suis rendu aux séances du Comité de l'intérieur ou de liquidation, malgré toute ma répugnance pour les affaires.

Le 29. — J'ai été dîner chez Mme de Staël, après avoir fait auparavant quelques visites en voiture de remise à Mmes de Craon, Chéron. J'ai fait connaissance pour la première fois avec M. Azaïs, homme d'esprit, qui m'a fait pitié par son peu de capacité.

Le 30. — Je suis dans mon état ordinaire pendant la nuit. Je tousse moins dans la journée, mais j'ai toujours du malaise.

J'ai été à ma Commission de liquidation et j'ai fait après plusieurs visites, notamment à l'évêque d'Alais.

J'ai été dîner chez M. le duc de Richelieu. J'ai profité de ma voiture de remise pour faire quelques courses ministérielles.

Le 31. — Température calme et humide. J'ai été à mes affaires de liquidation et suis rentré chez moi où j'ai dîné seul. Je suis sorti en fiacre le soir pour faire quelques visites à MM. Royer-Collard, Malleville, Guizot.

FÉVRIER

Le 1er. — J'ai été à mes affaires de liquidation le matin, et le soir au Comité de l'intérieur, où j'ai terminé l'affaire de la direction des travaux de Paris dont j'étais chargé. J'ai eu à dîner ce jour M. du Pavillon, MM. Gérald, Cottron, Delpit, etc. J'ai laissé chez moi cette société à 8 heures et demie pour aller au Comité.

Le 2. — Même température; j'ai passé toute la journée chez moi occupé à écrire des lettres. Fatigué par mon catarrhe et content de n'avoir pas à sortir. J'ai dîné avec des amis compatriotes. Le soir, visite au ministre de l'Intérieur et de la Police, à M. Royer-Collard. J'ai été serein et en équilibre.

Le 3. — J'ai resté chez moi, sauf les intervalles des affaires de liquidation. J'ai eu la fièvre toute la journée. J'ai eu à dîner MM. Dégérando, Ampère, Christian. J'étais affaissé par la fièvre. La nuit a été plus calme.

Le 5. — Je me suis abstenu de toutes occupations d'affaires et j'ai resté chez moi, ne songeant qu'à mes médicaments. J'ai pourtant toujours des écritures qui me fatiguent. Le moindre accès affaiblit ma tête à un haut degré.

Le 6. — Pluie et vent. J'ai passé toute la matinée tranquillement sans m'occuper d'affaires. J'ai eu quelques visites,

celle de M. Monnier, avec qui j'ai causé d'affaires de liquidation. A 4 heures, je suis monté en voiture pour aller dîner chez l'abbé Morellet, où était Mme de Chéron, M. Auger, tous malades. J'ai passé une soirée calme. J'ai fait la bêtise de m'arrêter le soir après 9 heures chez Mme de Staël où il y avait grande société et où j'ai montré triste figure. Rentré avec malaise et étourdissement. Transpiration et toux moins forte dans la nuit.

Le 7. — Beau temps, très doux. Je suis sorti à une heure et demie pour aller au Comité de l'intérieur et à la liquidation. Rentré chez moi à 5 heures. J'ai dîné avec d'Allemagne, le soir j'ai eu les métaphysiciens jusqu'à 11 heures.

Je me suis couché fatigué, et j'ai eu une nuit assez bonne, malgré la transpiration toujours abondante. J'ai toujours la tête faible.

Le 8. — Beau temps très doux. Je suis sorti avant 2 heures en voiture. Visites au bureau du ministre de l'Intérieur. Je suis allé à la liquidation jusqu'après 5 heures. J'ai dîné seul chez moi languissamment. Je suis accablé et disposé au sommeil. Le soir, j'ai été voir le ministre de l'Intérieur, avec qui j'ai fait une bonne demi-heure d'entretien. M. Laîné est souffrant et plus abattu que moi. J'ai été à 9 heures faire une visite à Mme Le Breton. Entretien avec Jacquemot.

Dimanche 9. — J'ai fait ma correspondance en commençant par mon fils, à qui j'ai écrit une lettre assez longue et raisonnable. A 2 heures, j'ai fait ma toilette et suis sorti en fiacre à 3 heures. Longue visite à Mmes de Craon, et d'Alpy. Dîner chez d'Allemagne. Spectacle chez Feydeau : *Richard Cœur de Lion* et *Joconde*. J'ai revu le premier opéra avec un grand intérêt. Rentré à 11 heures. J'ai trouvé le médecin Delpit qui m'attendait pour me poser un vésicatoire sur le côté. C'est un événement. J'ai passé une nuit assez calme, et j'ai été réveillé par un vif sentiment de cuisson au côté sur lequel l'emplâtre a mordu. Cette opération m'a rendu paresseux pour sortir du lit, où j'ai travaillé jusqu'à 11 heures du matin.

Le 10. — Température douce et humide. J'ai passé toute la journée chez moi, calme et sans désir de mouvement.

Du 10 au 28. — Température de printemps. Pluies fréquentes. La végétation est avancée d'un mois. J'ai été constamment dans un état maladif. Accès de fièvre catharrale, sueurs, toux, insomnies, abattement et défaut d'excitabilité sensitive : idées lentes, conception difficile, mais plus de tenue dans l'application par défaut de goût et d'aptitude pour le monde extérieur et l'impuissance sentie d'y faire de l'effet.

Pendant ces deux derniers jours, je me suis occupé d'un projet de décision et d'un long rapport sur les Congrégations religieuses pour le Comité de l'intérieur. J'en ai fait l'objet d'une idée fixe. J'ai tourné laborieusement dans ce même cercle d'idées, faisant et défaisant comme à mon ordinaire. C'est une triste chose que de ne pas voir tout d'un coup le véritable point d'une difficulté et à quoi tient la résolution de la question dont on s'occupe. Que de pages laborieusement composées qu'il faut ensuite effacer pour la perfection même de l'ouvrage !

Le 28. — Après avoir été absorbé par un travail sur les Congrégations, mes forces se relèvent. J'ai fait mon rapport le 1er. Quoique je fusse assez content de mon labeur, je me suis aperçu, en lisant le rapport au Comité et sur une simple observation de MM. Berquey et Cuvier, que je m'étais trop appesanti sur une partie peu essentielle à la question, que l'ouvrage manquait de précision et laissait à désirer pour la clarté des résultats. La discussion, qui s'est élevée ensuite, me l'a mieux confirmé encore. Je suis sorti du Comité content d'avoir fait ma tâche et allégé d'un fardeau. J'ai été au Comité de la liquidation étrangère et suis rentré chez moi pour dîner. Visites du soir à Mme Pastoret.

MARS

Dimanche 2. — J'ai fait ma correspondance et reçu plusieurs visites dans la matinée. J'ai resté chez moi toute la journée, occupé à rédiger l'avis du Comité dans le sens de la dernière délibération. Dîner avec M. Delpit et visite au chef de police, à M. Royer-Collard.

Le 3. — Pluie et vent. J'ai encore travaillé constamment à la rédaction de mon avis. C'est une chose bien fâcheuse que de ne faire ses idées que la plume à la main. Il faut effacer sans cesse et accumuler le produit d'un grand travail, qui est comme un échafaudage placé entre les idées principales, les seules utiles à conserver.

Le 4. — Pluie et vent. J'ai lu ma dernière rédaction au Comité, où elle a été encore changée et réduite après une longue discussion qui m'a éclairé. On a été content de moi, et je l'ai été des autres. Séance à la liquidation à 2 heures. Je suis fatigué. Rentré chez moi par la pluie et le vent. Dîner chez d'Allemagne. Visite du soir à Mme de Craon. J'ai passé la soirée chez moi en société philosophique, discussions avancées sur les premiers principes de la science.

Le 5. — Beau temps et vent. Je suis sorti en voiture de remise. Courses dans les ministères; liquidation, visites du soir à M. de Sèze, à la police, au garde des sceaux.

Je m'aperçois tous les jours que mon défaut de mémoire tient à mon défaut d'attention, ou à cette maladie de distraction, que j'ai apportée en naissant et que je tiens de mon père. Je suis plus ou moins distrait, c'est-à-dire que je tiens plus ou moins mon attention à chaque chose, suivant mes dispositions organiques bonnes ou mauvaises, et j'ai des souvenirs nets et confus en proportion. Dans plusieurs cas, je suis dans le monde comme un somnambule. C'est dans le cabinet et en présence de moi-même que je suis moins distrait ou moins somnambuliste.

Le 10. — Séance générale, importante, au Conseil d'État. J'ai été chez le roi à midi avec M. Calvet. Sa Majesté m'a demandé avec bonté des nouvelles de ma santé. Revenu au Conseil d'État, qui a duré jusqu'à 3 heures. Visites du soir à Mme la duchesse d'Orléans et au président de la Chambre. Rentré à 10 heures.

Ma mobilité recommence comme avant ma maladie. Je m'intéresse plus aux choses du dehors et moins à celles du dedans.

Le 12. — La Seine a grossi considérablement. Les routes de Versailles et Lyon sont couvertes. Mon fils est arrivé le soir du Périgord. C'eût été un événement agréable, qui aurait excité ma sensibilité dans une autre position, et si j'étais moins occupé au dehors. La vie du monde et des affaires tue la sensibilité morale et finit par rendre l'homme dur et personnel.

C'est dans la retraite et dans la vie intérieure que naissent et se nourrissent toutes les affections profondes; dans l'extrême diversité de la vie et des occupations, on dénature, on perd les formes propres, et l'on n'en prend ou on n'en garde aucune constante.

Le 12. — En parcourant les œuvres de Bossuet, je trouve condamnée par Innocent XI cette maxime de Fénelon : « La partie inférieure de Jésus-Christ sur la croix ne communiquait pas à la supérieure son trouble involontaire... » Dans les dernières épreuves par la purification de l'amour, il se fait une séparation dans la partie supérieure de l'âme avec l'inférieure. Les actes de celle-ci dans cette séparation sont d'un trouble entièrement aveugle et involontaire, parce que tout ce qui est intellectuel et volontaire est de la partie supérieure.

Fénelon reconnaissait ici sous d'autres rapports la distinction établie par les physiologistes, et qui est pour nous un fait de sentiment, entre la vie organique et animale et la vie intellectuelle. Toutes les passions et émotions aveugles et involontaires ont leur siège dans la vie organique. Tout ce qui est volontaire et intellectuel a son siège à part, la volonté n'influe point directement sur les passions, elle ne peut faire naître aucune émotion; les passions n'ont point non plus d'influence immédiate sur la volonté ou du moins hors de certains cas extrêmes, celle-ci peut se tenir à une hauteur où elle n'en est pas atteinte.

Il peut y avoir telle organisation où les deux vies, les deux parties supérieure et inférieure de l'homme sont plus séparées et jouent chacune leur rôle à part, la partie supérieure conservant toute son activité quoique l'inférieure soit troublée. Bonaparte était doué de cette organisation, s'il faut en croire ceux qui l'ont observé physiologiquement. On ne se serait pas

douté que ce qui put être dit du Divin Modèle de toutes les perfections, pût être appliqué à l'un des plus grands fléaux de l'humanité...

. . . . . , ...

Il faut se simplifier pour être le plus parfait et le plus heureux possible. Mon grand malheur ici est d'être trop composé ou multiple.

Le 13. — Le printemps a commencé! Le ciel est pur, le soleil magnifique; les éléments sont apaisés, et tout semble annoncer la fin des pluies qui durent depuis si longtemps. La Seine a commencé à diminuer. J'ai été occupé de mon fils dans la matinée. J'avais plusieurs choses à lui demander. Je me laisse aller plus volontiers, depuis le commencement de ce mois, aux distractions et au farniente. La nature organique tend à se remonter, et ses besoins prédominent sur les besoins intellectuels et moraux. Pendant que je cède aux premiers j'ai quelques moments de jouissance, mais cela ne compose pas un état calme et heureux, et il y a dans les intervalles beaucoup de trouble et de vide. Ce vide est senti surtout dans les grandes sociétés, où je vais chercher les distractions, et auxquelles je n'ai pas le courage de me soustraire quand j'y suis invité. Je prends chaque fois la résolution de ne plus aller m'exposer à tant de bruit, tant de vaines agitations, de dégoût même (car je ne suis plus à l'âge des jouissances) et je me laisse toujours aller. Une bonne résolution finale, une grande entreprise d'un travail auquel je puisse m'attacher et consacrer ma vie, me serait nécessaire pour m'arracher au monde.

J'ai dîné chez Mme de Barbé-Marbois. Mauvaise disposition. Course en fiacre chez M. Morellet, Mlle d'Alpy.

Le 14. — Beau temps, petite gelée. J'ai écrit quelques lettres le matin. J'ai été à ma liquidation. J'ai eu à dîner, avec mon fils, ses compagnons de voyage et quelques Périgourdins. Je me suis livré au plaisir de la table et de la conversation. Le soir, j'ai fait avec mon fils quelques visites peu intéressantes chez Mme Le Breton, M. Lacalprade.

Le 15. — Beau temps, ciel pur. Je suis sorti le matin pour aller au Comité de l'intérieur. Séance peu intéressante. J'ai

fait ensuite des courses aux Droits-réunis et aux Domaines. Je me suis senti tout à fait mal disposé. Mon estomac, éprouvé par quelques légers écarts de régime, est faible. Je suis triste et mélancolique, souffreteux. J'ai été à la liquidation jusqu'à 5 heures. J'ai dîné seul. Visite à M. Laîné. Grande soirée tumultueuse et insignifiante chez le marquis de Mortemart, d'où je suis revenu à pied chez moi à 11 heures et demie.

Dimanche 16. — Magnifique journée, froid sec. Je me suis senti ranimé en me levant. J'ai écrit une longue lettre à ma femme et plusieurs autres. J'étais en verve d'écriture. J'ai fait une longue note métaphysique en relisant mes manuscrits. Sorti à 3 heures en voiture de remise et content d'avoir mon nouveau domestique périgourdin, qui a assez bonne mine avec son chapeau galonné en argent. La vanité de jeunesse me revient de temps en temps. J'ai fait plusieurs visites à Mme de Vintimille, à l'abbé de Montesquiou, à l'évêque d'Alais. A 6 heures j'ai dîné chez M. Royer-Collard avec une société intéressante, MM. de Serre, Becquey, Guizot, Camille Jordan, etc... Les esprits étaient à l'unisson. La gaieté et la franchise ont régné. J'ai fait visite le soir aux ministres. Cette journée a été pleine et heureuse.

Le 17. — Beau temps. Séance de l'Institut, classe de Sciences. Éloge de M. Thénon par M. Cuvier, très bien fait, piquant et animé! Dîner chez moi avec MM. Delpit et Galloy. Société métaphysique, avec MM. Ampère et Cousin. Grands débats sur l'accord des deux points de vue *subjectif* et *objectif*. Nous croyons universellement et nécessairement, non à une substance, mais à une force permanente identique, constitutive du sujet *moi*, et qui reste la même hors de l'aperception interne. Nous croyons aussi universellement et nécessairement à une substance inconnue et cachée sous les sensations et les intuitions. Maintenant, comment pouvons-nous attribuer à la force substantielle qui est dans le sujet, et dont le sentiment du moi est la modification, ce qui n'est pas attribué au *moi* dans l'aperception interne?... Bien plus, comment pouvons-nous croire que les sensations ou intuitions, que le moi perçoit hors de lui, sont des attributions de la substance même de ce moi?... Si la conscience ou le sentiment ne règle pas ce qui

peut être attribué à l'âme, comme elle règle ce qui appartient au *moi*, que seront les moyens et le critérium de ce partage d'attributions? La notion d'âme, correspondante au sentiment du moi et à ses modes ou attributs de conscience, et de plus à toutes les modifications sensitives ou représentatives que le moi distingue ou sépare de lui, est une véritable notion explicative ou une hypothèse que l'esprit forme pour expliquer les phénomènes de la sensation ou les actes de l'intelligence, satisfaire, comme dit M. Ampère, à l'unité de cognition, qui est toute différente de l'unité de conscience. Pour que je puisse percevoir un objet hors de moi, il est nécessaire qu'il soit dans mon âme avec les sentiments du moi et avec tous les modes auxquels il se compare. Ceci doit être examiné.

Du 15 au 25. — Le temps a été très variable, la température de printemps a régné jusqu'au 19. Les jours suivants, neige, gelée. Le 25, pluie.

J'ai été bien portant et animé pendant cet intervalle jusqu'au 25, où le changement de température a modifié de nouveau mes dispositions et m'a rendu comme auparavant au sentiment d'existence pénible et triste. Je m'étais préparé les trois jours précédents à parler ou à lire quelque chose au Comité de l'intérieur sur une proposition de M. Degérando de créer un nouveau cours de philosophie appliquée à la médecine. J'ai eu à ce sujet une idée, depuis le dimanche 23, que j'ai passé tout entier à écrire, jusqu'au 25, jour de séance au Comité de l'intérieur où il n'a pas été question de mon objet. J'en ai été bien aise; ce jour-là était mon mauvais jour, et je me sentais craintif, embarrassé.

J'ai été interrompu par cette idée dans le travail métaphysique que je prépare lentement et avec de fréquentes interruptions.

Le 27. — J'ai été à Versailles par un temps très froid dans le cabriolet de M. d'Allemagne. De là j'ai été voir mon neveu à pied à Saint-Cyr. J'ai eu chaud et froid; ma santé a souffert les jours suivants. Dîné avec mon fils, mon neveu Lavernelle et d'Allemagne chez le restaurateur. Rentré à 8 heures à Paris. J'ai été souffrant jusqu'au dimanche 30. La beauté de ce jour, la température et l'air du plus doux printemps m'ont

restauré. J'ai fait avec mon fils une longue course et plusieurs visites à pied.

Le 31 mars et le 1er avril. — Vent d'est froid. L'air est aigre, quoique le soleil brille. J'ai été dans un état nerveux pénible; aucune tenue dans les idées; point de goût pour rien. Distractions d'affaires sans application. Courses d'un Comité à l'autre. Dégoût et mécontentement intérieur. J'ai dîné le 31 chez le ministre de l'Intérieur avec M. Gallois, etc... Nous étions quatre membres de la Commission des Cinq. Le 1er avril j'ai fait un dîner insignifiant chez le général Fournier avec M. Lirey. C'est toujours par faiblesse de caractère que je me laisse aller à des sociétés qui ne me conviennent pas. Je prends aussi des engagements dont je me repens ensuite. Je me crée d'avance des difficultés qui compliquent ma vie. Cependant, à mesure que j'avance, je sens davantage le besoin de simplifier cette vie qui se concentre.

L'un de ces sentiments confus dont j'éprouve le plus l'influence et qui tient bien certainement à l'union de l'âme et comme au mélange de l'esprit avec le corps, c'est la timidité en présence de plusieurs hommes rassemblés et surtout des hommes à qui l'on attribue un grand pouvoir. C'est un de mes défauts les plus essentiels, celui qui s'opposera toujours à mes succès dans le monde. Il faudrait que l'esprit eût plus d'empire sur le corps et qu'il parvînt à se dégager de ses liens, qui le tiennent comme enchaîné et soumis à tous les troubles organiques, pour qu'il pût exercer librement et dans toutes les circonstances les facultés qui manifestent sa prééminence et font prévaloir les idées justes et vraies sur toutes les illusions et les chimères du monde. La timidité nous concentre en nous-même et ressemble quelquefois à la fixité et au dédain. Elle nous aliène quelquefois ceux devant qui nous tremblons, précisément parce que nous ambitionnons trop leurs suffrages.

AVRIL

Du 1er au 6. — Jour de Pâques. Le ciel a été sans nuages. Tous ces jours sont comme des fêtes que le ciel donne à la terre.

La végétation s'anime. Je ne jouis pas comme autrefois de ce doux printemps. Je suis comme enchaîné par les objets matériels, dont il faut par devoir que je m'occupe habituellement, toujours agité, préoccupé au dehors, rarement en moi-même, jamais à cette belle et bonne nature, charme de l'esprit et du cœur. Que sont devenues les douces impressions de ma jeunesse?... Je suis retombé, depuis quelques jours, dans un état de malaise et de souffrance physique. Je passe fort rapidement de l'abattement à l'excitation. J'ai eu deux jours de grande activité intellectuelle, et d'une conception extrêmement facile, et ensuite du découragement, de la langueur, du trouble et de la confusion dans les idées. . . . . .

. . . . . .

J'ai suivi ma Commission de liquidation tous ces jours, hors du vendredi saint, où j'ai été au Jardin des Plantes avec M. Delpit. Dîné seul chez M. Villot de Fréville avec M. de Mirandol. Samedi, Conseil d'État. Le jour de Pâques, j'ai été à la messe de l'Abbaye-aux-Bois. Dîner chez le ministre de l'Intérieur avec mon fils. Soirée triste. Contre mon habitude, je suis rentré chez moi à 11 heures. Sans être jamais désœuvré, je me trouve souvent découragé. Je suis sans goût pour aucun travail. Je ne trouve en moi ni hors de moi aucun mobile d'activité. Je crains que cet état de mort intellectuelle ne devienne plus habituel avec l'âge; dès lors, n'ayant plus aucun point d'appui dans mon intérieur, la fin de ma carrière serait pleine de tristesse et d'ennui. Cette idée, souvent présente, trouble mon existence.

Le 8. — Cette journée a été pleine de tristesse, de souffrance et d'ennui. Je suis de nouveau enrhumé. Je sens ma tête embarrassée et mon cerveau abreuvé de morosité; il n'a pas le moindre ressort pour les opérations auxquelles il concourt. J'ai éprouvé un état d'atonie et d'incapacité extraordinaire pendant la séance du Comité de l'intérieur. Le soir, j'ai eu beaucoup d'inquiétude au sujet de mon fils. Il s'est manifesté dans la compagnie des gardes du corps, où il sert, un mouvement d'insubordination qui a déterminé la dissolution de cette compagnie.

Le 9. — Froid d'hiver, neige. Je suis toujours dans un état pénible et nerveux. Je n'ai aucune tenue dans les idées. Il me vient des saillies de pensées, mais je retombe presque aussitôt dans les distractions et les aberrations. J'ai exercé mon activité au dehors, suivi plusieurs bureaux, fait quelques affaires de liquidation. Soirée du ministre de la Police. Je me surprends quelquefois, surtout dans la solitude, encore plein des illusions de la jeunesse. Il me semble encore que je dois faire de l'effet par mon extérieur, et je pare cette carcasse, déjà vieillie, avec une complaisance ridicule, comme si elle pouvait attirer et flatter les regards comme autrefois; mais, quand je suis dans le monde, la preuve que j'ai de ma chute physique me rend timide et embarrassé.

J'avais trop de confiance dans ma figure, j'attachais trop de prix à cet avantage périssable et fragile. J'en suis puni dans l'âge avancé par la perte du premier élément de ma sécurité et de mon bonheur d'autrefois. Je devrais trouver des compensations dans le moral, mais elles m'échappent, et j'ai trop négligé les moyens de me les ménager.

Le 10. — Vent très froid et neige. J'ai une activité tumultueuse et qui s'éparpille après le travail du matin, les courses et la liquidation; j'ai été dîner chez l'abbé Morellet où j'ai été gai et d'aplomb.

* *Le 11.* — Je porte les distractions en moi-même, et je les cherche au dehors. Après m'être occupé de correspondance et de petites affaires dans la matinée, j'ai été à la liquidation jusqu'à cinq heures. Spectacle de la Porte Saint-Martin, où je me suis amusé jusqu'à 11 heures; rentré chez moi en fiacre. Les divertissements nous perdent et nous font passer sans nous en apercevoir du temps à l'éternité.

La vie que je mène à Paris est une vie de divertissements, sans plaisir Il faut, ou s'amuser dans le monde en se livrant au mouvement de la société, ou y jouer le rôle d'observateur pour s'instruire; je n'y fais ni l'un ni l'autre; je m'étourdis.

Le 12. — Double séance au Comité de l'intérieur et à la liquidation jusqu'à 6 heures. J'ai eu assez d'activité. Le soir, j'ai été à ma séance de la Société pour l'enseignement

élémentaire, jusqu'à 10 heures. Soirée chez M. Pastoret. J'y ai été concentré et souffrant. Rentré à 11 heures et quart.

Le 13. — Petite pluie dans la nuit, froid. Après une correspondance à 10 heures, j'ai eu mon bon ancien collègue, Gallois, avec qui j'ai causé d'amitié, et avec profit, sur l'esprit du gouvernement et la tendance démocratique, qui doit aller en se renforçant par suite de la dernière loi sur les élections. Il faut que le gouvernement s'arme contre cette tendance. Que fait-il pour cela?

Déjeuner chez M. Guizot. Projet d'un journal philosophique et littéraire (1) — M. Guizot, principal rédacteur, M. Cousin et moi devons fournir des articles de philosophie; voilà un nouveau mobile d'activité, mais de nouvelles gênes ou des sujets de diversion que je m'impose. Ce projet m'excite.

J'ai couru toute la journée. Dîner avec mon fils et mon neveu, Hippolyte Lavernelle. Grande soirée chez le ministre de la Police. Concert, étourdissement, malaise, timidité, défaut d'aplomb, rentré à minuit, fatigué.

Du 13 au 17. — Température très froide, petite gelée, vent.

Je suis extrêmement mobile, souffrant, habituellement peu appliqué et fort enclin aux choses du dehors. J'ai toujours plusieurs choses à faire en même temps. Je me crée des motifs d'agitation, mais la précipitation est en moi ou dans mes nerfs; il n'y a rien au dehors qui m'oblige à me tant presser, rien d'assez important pour que j'y consacre le reste d'une vie qui devrait être employée à poursuivre des recherches sur *l'homme*, auxquelles j'attache tout l'intérêt de cette fragile existence déjà usée aux trois quarts. Lorsque j'ai été malade en dernier lieu, j'étais bien plus calme, plus rassis. Je sentais un appui plus fort au dedans de moi-même. Maintenant ma vie s'éparpille au dehors. Je ne trouve aucune consistance, aucun point d'appui intérieur,

(1) *Les Archives philosophiques, politiques et littéraires,* dont le premier numéro parut en juillet 1818. — La Bibliothèque nationale possède cette intéressante revue.

et c'est le sentiment vague de ce manque d'appui qui me rend timide et embarrassé avec les hommes auxquels je devrais me montrer supérieur, tandis que je me mets au-dessous par la timidité!

Le 14. — J'ai dîné chez le ministre de la Police avec une société assez aimable; rentré chez moi à 9 heures, Société métaphysique.

Le 15. — Comité de l'intérieur. J'ai eu auparavant plusieurs visites. J'ai écrit quelques lettres. J'avais un carrosse de remise, qui est venu me prendre au Comité. Mes projets se sont croisés. Je devais faire plusieurs visites, et je me suis trouvé pressé, embarrassé dans mes projets jusqu'à l'heure du dîner chez M. de Mézy, directeur des postes. Grand dîner avec les ministres, MM. Molé, Saint-Criez. Soirée de musique chez Mme de la Briffe-Garcia et ses enfants; concert très agréable. Rentré chez moi à 11 heures et demie.

Le 16. — Froid. Trouble au dedans de moi-même et qui se répand partout au dehors sur toutes les affaires dont je m'occupe. J'ai été, après 2 heures, à la liquidation. Auparavant je me suis occupé d'achat de meubles, de déménagement. Nouveau sujet d'occupation et d'agitation. J'ai été faire visite à l'évêque d'Alais et dîner à 6 heures chez M. Berquey, à la séance publique de la Société pour l'instruction élémentaire, dont je suis membre, et nouvellement nommé président du Comité des Maîtres. La réunion du Comité doit avoir lieu dorénavant tous les jeudis. J'ai eu une bonne soirée et dans une sphère propre de plaisir. Cependant la nuit a été très agitée. J'ai eu des quintes de toux, des paroxysmes nerveux. Ma pauvre machine se détraque si aisément. Elle ne comporte rien de trop fort et je la mène mal. Je ne sais pas me tenir tranquille.

Le 17 et le 18. — Vent très froid. Il y a dans l'air quelque chose qui m'irrite et m'aigrit. Je suis dans un état habituel de souffrance, de mobilité et de mécontentement intérieur. Je ne m'attache à rien, quoique je paperasse et écrive toute la matinée. Je cours beaucoup à pied, le moment où je sors

et me mets en course est le seul agréable, preuve d'un besoin instinctif actuel de mouvement.

Le 17. — J'ai été dîner avec M. Delpit chez le restaurateur du Palais-Royal, ne pouvant pas dîner chez moi à cause du déménagement qui me tracasse. Après le dîner, visite à M. l'abbé Morellet et au ministre de l'Intérieur; rentré à 11 heures.

Le 18. — J'ai été tourmenté plus qu'à l'ordinaire. Courses pour mon nouvel appartement. Fatigue, malaise, distractions. J'étais mal disposé par les affaires et j'ai fait preuve d'incapacité à la Commission de liquidation. Dîner chez M. d'Allemagne avec mon fils. Il y a des temps où la société des inférieurs et des gens de peu d'esprit est celle qui convient le mieux, on n'a pas d'effort à faire.

J'ai couru après dîner dans la Chaussée d'Antin, mauvaise disposition d'esprit et de tenue. Visite à Mlle d'Alpy, soirée chez M. Suard. J'ai trouvé chez ce dernier M. de Fontanes et le général Dumas, qui tenaient la conversation. Il était question de la brochure attribuée à Bonaparte et envoyée de Sainte-Hélène. M. Dumas affirme qu'elle ne peut être que de Bonaparte, M. de Fontanes le nie. Cette discussion a entraîné les deux interlocuteurs à parler en détail du caractère, des talents et du genre d'esprit du personnage célèbre, que chacun d'eux a vu sous un aspect particulier. M. de Fontanes, qui l'a connu sous des rapports privés et comme homme de lettres, le juge mieux.

M. Dumas m'a irrité intérieurement en parlant d'une manière dogmatique de ce qui serait arrivé si Bonaparte, dans telle ou telle circonstance, telle bataille, avait fait telle disposition plutôt que telle autre. Je ne crois pas que l'on soit jamais assez avancé dans la connaissance des affaires de ce monde pour pouvoir dire expressément ce qui serait arrivé si telle chose particulière n'avait pas eu lieu, ou eût été autrement. Je crois aussi qu'on risque fort de se tromper en attribuant toute l'influence à tel événement que l'on considère comme la cause unique ou principale de ce qui l'a suivi. Il faudrait tenir compte de toutes les circonstances, et examiner, abstraction faite de la cause dont il s'agit, si

le même résultat n'aurait pas pu être produit d'une autre manière. « Si Bonaparte, dit le général Dumas, ne fût pas resté immobile dans un fossé à la bataille de la Moskova, qu'il eût fait donner la garde impériale, il détruisait toute l'armée russe et la guerre était finie. » Voilà une décision tranchante; mais que serait-il arrivé ensuite? Les forces de l'empire russe étaient-elles toutes anéanties? Moscou en eût-elle été moins brûlée, et l'armée victorieuse ne demeurait-elle pas à la merci des éléments conjurés contre elle? Avait-elle les moyens de se défendre de la faim et du froid? M. Dumas montre un esprit trop étroit pour pouvoir bien écrire l'histoire.

Du 18 au 24. — Vent du nord constant. Froid, sécheresse très funeste aux biens de la terre. Je suis triste et mal portant. Embarrassé et troublé d'un déménagement qui me coûtera beaucoup et détruira toute mon aisance.

Mercredi 23. — J'ai couché dans mon nouvel appartement, rue du Bac, n° 86. Je change d'habitudes, et il m'en coûte pour me mouler aux nouveaux objets.

Le 24. — Séance générale à l'Institut. M. de Fontanes en a fait les honneurs. Discours original de Giraudet. Dîner chez le duc de Richelieu avec M. de Blacas. Nous ne connaissons pas le fond de notre âme, nous ignorons tout ce dont elle est susceptible et ce qui peut résulter d'un développement, comme d'un enveloppement de facultés, qui sont en elle à notre insu...

Je suis distrait, souffrant, dans un état habituel de malaise et de mécontentement de moi. Je pense souvent aux effets de l'âge où nous sommes. Je n'ai plus le sentiment de mes forces, plus de sérénité, plus de hardiesse. Plusieurs défauts de jeunesse s'accroissent, et je n'ai pas les qualités et les dispositions de mon âge. Je cherche encore un peu à m'étourdir sur moi-même (et sur certaines vérités dont j'ai confiance). Les affaires et le monde sont très propres à cet étourdissement, mais il y a toujours une voix intérieure qui crie.

Le 29 avril a été un beau jour d'aplomb et d'activité. J'ai fait de la métaphysique à dîner et le soir avec MM. Ampère et Cousin.

. . . . . .

Après une matinée orageuse pleine de trouble, j'ai été à 11 heures à l'École normale pour assister à un deuxième examen des élèves sur la morale. J'ai été moins content de celui-ci que du premier. La loi morale, la loi du devoir, est prise dans l'absolu. Il s'agit de savoir comment et à quel titre nous connaissons cette loi, quels sont ses antécédents physiologiques? Et c'est ce qui la distingue des vérités contingentes qui se fondent sur l'expérience répétée. Une très bonne distinction, que j'ai goûtée, est celle qu'on fait entre la loi morale et le mérite ou le démérite des actions : *la vertu est le bonheur*. Le sage cherche-t-il la vertu pour le bonheur ou pour la vertu même? Stoïciens et épicuriens, nous sentons que nous sommes dignes de récompenses ou de bonheur, en tant que nous agissons conformément à la loi morale; mais celle-ci est avant tout. Le bonheur n'est qu'un résultat, une conséquence, et non pas un principe. M. Cuvier a demandé : Qu'est-ce que la loi morale? C'est la règle du bien. Qu'est-ce que le bien? C'est ce qui est conforme à la loi morale. On ne définit pas la loi morale. M. Cuvier voudrait qu'on s'arrêtât au précepte de *quod tibi non vis, altri ne feceris*. Mais il ne s'agit pas tant du précepte que de son fondement subjectif ou objectif, et du caractère universel, absolu, nécessaire que nous y attachons. J'ai eu, en revenant de l'École normale, une longue conversation à ce sujet avec M. Cuvier.

MAI

Du 2 au 8. — Temps beau et sec. Sécheresse nuisible à la végétation. Le 3, j'ai été à la cour dans la voiture de M. Becquey. Nous avons passé devant le roi. Toutes les autorités l'ont complimenté sur l'anniversaire de son entrée à Paris le 2 mai 1814. C'était un spectacle intéressant. Le reste de la journée a été assez triste. J'ai dîné chez moi avec mon fils.

Le 4. — J'ai eu à déjeuner la société d'un journal philosophique, dont M. Guizot est l'entrepreneur, et dont je dois être un des collaborateurs pour la partie philosophique. Je prends toujours d'avance plus de travail que je n'en puis faire. Je me donne des embarras, des envies de diversion et de trouble, comme si j'avais un surcroît d'activité à employer, et je n'en ai pas assez pour les choses nécessaires. J'ai été dîner à Ivry chez M. Faure, mon collègue, souffrant et triste. J'ai entendu chanter le rossignol pour la première fois, mais c'est toujours du tumulte à la campagne comme à la ville. J'aurais besoin de plusieurs jours de calme.

Le 5. — Grande séance au Conseil d'État, présidée par M. le duc de Richelieu. J'ai été dans un état de souffrance et de concentration extraordinaire. Je ne m'intéresse guère à rien de ce qui se dit ou se fait. Mon attention est lâche et distraite. Je suis souvent comme un somnambule au milieu de gens bien éveillés. Je suis hors de ma sphère. J'étais né pour la vie contemplative.

Le 6. — J'ai été prendre un bain qui m'a ranimé. J'ai pu m'occuper, mais toujours avec un sentiment de faiblesse. La tristesse et la mélancolie s'emparent de moi, surtout après le dîner. Dîner chez M. Villot de Fréville avec MM. Portal, Garasier. Discussions politiques.

Le 7. — J'ai passé cette journée assez animée en liquidation. Triste soirée avec Ampère chez M. Pasquier, garde des sceaux. Je suis concentré, et je me classe toujours à un degré inférieur, où personne ne songe à me venir chercher.

Je m'occupe à bâtons rompus d'un article du prochain journal philosophique, où je ferai connaître l'esprit de la philosophie de Condillac, à l'occasion de l'ouvrage de M. Laromiguière. Caractère purement logique de cette doctrine, résultat nécessaire de la méthode d'hypothèse, adoptée par Condillac qui a voulu se placer de prime abord à l'origine de toute idée, en prenant néanmoins pour donnée antérieure la réalité absolue des causes et des instruments de la sensation. Il a fait de la métaphysique, comme Descartes avait fait de la physique, une science d'hypothèses et toute synthétique. Les

premiers éléments de combinaison ne peuvent être que des abstractions ou de purs signes. Condillac procède ainsi en faisant une langue arbitraire, et non pas une science. De là cette confiance qu'il a eue et inspirée à ses disciples pour les méthodes du langage ou l'art des signes, cette maxime si tranchante et si évidemment erronée que « toute science n'est qu'une langue bien faite ». De là l'exclusion absolue donnée à l'observation intérieure, et la psychologie proprement dite remplacée par la logique, les notions par les idées générales, et la réalité des substances et des causes réduites à de purs signes. L'ouvrage de Locke, qui est bien plus logique que psychologique, avait préparé cette doctrine. Locke avait dit que nos idées morales, dans lesquelles on peut comprendre aussi les idées psychologiques, celles que nous acquérons par l'observation de nous-mêmes, sont archétypes ou sans modèles. Et Condillac a constamment mis ce dogme en pratique, en faisant des idées les définitions des facultés de l'esprit ou des choses du monde intérieur.

J'ai passé là deux heures dans un état de langueur et de souffrance. J'ai fait des courses aux Droits-réunis, à la liquidation, et j'ai été dîner à 6 heures à la Police. Je m'efforce pour paraître animé et au ton commun de la société; mais la langueur et l'inertie sont toujours au dedans. Je ferais mieux de me tenir tranquille chez moi, mais cela me devient impossible à moins que je n'y sois forcé.

Le 9. — Il a commencé à pleuvoir, et c'est le terme d'une sécheresse désolante. J'ai pris le matin deux doses d'ipécacuanha, qui m'ont fatigué sans me faire vomir. J'ai été purgé. J'ai travaillé. J'ai travaillé dans la journée avec calme, quoique faible de tête. Le soir, visites dans le quartier, rentré de bonne heure.

Le 10. — Pluie. J'ai été occupé de la liquidation. Séance au Comité de l'intérieur. Ennui et désœuvrement d'esprit. Je n'écoute rien; mon attention est lâche, mauvaise disposition.

Le 11. — Pluie et vent. Correspondance et écriture. Le matin, séance de la Société du journal de M. Guizot. Visites à

MM. Degérando, Ferrand, Royer-Collard. Dîner chez M. d'Hauterive. Visite à M. le duc de Richelieu. Soirée en musique et très intéressante chez M. Morellet. Je m'occupe en rêvant de mon premier article du journal sur la philosophie et le livre de M. Laromiguière.

Rien n'est plus indéterminé que le sens attribué au mot philosophie en différents temps et en différents pays. En ne considérant surtout que la partie purement spéculative qu'on a si longtemps appelée *métaphysique*, on trouve des variétés infinies, proportionnées à celles des points de vue spéculatifs sur les êtres, les causes, les substances, considérés en eux-mêmes ou dans les modes et les effets qui les représentent. Lorsqu'on a essayé de nos jours d'introduire le mot nouveau *idéologie* à la place du terme de métaphysique qu'on proscrivait, on a pu annoncer qu'on ne voulait plus s'occuper de ces hautes spéculations de la métaphysique proprement dite, telle que Descartes l'a créée, que Malebranche et Arnauld ont cultivée d'une manière si éminente. Il était utile d'avoir un terme quelconque qui fixât la ligne de démarcation. Mais, quand on a prétendu remplacer entièrement la métaphysique par l'idéologie, on a cru pouvoir soumettre au point de vue physique ou logique ces conceptions ou notions premières et nécessaires, que la métaphysique a essentiellement pour objet; on a tout confondu; on est tombé dans des erreurs graves. L'ouvrage que nous annonçons nous en fournira beaucoup de preuves. Affirmer aujourd'hui que le beau temps de la philosophie en France a été celui de l'école de Descartes, ce serait s'exposer aux huées de toute l'école de Condillac, qui se vante d'avoir dissipé les nuages et considérablement avancé la science. Cependant on peut dire avec vérité, et en rendant justice à tout le monde, que la vraie métaphysique n'a fait que dégénérer : elle a été tout à fait méconnue parmi nous depuis Locke d'abord, et ensuite Condillac, qui ont eu la vogue exclusive. Ces deux derniers maîtres ont rendu sans doute d'importants services à la science de l'esprit humain, mais en prenant une route nouvelle qui s'éloigne de la métaphysique; ils laissent toutes les questions de la philosophie première irrésolues pour se mettre en rapport avec les besoins des sciences physiques, leur tracer des méthodes et des nomenclatures, démêler leurs procédés.

Le 13 — Lorsque les sciences ne faisaient que de naître et que le domaine de chacune se trouvait circonscrit dans des limites encore assez étroites, il était possible, il était même nécessaire que chacun de ces hommes qui se consacraient à la culture de l'esprit et travaillaient au perfectionnement de la raison, embrassât ce domaine dans toute son étendue. Alors chaque école comprenait dans un seul système tout ce que l'on savait ou que l'on imaginait sur la physique, la métaphysique, les cosmogonies, avec les doctrines de morale politique, et cet ensemble s'appelait philosophie. La philosophie avait pour objet le développement de la connaissance et l'exercice de la raison. Ceux qui s'y devinaient étrangers au monde, étaient les sages par excellence, et il a fallu un étrange abus de mots pour que ce mot devînt un titre de proscription.

* *Du 12 au 17.* — Température douce du printemps. La pluie, assez abondante jusqu'au 13, a tout ranimé, tout reverdi; la nature est transformée. Il ne me manque que de la santé et de l'animation pour jouir des beautés et des agréments de la saison; mais je suis tombé, depuis quelques jours surtout, dans un état d'abattement, de tristesse et de mélancolie, qui m'empêche de jouir de quoi que ce soit. J'erre au hasard, cherchant au dehors des sensations capables de distraire le sentiment pénible de mon existence. Ce sentiment dure et me concentre par force au dedans de moi-même, il fait obstacle à l'exercice de toutes mes facultés, absorbe la pensée, me rend insupportable à moi-même et aux autres. Une vie si malheureuse, si elle durait, ne vaudrait pas le néant. Je me rappelle quelquefois les impressions de ma jeunesse, dans cette saison; j'étais si heureux de l'air, du soleil, de la verdure, j'étais si expansif et si bon, je me nourrissais de sentiments si délicieux, je prenais un intérêt si animé à tout ce qui m'entourait! Aujourd'hui, l'attrait, le charme de la vie n'est plus en moi ni hors de moi.

J'ai dîné chez le ministre de l'Intérieur le 14, mercredi, avec l'abbé Rozan. Il a été question de la Société d'instruction élémentaire. Le soir j'ai été à la séance de cette Société. J'y ai parlé avec plus d'aplomb que je n'en ai ordinairement.

Le 15. — Jour de l'Ascension. J'ai été plus triste encore qu'à l'ordinaire. Je travaille, sans avancer, au commencement de mon article de philosophie pour le journal.

Du 17 au 21. — Triste et maladif jusqu'au 21. Le 19 et le 20, séance au Conseil d'État. Le 20, dîner chez M. Ferrand, avec Alexis de Noailles, Mme Dupont et son mari, le général. Perte de temps, ennui. Je ne prends qu'une part passive aux affaires qui se traitent en ma présence. J'y assiste avec distraction et comme dans le somnambulisme. Je vois tous les autres appliquer leurs facultés aux choses et aux intérêts du moment, et tirer bon parti d'eux-mêmes, se rendre importants, nécessaires, jouer un rôle actif; moi seul reste en arrière sans partager le mouvement. C'est une suite des habitudes de ma vie. Je n'ai jamais été astreint depuis ma jeunesse à aucun devoir constant. Je me suis toujours laissé aller à certaines impulsions spontanées, plus ou moins étrangères au monde extérieur ou sans accord avec lui. Il n'y a eu en moi d'équilibre ou d'harmonie que loin de ce monde et dans la solitude, parce que j'y peux suivre librement mon instinct; n'étant pas comme les autres hommes, je ne puis aspirer aux mêmes succès. Je date du 21 mai une disposition organique meilleure. J'ai dîné ce jour-là chez l'abbé Morellet avec Mme de Vintimille, qui part pour la campagne.

* *Du 22 au 26.* — Le temps a été constamment pluvieux. Après quelques éclairs de bien-être et d'activité, je suis retombé dans mon état de tristesse, de langueur et d'abattement. Je travaille sur l'article Laromiguière, à bâtons rompus, sans pouvoir me satisfaire sur rien. J'éprouve un grand mécontentement de moi-même et du monde entier. Il y a en moi une faculté de réflexion ou de raison, qui juge et contrôle toutes les autres. L'exercice constant que j'ai donné à cette faculté, dans l'âge d'une plus grande force et d'un état intellectuel meilleur, est aujourd'hui un désavantage. J'assiste comme témoin à la dégradation, à la perte successive des facultés par lesquelles je valais quelque chose à mes propres yeux. Il vaudrait mieux peut-être ne pas s'en rendre compte et se faire illusion sur son prix. Mais je suis amené par ce sentiment même de ma décadence intellectuelle et morale, à cher-

cher *plus haut que moi* une consolation et un appui. La réflexion et la raison m'auront rendu sans doute, après avoir été cause de souffrances, le plus grand service qu'il soit possible d'en retirer.

Le 25. — Jour de Pentecôte. J'ai eu avec M. Becquey la conversation la plus intéressante sur l'état politique et moral de la France, qui est le plus grand et le plus digne sujet de réflexion, si l'on pouvait être à la fois témoin et acteur.

Du 26 au 30. — Pluie, vent froid. Nous passons encore cette année le plus beau des mois sans en jouir. Le ciel est constamment brumeux; la nature est comme une jeune et belle femme, triste et en deuil, et ceux qui aiment à se livrer aux impressions que fait naître dans cette saison l'aspect de cette nature rajeunie, sont comme des jeunes infortunés, qui passent la plus belle partie de leur vie dans la souffrance et les privations. Ces contrastes sont pénibles. On s'afflige du mauvais temps, de la pluie surtout dans cette saison. J'éprouve une mélancolie habituelle. Ce n'est point une douce tristesse qui me ramène à moi-même; c'est plutôt au contraire une suite d'impressions fâcheuses qui me rendent l'existence pénible, s'opposant à tout exercice régulier et suivi de mes facultés, me donnent le sentiment de mon incapacité et de ma faiblesse, et me font un besoin de me répandre au dehors, me trouvant mal à l'aise chez moi ou avec moi-même.

Je m'aperçois tous les jours que je n'inspire plus au monde cet intérêt du moment et cet attrait auquel j'attachais un prix de vanité. Je suis averti qu'il faut se retirer et chercher en soi des consolations à toutes les pertes, des moyens de passer le plus doucement et le plus utilement possible ce reste de vie.

Le 29. — J'ai été fort agité et plus souffrant, plus triste que de coutume. J'avais travaillé le matin avec suite mais sans succès au mémoire métaphysique qui m'occupe depuis plusieurs jours et où je n'avance pas malgré des efforts, qui me font sentir plus tristement ma faiblesse intellectuelle. Je suis sorti à 2 heures en cabriolet de louage et j'ai perdu le temps en courses inutiles pour remplir des devoirs que je n'ai

pu remplir. A 4 heures je suis parti pour Sauves, où j'ai passé une dernière heure avec mon fils. J'ai été à Villeneuve, campagne du ministre de la Police. Les mauvais chemins m'ont retardé.

On était à table quand je suis arrivé. Société composée d'hommes que je n'aime pas. Je n'ai trouvé d'accueil bienveillant chez personne. Les maîtres de la maison m'ont paru froids; ils sont si préoccupés de leur dignité, ont tant de flatteurs. J'ai fait, pendant le dîner et en rentrant, des réflexions tristes sur les hommes du jour, sur les rapports où je suis avec eux et sur ma manière d'être, bête, simple et timide, qui me fait aller au-devant de tout le monde, me met au-dessous de mes inférieurs par le désir que j'ai de capter une bienveillance, qui ne peut être universelle, et à laquelle on est si peu disposé, chacun étant trop occupé de soi-même. La meilleure manière serait de bien tracer son cercle, d'y défendre le terrain avec énergie et de ne jamais rien céder, d'être *soi*, et de dire franchement sa pensée quand on n'a rien à cacher. Ma conduite est opposée à cette maxime en tout point. Je ne suis jamais à ma place. Je ne la connais même pas bien; je cède, surtout par une sorte de paresse d'esprit et pour ne pas disputer. J'abonde extérieurement dans un sens que je désapprouve au fond. Je me donne un air hypocrite. Ce n'est pas ainsi qu'on se rend considérable.

J'ai réfléchi aussi sur ce qu'on dit de l'ingratitude des gouvernements. Ceux qui s'en plaignent sont ceux qui, n'ayant plus de mobile d'activité pour le présent et inquiets de l'avenir, reviennent sur le passé en rappelant ce qu'ils ont fait et qui mérite selon eux une récompense.

S'ils étaient employés et actifs présentement, ils estimeraient que ce passé n'est rien, ou ils n'y penseraient pas, leurs vues se portant uniquement sur le présent et l'avenir. Les gouvernements, toujours actifs et jeunes, sont à l'égard de chacun ce que chacun de ses agents est à l'égard de sa vie passée. Quand on court en avant on ne regarde pas en arrière.

Le 31. — J'ai fait un dîner remarquable chez M. Garnier, pair de France, homme distingué par son bon esprit. Sa manière de vivre, son habitation solitaire, son jardin, la tenue simple et propre de sa maison, sa bibliothèque, surtout son

caractère sage et modéré, me présentent un bel idéal. J'ai eu là une conversation politique animée avec MM. Portal et Villot de Fréville fils.

JUIN

Du 1er au 8. — Beau temps, chaleur modérée du printemps. Je suis dans un état de langueur habituelle, la tête est faible, les idées n'ayant ni vivacité, ni consistance. Je suis occupé, à mon ordinaire, de choses auxquelles je n'attache aucun intérêt autre que celui du devoir. Dans les intervalles, je fais de la métaphysique.

J'ai le projet d'un grand article, qui est dans mes mains la toile de Pénélope. J'erre dans le monde sans attrait pour rien et comme un somnambule. Je n'inspire ni n'éprouve aucun sentiment vrai. Triste emploi d'une vie presque éteinte. Je suis mort pour tout ce qui faisait autrefois ma vie.

Dimanche 8. — Orage, pluie, jour de la Fête-Dieu. Chaleur, pluie d'orage, belle soirée. J'ai passé une matinée pleine de trouble intérieur et extérieur. J'ai eu du monde à déjeuner, Mme et M. Guizot et la société du journal. Je me sens toujours embarrassé dans mes idées et mes expressions. Je suis au-dessous de moi-même. J'ai resté dans ma chambre et résolu avant le dîner quelques idées métaphysiques. Je ne suis plus content de mes idées, je vis mal ou froidement avec elles; aussi elles m'abandonnent peu à peu, et je reste complètement seul. Où sera mon appui, mon mobile dans ce reste de vie? Je me le demande dans tous les moments où, conservant la faculté réflexive et la personnalité, je me rends témoignage de la faiblesse, du vide qui est en moi. Ce qu'il y a de plus difficile, c'est de se supporter soi-même dans certaines dispositions organiques et morales.

Le 9. — Ciel couvert, pluie. Tristesse profonde et souffrance habituelle d'estomac. J'ai dîné chez M. Ferrand avec Mmes de Craon et d'Alpy. Les efforts que je fais en présence du monde, pour éviter de me laisser aller à mon mauvais état et sauver du moins les apparences, me fatiguent souvent, mais produisent peut-être quelque bien en résultat. Lorsqu'on est

tombé des hauteurs de la philosophie dans la vie commune, on a bien de la peine à remonter des habitudes de la vie commune à la philosophie. Ce qui nous manque à nous tous, penseurs vulgaires qui cultivons la philosophie, c'est moins l'esprit, ou les idées, que l'âme et les sentiments profonds, élevés, ces sentiments que la vie commune et les affaires absorbent et tuent.

Dans le printemps la nature tend à tout renouveler, tout revivifier, tout rajeunir. Il y a une forte impulsion donnée à la vie organique, un grand effort fait pour remonter les organes au ton de la jeunesse, remédier à tous les désordres. Si ces désordres ont une source trop profonde et que les organes altérés, affaiblis, résistent à la force vitale, l'état total de l'être sentant devient plus pénible, plus malheureux. Ainsi c'est le temps des souffrances, des malaises, de la mélancolie pour les hommes faibles, tels que moi.

Du 10 au 15. — Chaleur, beau temps. La mauvaise disposition organique persiste. Je suis habituellement souffrant. J'ai un sentiment pénible de la vie et du décroissement de mes facultés physiques, morales et intellectuelles. C'est un grand tourment que d'assister ainsi à sa décadence, sans pouvoir rien pour l'empêcher ou la retarder.

Le 12. — Je suis parti à 7 heures du matin avec le médecin Delpit pour aller faire un pèlerinage dans la vallée de Montmorency. Mme de Peyronet était du voyage. Nous avons été à Bury, près d'Aubonne, chez M. de Brébant, vieux garçon qui est un fort bon hôte. Après le déjeuner nous sommes partis à Bury à pied, suivant le chemin que faisait J.-J. Rousseau, d'Aubonne à l'Ermitage, pour aller voir Mme d'Houdetot, qui lui avait inspiré une si vive passion à cet âge où je suis parvenu, et où toutes les affections se dégradent avec une vie qui tend tous les jours à s'affaiblir. Ce souvenir de J.-J. Rousseau m'animait dans la course et augmentait encore l'attrait de ces lieux enchantés par eux-mêmes. La vallée, la forêt de Montmorency présentent des contrastes, des points de vue et surtout une fraîcheur, un luxe de végétation admirables dans la saison nouvelle.

Notre promenade a duré quatre heures. J'étais un peu fatigué

et abattu en rentrant chez Mme de Brébant. Nous avons dîné et sommes repartis ensuite pour aller visiter la jolie habitation de Larive, l'ancien acteur tragique. C'était encore un souvenir de jeunesse, qui augmentait l'attrait de cette promenade. Cette habitation de Larive, faite dans une partie de la forêt, est une féerie. Ce sont des rivières placées les unes au-dessus des autres, des masses de verdure, un site admirable.

Le 13. — Nous sommes partis le matin à 7 heures pour aller visiter le château de Saint-Luc. C'est une suite de ravissement. Toute l'âme est dans les yeux. J'étais moins animé que la veille, la fatigue et l'abattement ont rompu à la fin tout le charme. Le reste de la journée n'a pas été heureux. J'étais sans vie. Le retour à Paris, à 10 heures du soir, a été triste, et, après avoir eu quelques moments de jouissance sensuelle, il ne me reste que plus de tristesse et de dégoût pour tout ce qui m'enchaîne à Paris. J'avais espéré un meilleur effet de cette diversion pour mon état physique et moral, mais la racine du mal est profonde; elle tient à tout mon être. La carrière du bonheur est finie; je ne vis plus.

Le 14. — En m'éveillant après un sommeil que la fatigue avait rendu profond pendant cinq à six heures, j'ai senti un malaise et une tristesse plus grande qu'à l'ordinaire. J'ai été prendre un bain qui ne m'a pas restauré. Je n'ai pu me livrer à aucune occupation suivie dans la journée; Comité de l'intérieur, liquidation, etc... Dîner chez M. Villet de Fréville avec MM. Ravez et Portalis; langueur, froideur et embarras de conversation. Je devrais éviter désormais de me montrer.

Du 14 au 18. — Beau temps, chaleur modérée. Je suis toujours dans le même état de faiblesse, de méfiance, de trouble intérieur et de sentiment de mon incapacité, d'autant plus pénible que je me compare à ceux avec qui je vis, et qui ont un exercice facile de toutes leurs facultés. La volonté peut beaucoup pour surmonter un sentiment instinctif de faiblesse, et j'ai souvent éprouvé sa puissance; mais il y a un degré de faiblesse où la volonté ne peut naître. Comme un homme paralysé des membres ne peut pas les remuer, de même lorsque les facultés intellectuelles sont altérées dans leur source, il

n'y a pas volonté de les exercer mais désir vague et velléité sans tenue.

Le 15. — J'ai dîné chez moi. Soirée chez le ministre de l'Intérieur avec Royer-Collard.

Le 16. — Conseil d'État, longue séance. distractions vagues. J'ai eu chez moi un grand dîner : MM. Becquey, Monnier, la Commission de liquidation, Gallois. J'ai été maussade, embarrassé, silencieux; désordre nerveux.

Le 17. — Il y a en moi un peu plus d'aplomb et de force. Comité de l'intérieur; à midi, liquidation, dîner chez moi. J'ai été entendre l'opéra buffa. Fatigue et somnolence en rentrant à 11 heures.

Le 18. — J'ai travaillé avec assez d'activité mais sans force. Correspondance longue : deux notes diplomatiques de liquidation; il ne m'est plus resté de force ensuite pour mon travail philosophique, que je réserve toujours pour la fin, par paresse. Liquidation, courses, dîner seul chez moi. Visites ministérielles.

Si le gouvernement seul, qui doit être soumis aux lois rendues, comme les simples citoyens, avait le droit d'examiner, de modifier et d'interpréter, pourrait-il y avoir quelque fixité dans la législation et dans la constitution elle-même? Voilà les grandes questions qui ont été agitées à l'occasion du projet d'ordonnance sur les pensions, dont un article a pour objet de dispenser de toute revision au maximum les pensions accordées sous le gouvernement impérial et avant la charte. J'ai eu la tête pleine de ces questions toute la journée. Dîner, seul, chez M. le duc de Richelieu.

Du 19 au 23. — Chaleur vive et accablante. J'en suis absorbé, la fibre est affaissée et sans réaction. Je n'ai d'idée et de personnalité que jusqu'au point qui sépare l'état d'idiotisme ou d'aliénation de celui de raison. J'ai la conscience de cet état et je m'agite vainement pour en sortir. Je me tais dans les réunions d'affaires, comme dans le monde, pour cacher sous

le silence et l'air de gravité le vide des idées. Je décline tous les jours et je songe à la retraite de ce monde, auquel je tiens encore par suite même de ma faiblesse. Le travail philosophique m'est devenu encore plus difficile que celui des affaires, et un article que je fais pour un nouveau journal sur l'ouvrage de M. Laromiguière est pour moi la toile de Pénélope. Je suis tourmenté de l'idée de ne pouvoir en sortir. Toutes mes dispositions ont changé. Je suis plus accablé le soir après le sommeil et me lève de meilleure heure. Il vaudrait mieux dormir que de se fatiguer en vain. J'ai perdu toute confiance, toute satisfaction et estime de moi-même. La valeur d'idéal qu'un homme attache à ses idées, à son travail, à son existence, n'est pas toujours la mesure de leur valeur réelle; mais quand l'homme est éclairé et réfléchi, ces deux valeurs sont à peu près égales. Si l'on est mécontent de tout ce que l'on fait, c'est qu'on ne fait rien qui vaille. J'ai été dîner le vendredi 19 à la campagne du ministre des Finances avec M. Portal. Orage le soir. J'étais souffrant et accablé, le voyage m'a fait du bien. J'ai eu le plaisir de voir une famille patriarcale, une habitation agréable et des cœurs ouverts.

Le 21. — J'ai été à Saint-Cloud, où sont le roi et les princes. J'ai fait ce voyage avec MM. Becquey et Beugnet. J'étais accablé, sans force, sans verve. Visite au ministre de la Police, malade, à Villeneuve. Dîner chez le ministre de l'Intérieur. Soirée un peu plus active.

Le 22. — Orage, journée pénible et accablante. Dîner chez l'ambassadeur de Danemark.

Le 23. — Vive chaleur. J'ai repris un peu plus de verve, et je recommence à être un peu plus content de moi et de mes idées, mais il y a une extrême mobilité et une variation singulière dans ma manière d'être ou de sentir l'existence. La chaleur éprouve les nerfs et multiplie les impressions confuses au détriment de la pensée. Comité de l'intérieur et liquidation; j'ai éprouvé là, en présence de collègues plus jeunes que moi, des impressions fâcheuses au sujet d'un rapport, dont je n'avais pas les idées assez présentes. Je dois toujours être en

garde contre moi-même, dans une disposition, où il n'y a aucune stabilité d'énergie. Le soir, j'ai été en voiture de remise à Fleury avec Mmes Chéron et Pastoret. La soirée était belle, l'air doux, le ciel pur, la terre embaumée et dans toute sa parure. J'aurais voulu être seul, mais le moyen de jouir de la nature quand on est forcé à écouter, à parler de choses indifférentes. Rentré à 11 heures fatigué.

Le 24. — Vive chaleur, orage. Travail actif le matin avec les dispositions les plus nerveuses. Sorti après 2 heures, liquidation. Dîner chez M. Becquey avec Degérando et Royer-Collard.

Discussion vive et animée avec M. Royer-Collard. J'ai manqué de force et de présence d'esprit. J'avais pourtant une belle thèse : les dispositions révolutionnaires d'un peuple. Le gouvernement établi ou qui veut s'établir doit-il marcher dans un sens propre à seconder ces dispositions, ou sans lutter imprudemment par la force, ne doit-il pas tendre à modifier ces dispositions, à faire naître ces habitudes? Les hommes sages et amis du repos ne doivent-ils pas, en ce cas, seconder les efforts d'un gouvernement pour rétablir l'autorité, l'ordre, la paix sociale avec la morale et la religion? M. Royer-Collard est dominé par des passions et tend à favoriser encore l'esprit révolutionnaire. Séance de la Société pour l'instruction primaire.

Il n'existe plus aujourd'hui aucune espèce d'autorité. La foule, seule, fait autorité pour cette génération. Comment rétablira-t-on l'obéissance et cette sorte de culte volontaire, ce sentiment religieux pour le souverain, qui est la seule garantie du repos de la société?

Je suis toujours faible, soucieux, agité de toutes manières, malheureux par ce sentiment de faiblesse et de trouble. C'est une révolution de l'âge qu'il faut subir. Pourquoi me suis-je placé sur le théâtre pour montrer aux hommes toute ma faiblesse et contraster si péniblement avec les forts? C'est en moi qu'il faut chercher des ressources contre les inconvénients de la vieillesse et les préparations pour la mort.

Le 27. — Chaleur moindre. J'ai été dîner à Villeneuve chez le ministre de la Police.

Le 29 et le 30. — Orage, pluie et chaleur. Il y a quelque temps que je n'avais eu des alternatives d'abattement et d'expansion. Quand j'étais ainsi disposé, j'attendais un meilleur état et je n'étais pas trompé dans cette attente. Aujourd'hui il n'y a plus d'alternative. Les bons moments ne reviennent plus. La concentration est un état permanent.

JUILLET

Du 1er au 10. — Orage, temps détourné et frais, pluies fréquentes. Préoccupations continuelles. Alternative d'abattement et d'activité, d'expansion et de concentration, qui est l'état le plus habituel. Il y a désordre nerveux et souffrance continuelle. Composition métaphysique, très laborieuse. Défaut de liaison dans les idées. Maladie des facultés.

* *Du 10 au 18.* — J'ai mis une activité laborieuse et constante à terminer mon article de psychologie, qui doit être inséré dans les *Archives*, nouveau journal dont M. Guizot est directeur et qui a pour collaborateur quelques jeunes gens dont la tête est forte. Je suis le vieux de la bande et ne puis guère marcher au pas des autres; mais je creuse pendant qu'ils avancent. J'ai terminé mon travail le 18; j'ai eu, pendant ce temps, un copiste qui a d'abord écrit sous ma dictée, travail énorme pour moi, puis recopié et recopié encore. De tous les efforts répétés, et bien soutenus pendant trois semaines, est sorti un morceau de philosophie dont je suis content. J'ai eu, au sujet de cet écrit, des alternatives singulières de contentement et de dégoût. Dans certains moments, toutes mes idées se brouillaient, je ne savais où j'en étais et je ne concevais pas comment je pourrais en sortir. Dans d'autres moments plus rares, je ne doutais rien; mes idées se développaient d'elles-mêmes, je voyais jusqu'au fond de mon sujet; je le tenais et je ne concevais pas qu'il dût me donner la moindre peine. Ces alternatives se sont succédé jusqu'à ce que j'aie eu pris mon parti de terminer à jour fixe. Alors j'ai donné un coup de collier plus fort; je me suis dit qu'il n'était plus temps de changer, et, relisant toute ma composition avec cette idée, comme

avec le vif désir de la trouver assez bonne pour ne pas devoir renoncer au fruit de tant de labeur, je me suis monté au point de croire presque avoir fait un petit chef-d'œuvre, qui marquerait comme tel dans le monde philosophique. C'est l'imagination qui fait croire ainsi ce qu'on désire, et non pas la réflexion ni la raison, qui nous présentent toujours un type absolu, un idéal de perfection, impossible à atteindre. Personne n'est plus malheureux, plus embarrassé et dans de plus vives angoisses que moi dans mes compositions, et personne aussi n'est plus heureux à la fin du labeur. *Le succès intérieur me suffit*, et je juge que ceux qui ne seront pas aussi contents que moi auront tort. Cette disposition dure quelque temps, et puis s'évanouit complètement.

Pendant ce mois de travail j'ai acquis la triste conviction que j'avais vieilli de toutes manières. Je suis bien plus sujet à l'abattement qu'autrefois, je manque de verve. La faculté de lier mes idées, et d'en embrasser plusieurs à la fois, qui a toujours été faible, s'est peut-être affaiblie encore.

J'ai changé mes habitudes; depuis un mois je suis toujours levé à 6 heures du matin et préoccupé, même en dormant, comme un homme qui voit un but toujours présent qu'il doit atteindre, et sent ses forces défaillir.

J'ai suivi mes occupations d'affaires de loin, assez cependant pour qu'il n'y ait pas de lacune sensible dans mes devoirs de conseiller d'État. J'ai été plusieurs fois à la campagne, à Charenton, à Courbevoie, chez M. Corvelle, aux Ternes, chez le général Dupont. J'erre dans la société comme un somnambule.

Le 19. — Lorsqu'on a de l'honneur ou un amour-propre véritable, il faudrait soigneusement éviter de se trouver dans des dispositions où l'on est à portée de se comparer avec des pairs ou des émules, dont les facultés sont supérieures en se comparant et parce qu'on a un sentiment exagéré de sa faiblesse. Je n'ai peut-être jamais été plus fort moralement que je ne le suis aujourd'hui. Il est même possible que certaines facultés aient gagné; mais je suis plus mécontent de moi-même qu'à aucune autre époque de ma vie, parce que je me juge, ou me sens, plus faible relativement à mes pairs, à plusieurs de ceux avec qui je vis.

Le 20. — Le temps se rassérène et la chaleur revient. Le matin j'ai fait ma correspondance. J'ai eu à déjeuner la société du journal. J'attendais avec impatience le jugement qu'on allait porter sur l'article philosophique qui m'a tant coûté. J'ai été mécontent en voyant qu'il n'a pas été jugé sur le fond et repoussé dans la forme à cause de la longueur, de la profondeur des idées, etc... Je ne suis pas de ce monde. Je devrais renoncer à y vivre et à y travailler.

J'étais invité à dîner chez M. Morellet, où je me suis rendu à 5 heures. J'y ai trouvé Mme de Vintimille, MM. Garnier et Royer-Collard. J'étais embarrassé et empêtré, sans aucune expansion ni présence d'esprit. J'ai engagé malheureusement une discussion sur la métaphysique dont on se moque, sans avoir la moindre idée sur ce sujet.

On ne conçoit pas parmi nous la vie intérieure, on la regarde comme folle et vaine, tandis que ceux qui connaissent cette vie regardent du même œil les gens du monde, qui sont tout hors d'eux-mêmes. Qui est-ce qui a raison? Ceux qui nient ce qu'ils ne connaissent pas et ne veulent pas connaître? Je connais aussi bien que vous le monde extérieur, et je le juge; vous n'avez pas l'idée de mon monde intérieur, et vous voulez le juger!

Cette conversation m'a rendu malheureux. Je suis sorti à 9 heures de chez l'abbé Morellet, triste et souffrant. Soirée chez le ministre de la Police. Mon activité est singulière en ce moment. Je suis toujours affairé, et en résultat je ne fais presque rien qui soit apprécié comme travail. Ceux qui jouent avec les affaires et qui s'amusent, pendant que je me consume, font beaucoup plus et beaucoup mieux.

Le 21. — Le beau temps et la chaleur ont recommencé. Jour de la mort de M. Suard. J'ai eu ce jour la société du journal à déjeuner. J'étais préoccupé de mon grand article, qui a médiocrement satisfait. J'en ai eu un mouvement d'impatience et d'humeur, puis j'ai passé à une sorte d'indifférence sur l'impression de mon article.

* Lorsqu'on s'occupe de philosophie, il faut renoncer *à la gloire*. J'éprouve tous les jours combien cette étude intérieure, loin de me procurer quelque avantage réel dans le monde, est contraire au rôle que je devais y jouer et éloigne même ceux

qui me veulent du bien. Dans le siècle où nous sommes, les hommes qui s'occupent de philosophie, de métaphysique surtout, ne sont bons à rien. *J'aurais dû naître au temps de l'école de Descartes.*

Le 22. — Beau temps, chaleur tempérée. J'ai été, dès le matin, préoccupé de la cérémonie funèbre où je devais assister. L'enterrement de M. Suard a eu lieu à 10 heures. Je m'y suis rendu en carrosse de remise. J'ai été jusqu'à 11 heures et demie à cette cérémonie lugubre. Je suis toujours surpris de voir les hommes distraits et indifférents, causant entre eux des affaires de la vie en présence de la mort qui plane sur eux, et qui va peut-être les frapper dans un instant. Toute la société de M. Suard, tous ceux qui l'avaient vu et entendu, il n'y a pas huit jours, causant avec cette présence d'esprit et cette amabilité étonnante à son âge, paraissent insensibles et froids à côté de son tombeau. En sortant de la cérémonie avant midi, je partis seul pour aller dîner au Val, dans la forêt de Saint-Germain. Je cheminai tristement avec mon vague habituel de tête, lisant par intervalles, ou me laissant aller à la rêverie, ou me livrant aux impressions du dehors. J'arrivai à 2 heures au Val et je me sentis tout de suite dans un état heureux, inconnu depuis longtemps. Mmes les princesses d'Hénin et de Craon me reçurent avec amitié, Mlle d'Alpy avec son charme ordinaire, Mme Dupont, femme du général, et le bon et sensible M. Lally-Tollendal dont la vie est encore si animée. Une telle société, une habitation charmante au milieu de la forêt, toute l'apparence du luxe et de la richesse, en présence de la belle nature, m'ont fait passer six heures très agréables. Je puis dire que j'ai été heureux d'exister pendant ces instants qui se sont envolés. Parti du Val à 8 heures et demie. Je suis arrivé chez moi à 11 heures.

Du 22 juillet au 1er août. — Chaleur modérée, alternative de beau temps et de pluie passagère.

* J'ai repris mon article sur l'ouvrage de M. Laromiguière et sur la réalité de la connaissance. J'y ai travaillé encore avec assiduité pour changer, remanier des phrases, abréger, rectifier les expressions. Ce travail m'a de nouveau absorbé pendant huit jours. J'ai continué à me lever de très bonne

heure et à m'occuper avec un intérêt exclusif du même sujet. C'est encore le genre de vie le meilleur qu'on puisse avoir; la vie est plus une, on est moins tourmenté par les événements et toutes les choses de la vie extérieure. C'est ainsi que je voudrais employer le reste de mon temps, quoiqu'il y ait des efforts pénibles et des sacrifices à faire. Je n'ai pourtant pas négligé mes devoirs, dans cet intervalle, et j'ai toujours donné six heures par jour aux affaires du dehors.

Le 31 juillet. — J'ai remis mon travail et j'ai fait le même jour une course à cheval jusqu'à Saint-Cyr, accompagné de mon domestique. La fatigue que j'ai éprouvée dans ce voyage me l'a rendu plutôt pénible qu'agréable. Je m'en ressens encore; j'ai de la toux et de l'abattement. Mon activité intellectuelle, n'étant plus soutenue, a tout à fait décliné. Je me suis livré, ces derniers jours, à la correspondance et au mouvement de la vie extérieure, qui me trouble en ce qu'il est trop compliqué à Paris. La solitude et la vie occupée avec une distraction réglée, le soir, voilà, la seule manière de vivre.

Je m'agite depuis quelque temps avec autant d'inquiétude et d'impatience contre les ultra-libéraux, que je le faisais, il y a un an, contre les ultra-royalistes. Je vois le danger d'un côté opposé à celui où je le voyais alors. Je lutte contre ce qui m'environne en faveur de la monarchie, et je vois avec inquiétude que le sentiment, les habitudes monarchiques sont tout à fait détruites. Dans les hommes d'aujourd'hui la tendance est toute républicaine. Qu'arrivera-t-il de la royauté? Le présent est gros de révolutions. Dispute avec M. Guizot et les jeunes gens de la Commission de liquidation.

AOUT

Du 1er au 28. — Les premiers jours du mois, pleins et absorbés par ma composition métaphysique que j'imprime *nunc in hoc*. Heureux quand on peut s'absorber dans un grand sujet de méditation, qui ne laisse aucun vide dans le temps, aucune place pour d'autres pensées, d'autres goûts. C'est un heureux contraste avec ces petites velléités, ces caprices

d'imagination et de sensibilité qui ne durent qu'un moment. J'ai éprouvé ce bonheur de vie intellectuelle toutes les fois que j'ai composé et imprimé. J'ai été assez allègre pour pouvoir donner six heures chaque jour à mon travail et trois ou quatre aux affaires. Depuis le 20 surtout j'ai été heureux d'un sentiment habituel de confiance à la fin de ma composition, dont j'ai corrigé la dernière épreuve le 24. Heureux de mes projets et arrangements de voyage, de ma nomination de président de collège, des marques de confiance du roi et des ministres.

Le 28. — Audience du roi, accueil flatteur et aimable de Sa Majesté.

Le 29. — Je suis parti de Paris à 11 heures et demie dans ma chaise de poste avec MM. Faure, conseiller d'État, et Delpit, médecin. Nous avons été dîner et coucher à Étampes chez le sous-préfet. J'étais dans un état nerveux et agité par un sentiment de joie un peu enfantine comme un écolier qui quitte le collège. Tout sentiment qui n'est pas fondé sur quelque idée réfléchie et conforme à la raison est animal, passager, et sujet à tous les caprices de l'imagination ou de la sensibilité.

Arrivé à Étampes à 5 heures et demie, j'ai passé une soirée assez monotone avec le sous-préfet. J'étais fatigué et disposé au sommeil.

Le 30. — Parti d'Étampes à 6 heures, couché à S.... Je me trouve bien en me laissant entraîner par les chevaux de poste. C'est une manière d'agir sans rien faire. Je lis et fais quelques réflexions vives sur les pensées de M. de Bonald. Je suis heureux d'être seul, affranchi de toute étiquette, de tout devoir même de bienséance. Je goûte cette liberté que j'avais perdue depuis longtemps; mais c'est là un sentiment qui ne peut être que momentané. Si cela durait, la liberté même me pèserait. Les caractères modérés comme le mien ont surtout besoin d'être condamnés à agir.

Le 31. — Parti de bonne heure pour aller coucher à Châteauroux. Rien de remarquable; bien-être continuel; point de

vide ni ennui. M. de Bonald est mon compagnon. Je lis avec plaisir ses pensées. Je suis souvent d'accord avec lui et bien plus qu'avec nos libéraux.

SEPTEMBRE

Le 1er. — Vive chaleur qui se fait sentir dans la journée et la suivante. Couché à N... Je commence à me trouver en pays de connaissance.

Le 2. — Arrivé à Périgueux. Chaleur vive. L'air du pays me transforme en un autre homme. Je suis gai, expansif et trop confiant. J'ai porté ce sentiment chez le préfet que je ne connaissais pas et à qui j'ai dit tout d'un coup ce qui m'a passé par la tête. Je sens que je manque d'aplomb et que mes affections l'emportent.

Le 3. — J'ai été au Murat (1); plaisir de famille, gâté par de mauvaises discussions politiques.

* *Le 4.* — Séjour au Murat; bien-être; mon âme s'ouvre à de douces affections. Je ne puis plus en éprouver hors de mon pays et de ma famille.

Le 5. — Parti de Périgueux avant six heures, pour Grateloup, où je suis arrivé après-midi par une chaleur très vive, qui continue depuis le 1er du mois. Plaisir de famille. Je redeviens moi-même en revoyant ce lieu avec qui je suis comme identifié par les souvenirs et les sentiments les plus intimes.

Du 6 au 15. — Vive chaleur. J'ai passé tous ces jours à Grateloup sans en sortir. J'ai eu dans cette solitude toute l'agitation et le mouvement d'un monde. Ma maison a toujours été pleine, et je n'ai pas eu la liberté nécessaire pour voir à mon aise les personnes et les choses qui m'intéressent.

(1) C'est au Murat, à une lieue de Périgueux, qu'habitaient les filles du philosophe, avec leur tante.

Malgré cette contrariété habituelle, j'ai été gai et plein d'un sentiment agréable, expansif. Je suis chez moi, je vois les arbres de mon jardin, la verdure des prés, des vignes, etc... Je fais quelques promenades, je travaille dans tous les moments de liberté à mon discours d'ouverture du collège, je tâtonne, j'efface, *omnis in hoc sum*. C'est un misérable travail, qui m'occupe autant que l'ouvrage de méditation le plus grave. Il faut choisir entre un grand nombre d'idées, incertain sur celles qui conviennent le mieux. Heureux qui rencontre le meilleur du premier coup; quant à moi, je ne parviens à me satisfaire qu'à force d'effacer.

Le 15. — Parti pour Lacoustète (1), où j'ai passé la journée du 16.

Le 17. — Parti de Lacoustète pour Périgueux. Arrivé à Périgueux à 11 heures. Je rumine sans cesse mon discours d'ouverture; soirée au Murat.

Le 18. — Orage dans la nuit à Périgueux après midi. Visites; dicté le discours d'ouverture.

Le 19. — J'ai reçu les visites de toutes les autorités, des chefs militaires et de plusieurs électeurs arrivés à Périgueux. J'entre en fonction de président aujourd'hui. J'ai assez d'aplomb et d'activité, mais je manque souvent de mesure dans les conversations familières. Je n'attache pas assez d'importance à mes paroles, qui sont répétées, commentées, etc... L'abandon de confiance, le besoin de parler, d'agir sur ceux qui m'entourent et me témoignent de la bienveillance sont des pièges auquels je dois résister. Dîner chez le préfet. Je suis rentré de bonne heure pour me préparer à la séance de demain.

Le 20. — Jour de l'ouverture de la cession du collège électoral. Je me suis levé à 6 heures. J'ai fait ma toilette et pris toutes mes dispositions. Des visites nombreuses se sont succédé jusqu'au moment de l'ouverture de la séance à 8 heures et

(1) C'était la demeure de la belle-mère du philosophe.

demie. A 4 heures le bureau a été formé J'ai prononcé mon discours qui a été écouté avec attention, mais froidement. Je n'agis pas sur les cœurs, quoique j'y tâche, et je ne suis guère entendu de personne. Après la séance j'ai donné un dîner de 30 couverts chez Michelet. Les autorités y ont assisté. Des toasts ont été portés au roi, à la famille royale et à l'union de tous les Français. Le général Fournier a ajouté : à l'armée française, à la santé des braves. Soirée chez le préfet.

Le 24. — J'ai encore reçu des visites et j'ai été occupé à les rendre jusqu'à 4 heures. Je suis accablé, et je tombe, n'étant plus soutenu par un sentiment vif, rattaché à un but incertain. Parti pour le Murat à 5 heures. Bonne soirée de famille.

Le 25. — Journée un peu languissante. J'ai eu quelques moments doux et calmes avec mes enfants. Le préfet est venu dîner; soirée tranquille.

Le 26. — Départ du Murat à 7 heures du matin. Station à Périgueux. Dîner à Bordier, chez M. de Montsec. Arrivé à Grateloup à 7 heures du soir. Voyage pénible et fatigant dans la nuit.

Grateloup, le 27. — Homo, natus de muliere, brevi vivens, tempore repletur multis miseriis; quasi flos egreditur et conteritur et fugit velut umbra et numquam in eodem statu permanet. Attamen caro ejus, dum vivet, dolebit, et anima illius super semetipsam dolebit.

Grateloup, le 28. — Chaleur vive. Les physiologistes font constamment abstraction de l'activité de l'âme et de l'influence directe ou indirecte de la volonté sur plusieurs phénomènes organiques. On a trouvé dans les ouvrages de Cabanis, de Bichat, etc., beaucoup d'assertions fausses dans ce qu'elles ont d'absolu et de contraire aux lois de cette activité hyperorganique. La source de nos craintes et de nos espérances, dit l'auteur de l'*Idée de l'homme physique et moral*, est dans les objets avec lesquels notre existence a des rapports essentiels. La cause de l'état craintif vient de ce que la constitution et le jeu de l'économie animale ne renferment pas les causes sans les-

quelles elle ne saurait se maintenir. Cet état, dans la plupart des hommes, se trouve en une sorte de sentiment habituel d'inquiétude, qui souvent n'a pas d'objet fixe, et il augmente avec l'âge et l'expérience de notre subordination aux objets de nos besoins, multipliés à l'infini. Il est essentiel, pour nous soutenir dans l'état de veille, que l'activité de nos sens soit renouvelée à tout instant par l'intérêt actuel de nos besoins et de notre sûreté, ou par la prévoyance qui se lie à ces besoins. L'état de veille est entretenu aussi par l'activité de l'âme et des besoins intellectuels et moraux. Ce qu'on peut dire de l'état d'animalité ne s'applique pas à l'homme en tant qu'intelligent et actif. Nous sentons l'instinct craintif; nous sentons en même temps le courage et la force qui viennent de l'âme. Cette qualité se manifeste à tout homme qui sait observer.

* *Dimanche 28.* — J'ai passé la journée à Saint-Sauveur. Je suis arrivé au sortir de la messe. Je suis entré dans l'église pour l'édification; il me tardait de revoir la tombe de mon amie, de la mère de mes enfants. La quatorzième année s'est écoulée depuis que je l'ai perdue, et le souvenir ne s'est pas altéré. Je n'ai éprouvé, depuis cette époque, aucun sentiment qui ait prédominé sur celui que m'avait laissé cette *excellente femme*, ou même qui en ait approché. J'ai fait une assez longue station près de la pierre tumulaire qui recouvre ses restes. J'ai pensé sérieusement, mais sans tristesse, aux effets matériels de la mort. J'ai pensé à ce qu'était devenue cette âme céleste, et j'aimais à croire qu'elle entretenait encore des rapports secrets avec la mienne. J'ai passé le reste de cette journée dans un état de langueur et d'abattement moral, dont rien ne contribuait à me tirer. J'ai fait une autre station au tombeau, à vêpres, et je suis reparti à la nuit pour Grateloup.

* *Grateloup, le 29.* — J'éprouve ici, et depuis que je suis entré dans mon pays, un sentiment de calme et de sérénité qui tient à ce que j'ai la certitude de n'être dominé par personne, de n'avoir pas de juge et de jouir de la bienveillance du plus grand nombre. A Paris, chaque jour offre des devoirs plus ou moins difficiles à remplir. En me levant le matin, je pense à

tout ce que je dois faire la journée. Il faut écrire, parler, agir convenablement, et de manière à soutenir une réputation ou à y ajouter, à répondre à la confiance de ceux qui gouvernent et à être au niveau commun des gens d'affaires, avec une mauvaise santé, de la timidité d'esprit ou de caractère. L'obligation rigoureuse de faire et de se montrer est souvent un supplice. Ajouter la perte du temps, l'étourdissement, les distractions, les plaisirs qui nous entraînent au dehors. Cependant s'il fallait, dès ce moment, renoncer à ce monde qui me fatigue et m'ennuie et faire une retraite absolue, je souffrirais pendant quelque temps, jusqu'à ce que j'eusse repris mes habitudes studieuses et méditatives. Je suis encore loin de la sagesse. Ma raison est entière, mais l'imagination me crée encore trop de prestiges.

J'ai pensé aujourd'hui en moi-même à tous les maux qui résultent du défaut d'autorité en France, depuis la famille jusqu'au trône. L'égalité est la folie du siècle, et cette folie va jusqu'à menacer la société de sa destruction. Chaque homme veut tout ranger à sa mesure. Rien n'est respecté et n'impose, ni le rang, ni la science, ni la vertu. Il n'est pas une réputation qui ne soit au-dessus des plus misérables calomnies. La royauté elle-même n'inspire aucun respect. On ne peut plus faire taire les opposants en politique en disant : la loi l'a dit, pas plus que les critiques en morale et en littérature en disant : tel homme vertueux l'a fait ou l'a jugé ainsi, tel maître, tel grand homme l'a dit. Quel peut être le résultat de cet esprit d'indépendance, de fierté et d'orgueil? Là où personne n'obéit, ne reconnaît de supérieur, c'est l'anarchie ou l'empire exclusif de la force.

Le 30. — Les philosophes concluent faussement qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, qu'on peut de sang-froid, et par la seule énergie de la volonté, ce qu'on peut par l'impulsion d'une passion ou d'un sentiment exalté, tel que l'amour de la gloire, par exemple; ce sont, dit très bien Pascal, « des mouvements fiévreux que la santé ne peut imiter ».

Les stoïciens pensaient que l'homme pouvait opposer à tous les maux de la vie un enthousiasme qui, s'augmentant par notre effort, dans la même proportion que la douleur et les

peines pouvait nous y rendre insensibles. Mais comment peut-il y avoir un enthousiasme durable, fondé sur la raison toute seule? Ne faudrait-il pas que cet enthousiasme dépendît de la volonté, qu'il pût être excité par elle et maintenu au même degré? Comment la volonté de l'homme, qui est *conscius et compos sui*, peut-elle produire le même effet que le délire, qui nous rend insensibles à toutes nos douleurs, en nous ôtant en même temps le libre usage de nos facultés? Suffira-t-il de dire que la douleur physique ou morale n'est pas un mal, pour cesser de la sentir? Cette morale stoïcienne, toute sublime qu'elle est, est *contraire à la nature de l'homme*, en ce qu'elle prétend faire rentrer sous l'empire de la volonté des affections, des sentiments ou des causes d'excitations qui n'en dépendent en aucune manière; en ce qu'elle anéantit une partie de l'homme même, dont l'homme ne peut se détacher. La raison, seule, est impuissante pour fournir des motifs à la volonté ou des principes d'action; *il faut que ces principes viennent de plus haut*.

OCTOBRE

*Le 1er*. — Nous sentons ou percevons en nous-mêmes certains modes, tels que les mouvements dits volontaires, comme étant en notre pouvoir au moment où ils s'exécutent, et nous partons de là pour les prédéterminer ou les vouloir, car ce n'est que lorsque nous exécutons des actes ou mouvements prédéterminés que notre volonté proprement dite ou notre liberté s'exerce. Or, ce n'est pas ainsi que nous pouvons prédéterminer et vouloir tout ce qui se passe en nous. Il est des modes tout à fait passifs, que nous sentons être indépendants de notre volonté qui ne peut en aucune manière les interrompre ou les changer, telles sont toutes les affections de plaisir ou de peine. Il en est qui commencent et continuent, sans le concours de notre volonté, quoiqu'elle puisse y exercer un certain empire et les assujettir à ses lois; telles sont les images ou idées de l'esprit qui peuvent se présenter spontanément, ou suivre l'ordre que la volonté leur prescrit. Enfin, il est des actes intellectuels qui, comme certains mouvements, ne peuvent commencer, continuer ou se répéter que

par un ordre exprès de la volonté : c'est ainsi que pour penser régulièrement, méditer, réfléchir sur soi-même, comme pour exécuter un mouvement qui n'est pas d'habitude, il faut le vouloir expressément.

Comme nous sommes tous dans nos habitudes, que les hommes sont ennemis de toute contrainte, et que l'empire sur soi, l'exercice de la libre activité, opposée aux habitudes et aux passions, exclut cette aisance, cette facilité qui est un mérite aux yeux du monde, il arrive que nous sommes par le fait plus souvent passifs qu'actifs, plus automates qu'êtres pensants et réfléchis. De là vient qu'on a fait abstraction complète de la volonté, dans l'analyse des sensations et des idées, et que presque tous les métaphysiciens considèrent les idées ou perceptions comme des produits de causes extérieures. Mais l'activité n'en subsiste pas moins, *de droit* pour tout le monde et *de fait* pour ceux qui veulent l'exercer, ou qui pensent comme il faut. Cette part de l'activité est considérable, et il n'est pas facile de l'assigner exactement, en faisant l'analyse des facultés de l'homme physique et moral.

Le 2. — « Nous concevons une haine immortelle contre cette vérité qui nous reprend et nous convainc de nos défauts. Ne pouvant la détruire en elle-même, nous la détruisons, autant qu'il est possible, dans notre connaissance et dans celle des autres hommes. Nous mettons toute notre application à couvrir nos défauts, et aux autres, et à nous-mêmes; nous ne pouvons souffrir qu'on nous les fasse voir, ainsi nous ajoutons à tous nos défauts celui d'une illusion volontaire. Pourquoi voulons-nous tromper les autres et nous tromper nous-mêmes? Pourquoi voulons-nous être estimés plus que nous ne méritons et passer pour autres que nous ne sommes réellement? N'est-ce pas là une véritable injustice, une misérable vanité, un sentiment bas et aveugle qu'aucune raison ne saurait justifier (1) ».

Je cherche continuellement à cacher aux autres ce que je suis, et à me donner l'apparence extérieure d'une science, d'une vertu que je n'ai pas, ou de qualités intellectuelles, morales ou même physiques dont je sais bien, à part moi,

(1) *Pensées de Pascal.* La citation n'est pas tout à fait textuelle.

que je suis dénué. C'est là une occupation misérable de ma vie; tandis que d'un autre côté, quand je suis seul et que je réfléchis, j'ai soif de la vérité et je la cherche profondément en moi-même.

Pourquoi veux-je paraître extérieurement plus jeune, plus sain, mieux fait d'esprit et de corps que je ne suis? Pourquoi, sachant bien que j'ai cinquante ans, que je suis chétif et ridé, veux-je qu'on ne me donne que quarante ans, qu'on me dise que je suis frais de visage, que j'ai l'air de me bien porter, et prends-je soigneusement les moyens de paraître ainsi? J'ai eu l'idée d'une perfection morale et physique; je sais que je suis très loin de cette perfection, et que l'âge m'éloigne surtout de la dernière. Cependant, comme je ne puis cesser de m'aimer moi-même et de prendre intérêt à ma personne, que j'ai besoin d'inspirer aux autres une partie de cet intérêt, et que je ne le puis qu'en me donnant l'apparence de cette double perfection, j'ai un motif suffisant et toujours pressant de cacher ce que je suis en effet; et il n'est pas étonnant que j'éprouve un sentiment pénible quand je vois que c'est inutile et que les autres me trouvent aussi imparfait que je sais au fond l'être réellement. Aussi suis-je plus disposé à aimer ceux qui entretiennent mon illusion, non sur ce que je suis, mais sur ce que je parais être, et, quoiqu'il soit injuste ou déraisonnable de haïr ceux qui me disent la vérité sur moi-même, ou sur toutes mes imperfections externes ou internes, il est cependant naturel que je n'éprouve pour ceux-là aucun attrait de bienveillance, car je suis assuré qu'ils ne peuvent en éprouver pour moi-même, en tant qu'ils reconnaissent mes imperfections et en sont frappés.

Le 6. — Le temps s'est refroidi subitement, ciel serein, vent du nord. J'ai eu du monde et des distractions toute la journée. Le préfet de Périgueux, M. de Bellisle, est arrivé le soir. Préoccupation d'esprit occasionné par cette visite solennelle. Je suis l'homme aux petits soins, aux petites idées.

Le 7. — Froid. Je suis parti pour Bergerac avec le préfet et la société à 10 heures et demie, après un fort déjeuner. J'ai partagé les hommages, rendus au premier magistrat du département et l'ai suivi dans toutes ses visites à l'hospice, aux

prisons, etc... Dîner à la sous-préfecture avec toutes les autorités à 5 heures. Rentré à Grateloup à 10 heures.

Le 8. — Température douce d'automne. J'ai fait ma correspondance et quelques lectures dans la matinée. Il m'est survenu des visites. A 4 heures, je suis parti à cheval pour aller dîner à Corbiac. J'étais heureux, en allant, de l'air que je respirais et de l'équilibre que je sentais au dedans de moi-même.

J'éprouve ici une sécurité et un sentiment de confiance, que je n'éprouve jamais à Paris au milieu de tant de devoirs difficiles à remplir et dans un monde, où je crains toujours de jouer un rôle trop subordonné. Je vois ou crois voir partout des supérieurs, et je suis mal à l'aise. Ici je suis l'objet de toutes les attentions, de toutes les prévenances. J'ai la certitude qu'aucun homme ne m'est supérieur.

Après le dîner de Corbiac, je suis revenu à Grateloup, en ramenant coucher chez moi le préfet et l'ingénieur, etc...

Le 9. — Beau jour d'automne. J'ai pris la botte en me levant et suis parti à 8 heures avec le préfet et son escorte pour Mouleydier où nous avons déjeuné. Rentré à Grateloup à 6 heures avec M. Lagrèze. Je suis en dehors et content du farniente. Toute cette journée a été en distractions. Quand le physique va bien, on peut se trouver mieux de l'inaction de la pensée, mais, dès qu'on n'est plus soutenu par des impressions vives et agréables de la sensibilité, on sent le besoin d'y suppléer par des idées ou par l'exercice de l'activité intellectuelle et morale. Malheur alors à ceux qui n'ont pas l'habitude de cet exercice ou qui l'ont laissé perdre!

* *Le 9.* — « A considérer l'homme sérieusement, dit Pascal, il est encore plus à plaindre de ce qu'il peut se divertir à des choses si frivoles et si basses que de ce qu'il s'afflige de ses misères effectives; et ses divertissements sont infiniment moins raisonnables que son ennui (1). »

La raison n'a rien à faire ni avec l'ennui, ni avec la pente aux divertissements. Ce sont des dispositions purement organiques, auxquelles la volonté ou la raison peuvent opposer des idées, mais qu'elles ne peuvent changer ni combattre

(1) *Pensées de Pascal.*

directement. Quand je suis organiquement triste et ennuyé, il n'y a ni divertissements ni idées qui puissent changer cet état fondamental, quoiqu'il soit possible de le distraire jusqu'à un certain point. Quand mon organisation est en bon état, et que cet équilibre sensitif sur lequel ma volonté ne peut rien, s'est bien établi, tout devient pour moi divertissement et plaisir, les sensations extérieures, le far-niente et les idées elles-mêmes. Pascal se trompe bien sûrement dans tout ce qu'il dit sur la cause de la misère des hommes et de l'agitation perpétuelle où ils passent toute leur vie. Préoccupé uniquement de son objet, qui est de faire voir que l'homme est déchu, et qu'il était créé pour un état meilleur, il le traite *comme un sujet simple*, et fait abstraction complète de l'influence de ses états organiques et sensitifs sur le sentiment immédiat qu'il a de son existence, sentiment heureux ou malheureux, triste ou agréable, qu'il éprouve malgré toutes les diversions, et lorsqu'il ne veut pas penser à lui, comme lorsqu'il est réduit à y penser.

Il est à remarquer, à ce sujet, que tous les métaphysiciens purs, compris Descartes, ont attribué à l'âme et à un sentiment intellectuel qu'elle a de sa perfection ou de son imperfection, tels états de plaisir ou de souffrance, où la pensée n'entre pour rien, et qui sont de pures affections de la sensibilité, qui ne sont pas plus au pouvoir de l'âme que la vie organique, dont ces affections sont les modes. D'un autre côté, les physiologistes ont confondu les sentiments intellectuels ou moraux avec les affections pures de la sensibilité, sans tenir compte des actes de l'âme, ou des opérations de la volonté, qui sont en rapport avec ces sentiments. Il y a un travail encore tout neuf à entreprendre, qui consisterait à faire nettement la part de l'âme et celle de l'organisation dans chaque état, passion ou modification totale de la vie humaine. On y verrait quels sont les modes que l'homme subit, soit qu'il le veuille ou qu'il le pense, soit qu'il ne le veuille pas ou qu'il ne s'en aperçoive pas, et on déduirait de la théorie, fondée sur une expérience tout intérieure, les applications les plus utiles à la morale pratique, à la science du bonheur et de la vertu.

« L'âme, dit encore Pascal, ne trouve rien en elle qui la contente; elle n'y voit rien qui ne l'afflige quand elle y

pense; c'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, et de chercher dans l'application aux choses extérieures à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli; et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et d'être avec soi... S'agiter, se charger d'affaires, veiller sans cesse à sa fortune, à son honneur ou à ceux de ses amis, voilà, dira-t-on, une étrange manière de se rendre heureux. Que pourrait-on faire de plus pour se rendre malheureux? Demandez-vous ce qu'on pourrait faire? Oter aux hommes tous ces soins, car alors ils se verraient, ils penseraient à eux-mêmes, et c'est ce qui leur est insupportable. Aussi, après tant d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertissement qui les dérobe à eux-mêmes... Cet éloignement que les hommes ont du repos, vient de notre condition faible et d'une cause bien effective, savoir du malheur naturel de notre condition faible et mortelle, si misérable que rien ne nous peut consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser et que nous ne voyons que nous (1). »

Ne dirait-on pas qu'il suffit que toutes les causes de sensation ou de diversions extérieures s'éloignent, pour faire de chaque individu un penseur profond, tout occupé à réfléchir sur lui-même, à méditer sur la vie, la mort et sur tout ce qu'il y a de plus fâcheux dans la condition humaine? Mais, tout au contraire, pour méditer ainsi, après qu'on s'est soustrait volontairement à toutes les causes d'impressions, il faut déployer plus d'efforts et d'activité intellectuelle que pour suivre le cours de toutes les affaires de la vie. Cette activité, qui nous fait penser à nous, n'est qu'un mode de celle qui, selon Pascal, nous empêcherait de penser à nous, en nous occupant de tout autre objet. Ainsi dans ce point de vue où tout travail d'esprit ne tend qu'à nous dérober à nous-même, nous ne penserions à nous que pour nous en distraire ou nous oublier; contradiction singulière et inexplicable. Écartez toutes les impressions sensibles, toutes les causes de mouvements : il y aura un vide affreux, et comme un néant d'existence pour les hommes qui ne connaissent et n'aiment que la vie des sensations. Mais la pensée comblera ce vide,

(1) *Pensées*. Misère de l'homme. La citation n'est pas entièrement textuelle.

ou le rendra imperceptible, pour ceux qui sont accoutumés à la vie intellectuelle; et, même en méditant sur le néant de l'homme, ils auront une existence pleine. Les autres se tourmenteront et seront malheureux, par un instinct contrarié; non parce qu'ils penseront à eux ou à leur condition misérable, mais précisément parce qu'ils ne penseront à rien, et que, réduits à sentir, les excitants accoutumés de la sensibilité leur manqueront. C'est ce que Pascal aurait bien compris, s'il n'eût pas été préoccupé de l'idée de la déchéance de l'homme, qui, selon lui, a le sentiment intime de cette dégradation, toutes les fois qu'il n'est pas distrait au dehors. Mais nous ne trouvons en nous-même rien de pareil; il n'y a que les philosophes qui conçoivent, à force de méditation, un état meilleur ou supérieur.

« L'homme qui n'aime que soi ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne recherche rien que pour soi, et ne fait rien tant que soi, parce que, quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se désire, et qu'il ne trouve en soi-même qu'un amas de misères inévitables, et un vide de biens réels et solides qu'il est impossible de remplir (1). »

Le *soi* est entendu ici de deux manières très différentes. Ce que l'homme *sensible,* ou animal, recherche, ce n'est pas le soi, mais les sensations agréables qui ne sont pas lui; ce qu'il hait et craint, ce n'est pas d'être seul avec soi, mais c'est d'être privé des impressions qui lui font sentir la vie. Il ne suffit pas qu'il en soit privé pour être avec soi et se voir; et lorsqu'il se voit et se trouve, il ne désire pas des sensations; il trouve dans son intérieur et dans la contemplation même de sa faiblesse, l'espèce de jouissance qui s'attache à l'exercice de la pensée ou de l'activité intellectuelle.

« On croit également chercher sincèrement le repos, et l'on ne cherche en effet que l'agitation. Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misère continuelle, et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est, en effet, que dans le repos (2). »

(1) *Pensées de Pascal.* Misère de l'homme.
(2) *Ibid.*

Je me suis souvent occupé de ces deux sortes de tendances opposées au mouvement et au repos, que j'étais aussi porté à attribuer à deux sortes d'instincts ou de *natures opposées*. Mais on peut trouver, je crois, un moyen plus simple d'explication : chaque besoin, chaque affection que nous éprouvons, demande à être satisfait, et, comme dit Montaigne, « à se loger en repos dans l'exemption de cette fièvre. » Tout désir tend à la jouissance de son objet, qui n'est autre que le repos; mais quand la jouissance arrive il faut encore un mouvement, un effort pour y persévérer, et le repos n'arrive point. Cependant certains moments, ou éclairs de plaisirs et d'extase, goûtés sans efforts, nous donnent l'idée d'un état continu de bonheur dans le calme, qui est celui auquel nous aspirons, même en n'ayant égard qu'à nos facultés sensitives. De là, dans cette nature, purement sentante, la tendance au repos unie au besoin continuel du mouvement. Mais il y a un autre état supérieur de repos ou de calme de l'âme, qui consiste dans l'exemption de toutes les passions, de tous les mouvements sensitifs, perturbateurs de la raison. Dans cet état l'âme trouve en elle-même, dans l'exercice de son activité pure et de ses facultés tout intellectuelles, des jouissances qui n'ont rien de commun avec les sens. Ceux qui ont cultivé assidûment leur intelligence et leur raison, qui ne vivent que pour la pensée et pour les sentiments les plus élevés de la nature humaine, qui voient d'en haut le jeu des affections et des passions de la nature animale et les tiennent subordonnées à la sagesse et à la vertu, ces êtres rares et privilégiés, honneur de notre espèce, ont seuls idée de cet état de bonheur, dans le calme qu'ils goûtent par moments, et ils tendent sans cesse à le rendre continu.

Mais, comme ils ne peuvent se défaire de leur organisation, des instincts sensibles et de tous les principes de mouvements ou d'actions spontanés contre lesquels ils ont sans cesse à lutter dans cette vie mortelle, *ils obéissent tour à tour à deux forces opposées* : les besoins du corps ou de la sensibilité les agitent d'un côté, tandis qu'ils tendent au repos de toute la force des besoins de leur âme. L'homme passionné tend donc au calme repos du corps par l'agitation; l'homme moral tend au calme de l'âme par la sujétion du corps et de toutes les affections organiques.

Grateloup, le 11 octobre. — Beaux jours d'automne : calme intérieur.

« Le cardinal de Richelieu sut, en 1626, faire l'usage le plus utile et le plus heureux d'une Assemblée de notables pour faire tomber cette multitude de places fortes qui couvraient l'intérieur de la France. C'était en se couvrant du nom et du vœu de cette même Assemblée de notables, que cet habile ministre parvint à dicter ces règlements sévères, qui soumirent le régime militaire à un ordre et à une discipline inconnus en France jusqu'alors. » (*Histoire de Fénelon,* t. III, p. 232).

Voilà tout le secret des gouvernements représentatifs, où la nation elle-même paraît associée à l'administration de l'État. Un chef habile, et vraiment supérieur, a l'art de faire au moyen des assemblées nationales ce qu'il n'aurait pu exécuter ni oser commander en son nom. Il faut que ces assemblées soient menées par l'autorité. Le repos est le plus grand bien de la société; point de repos sans autorité reconnue et non attestée. C'est là notre plaie. Il faut que ces assemblées servent les vues de cette autorité, tout en paraissant se diriger elles-mêmes et agir spontanément. Que si ce sont les assemblées qui donnent l'impulsion au gouvernement, ou qui l'entraînent après elles au lieu de le suivre, tout est perdu. On sera dans l'anarchie et les révolutions sans fin.

Fénelon avait l'exemple du cardinal de Richelieu présent à l'esprit, quand il conseillait de réunir une Assemblée de notables en 1710, à cette époque de malheurs, occasionnés par l'ambition de Louis XIV, que la fortune, fidèle pendant quarante ans, s'était fatiguée de servir.

Les 11 et12. — Froid, gelée blanche. J'ai été occupé de correspondance le 11, samedi. J'ai écrit à M. Laîné, ministre de l'Intérieur, à M. de Campagne, à mon fils. J'étais actif et dispos pour le travail d'esprit. Tout mon bonheur dépend de ces dispositions intérieures qui viennent et s'en vont toutes seules. Je suis parti pour Lacoustète le soir avec ma femme. Je portais en moi l'activité et une gaieté d'âme expansive, que j'ai employée dans cette soirée, qui aurait pu être bien triste dans toute autre disposition...

Grateloup, le 13 et 14. — Froid, gelée. Le 13 j'ai dîné chez le curé de Saint-Sauveur. Encore une journée de farniente, donnée à une dissipation tranquille, dont le charme tient plus à une certaine disposition de calme et d'équilibre qu'aux impressions reçues ou aux idées communiquées. Il y a bien aussi un certain plaisir d'amour-propre à voir rangés autour de soi des hommes qui vous écoutent comme un oracle, qui vous reconnaissent comme leur supérieur, leur chef, et devant qui l'on peut parler tout haut sans crainte d'être contredit.

Soirée avec M. Lacoste, médecin; mémoire sur les moyens préservatifs de la grêle. Discussions physiques. Hypothèses, conjectures.

Le 14. — Correspondance avec le ministre de la Police, M. Doulcet, etc...

Trois sortes de dispositions qui déterminent en ce moment la conduite et la direction politiques. On peut aimer les principes de la Révolution, l'indépendance, l'égalité ou l'affranchissement de toute espèce d'autorité et vouloir maintenir des habitudes funestes, contractées sous ces rapports, en faire les bases du gouvernement et de l'ordre politique en France. Telles sont les dispositions des ultra-libéraux, qu'on peut appeler aussi révolutionnaires ou amis de la Révolution de 89.

Connaissant les aberrations ou les abus des idées, ou des principes, qui ont été le mobile de la Révolution française, on peut vouloir rétrograder dans ce chemin dangereux et asseoir le gouvernement sur une base plus solide, plus propre à maintenir l'ordre et le repos de la société; mais, considérant aussi les habitudes et la tendance de la génération actuelle, on peut sentir le danger qu'il y aurait à lutter contre elles à face ouverte et à essayer de les changer trop brusquement, car il faut d'abord songer à conserver ce que nous avons et la dynastie légitime, qui est le principe de tout ordre. Il s'agit d'éviter une révolution nouvelle, qui compromettrait l'existence même de la société et détruirait tout espoir d'une régénération d'un ordre quelconque. D'après ces vues, on composera avec les principes, les habitudes, les opinions et les intérêts, nés de la Révolution en tendant à les modifier peu à peu par une suite de mesures lentes et insensibles, de manière

à les rapprocher avec le temps des anciennes habitudes monarchiques d'ordre et d'obéissance à l'autorité.

Enfin on peut avoir conçu une passion haineuse et furieuse et tendre à en extirper violemment tous les germes, en se mettant, dès ce moment, en opposition ouverte avec tout ce qui tient à cette odieuse Révolution, contre les principes et les conséquences de la Révolution. Rétablir les choses sur l'ancien pied, faire la guerre aux choses nouvelles et aux hommes qui les soutiennent, tout renouveler, en un mot, faire la contre-révolution complète, c'est-à-dire une révolution nouvelle. Ceux qui tiennent à ce dernier système sont des insensés ou des ignorants. Ils perdraient tout, comme les révolutionnaires, en voulant tout conserver, et nous mèneraient à l'anarchie.

Les intermédiaires sont les seuls qui puissent nous sauver, les seuls qui soient sous les bannières du roi régnant, mais ils sont les moins nombreux et n'ont que la raison à opposer aux passions; leur triomphe est bien incertain. La France risque d'être entraînée tout à fait vers les principes libéraux d'indépendance politique, d'égalité.

Grateloup, le 14. — Froid, gelée. Ce jour j'ai eu toute la maison de Corbiac à dîner. La journée a été plus gaie, très animée. J'ai retrouvé momentanément les impressions et les modifications aussi du jeune âge, inconnues depuis longtemps. J'ai joué de la harpe, on a fait de la musique et dansé jusqu'à 9 heures. J'ai gardé une partie de la société, M. Morvant et sa fille, Lacoste, médecin original. A mon âge il faut se garder de sortir de son caractère et de ses habitudes, car on paie cher ses aberrations, et on a de la peine ensuite à se retrouver. C'est ce que j'ai éprouvé le lendemain de mon retour de jeunesse. J'ai été triste et inerte, dégoûté du travail d'esprit.

* « L'homme, dit Pascal, est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle; et il est avec cela si vain et si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle suffit pour le divertir. De sorte qu'à le considérer sérieusement, il est encore plus malheureux de ce qu'il peut se divertir à des choses si frivoles et si basses, que

de ce qu'il s'afflige de ses misères effectives; et ses divertissements sont infiniment moins raisonnables que son ennui(1). »

L'ennui est un sentiment ou une affection passive, qui n'a rien de commun avec la raison. Cette affection vient de ce que l'homme n'a pas en lui les causes des sensations ou des impressions, d'où dépend la continuité ou le renouvellement de son existence. Comme il ne dispose pas de ces causes il faut toujours qu'il les attende, ou qu'il cherche, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, à se mettre à leur portée. Lorsqu'elles viennent à lui manquer, malgré tous ses efforts, il éprouve ce que nous appelons l'ennui, qui tient à un besoin général d'excitation senti et non satisfait.

La cause de l'ennui n'est donc jamais étrangère, mais toujours propre, inhérente à l'organisation vivante, et relative à ses besoins ou à ses habitudes d'excitations. Ce n'est pas parce que l'homme est vain et léger, que la moindre bagatelle suffit pour l'amuser, mais parce qu'il est *essentiellement composé de deux natures*, dont l'une affective ou animale a besoin d'être sans cesse soutenue ou excitée.

Quelquefois il faut peu de chose pour l'exciter, et une bagatelle suffit en effet; ou plutôt il n'y a rien qui soit bagatelle à mépriser, lorsqu'on s'amuse; et plus les causes qui remontent l'organisation et nous sauvent de l'ennui sont simples, plus l'homme est heureux. Les hommes vraiment à plaindre sont ceux qui sont les plus difficiles à s'amuser, ou à qui il faut les excitants les plus actifs, les plus rares, les plus compliqués. La raison consiste, non pas à nous affliger de ce que nous pouvons être facilement divertis par des bagatelles, mais plutôt à nous maintenir dans une disposition où le divertissement soit toujours aisé et à notre portée. C'est ainsi que faisait Malebranche qui, au sortir de ses méditations, s'amusait à des jeux d'enfants. Lorsque, comme Pascal, on s'afflige de se divertir à des objets frivoles, c'est comme si l'on s'affligeait d'être homme (2), d'avoir une nature sentante et de ne

(1). *Pensées de Pascal*. Misère de l'homme.

(2). C'est bien en effet d'être homme, homme dans les conditions actuelles de notre nature que Pascal s'afflige. Les vues de Pascal et celles de M. de Biran ne s'excluent point mutuellement, ainsi que le croit ce dernier. Le grand moraliste chrétien remonte aux *causes premières* de faits, dont le psychologue

pas être un pur esprit. La dualité de nature se montre bien en ce que tout en se divertissant, on juge les causes de ces divertissements. Il faut toujours se maintenir dans cet état où l'on puisse juger, c'est-à-dire rester toujours *compos sui* en donnant relâche à son esprit; mais, loin de vouloir peser au poids de la raison ce qui nous amuse, il faut laisser à la sensibilité sa mesure et sa balance propre.

Tout le vice des systèmes de philosophie sur notre nature morale consiste à traiter l'homme comme s'il était tout entier dans sa sensibilité, ou tout entier dans sa raison, tout corps ou tout esprit. Les épicuriens et les stoïciens sont également en défaut sous ce rapport. Il faut faire la séparation exacte des deux ordres de facultés et les mener de front dans la pratique et la théorie.

Paris, le 30. — Je partis de Grateloup pour Lacoustète le dimanche 19 octobre. Les derniers moments de mon séjour dans cette retraite avaient été troublés par l'affluence des visites et par un accident arrivé à la maison, où le feu prit à la cheminée le matin de mon départ. Je quittai donc Grateloup dans une sorte d'étourdissement et sans éprouver aucun regret pénible. J'emmenais ma femme avec moi. Deux jours auparavant ma nièce Zélie, qui m'inspire une tendre affection, s'était séparée de moi. Je fus dîner à Lavernelle avec ma femme et nous passâmes cette journée dans des épanchements de famille.

Lundi 20. — A 8 heures du matin je dis adieu à ma belle-mère et nous nous mîmes en route, ma femme et moi, pour Périgueux par un assez beau temps. Station pour un petit dîner qui nous inspire de la gaieté. Arrivés à Périgueux à 3 heures. Souper et coucher au Murat. Sentiments expansifs avec mes enfants.

* *Le 21.* — Séjour tranquille en famille au Murat. Préoccupation sur une opération à subir par ma fille Adine : il s'agit de l'extraction d'une loupe volumineuse sur l'épaule.

étudie le *comment*... Mais j'ai voulu éditer et non commenter les pensées de M. de Biran, (Note d'Ernest Naville).

* *Le 22*, jour de l'opération, levé à six heures et demie. J'ai eu un entretien avec ma fille, que j'ai trouvée pleine de courage et de résignation. Attente du chirurgien, qui est arrivé à 9 heures du matin. Les préparatifs ont été faits, et pendant ce temps, j'éprouvais une vive et forte agitation. A 9 heures et trois quarts, j'ai passé dans la chambre de ma fille pour l'avertir que tout était prêt. Elle n'a donné aucun signe de crainte; et a conservé le calme le plus parfait, le courage le plus élevé. L'opération a commencé. J'étais en face de mon Adine, la tête appuyée sur ses genoux et lui tenant les mains; ma femme était d'un côté et Delphine (1) de l'autre. Je ne pouvais voir l'opération, et je ne me suis même pas aperçu qu'elle commençait : la patiente n'a pas fait un mouvement, pas poussé un soupir.

Pendant vingt minutes que l'opération a duré, elle a conservé le courage, mais la douleur devenant plus vive, elle a pâli, ses dents se sont serrées, et je me suis levé hors de moi-même. J'ai vu alors les yeux de mon enfant se tourner vers moi; le regard céleste, plein de douceur et de force, cherchait à me consoler, me rassurer. L'opération terminée, nous avons tous entouré la malade, et j'ai resté près d'elle, plein d'un sentiment de bonheur et d'admiration pour cette chère enfant, dont je suis heureux et glorieux d'être père. A midi je suis monté à cheval, pressé d'aller à Périgueux et de répandre le sentiment dont j'étais plein. Retour au Murat à 5 heures et demie. Dîner de famille avec le chirurgien. La malade est souffrante et toujours résignée.

* *Le 23.* — J'ai passé au Murat sans événement remarquable. Je suis tout occupé de mon Adine et importuné par les visiteurs.

* *Le 24.* — Après avoir passé la matinée en famille entre mes deux filles et ma femme, j'ai fait de tristes et pénibles adieux à ces êtres chéris. Adine a surtout pénétré mon cœur d'un sentiment nouveau et inconnu depuis longtemps. Je suis plus tendre et plus sensible qu'auparavant. Mon âme est brisée.

Départ du Murat à 2 heures. Arrivée à Périgueux à 3 heures.

(1) Femme de chambre de confiance de Mme Gérard.

Le 25. — Je me suis levé avant le jour et suis monté en voiture à 7 heures et demie avec le jeune Lynarès et mon domestique, sans émotion et avec cette gaieté d'enfant, que j'éprouve ordinairement en changeant de lieu, quand je ne suis pas préoccupé d'autres sentiments. J'ai couché le même soir à Limoges, où j'ai trouvé mon collègue de Verneilh, chez Périgord.

Le 26. — Parti à 6 heures du matin de Limoges, déjeuné à Chanteloup et couché à Argenton. Souper avec MM. Cordonnel et Lascours, députés. J'ai eu dans la nuit une indigestion, qui m'a rendu le sentiment de l'existence pénible, le lendemain.

Le 27. — Parti à 8 heures d'Argenton, couché à Vierzon. Je suis dans un état de torpeur et de malaise. Souper léger, sans appétit.

Le 28. — La journée de Vierzon à Tours, où j'ai couché, a été plus heureuse que les précédentes. J'ai eu quelques bonnes pensées; j'ai médité psychologiquement, en voiture, sur l'opposition que mettent nos impressions confuses à l'exercice libre de la raison et des facultés de l'esprit. Nous ne pouvons pas nous soustraire à l'effet de ces impressions, mais il est possible de les dominer par un effort soutenu, une surveillance habituelle, un empire assidu exercé sur soi-même. Je suis loin d'exercer cet empire, et personne n'est plus mobile, plus sujet à être modifié sensiblement de toutes manières.

Le 29. — Parti de Toury à 6 heures. Arrivé à 5 heures à Paris. J'ai été distrait, vaguement préoccupé toute cette journée. J'ai éprouvé une émotion sensible en embrassant mon fils, la bonne Suzette, en leur parlant de mon Adine et de tout ce que j'aime; nous avons mêlé nos larmes. Dîné chez moi avec mes compagnons de voyage. J'ai été ensuite faire visite à mon ami Lainé. J'ai passé une heure active et j'ai senti ensuite un mal d'estomac, qui m'a fait éprouver de pénibles angoisses jusqu'à ce que j'aie vomi mon dîner. Nuit agitée.

Paris, le 30. — Pluie continue. Je me suis levé tard après une bonne nuit. J'ai fait quelques lettres; longue lettre à Mlle d'Alpy au sujet d'Adine. J'ai fait mon journal, reçu des visites, etc., jusqu'à 2 heures et demie.

Conférence avec mon ami Lainé et avec le bon ministre des Finances. Dîner chez moi avec mon fils. Visite du soir au duc de Richelieu. Je suis animé et d'aplomb; dans ma visite à M. Decazes, j'ai senti ma disposition changée. Rentré à dix heures et demie.

Le 31. — Après une bonne nuit, je me suis senti assez dispos, quoiqu'un peu triste et moins libre d'esprit que je ne l'étais à Grateloup, où je me sens maître de moi et de mon temps, et supérieur à tous. Ici, je porte le joug des devoirs d'État et ceux de société que je m'impose. J'ai à penser à l'emploi de mon temps. Je ne suis jamais sûr de faire ce que je devrais pour remplir ces devoirs et mériter la considération. Je ne connais pas bien ma place. L'instinct variable de faiblesse ou de force me la montre tantôt plus haut, tantôt plus bas. Je suis mécontent des hommes, parce que je le suis de moi-même, et que je ne vois rien à sa véritable place en commençant par moi-même. Les impressions confuses que fait naître dans mon organisation mobile la vue de tant d'objets et tant de personnes à la fois, celles qui proviennent de l'intérieur, secoué et mal réglé par des écarts forcés de régime, m'absorbant souvent, m'empêchent de donner mon attention aux choses qu'on discute devant moi, d'être à la conversation. La solitude me vaut mieux; elle me laisse le temps de profiter des intervalles lucides; elle multiplie ces intervalles en prévenant les impressions confuses ou en en écartant les causes.

NOVEMBRE

Le 2. — Brumes épaisses. Journée perdue en courses, en visites à la Cour, où j'ai passé la matinée sans aplomb, dominé par les impressions confuses, intimidé, étourdi par le fracas et l'appareil des grandeurs, sans présence d'esprit, abattu et déconcerté par le froid accueil de Monsieur et Madame la duchesse d'Angoulême. Je déplore l'aveuglement où ils sont

sur leurs véritables amis. Le caractère me manque pour leur faire connaître mes véritables sentiments. Dîné ce jour chez le duc de Richelieu : *et defecerunt in vanitate dies mei, et anni mei cum festinatione.*

Il m'arrive rarement de posséder mon esprit, et je suis trop souvent loin de mon âme pour l'aimer comme il faut.

Le 3. — Brumes épaisses. J'ai été admis en audience particulière dans le cabinet du roi. J'étais rassuré et assez d'aplomb, mais je ne tire pas de ces visites le parti que je devrais. C'est une causerie vide et à peu près inutile. Réunion à la Chambre. Rien n'entretient plus la mobilité naturelle de mon esprit que cette vie d'agitation mondaine sans objet et sans but, toute superficielle et extérieure. Visites, soirée de députés à la questure.

Le 4. — Cérémonie à Notre-Dame. Attente, messe longue; spectacle des yeux, vide de pensées. Je suis tout à fait hors de moi, et il m'en coûtera beaucoup pour y rentrer.

Le 5. — Ouverture de la session. Discours remarquable du roi. J'ai médité vaguement sur la réponse que pourrait y faire la Chambre, mais j'ai toujours ici plus de sensations et d'impressions que d'idées. Je ne sais pas pourquoi je me sens toujours au-dessous de moi-même; c'est pourquoi je suis si mécontent de tout, en me comparant aux autres. Il y a à cela des causes physiques et morales qu'il faudra étudier.

Du 5 au 19. — Température douce et pluvieuse. J'ai été presque toujours hors de moi-même, occupé de courses, de visites, de dîners en ville. J'ai repris mes affaires, les séances du Conseil et du Comité. Vie de distraction, nulle et misérable. Aucune satisfaction intérieure, point de conscience de force morale ou intellectuelle. Je me laisse aller au hasard, aux impressions du moment. Tout le moral de l'homme est dans la faculté qu'il a de prédéterminer des actes qu'il accomplit ensuite, malgré toutes les causes perturbatrices ou les impulsions du dehors. Je n'ai pas de confiance dans ma santé, et pourtant je la compromets toujours par des écarts de régime qui influent aussi sur les

mauvaises dispositions intellectuelles ou morales du lendemain.

Le 9. — Audience particulière de Monsieur, frère du roi. Conversation d'une demi-heure, dont la note doit être conservée à part. J'ai vu combien le monde et les grands sont injustes, sujets aux illusions et aux passions, qui altèrent leur jugement sur les personnes et les choses.

Toutes les fois que l'homme a quelque désir désordonné, aussitôt il tombe dans l'inquiétude. La réciproque est vraie. Toutes les fois que l'homme tombe dans l'inquiétude, c'est qu'il a quelque désir désordonné. Il ne serait pas inquiet, ni troublé, si même au milieu de sujets de soucis et de soins extérieurs, il avait la pensée et ses désirs tournés vers le but où ils doivent tendre.

Le 10. — Température douce et humide. État de malaise et de relâchement; irritation de poitrine, toux fréquente. Je tombe dans l'état où j'étais l'an dernier. Ma vie extérieure, toute de distractions, est en opposition avec mes besoins physiques et moraux.

* *Paris, le 10.* — Les stoïciens attribuent à la volonté de l'homme un empire universel, et jusqu'au pouvoir de nous rendre heureux ou malheureux. Les chrétiens ôtent presque tout pouvoir à la volonté humaine : toute perfection, toute bonne disposition venant de Dieu, sans la grâce de qui nous sommes livrés à toutes les passions, à tous les vices, n'ayant en nous-mêmes aucun moyen de résister. Les deux systèmes sont outrés. Dieu a certainement donné à l'homme une force propre, par laquelle il se modifie jusqu'à un certain point, et sa libre activité suffit pour résister aux inclinations et aux passions, tant qu'il conserve la conscience de lui-même, ou qu'il est une personne. Mais il y a une partie sensitive de l'homme sur laquelle il ne peut rien immédiatement : c'est le fond de son caractère et de son tempérament organique, où il prend trop souvent ses principes d'action. Pour contrarier ces principes et faire naître d'autres dispositions, il faut sans doute que l'esprit et le cœur soient dominés par des idées ou des sentiments plus élevés; je crois que rien

ne peut remplacer, dans cet objet, les idées religieuses. Quoi qu'il en soit, il reste toujours à déterminer psychologiquement jusqu'où peut s'étendre l'empire de la volonté, soit sur les sensations d'abord, soit sur les idées, soit enfin sur les sentiments.

Il est difficile de concilier avec la liberté humaine cette croyance religieuse que l'homme ne peut rien par lui-même, mais seulement par la grâce de Dieu, qu'il ne dépend pas de lui de se procurer. Aussi faut-il convenir que le catholicisme est aussi contraire au développement de notre libre activité que le stoïcisme lui est favorable. Mais, d'un autre côté, le stoïcisme est moins approprié à nos deux natures, il fait abstraction complète de la sensibilité, dont l'exercice n'est pas en notre pouvoir.

Nous pouvons bien, par exemple, agir conformément à des idées morales arrêtées dans notre esprit, mais il ne dépend pas de nous de nous donner les sentiments agréables conformes à ces actions. C'est à cause de cela que les stoïciens disaient que le plaisir n'était pas un bien, ni la douleur un mal; que nous ne devons songer qu'à bien agir, sans nous embarrasser des conséquences de nos actions; tandis que les chrétiens, s'occupant du bonheur moral et sensible, même sur terre, disent que la disposition à agir, comme la satisfaction qu'on goûte en agissant bien, viennent de la grâce d'en haut.

* *Le 15.* — J'ai mené tous ces jours une vie excentrique, occupé des élections de la Chambre, où j'ai passé plusieurs heures, en me frottant alternativement contre l'un ou l'autre député. Mon état habituel dans une grande assemblée est un état de crainte et de timidité. Je n'ai guère de mouvements expansifs, hors les cas rares où je suis bien disposé organiquement; je me sens plus faible au milieu de tant d'hommes forts; je ne me mets pas en rapport avec eux; je cesse d'être moi, sans me confondre avec les autres. Le moindre signe d'opposition ou seulement d'indifférence me trouble et m'abat, je perds toute présence d'esprit, tout sentiment et toute apparence de dignité. Je sens que les autres doivent avoir une pauvre idée de mon chétif individu, et cette persuasion me rend plus chétif, plus timide et plus faible

encore Je devrais renoncer aux grandes assemblées et à la vie publique ou extérieure; j'y suis le moins propre de tous les hommes. « Je ne suis pas meilleur quoiqu'on me loue, ni plus misérable quoiqu'on me blâme. Je suis ce que je suis, et aucun propos ne peut me rendre plus grand que je ne le suis aux yeux de Dieu et de ma propre conscience. Celui qui ne s'embarrasse ni de la louange ni du blâme jouit seul d'une grande tranquillité de cœur (1). »

* *Le 16.* — « Comment peut-on aimer une vie sujette à tant de dégoûts et de misères, remplie de tant d'amertume? Comment peut-on appeler vie la source de tant de maux (2)? » Ah! que je puisse avoir la force de me supporter moi-même dans la retraite, de fuir le monde, de m'appliquer uniquement à ce qui peut perfectionner mon être intellectuel, me faire bien vivre et me préparer à bien mourir, après avoir rempli la tâche qui m'est imposée!

Le 17. — « Ne jamais sentir aucun trouble et ne souffrir aucune peine de corps et d'esprit, ce n'est pas une chose possible en cette vie. C'est le privilège de la vie éternelle. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'on ait trouvé la véritable paix quand on ne sent rien qui fasse de la peine. Ce sont des éclairs de bonheur (3). »

Je me sens depuis quelques jours triste, découragé, souffrant de langueurs d'estomac, auxquelles correspond une extrême langueur d'esprit, un abattement de toutes les facultés. Point de réaction, aucune chaleur, aucune vivacité, aucune présence d'esprit au besoin. La raison est subjuguée par les impressions confuses; mais il faut avoir au moins le courage de la patience nécessaire pour supporter de tels états, de lutter tant qu'on peut. On n'est pas dans ce monde pour y être à son aise et y jouir de soi-même ou de ses facultés. Il y a un parti à tirer de toutes les positions.

* *Le 17.* — « Demeurer ferme, fidèle et constant dans ce que Dieu veut de nous, quoiqu'on ne ressente ni goût ni

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

consolation, ni sûreté (1). » Les chrétiens, comme les vrais philosophes, savent bien que nous ne pouvons faire prédominer l'esprit sur le corps, ni anéantir la partie passive de nous-mêmes sans une *grâce* particulière.

Quand on se déplaît et qu'on se hait ou se méprise en soi, on peut se plaire, se glorifier, s'honorer en Dieu. Mais cette sublime pensée peut-elle absorber le *moi*? et si le *moi* s'y absorbe, comment y a-t-il pensée, liberté?

J'ai été toute cette journée occupé de la Chambre, ne fixant mes idées sur rien, timide, craintif, embarrassé et concentré au milieu des hommes. Discussion pénible sur l'adresse au roi. J'ai dîné avec mon fils chez le ministre de l'Intérieur. J'ai eu un peu plus d'expansion à l'heure du dîner. Le soir, visite à M. Becquey; séance au Comité d'instruction primaire, à la préfecture.

Le 18. — Belle journée, chaleur. Meilleure disposition que les jours précédents. Correspondance et lecture le matin. A une heure, discussion dans les bureaux sur le projet de changement au règlement de la Chambre. J'y ai pris une part active.

Dîner au Jardin des Plantes avec MM. Cuvier, Royer-Collard, Guizot, Jordan, Monnier et Barante. Discussions politiques. J'ai montré un peu plus d'aplomb et de fermeté qu'à l'ordinaire.

L'objet de la réunion était l'examen d'un projet de loi sur l'instruction publique. L'instruction doit-elle être exclusivement dans les mains du gouvernement, ou faut-il la livrer aux entreprises des particuliers comme toute autre profession, objet d'industrie, en se bornant à exiger de ceux qui la donnent certaines conditions ou garanties pour la société et le gouvernement? Voilà la grande question. Suivant l'avis, non désintéressé, des membres de l'Université actuelle, nos institutions constitutionnelles ne peuvent se fonder si l'éducation de la jeunesse n'est pas entre les mains du gouvernement, qui assure la direction. Mais comment le gouvernement pourra-t-il diriger l'éducation? Fera-t-il violence aux familles, empêchera-t-il d'élever leurs enfants comme

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

ils l'entendront, de les confier aux maîtres ou aux écoles dont ils auraient fait choix? Les auteurs du projet ne font aucune difficulté à cet égard. En annonçant hautement l'intention de diriger l'éducation publique, d'une manière *uniforme* (1), ils doivent révolter tous les pères de famille, se mettre en contradiction avec l'opinion publique, avec la force des choses, tenter enfin une entreprise, dont l'exécution serait impossible. En effet, comment peuvent-ils s'assurer d'un nombre suffisant d'argent en tous lieux? Comment les dirigeront-ils ou pourront-ils les tenir tous précisément dans la ligne qu'ils auront tracée? Quelle garantie donneront-ils aux parents que le mode d'éducation qu'ils imposent d'autorité à leurs enfants est préférable à celui qu'ils auraient choisi? N'est-ce pas là une véritable tyrannie exercée sur les esprits? N'est-ce pas blesser les affections les plus sensibles, altérer les rapports les plus naturels? On convient que la tendance de l'opinion est vers une éducation religieuse dirigée par les prêtres, et c'est contre cette tendance qu'on veut lutter. Il est même échappé à un de nos plus chauds interlocuteurs de dire : « Il faut bien se garder d'avouer cette direction de l'opinion. Il faut soutenir, au contraire, que tout serait renversé si l'éducation était mise entre les mains des prêtres. » Voilà nos libéraux. Tel est le respect qu'ils ont pour cette opinion publique sur laquelle ils prétendent fonder tous leurs moyens de gouvernement. L'opinion c'est ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent pour l'intérêt de leur domination. C'est là leur point de départ. Il faudra que tout le monde pense, ou veuille, ou agisse comme ils l'entendent. Rendez-les forts et puissants comme Bonaparte, ils emploieront les mêmes moyens pour diriger et gouverner suivant ce qu'ils appellent *la raison*, dont ils se font les organes ou les interprètes exclusifs.

Ce que nous concevons et voulons, disent-ils, tend au plus grand bonheur, au plus grand perfectionnement de la nation. Il n'est rien qui ne doive être sacrifié à ce noble but. Les affections particulières, les habitudes, les mœurs du temps présent, les existences individuelles même ne doivent être comptées

(1) Il semble que Maine de Biran ait pressenti *l'École unique*, dont l'on pa le tant aujourd'hui.

pour rien. Il faut sacrifier le présent au grand but à venir.

Robespierre, Bonaparte et tous les dominateurs ne raisonnaient pas et ne raisonnent jamais autrement. Peut-on de bonne foi attacher à ces idées de bien absolu une telle valeur, leur attribuer assez de réalité ou de puissance, de réalisation future pour qu'une génération, un seul individu même puisse y être sacrifié? Que sont toutes nos idées, nos vues d'avenir, nos moyens de réaliser ce que nous avons conçu? N'y a-t-il pas une autre puissance, qui se plaît à déjouer toutes nos combinaisons et par des événements contraires à toutes nos prévoyances? Dans cette incertitude, pouvons-nous, devons-nous tendre à imprimer une direction qui contrarie une tendance générale, dont l'homme ne dispose pas et, pour atteindre un but peut-être impossible ou du moins très incertain, quoi que nous fassions, nous mettre à lutter avec les penchants, les sentiments naturels, les sentiments les plus intimes? On veut faire ce que Bonaparte n'a pas pu avec tous les pouvoirs et en foulant tout aux pieds. Pourquoi n'appliquerait-on pas aux sociétés ce qu'on dit de l'éducation des individus : qu'il ne faut pas sacrifier entièrement le bonheur présent à un avenir trop incertain?

Du 18 au 23. — Température chaude et humide. Beau temps. Mes nerfs sont relâchés, j'ai peu de force d'action, encore moins de méditation. Je me sens au-dessous de tout. Je suis effrayé et accablé de mes devoirs. Je voudrais faire tout à la fois dans le court intervalle que j'emploie au travail du cabinet, où je ne passe pas quatre heures par jour. Le reste du temps est donné à la Chambre, au Conseil d'État, perdu en colloques inutiles, en courses, en attentes, en distractions, sans amusement, misérable vie où l'on est réellement oisif en étant toujours affairé, où l'on s'occupe gravement d'une foule de niaiseries en négligeant les choses les plus essentielles. J'ai dîné tous les jours en ville, me livrant à des écarts de régime; chargeant mon estomac et affaiblissant ma tête en proportion. Je n'ai aucun empire sur moi-même, jouet mobile de tout ce qui m'environne. Je me laisse aller à toutes les impressions. C'est ainsi que j'use ce reste de vie faible et maladive, sans idée d'avenir et comme si j'avais entièrement désespéré de moi-même.

* *Les 23, 24 et 25.* — Température douce et humide, beau jusqu'au 25. Le temps s'est refroidi, grêle et pluie. J'ai passé ces trois jours dans un état singulier d'agitation intérieure, voulant travailler et ne faisant rien, mécontent de moi-même, ayant un sentiment de l'altération de toutes mes facultés, de la nullité de mon être. Mais il ne faut pas se désespérer et avoir le courage de supporter ou la patience d'attendre.

« Quand vous vous imaginez que tout est perdu, c'est souvent alors l'instant d'acquérir plus de mérite. Tout n'est pas perdu, lorsqu'il arrive quelque chose, soit en vous, soit hors de vous, contre votre attente (1). »

Je suis toujours bien plus occupé de ce qui arrive en moi que de ce qui se fait hors de moi. Ces événements intérieurs, bien plus souvent malheureux qu'heureux, décident de tout notre sort dans la vie; ils font toute la valeur de notre existence et en fixent le prix ou le tarif. Mais nous ne disposons pas plus de ce qui nous arrive au dedans, j'entends des modifications sensitives, que des choses du dehors.

« Au surplus, continue l'auteur de l'*Imitation*, vous ne devez pas juger de votre état par ce qui vous arrive, ou ce que vous ressentez actuellement au dedans de vous, ni vous abandonner à l'affliction comme s'il n'y avait plus d'espérance d'en sortir. »

Qu'est-ce que cet état réel de notre être pensant et sentant, qui diffère de celui dont nous avons la conscience actuelle? Il nous est impossible de le dire, mais Dieu le sent et le voit. Lorsque je sens ma nullité, le vide le plus pénible de sentiments et d'idées, je serais désespéré, si je pouvais croire que je n'ai pas une valeur réelle absolue, autre que celle dont j'ai la conscience momentanément. Je sais qu'il y a en moi un fonds d'idées et de facultés qui, pour ne pouvoir se développer et être opprimées en cet instant même, ne sont pas moins réelles au dedans de moi. J'ai donc toujours présent l'absolu de mon être durable; autrement je ne pourrais juger des variations continuelles de mon être phénoménique. C'est la présence de cet absolu invariable qui doit nous consoler, et si nous y pensions comme il faut, nous ne serions pas si tour-

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

mentés par les choses passagères; nous n'y attacherions pas une importance exclusive, nous ne leur laisserions pas le pouvoir de nous rendre heureux ou malheureux. *Dieu*, *le moi*, *le devoir*, tels sont les trois absolus dont le sentiment ou la contemplation assidue nous élève au-dessus de tous les événements, de toutes les choses passagères.

Mon grand défaut, dans ma conduite habituelle, soit que j'agisse, que je pense ou que je m'impose quelque écrit, c'est d'ajouter toujours trop d'importance aux petites choses, qui n'ont qu'une valeur relative à ma sensibilité actuelle, et dont je ne ferai plus aucun cas quand ma sensibilité viendra à être modifiée différemment.

* *Le 25.* — J'ai passé la soirée chez l'abbé Morellet. Conversation psychologique; mon vieil ami m'a demandé brusquement : « Qu'est-ce que le *moi*? » Je n'ai pu répondre. Il faut se placer dans le point de vue intime de la conscience, et, ayant présenté cette unité, qui juge de tous les phénomènes en restant invariable, on aperçoit ce *moi* : on ne demande plus ce qu'il est.

Du 25 au 29. — Température douce, beau temps. Je suis toujours dans le même état d'incapacité et de mobilité, formant chaque jour des projets de retraite et de travail, tout entraîné au dehors par les affaires et les devoirs que je me crée le plus souvent pour seconder mon instinct.

J'ai un sentiment habituel, triste et pénible de l'existence. C'est le sentiment de la vieillesse contre lequel il n'y a ni remède, ni consolation, car on ne peut se consoler ni se distraire d'un sentiment toujours présent par la nécessité de nature. La volonté n'y peut rien; toutes nos idées s'y proportionnent. On sent qu'on est mort à tout ce qu'il y avait de bon, d'attachant, de vif et d'animé dans l'existence. Vainement on cherche à se fuir soi-même ou à s'étourdir dans le monde. Ce monde nous repousse : on y est mal à l'aise, parce qu'on se porte soi-même où l'on va, et, en se désaccoutumant de plus en plus de la vie intérieure, on s'éloigne des consolations. On ne goûte ni les plaisirs du monde ni les compensations de la solitude.

Les philosophes, qui ont cherché les consolations de la

vieillesse, ont fait abstraction du sentiment de l'existence inhérent à cet âge; il n'y a pas là de consolation possible. La patience à endurer un mal nécessaire est tout ce que peut le sage.

Le 29. — Température douce et humide. Agitation, dégoût du travail, malaise. Fête de l'abbé Morellet célébrée le soir; bonne musique.

Le 30. — J'ai été, dès le matin, occupé de correspondance. J'ai été ensuite faire visite aux Princes; j'étais dans mon beau. Cette journée a été l'une des plus animées que j'ai eues depuis mon arrivée.

J'éprouvais le contentement de la santé et l'état expansif qui contraste absolument avec l'état de concentration d'où je sors; mais je me dis que c'est pour quelques moments. Ce bien-être organique ne dépend pas de nous. Il est extrêmement fugitif, et cependant il fait la base de tout notre bonheur physique, même moral. Sans lui nous ne trouvons de charme à rien, pas même dans le sentiment d'un devoir satisfait.

« Il faut se déterminer à penser et à parler peu aux créatures, à aimer le silence et la retraite, à nourrir notre esprit de la présence de Dieu, à agir en tout par lui et avec lui, afin d'être un homme intérieur, qui vive de Dieu et pour Dieu » (1).

DÉCEMBRE

Le 27. — Température douce et humide jusqu'au 24. Le froid a commencé : neige.

Je reprends aujourd'hui mon livre-journal, interrompu pendant un mois. J'ai été, pendant tout ce pénible mois, agité au dedans et au dehors, de manière à perdre toute faculté de réflexion. Un état maladif, un découragement extrême, une concentration et un sentiment de crainte habituel; et pourtant un travail assidu et opiniâtre, sans aucun succès, au sujet de la grande question sur la liberté de la presse, qui a été mon idée fixe pendant trois semaines. J'ai été tous les jours à la Chambre entendre les discours.

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

Je meurs à chaque instant non seulement au monde et aux agréments extérieurs mais de plus à moi-même, à ces facultés, à cette vie intérieure du *moi*, où je trouvais auparavant un refuge pour la méditation, et dont je suis désabusé comme d'une ombre. Il n'y a plus de jouissance d'amour-propre. La culture de l'esprit me semble une peine inutile et dont je n'ai plus rien à espérer. Il faut chercher son point d'appui dans un autre monde.

Le 28. — Fonte de neige; dégel. Mauvaise disposition; tristesse et somnolence. Je ne suis en harmonie ni avec les personnes ni avec les choses. Je pensais hier en roulant dans ma voiture que je ne pouvais aspirer maintenant qu'à assister comme témoin assidu à la décomposition de mon être physique et moral. Il ne me resterait qu'à me ménager une retraite au fond de ma conscience ou de ma pensée intime d'où je puisse observer ce qui se passe dans le jeu des facultés organiques et intellectuelles. Mais je sens que cette retraite même m'échappe ou que troublé, distrait sans cesse par des impressions confuses dont l'influence s'étend jusque sur le *moi*, je perds jusqu'à la possibilité de m'observer et de trouver des consolations à tant d'autres pertes dans cet exercice de la libre activité qui consiste à s'observer soi-même.

Il n'y a de véritable intelligence, de véritable activité que dans l'observation intérieure ou dans la possibilité de s'observer soi-même, non seulement dans le rapport avec les objets extérieurs mais surtout et d'abord dans le rapport au monde intérieur des phénomènes de sensibilité et d'imagination. Je vois des hommes qui agissent et parlent avec grâce et talent, de manière à séduire tout le monde. Ce sont des automates admirables pour le spectateur, qui se meuvent sans le savoir. Je ne trouve en moi qu'une imagination éteinte, des facultés usées, altérées dont aucune n'obéit plus aux efforts de ma volonté, mais j'observe cette dégradation. Je m'en rends compte; je suis intelligent. Peut-on demander si les animaux sont intelligents? Il est évident qu'ils sont dans la sphère de sensibilité et de mobilité qui leur est propre ce que nous sommes dans la nôtre quand nous n'observons pas.

Le 30. — Très froid, cinq degrés au-dessous de zéro. Je suis agité de crainte, n'osant produire l'opinion sur la liberté de la presse, que j'ai fait imprimer, et tourmenté sans cesse par l'idée de l'impression qu'elle va faire sur telle ou telle personne, qui ne la lira peut-être pas. Cependant ma vie s'écoule ainsi, troublée par une multitude de petites idées, de sentiments personnels, rétrécis, sans que rien me soutienne, m'encourage, me fasse valoir à mes propres yeux ni à ceux des autres, sans que mes facultés intellectuelles ni affectives aient de quoi s'exercer.

Le 31. — Six degrés au-dessous de zéro. Le froid sec remonte un peu ma faible machine et me donne plus de confiance en moi-même, mais il ne produit pas sur moi l'effet *létifiant* qu'il avait autrefois. Je suis enclin à l'impatience et à l'humeur. La réaction ne se fait plus comme dans la jeunesse. Je demeure accablé sous les impressions externes et internes. Il n'y a plus de force vitale nécessaire pour les surmonter ni même pour agir au dehors d'après elles. Je vieillis, ou plutôt je suis déjà vieux.

Ce jour, le dernier de l'année, a été tout d'étourdissement. Visites à la cour, au roi, aux princes et aux ministres. J'ai été animé d'abord, puis ennuyé et fatigué. Mal de tête; sommeil. Dîner chez Mme Pastoret avec M. Mérian (1).

(1). Maine de Biran avait composé sur la philosophie de M. Mérian une longue étude qui n'a jamais été retrouvée.

ANNÉE 1818

JANVIER

Le premier jour de l'an. — Froid très vif. Visites de cérémonie. J'ai été à une heure chez le duc d'Orléans. Grande réception. Dignité et grâces. Cette famille a quelque chose qui attire. Son horoscope paraît heureux à plusieurs. J'ai eu dans cette visite un entretien fort intéressant avec M. de La Place, géomètre, sur nos circonstances politiques dont il juge comme moi. L'autorité royale s'évanouit chaque jour, et la démocratie gagne en proportion. Nous sommes livrés à la fatalité. Nul homme n'influe, n'agit ni dirige. Lord Wellington, en visite chez le duc d'Orléans, s'est arrêté à causer avec M. de La Place, et j'ai profité de la conversation pour glisser quelques mots sur la gloire du général anglais dans la paix et la conciliation des intérêts des puissances. Il a répondu poliment et de manière à accroître nos espérances sur un arrangement prochain.

Dîner chez le ministre de la Police avec mylord Wellington et une société nombreuse. J'ai causé raisonnablement avec M. le duc de Doudeauville, qui est d'une grande et noble impartialité.

Le 3. — Dégel complet, mauvais jour — disposition triste, découragement; sentiment d'incapacité absolue. Je suis mal partout et en tout. Je parle et j'agis sous l'influence d'un sentiment variable qui me pousse et que je ne maîtrise pas. Il n'y a aucune force de raison. Je suis disposé à voir tout comme perdu, parce que je suis perdu à mes propres yeux, que je me sens anéanti.

Soirée chez M. Monnier. Discussion sur la loi de recrute-

ment. On veut que la Chambre vote annuellement la levée des soldats, comme celle de l'argent. C'est là une conséquence du principe démocratique. C'est la Chambre qui composera et réglera l'armée. Elle ne sera pas seulement maîtresse du gouvernement, elle fera la paix ou la guerre. On convient aujourd'hui tout haut de cette conséquence que le gouvernement doit être dans la Chambre, et cette idée plaît, loin de faire reculer.

Conversation avec M. Molé sur la marche et la direction des affaires. « Il faut, dit ce ministre, que le gouvernement fasse toutes concessions qu'il peut faire sans sortir de la Charte; mais ensuite défendre le terrain avec la plus grande force. » Mais où est cette limite précise que la lettre de la Charte détermine? La démocratie est dans la Charte comme la monarchie. On peut vouloir fortifier le premier de ces éléments aux dépens de l'autre, en disant toujours qu'on est dans la Charte. Les concessions faites au parti libéral appellent encore des concessions. Le principe avoué, il faudra subir toutes les conséquences jusqu'à ce que la monarchie n'existe plus.

Le 4. — Temps doux. Journée de langueur, incapacité d'attention soutenue; tendance au monde extérieur. Besoin de calmer la souffrance ou l'impatience nerveuse par le mouvement. État opposé à tout développement intellectuel.

J'ai pensé au moyen de combattre les doctrines antimonarchiques par des articles de journaux qui feront ressortir les principes d'un gouvernement, fondé sur une autorité nécessaire en montrant le vide et les sophismes des théories populaires, qui fondent le gouvernement sur les intérêts, ou les opinions des masses représentées par quelques individus, ou sur une prétendue raison publique.

Nulle société ne peut s'établir ou se conserver sans la justice, et la justice, comme dit Bossuet, n'a de soutien que l'autorité ou la subordination des puissances. Cet ordre est le seul frein de la licence. « En ce temps il n'y avait point de roi en Israël, et chacun faisait ce qu'il trouvait à propos. Dans chaque pays, à chaque époque, lit-on dans les *Archives philosophiques,* etc., il existe un certain foyer, où se prépare, pour ainsi dire, et d'où se répand la vie qui doit animer la société tout entière, déterminer son caractère et décider de

son sort. Placé tantôt dans les institutions domestiques, tantôt dans les institutions religieuses, ce foyer est aujourd'hui dans les institutions politiques. C'est là que tous les peuples de l'Europe se verront successivement amenés à l'établir. C'est dans les institutions politiques que la famille comme l'État, la religion comme la morale puiseront désormais leur forme, leur tendance, leur énergie. »

Voilà une prophétie nouvelle, fondée sur un dogme assez hardi, assez extraordinaire pour qu'il valût la peine de l'appuyer soit sur quelques preuves historiques ou sur l'expérience des temps et des lieux, sur des preuves de raisonnement fondées à priori sur la nature des choses, de l'homme et des sociétés. C'est ce que dédaignent de faire nos chefs de la nouvelle doctrine ou cabale politique, qui prétendent régir les peuples et les gouvernements au nom d'une certaine opinion qu'ils appellent *raison publique*, dont ils se constituent les organes ou les interprètes exclusifs. Le procédé de ces nouveaux sectaires politiques, le même que celui de tous les sectaires, consiste à partir d'hypothèses ou de principes de convention ou de termes artificiels, dont on construit arbitrairement la valeur, et d'où l'on déduira ensuite très énergiquement et logiquement tout ce qu'on voudra ou tout ce qu'on y aura mis en faisant abstraction des faits ou des données réelles prises dans notre nature morale ou physique par l'observation, etc... Les chefs dont il s'agit sont des hommes à imagination forte. Quelques-uns éblouissent les esprits faibles par la singularité des résultats qu'ils présentent avec une assurance qui en impose. Préoccupé des applications d'ingérence de leur théorie, on ne songe pas même à leur demander compte de leurs principes. On semble redouter l'arme de leurs sophismes; on cherche, ce semble, à les apaiser; on espère qu'ils feront grâce à tels projets de lois. Personne ne se sent le courage d'aller les attaquer jusqu'au centre de leur domination, et ils avancent, poussant toujours la chaîne des conséquences particulières dont on a l'air d'avoir concédé les principes, et, si l'on se récrie sur ce que telle conséquence particulière présente de nuisible ou de funeste à l'ordre politique établi, ils répondent avec tout l'orgueil des doctrines : « Ce n'est pas notre faute, c'est celle du raisonnement, dont il faut bien que vous subissiez toutes les conséquences tant que vous

n'aurez pas renversé le principe, — ce dont nous vous donnons le défi. » Acceptons ce défi, et prenons l'engagement de ramener chacune des conséquences à son principe, en demandant à chaque principe d'ou il vient, quelle est sa légitimité ou son titre de créance.

Il faut convenir que nos chefs de doctrine ont eu de grands avantages à la tribune publique, où l'on discute les projets de loi. Là, on n'est pas à l'Académie. On n'est pas lié pour argumenter sur des principes théoriques mais pour traiter d'après certains principes des questions particulières dont on s'occupe exclusivement. Les théoriciens ont leurs règles qu'ils appliquent à tout et d'où ressortent des solutions toutes faites, uniformes, pour chaque cas spécial et très bien déduites des principes.

Ceux qui attaquent par les conséquences isolées, en se plaçant dans un autre point de vue, n'effleurent pas même les théories, qui sortent triomphantes de chaque épreuve et avec un degré de plus d'activité et de force, acquise par les questions ultérieures. Ainsi s'affermissent de plus en plus ces doctrines, qui sont parvenues déjà à un ascendant tel qu'elles ne déguisent plus le but où elles tendent, qui est la destruction de tout principe monarchique ou la substitution d'un gouvernement populaire, représentatif, à celui de la Charte. Ce dessein s'est montré dans la discussion de la loi sur la liberté de la presse, et il paraîtra avec une hardiesse croissante dans toutes les questions qui s'agiteront encore à la Chambre. On doit s'y attendre. Néanmoins il ne faut pas compter de voir aucune discussion s'établir sur des principes, parce que les députés appelés à faire des lois sur des objets spéciaux d'intérêt public les plus pressants ne peuvent ni ne doivent pas perdre de temps en discussion de théories, et, quand il faut marcher, en venir toujours aux spéculations abstraites sur l'origine ou les principes du mouvement.

Il faut donc remercier l'auteur de l'article de politique spéciale des *Archives philosophiques* de nous fournir une occasion de discuter les principes de ces mêmes doctrines, que ses cosectaires expriment si dogmatiquement et appliquent à la tribune publique avec un succès d'amour-propre, si heureux pour eux et si dangereux pour nous. Ne laissons pas échapper une occasion si précieuse pour traduire au tribunal de l'expé-

rience et de la raison des hypothèses qui font tant de bruit et nous menacent de tant de maux. L'adresse de la Chambre au roi annonce l'intention d'une sorte d'initiative contraire à la Charte. La Chambre se met dans une sorte d'égalité avec le roi. Comme lui, elle veut parler à la nation, ajouter aux paroles royales et faire aussi ses promesses, provoquer l'opinion, faire naître des vœux indiscrets.

— Il faudrait me résigner à l'insignifiance au dehors pour trouver la satisfaction au dedans et ne pas tant m'agiter en vain. L'amour-propre trompé est la source de tout mon mal. Le monde me fait encore illusion. Je souffre sans espoir du dehors, il faudrait chercher ailleurs des consolations et de la force.

Les 6, 7 et 8. — Température douce le 7. J'ai été occupé de la rédaction très laborieuse d'un article de journal sur l'ordre et la liberté contre les doctrines libérales. Je devrais renoncer à des compositions qui me tourmentent et rendent ma vie malheureuse sans succès.

Le 7 janvier a été surtout une journée d'accablement, de découragement et d'incapacité. J'ai renoncé à aller au Conseil d'État pour un travail dont je ne suis pas venu à bout.

Du 8 janvier au 12 février. — J'ai été dans un état continuel de tension et d'effort d'esprit sur le sujet du travail politique que je me suis donné, tournant laborieusement dans le même cercle d'idées et m'agitant en vain pour en tirer quelque chose et avancer.

En attendant j'ai négligé tous mes devoirs. Je me suis enfermé dans une spéculation qui, se liant au monde des affaires, m'en donne tout le tourment sans aucun charme. L'hypocondrie s'en mêle. Je n'ai plus aucune impression agréable dans la vie. Rien ne me réussit. J'ai été, dans cet intervalle, tourmenté par une maladie grave qu'a éprouvée mon fils. Cet événement a accru encore mon état nerveux.

FÉVRIER

Le 12. — Après quelques jours d'un travail assidu et forcé, j'ai terminé un long discours sur le règlement de la Chambre,

qui a échoué par la manière dont il a été lu par M. Blanquart de Boilleul (1).

* *Paris, le 18.* — Par le plus beau jour du monde et la douce température du printemps, je suis parti pour Versailles, à 10 heures et demie du matin. J'ai senti se ranimer mon existence, qui était comme éteinte depuis bien des jours : j'ai éprouvé quelque expansion à la place d'une concentration habituelle; des impressions plus heureuses du dedans et du dehors ont remplacé ces funestes impressions internes, qui absorbent mon existence, et l'ont rendue si misérable, depuis plus d'un mois, que le néant eût été bien préférable. Mais ce n'est peut-être là qu'un éclair : en rentrant dans le monde des affaires, je vais reprendre ma chaîne, ma concentration, mon embarras, mon état de gêne et de souffrance. Je ne domine aucune impression ni aucune idée, tant que je suis obligé d'être en dehors.

Quelquefois un éclair de réflexion vient me montrer combien tout ce qui me préoccupe, ou m'absorbe, en vaut peu la peine; mais la réflexion ne détruit pas le sentiment ni l'instinct, elle ne nous met pas au-dessus de certaines impressions.

Aucun homme n'a été peut-être organisé comme moi, pour reconnaître la subordination de l'état moral à un état physique donné. Les variations brusques par lesquelles passent successivement toutes mes facultés sont certainement bien spontanées, et tout ce qui est spontané est organique ou machinal, quand ce seraient les élans du génie.

L'âme ne voit maintenant qu'au travers de certains organes qui lui servent de milieu. L'état de ces organes détermine la manière dont elle voit hors d'elle, ou même dont elle sent son existence; et les efforts qu'elle déploie, son activité, ne changent rien à son mode fondamental d'aperception ou de sentiment.

* *Du 20 février au 1er mars.* — Dans cet intervalle j'ai eu quelques bons moments, et mon état physique et moral s'est un peu amélioré. Le resserrement épigastrique et la dispo-

(1) Pris du trac au moment de monter à la tribune, Maine de Biran priait d'ordinaire un de ses collègues de lire son discours à sa place.

sition hypocondriaque se sont un peu amendés; mais aussi l'expansion et le penchant aux distractions du dehors se sont accrus. Je suis souvent dans ces dispositions extrêmes et opposées; il n'y a pas d'équilibre dans mon être; je suis absorbé par le moindre travail, je me tends, je fais effort, je me préoccupe pour une lettre d'affaires, une simple note, comme s'il s'agissait des choses les plus graves; rien n'est plus contraire au succès.

MARS

Le 1er. — Dimanche, après avoir employé la matinée à la correspondance et aux lectures politiques, je suis sorti à pied à 3 heures. J'ai été faire une visite au bon ministre de l'Intérieur; de là chez l'abbé de Montesquiou, avec qui j'ai eu une bonne heure de conversation intéressante sur la situation politique. Il pense et sent comme moi sur la marche actuelle du gouvernement, qui me paraît opposée directement aux principes monarchiques. Le soir, je me suis rendu chez le ministre de la Police, que j'ai trouvé réuni avec M. Pasquier et quelques collègues. Il a été question de politique générale. J'aurais voulu et dû parler, et j'ai resté, comme à l'ordinaire, dans mon timide silence. C'est toujours le même point de vue étroit, les mêmes manières de rapporter à une seule cause, la moins influente de toutes, les difficultés du gouvernement du roi et l'embarras des affaires. L'action des ultra-royalistes et les passions qu'ils entretiennent dans le reste de la nation, les intérêts matériels ou d'amour-propre qu'ils inquiètent, voilà où les ministres voient tout le danger.

La conversation des deux personnages influents, auxquels applaudissaient des députés timides, a roulé uniquement sur ce sujet. J'avais des choses bonnes et utiles à dire là-dessus, mais il m'a été impossible d'entrer dans la conversation. Supposez que les ultra-royalistes n'existent plus, croit-on qu'il n'y aurait plus de difficultés pour rétablir la monarchie? Sont-ce les *ultras* qui entretiennent cet esprit d'agitation répandu partout, ces passions personnelles qui poussent chaque homme à sortir de sa sphère, cette haine de pouvoir, cet amour désordonné d'une égalité opposée à toute subordination sociale, cette tendance générale à la démocratie qui menace de tout envahir?

Les *ultras* ôtés, la société en sera-t-elle mieux organisée ou constituée, comme elle doit l'être, pour que le repos et l'ordre existent? En sera-t-on plus religieux, plus moral? Tout au contraire, il y a dans ces exagérations royalistes un côté, dont le gouvernement pourrait tirer parti, pour ramener la majorité de la nation au système d'une monarchie modérée et constitutionnelle qui nous convient. Il est aisé de prouver, par exemple, que les ultra-royalistes ont empêché généralement que le jacobinisme l'emportât dans les dernières élections, tantôt en se réunissant au parti modéré comme à Paris, tantôt en effrayant les libéraux qui, pour les écarter, se sont ralliés au parti du gouvernement. Mais il faudrait pour cela qu'il eût sa ligne bien fixe, également éloigné de la démocratie et de la monarchie absolue, qu'il ne s'appuyât pas sur le parti opposé aux ultra-royalistes, c'est-à-dire sur des hommes qui tiennent exclusivement aux principes qui ont fait la Révolution, qui aiment ces principes et veulent les perpétuer. Il faudrait que le gouvernement eût une *direction royaliste*, c'est-à-dire qui tendit à maintenir la monarchie en France. Le ministre de la Police (1) est l'homme aux expédients. Comment réprimera-t-il l'influence démocratique dans les élections? La chose lui paraît toute simple : il s'adressera à tous les procureurs, notaires, greffiers de chaque canton; il donnera aux uns des morceaux de ruban rouge, aux autres des places dans les lycées pour leurs enfants.

Voilà un beau moyen pour dominer l'influence démocratique dans les élections : Donner plus d'importance aux chefs de la démagogie, à ces hommes incapables de s'élever à quelque sentiment désintéressé, ennemis-nés de tout ce qui est monarchique, de tout ce qui sort de leur triste sphère, animés des plus misérables passions de haine, de jalousie non seulement contre les anciens nobles mais contre tout ce qui ressemble à l'aristocratie soit ancienne, soit nouvelle. Je conçois bien qu'on puisse faire une république par de tels moyens, mais pour établir une monarchie, pour lier le présent au passé, pour faire revivre les causes de notre illustration, de notre prospérité ancienne, il faudrait, je crois, des moyens opposés. Nos hommes à expédients sont juste aux antipodes de la monarchie.

(1) Fouché, un excellent ministre de la IIIe République *avant la lettre*.

Pourquoi le gouvernement du roi ne préfère-t-il pas l'influence des royalistes à celle de la démocratie? Pourquoi ne fait-il pas autant d'efforts pour réunir à lui les hommes qu'il sait bien vouloir sincèrement la monarchie? Une forte aristocratie peut seule étouffer le principe destructeur des sociétés, arrêtant l'explosion de cette population inférieure, que le gouvernement actuel tend au contraire à favoriser.

* *Du 1er au 7* (1). — Température douce, pluie et vent; tempête violente le 3. J'ai été actif et dispos, les deux premiers jours, et je suis retombé le 3 dans un état de malaise, de langueur et de dégoût général. Le vent qui souffle a une influence singulière sur toute ma manière d'être. Je vais toujours tournant dans le même cercle d'idées politiques, qui doivent entrer dans la brochure dont je m'occupe, depuis deux mois, avec si peu de succès (2).

Je veux être à la fois au monde extérieur et à mes idées; je ne réussis à être ni à l'un ni à l'autre. Je suis empêché en tout, je me mets dans un état d'effort, je me crée des résistances ou plutôt les résistances viennent de mon organisation faible, mobile, que la volonté tend vainement à fortifier ou à fixer. Les jours, les mois, les années se passent et se consument dans cette lutte difficile : « *Militia est vita hominis super terram : et sicut dies mercenarii, dies ejus.* » — « *Sic et ego habui menses vacuas, et noctes laboriosas enumeravi mihi* ». — « *Desperavi, nequaquam ultra jam vivam : parce mihi, nihil enim sunt dies mei* (3). »

* *Du 7 au 15.* — Deux jours de printemps, pendant lesquels j'ai senti mon existence se ranimer. — Tout le reste du temps : pluie, tempête, abattement extrême, mobilité nerveuse, intervalle de découragement, travail difficile. — Je fais un écrit politique, comme Pénélope faisait sa toile. Mon imagination est éteinte, et il faut de l'imagination, c'est-à-dire un certain

(1) Le *Journal intime*, à l'exception de trois ou quatre lignes seulement, est reproduit dans toute son étendue, pour les mois de mars et d'avril.

(2) Il est question ici d'un écrit sur *l'Ordre et la Liberté*, écrit que l'auteur destinait primitivement à un journal, et qu'il paraît avoir abandonné, avant que la rédaction en fût achevée.

(3) Job, chap. VII.

degré d'activité et de vivacité dans les idées, pour traiter un sujet quelconque, fût-il le plus abstrait possible. J'éprouve que mon imagination a tout à fait vieilli, en ce qu'il n'y a plus aucune sympathie entre les idées de l'esprit et les sentiments de l'âme. Le beau et le bon ne font plus palpiter mon cœur; je suis vieux à cinquante et un ans. Il faut se résigner et surtout renoncer à toutes les illusions du jeune âge.

* *Du 7 au 28.* — Température douce; pluie fréquente; tempête du 12 au 15. — Le théâtre de l'Odéon a été incendié le 1er mars, vendredi saint. J'ai passé tout ce temps dans la tristesse, la souffrance physique et la préoccupation d'esprit, le dégoût, les langueurs. Cette époque de ma vie est très difficile; il me faut de la patience pour me supporter moi-même. Rien ne me soutient; le monde extérieur m'échappe et s'éloigne davantage chaque jour, je le regrette, le poursuis quelquefois avec un sentiment d'impatience et de désespoir. L'idéal, qui me tiendrait lieu des pertes extérieures, n'est pas encore bien fixe pour mon esprit et mon cœur ; je manque de force et d'esprit de suite pour l'arrêter et m'y tenir. Le mouvement des affaires, que le devoir commande, m'importune et contrarie mon instinct et toutes mes facultés. Je passe à la Chambre, ou au Conseil d'État, des heures vides et tristes : mon attention erre et ne se fixe sur rien. Temps perdu ; et l'espèce de maladie de mes facultés d'attention et de réflexion en est accrue.

Je suis habituellement tourmenté du jugement que les autres portent de moi, et mécontent de moi-même, ne m'attachant à rien d'extérieur, ni guère à aucune des personnes avec lesquelles j'ai des rapports. Privé de tous les talents qui séduisent, je sens que je dois être à leurs yeux insignifiant et nul. La conscience de cette nullité est ma peine habituelle. « Ma tristesse vient surtout de ce que je ne suis pas encore dégagé des désirs terrestres; il n'y a point de paix pour l'homme livré aux choses extérieures (1). »

Je m'égare dans mes pensées; je travaille opiniâtrement à l'ouvrage politique, commencé depuis deux mois, avec l'incertitude de pouvoir le finir. Ce travail me fait sentir chaque

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

jour la déclinaison de mes facultés et je me convaincs de plus en plus de mon néant, de ce que je ne suis rien

* *Du 28 mars au 1er avril.* — Beau temps; froid sec; état nerveux. « *Dormitavit anima mea præ tædio. Confirma me in verbis tuis* (1). » La parole qui peut me vivifier ne viendra pas de moi ou de ma volonté, ni de rien de ce que je puis entendre ou recueillir du dehors. *Je suis comme un somnambule dans le monde des affaires.* Il y a des défauts d'esprit ou de cœur, qui tiennent à l'organisation intérieure, que toute notre activité ne surmonte jamais. Ces défauts se développent quelquefois, à un certain âge, et assez subitement; nous les tenons de nos parents, ils entrent dans la constitution de notre machine. C'est ainsi que j'ai le tempérament de ma mère, et je prends toutes ses habitudes, en vieillissant, comme les distractions de mon père; et cela est incorrigible, je lutte vainement.

AVRIL

* *Du 1er au 4.* — Froid sec, vent du nord desséchant. Je suis, tous ces jours, dans un état nerveux, souffrant, ennuyé, ayant un sentiment intime et radical de faiblesse. Cependant je travaille toujours, recommençant et raturant sans cesse les pages d'un écrit politique, qui est comme la toile de Pénélope, et que je désespère de finir; quand mon travail serait plus facile, que mes idées se lieraient aussi aisément qu'elles ont de peine à se coudre, comme à se produire, je ne sais si je serais assez sûr de mon fait, assez courageux pour publier.

Je suis le plus souvent faible, à un tel point que je ne puis juger de ma faiblesse; car il faut encore un certain degré de force physique et morale pour juger sa faiblesse, ce qui diffère de la sentir immédiatement. Tant que l'homme se juge, ou qu'il a le *conscium sui*, tout n'est pas désespéré pour lui. Toute notre paix en cette misérable vie doit consister plutôt à souffrir patiemment qu'à ne point éprouver de contrariété. Celui qui sait le mieux souffrir jouira d'une plus grande paix, il est vainqueur de lui-même et maître de la terre.

(1) Psaume CXV, II, verset 28.

Ce sentiment intime et continuel d'une faiblesse organique et morale, que je cherche en vain à me dissimuler à moi-même et aux autres, en essayant de prendre le ton de la force ou de l'aisance, quand je suis en présence, me compose une manière d'être artificielle, qui éloigne de moi les personnes avec qui je suis en rapport, et me laisse sans appui au dedans. Dans la solitude, que j'aime à mes heures, je m'embarrasse dans mes idées, dans des essais infructueux auxquels ne se lie aucune idée de devoir, et qui me tourmentent et me nuisent plus qu'ils ne me servent. Le reste du temps, je cherche à m'étourdir, je cours le monde et n'y trouve que le vide, et je n'ai pas le courage de changer cette manière d'exister, de chercher la paix au lieu du tumulte et d'une vaine agitation.

* *Le 5.* — Journée magnifique, journée mélancolique. Mon âme est lasse de son corps, elle l'a pris en dégoût; mais accoutumée à tout tirer de lui ou de ses affections, et ne trouvant presque rien en elle-même, elle éprouve un grand vide et semble prête à tomber dans le néant.

* *Les 6, 7, 8.* — Le printemps est déclaré; la température est chaude, la verdure fait des progrès sensibles; il ne me manque que du calme d'esprit et d'âme, et des doux loisirs pour jouir de cette nouvelle nature. Mais un trouble, un désordre extrême dans mes facultés physiques et morales, me rendent toute jouissance, tout contentement impossibles. Quand on ne jouit pas de soi-même, qu'on est immédiatement affecté de sentiments pénibles, comment pourrait-on jouir de quelque chose? Je passe avec une rapidité extrême d'un état à un autre : j'ai des éclairs d'intelligence, de bien-être moral et physique, et je retombe, l'instant d'après, dans mes dégoûts, mes misères, mes obscurités, ma timidité, mon aversion pour les hommes. J'écris un ouvrage politique, dont je m'occupe sans succès, et avec une opiniâtreté qui tient à ma disposition organique. C'est une croix que je me suis donnée, et je la porte volontairement, quoiqu'elle soit pesante et me répugne. Mais, par une disposition singulière, je cherche toujours ce qu'il y a de plus difficile, de plus embarrassé, de plus loin des routes battues, et qui ne peut m'être d'aucun avantage extérieur ou intérieur. Mon ouvrage n'est pas un ami; il m'inspire

plutôt de l'éloignement et un dégoût habituel, et pourtant je ne puis le quitter, ni faire autre chose dans le cabinet. J'attends toujours qu'une bonne inspiration m'aide à le terminer ou à l'avancer. Le temps de l'inspiration est-il passé?

* *Du 8 au 17.* — Température de printemps, beau temps, rosée le 16. Toujours même situation physique et morale, même incapacité d'attention, mêmes efforts impuissants pour avancer l'ouvrage entrepris. Je ne m'attache à rien; tout me fuit et échappe à mon imagination mobile, à ma pensée incertaine. J'ai comme un voile habituel sur l'esprit. Quelquefois le voile se lève un instant; je vois beaucoup de choses et assez nettement; je veux avancer, je crois toucher le but, le voile retombe, j'erre au hasard dans les ténèbres.

* *Le 18.* — Excellent discours monarchique du ministre des Finances sur le domaine extraordinaire. M. B... a dit à cette occasion : « Le roi est le seul qui puisse avoir une volonté, quand la loi n'en a pas. »

* *Le 22.* — Journée de misère et d'un abattement extrême. J'ai dîné chez le chancelier; je me suis trouvé dans un état de surdité momentanée; — trouble, embarras. — Je suis comme un somnambule, au milieu de ce monde gai et léger, mécontent des autres parce que je le suis de moi-même.

Du 22 au 28. — Le malaise, le trouble, les embarras organiques continuent. Pourquoi ne pas me tenir en repos? Pourquoi vouloir absolument faire *un ouvrage philosophique* (1) que personne ne lira, et qui ne ferait, dans tous les cas, pas plus d'effet que tant d'autres ouvrages savants, oubliés, et dont on ne parle pas? Pourquoi négliger tous les devoirs, sacrifier les avantages de la vie, la santé, le repos, la liberté d'esprit pour une vaine composition laborieuse, qui *est pour moi comme la toile de Pénélope?* Il semble qu'il y ait de la folie; et en effet c'est bien un peu maniaque, comme tout ce qui tient

(1). Il est probablement question ici, non d'une des compositions métaphysiques de l'auteur, mais de l'écrit sur *l'Ordre et Liberté*, mentionné, à plusieurs reprises, dans les pages qui précèdent.

à certaines habitudes de l'imagination et de la sensibilité nerveuse, qui se met elle-même spontanément dans certains états de concentration, de lutte, d'effort ou de résistance. Le genre de mes occupations et les habitudes de ma vie sont les effets et les causes de cet état nerveux de concentration, de ces efforts toujours impuissants, pas assez soutenus pour avoir un résultat. Je suis toujours à l'essai de mes forces; je n'y compte pas, je commence et recommence sans fin. Il m'est impossible de faire autrement : mon malheur et mon trouble, mon inutilité, tout vient de n'être pas commandé, ni soutenu par rien; *je manque d'idée fixe et de but.*

* *Le 26*, j'ai eu de bons moments, où je sentais tout ce qu'il y a de misérable dans nos intérêts relatifs, et la nécessité, le besoin qu'a toute âme de se rattacher à quelque chose d'absolu qui ne change pas. Mais nous ne pouvons nous défaire de ce fond de passivité, qui nous fixe dans le relatif, et fait que nous passons d'une modification à une autre. J'ai cherché, j'ai trouvé autrefois une sorte de bonheur dans le sentiment immédiat de l'existence; il faut y renoncer et chercher le repos dans le *monde des idées*. Mais est-il possible de se débarrasser de ces impressions intérieures, et de ce sentiment immédiat d'une existence pénible, agitée, où j'ai contracté l'habitude de me concentrer? Quand on est heureux, on n'a pas besoin de chercher ailleurs le contentement; quand on porte un ennemi intérieur, on tâche de le fuir ou d'y échapper, mais il nous suit et ne lâche pas prise. Avec une organisation moins sensible, moins d'habitude de s'étudier, on éviterait mieux l'ennemi. Ma vie actuellement est malheureuse, sans compensation. Nulle idée ne remplit assez mon esprit pour l'occuper et le détourner de ces impressions internes si pénibles.

* *Le 28.* — Après une matinée pluvieuse, le ciel s'est rasséréné, magnifique soirée.

J'ai été, après la séance, dîner aux Ternes, près de la barrière du Roule, chez le général Dumas. La campagne, déjà dans toute sa beauté, étale les plus douces nuances de verdure, éclairées par le soleil, dans certaines parties, obscures dans d'autres : spectacle magique! La terre exhale les

plus doux parfums. J'ai eu là quelques éclairs de ce bonheur calme, que la nature seule peut donner à ceux qui s'y livrent, et qu'on ne trouve jamais dans le monde; mais ce n'est qu'un éclair. Je me suis promené, avant dîner, dans un beau jardin, au milieu d'arbres fruitiers couverts de fleurs; j'étais gai, serein, et un homme tout nouveau. Cette soirée doit me laisser quelques souvenirs, c'est la seule bonne et où j'aie été *moi*, depuis longtemps.

Le 29. — J'ai été détourné du travail auquel j'étais enclin, mais toujours avec une difficulté qui redouble avec le temps. A midi, visite à l'école de musique de M. C... avec M. Jomard et l'abbé Gaultier. Séance de la Chambre : dégoût et irritation. J'ai été dîner chez M. Cuvier, au Jardin des plantes; promenade agréable. Ma vie se ranime à l'aspect de la verdure, en respirant un air pur et en présence de cette belle nature dont je suis loin. Le dîner, où était M. de Humboldt, a été triste; je n'ai pas trouvé ma gaieté et mon animation du jour précédent, aux Ternes; j'ai été timide et embarrassé. Il est rare que je sois placé sur mon terrain, ou que je sois assez bien disposé pour me placer convenablement sur celui des autres.

MAI

Le 1er. — Belle journée de printemps, assez d'activité et de bien-être mais toujours embarras dans les idées. Dîner chez l'abbé Morellet avec MM. Loyson et Niger, Mme de Vintimille et Chéron; gaieté, chanson après dîner.

J'ai été entraîné à parler vivement sur la dernière concession qui a été faite par le dernier gouvernement au sujet des comptes à rendre aux Chambres sur les exercices antérieurs. La Commission avait proposé un chapitre additionnel à la proposition de loi du budget, portant qu'à l'ouverture de chaque session le gouvernement rendrait ses comptes, qui seraient examinés par une commission *ad hoc* laquelle ferait son rapport à la Chambre. Dans la discussion, quelques-uns se sont élevés contre cette innovation, qui paraît éminemment propre à faire rentrer le gouvernement dans la Chambre, ou à donner à celle-ci une part directe à l'administration. Dès qu'une

Chambre qui vote les fonds se mêle tant soit peu d'administration, elle finit bientôt par l'absorber tout à fait. M. Royer-Collard a proposé un amendement à l'article additionnel de la Commission : « Les dispositions relatives aux exercices antérieurs seront à l'avenir l'objet d'une loi particulière, qui sera proposée à l'ouverture de la session. Les comptes prescrits par la loi du 27 mars 1817 seront joints à cette proposition. » M. le garde des sceaux a approuvé cette proposition, en tant qu'elle donne un objet ou un but légal et déterminé à la Commission chargée de l'examen des comptes. Puisque le gouvernement joignait à la représentation des comptes une proposition de loi, qui régulariserait les comptes antérieurs, il y aurait lieu à examiner cette proposition, à faire un rapport dans la forme ordinaire. Il y a là, outre la question financière, une question politique très grave. La Chambre reçoit les propositions de loi du roi, à qui appartient l'initiative. Elle a aussi la faculté de supplier le roi de présenter des projets de loi sur des objets, en indiquant les dispositions que la loi doit renfermer. Si la Chambre voulait qu'on statuât sur la manière de régler et de clore à l'avenir les exercices antérieurs, elle avait la faculté de supplier le roi de faire à ce sujet la proposition d'une telle loi spéciale; elle pouvait aussi se borner à indiquer au gouvernement cette innovation, si elle était jugée utile ou convenable, et attendre l'effet de l'initiation royale.

Voilà ce qui eût été vraiment constitutionnel. Mais quand le roi a présenté un projet de loi sur le budget, qui ne peut ni ne doit contenir rien d'étranger au matériel des dépenses et des recettes, introduire dans cette loi du budget, si nécessaire et si pressante, une nouvelle disposition législative qui règle tout l'avenir, prétendre par amendement assujettir le gouvernement à une forme de comptes, qu'il ne doit pas vouloir s'imposer à lui-même, c'est évidemment usurper l'initiative et porter l'atteinte la plus dangereuse à la prérogative royale.

Je n'examine plus les conséquences de cette nouvelle disposition, dont il est à craindre que le gouvernement ne se ressente plus tard, et jusqu'à quel point la Chambre s'est attribué un moyen de gouverner ou d'administrer elle-même. Je veux seulement faire connaître ce qu'il y a d'abusif et de révoltant dans la forme de l'article additionnel, que le minis-

tère vient d'adopter si complaisamment. La loi du budget, déjà retardée outre mesure, ne comporte plus de délai. On sait que son examen et sa discussion à la Chambre des pairs ne sont qu'une affaire de forme, et qu'au fond il est moralement impossible que la Chambre des pairs rejette la loi du budget, ou y fasse quelque modification, quelque retranchement, car la session est comme close par le fait, quand la Chambre des députés a voté sur le budget. La majorité ne se trouverait plus là pour recommencer, et il faudrait ajourner l'impôt. A plus forte raison le roi n'est plus dans la possibilité de refuser son consentement à des dispositions introduites ainsi d'une manière subreptice par la Chambre des députés dans une loi de budget. D'où il résulte que par le fait cette Chambre peut attirer à elle, y concentrer toute l'action législative, en mêlant au budget, tel qu'il est présenté par le roi, des dispositions propres à étendre son pouvoir ou son cercle d'influence au détriment de l'autorité royale et des droits de la Chambre des pairs, si précieux et si indispensables pour la stabilité de notre ordre politique. L'exemple qui vient d'être donné peut être considéré comme un des plus funestes qui aient encore eu lieu. La Chambre des députés vient de faire un essai de pouvoir ou d'empiétement, qui probablement ne sera pas le dernier. La Chambre des députés vient d'ordonner que le roi lui présenterait tous les ans, avant le budget, une loi spéciale ayant pour objet les dispositions aux exercices antérieurs. Je dis qu'elle a ordonné, et ce n'est pas là, en effet, une simple proposition qu'il soit libre au roi et à la Chambre des pairs d'adopter, de rejeter ou d'ajourner. En prenant l'initiative sous la forme d'un amendement, en intimant cet ordre, la Chambre s'est assurée qu'il serait transformé en loi et exécuté, et son pouvoir excède évidemment celui du roi lui-même, qui court la chance de l'adoption ou du rejet, quand il présente une loi aux Chambres. Encore quelques épreuves semblables, et tout le gouvernement appartiendra à la Chambre des députés.

* *Du 1er au 8 mai.* — Il y a en moi, en ce moment, une action vitale extraordinaire et trop forte pour des nerfs faibles. La réaction demeure toujours au-dessous de l'action, d'où résulte un sentiment d'inquiétude habituel, une agitation

singulière. Je manque tout à fait de tenue; je cherche le mouvement pour le mouvement et ne puis me fixer à rien. C'est dans cette situation morale et organique, telle que je n'en éprouvai guère jamais de pareille en ma vie, que je sens plus le besoin de reposer ma pensée sur quelque chose qui ne change pas, et de m'attacher enfin à un point fixe : l'absolu, l'infini ou Dieu. Les idées ou les sentiments religieux seraient à présent les besoins de mon esprit et de mon cœur, mais lorsque ces grands objets, seuls permanents, seuls capables de remplir l'âme, n'ont pas fait sa nourriture habituelle, combien il en coûte pour les aborder et surtout pour s'y attacher d'une manière fixe!

Je ne suis plus dupe des prestiges du monde; je méprise, au fond, toutes ses vaines agitations et les objets qui captivent les esprits superficiels et légers, qui n'ont jamais connu le sérieux de la vie; et cependant je me livre à ce mouvement par habitude, j'entre dans la sphère d'activité commune, j'en suis le mouvement; je suis mécontent, inquiet et troublé dans le monde et je serais malheureux de ne pas y être; je n'ai pas la force de m'en détacher un seul jour. Je travaille dans le cabinet, le matin, avec un empressement, une précipitation nuisibles à tout ordre et toute profondeur d'idées; l'heure de sortir arrive, et je suis tourmenté du besoin de courir, de me distraire, dans les affaires du dehors qui me répugnent. Je ne suis sérieusement ni tout de bon à rien; je veux commencer chaque jour une nouvelle vie, et je suis entraîné dans la même.

La rapidité avec laquelle s'écoulent les jours, les heures, à cette période de ma vie, me saisit d'étonnement et d'effroi quand j'y réfléchis. Aussi, j'évite d'y penser, le plus possible, et cet éloignement de moi-même est devenu comme instinctif. Pascal a bien décrit cet état où l'homme ne craint rien tant que de penser à lui. Je m'aimais autrefois beaucoup trop, je m'applaudissais de tout ce qui était en moi, je n'avais pas besoin du dehors. Aujourd'hui je me condamne et me critique sans cesse; j'aurais besoin d'être soutenu par les suffrages des autres et par leur estime, et je n'ai rien de ce qui fait le succès; je suis entouré d'hommes, qui ne m'estiment guère et n'aiment ou n'admirent rien. En tout ma vie est triste et misérable, au fond, sans espoir d'un avenir meilleur

dans ce monde : *il faut penser à l'autre*, et s'appuyer sur l'Être qui ne change pas, qui juge les cœurs et les esprits et voit tout comme il est. Je m'appuyais sur moi-même, je comptais sur mes facultés, j'espérais qu'elles s'étendraient toujours, j'attendais de grands progrès du temps et du travail ; et l'expérience m'apprend que je m'appuyais sur un faible roseau, agité par les vents, et rompu par la tempête. Nos facultés changent et trompent notre attente : nous sommes tout aussi peu fondés à croire à leur force et à leur durée qu'à leur autorité. « L'homme se fait plus de mal à lui-même, quand il ne cherche pas Dieu, que tous ses ennemis ne peuvent lui en faire (1). »

Le 10, jour de Pentecôte. — Journée magnifique de printemps; bain. J'ai fait ma correspondance, j'ai été à la messe à Saint-Thomas, ma vie était animée; activité organique plutôt que morale ou intellectuelle. Je songe à l'absolu, en me séparant du relatif. J'ai des éclairs de pensées, plutôt que des suites d'idées; le travail est toujours très difficile. Dîner à la campagne de M. Bergon, aux *Thermes*. La société ne me convenait pas. Qu'est-ce qui me convient? Le parfum des fleurs, l'air si doux, la teinte du ciel et de la verdure me font sentir des besoins nouveaux et me portent à des rêveries mélancoliques, que je suis fâché de distraire.

Le 11. — En me levant je me disais : *Nunc animo opus, nunc pectore firmo*. C'est le *pectus firmum* qui me manque tout à fait. Je me sens découragé et un sentiment pénible m'ôte toute idée suivie, toute force pour entreprendre et continuer. *Quod natum ex carne caro est, quod natum spiritu spiritus est* : Ce que l'esprit conçoit, en le déduisant de l'absolu, a le caractère absolu et immuable de son principe.

Le 12. — Beau temps, journée très animée. L'activité est pleine; sentiment de bien-être, c'est une nouvelle vie. J'ai travaillé et dicté laborieusement jusqu'à 2 heures. Comité de l'intérieur, courses et visites. Dîner chez moi avec M. Cousin. Conversation animée et très élevée sur l'absolu, la religion,

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

dont le sentiment et l'idée se développent en moi, avec une activité toute nouvelle à cette époque de ma vie, où je sens le besoin de m'attacher à quelque chose qui reste, car tout m'échappe et me fuit.

Le 13. — Journée pluvieuse; les brouillards obscurcissent ma tête comme le ciel. L'abattement est dans tout mon être. Je me sens incapable, et cependant je veux travailler, agir, dicter; je m'embarrasse dans mes phrases et mes idées. Tout est résistance, obscurité complète, invincible, tout s'enveloppe et la force développante est opprimée. Je passe avec une rapidité extrême de l'un à l'autre de ces états. Le voile se lève de dessus mon intelligence, je vois clairement dans mes idées; rien ne m'offre de difficultés; bientôt après le voile tombe; toute lumière disparaît; tout est sombre et obscur dans mon esprit; les choses les plus simples me paraissent obscures, embrouillées, etc... J'ai attendu toute ma vie des dispositions meilleures pour me développer. Je suis las d'attendre, et je suis découragé.

Il faut bien que les mêmes idées restent virtuellement en puissance, comme les meubles de ma chambre restent quand je ne les vois pas, ou qu'il fait nuit. Il y a une obscurité, un enveloppement d'idées, invincibles à toute l'activité de l'esprit, quand les conditions organiques manquent. Si je restais en repos, en attendant la lumière, il se peut bien qu'elle ne vienne pas spontanément, ou du moins elle viendrait plus tard et plus rarement; mais il faut deux choses : les conditions organiques et l'activité qui s'en sert à propos et bien; avantage de la solitude et du loisir qui permet d'attendre le moment et d'en profiter.

Le 17. — Mort du prince de Condé. Recueillement religieux près de son cercueil. « Mon âme toute répandue dans les sens, toute agitée par ses passions et tout occupée des choses extérieures se rend incapable des opérations intérieures de Dieu » (1). *Est deus in nobis.* Ceux qui sont comme assourdis par les bruits du dehors ne peuvent entendre la vérité qui les instruit au dedans : et ils ne conçoivent pas qu'il y ait une

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

telle vérité! Tout ce qui ne frappe pas les sens externes est nul pour eux; ils n'y mettent aucun prix, n'y attachent aucune idée de réalité.

J'ai été affligé et impatienté aujourd'hui d'entendre le doyen de la littérature française (1) à l'âge de quatre-vingt-onze ans, avec toute sa raison, nier formellement qu'il y ait quelque réalité, quelque cause intelligible hors du monde sensible. Les défauts naturels comme les mauvaises habitudes contractés par l'esprit dans sa force, ressortent encore plus dans l'âge avancé.

J'ai fait ma correspondance le matin jusqu'après 10 heures et je me suis habillé ensuite pour aller au Château. C'est un jour de vie assez bonne, mais toute extérieure. J'ai vu tous les princes, et j'ai été content de leur accueil. Monsieur (2) m'a témoigné assez de bienveillance, mais il n'est pas content, comme de raison, de la marche suivie. C'est, m'a-t-il dit, une ligne bien dangereuse. Je lui ai témoigné que je pensais comme lui. Je compte sur votre dévouement, m'a-t-il dit, et dans l'occasion nous pourrons l'éprouver. Je suis sorti ému de cette conversation. J'ai été faire visite à M. Pozzo di Borgo, ministre de Russie, avec quelques collègues. Il nous a parlé de la politique de l'Europe d'une manière très intéressante. La civilisation s'avance, nous a-t-il dit; elle a déjà pénétré dans la Turquie et suffira pour refouler ce gouvernement en Asie. Les souverains de l'Europe adopteront un plan commun dans un prochain congrès pour s'opposer chacun dans leurs États aux progrès menaçants du jacobinisme, ou du système de liberté ou d'indépendance, ennemis de toute autorité, de tout gouvernement légitime.

Le 23. — Visite au roi.

Le 24. — Le temps a changé le 19 et s'est remis au beau. Vent du nord frais. Je ne change plus sensiblement quant à mes dispositions intérieures qui sont toujours tristes et à mes facultés intellectuelles, toujours embarrassées, toujours précipitées, tantôt extrêmement lentes et comme voilées d'un nuage. Il y a certainement une cause organique de ces dis-

(1) L'abbé Morellet, encyclopédiste et sceptique.
(2) Le frère du roi, le futur Charles X.

positions constantes à la tristesse et de cette obscuration intellectuelle. Cette cause s'est développée par le progrès de l'âge, et lorsque je pense aux habitudes et au caractère moral de mon père et de ma mère surtout, je comprends qu'ils m'ont transmis des causes d'imperfection que toute ma volonté ne peut changer.

Le 21. — J'ai fait une partie de campagne avec M. d'Allemagne. Parti avant neuf heures du matin; déjeuner à Marne, visite à Saint-Cyr, promenade dans le parc de Versailles et de Ville-d'Avray. Dîner chez les d'Allemagne. J'ai été très animé, heureux de vivre, de respirer un air pur dans ces beaux lieux. Je me livrais à mes impressions sans contrainte. J'étais heureux d'être dans une compagnie sans gêne. On n'est pas difficile pour la société quand on porte le bonheur en soi et qu'on est à soi-même bonne compagnie. J'ai souffert de coliques dans la journée, influence d'un air très vif et très pur. Malaise dans la soirée; rentré à Paris à 8 heures. J'ai fait visite au ministre de la Marine.

Je suis toujours occupé, à part moi, d'un travail que je prépare sur les idées psychologiques et morales, mais il n'y a rien de suivi dans le travail d'un jour à l'autre. Je suis trop distrait pour lier une longue suite d'idées; mon point de vue change sans cesse sur l'ordre, mais non sur le fond du travail.

Du 21 au 25. — Chaleur, beau temps. J'ai toujours la conscience d'une faiblesse radicale et d'une grande mobilité, entretenue par ma manière de vivre, le mélange de la vie affairée et studieuse.

Le 26. — Obsèques du prince de Condé. J'y ai assisté avec mes collègues députés. Parti du Palais-Bourbon à 9 heures du matin jusqu'à 5 heures et demie. Émotions et distractions. Oraison funèbre de l'abbé Frayssinous. Journée perdue pour le travail.

J.-J. Rousseau a fait la poésie de la conscience morale. Je voudrais en faire la théorie.

* *Du 26 mai au 6 juin.* — Le plus grand tourment de ma vie actuelle, c'est de ne sentir mon existence soutenue, ni

au dehors par une considération, un intérêt marqué de la part des personnes avec qui je vis; ni au dedans par la confiance dans mes facultés, ou par un exercice agréable d'aucune de ces facultés. Chaque jour j'éprouve, au contraire, que cet exercice est plus pénible, et que, m'efforçant beaucoup, je ne parviens à atteindre aucun but qui me satisfasse. Je compose un ouvrage de philosophie sur les idées morales, avec des idées que je lie laborieusement, qui me frappent tantôt comme élevées et nouvelles, tantôt comme triviales, mais je ne sais pas encore si je parviendrai à *fermer mon cercle* et à terminer une composition, qui soit digne de paraître en public : je n'y ai pas de confiance (1).

Ne trouvant en moi, ni hors de moi, dans le monde de mes idées ni dans celui des objets, rien qui me satisfasse, rien sur quoi je puisse m'appuyer et qui me procure quelque satisfaction, je suis plus enclin, depuis quelque temps, à chercher dans les notions de l'être absolu, infini, immuable, ce point d'appui fixe, qui est devenu le besoin de mon esprit et de mon âme. Les croyances religieuses et morales que la raison ne fait pas, mais qui sont pour elle une base ou des points de départ nécessaires, se présentent comme mon seul refuge, et je ne trouve de science vraie que là précisément où je ne voyais autrefois, avec les philosophes, que des rêveries et des chimères.

Ce que je prenais pour la réalité, pour le propre objet de la science, n'a plus à mes yeux qu'une valeur purement phénoménique; mon point de vue a changé avec mes dispositions et mon caractère moral. J'aime à me dire que c'est le perfectionnement d'une partie de mon être, qui compense les pertes d'autres facultés; mais je l'espère, je le crois, et n'en ai pas la conscience. Tout ce par quoi je sentais immédiatement le plaisir d'être, d'exercer des facultés et des forces vivantes a disparu; je ne connais plus que le sérieux de la vie, dont je cherche vainement à me distraire.

(1) L'ouvrage de philosophie morale dont il est ici question paraît n'avoir jamais été achevé, il en subsiste des fragments. Ernest Naville les a publiés sous le titre : *Fondements de la morale et de la religion*.

JUIN

* *Les 6 et 7.* — État habituel et alternatif d'abattement et d'excitation, de confiance et de découragement. — On vieillit; on a le sentiment radical de faiblesse, d'atonie, de malaise qui tient au progrès de l'âge, et on se dit malade, on se berce de l'idée que cet état pénible tient à quelque cause particulière, dont on espère se guérir comme d'une maladie. Vaines imaginations! La maladie, c'est la vieillesse, et elle est misérable; il faut s'y résigner. Le sentiment pénible peut seulement s'affaiblir plus ou moins, à mesure qu'on s'éloigne davantage des impressions de la jeunesse et qu'on en perd le souvenir; car c'est précisément le contraste qui nous rend si malheureux dans le passage d'un âge à un autre, par le sentiment que nous vieillissons. Quand nous sommes vieux, c'est-à-dire tout à fait morts à la jeunesse, nous ne sommes plus aussi malheureux.

On dit que, si les hommes deviennent religieux ou dévots en avançant en âge, c'est qu'ils ont peur de la mort et de ce qui doit la suivre dans une autre vie. Mais, j'ai, quant à moi, la conscience que, sans aucune terreur semblable, sans aucun effet d'imagination, le sentiment religieux peut se développer à mesure que nous avançons en âge : parce que les passions étant calmées, l'imagination et la sensibilité moins excitées ou excitables, la raison est moins troublée dans son exercice, moins offusquée par les images ou les affections qui l'absorbaient; alors Dieu, le Souverain Bien, sort comme des nuages; notre âme le sent, le voit, en se tournant vers Lui, source de toute lumière; — parce que, tout échappant dans le monde sensible, l'existence phénoménique n'étant plus soutenue par les impressions externes et internes, on sent le besoin de s'appuyer sur *quelque chose qui reste et qui ne trompe pas*, sur une réalité, sur une vérité absolue, éternelle; — parce que, enfin, ce sentiment religieux, si pur, si doux à éprouver, peut compenser toutes les autres pertes. La crainte de la mort ou de l'enfer n'a rien de commun avec ce sentiment et se trouve au contraire en opposition directe avec lui.

Du 8 au 25. — Chaleur et sécheresse soutenue. J'ai été occupé de ma composition jusqu'au 15 sans avancer beaucoup. Parti le 16 au matin pour une tournée en Normandie, Rouen et le Havre, avec M. Becquey, directeur général des ponts et chaussées. Je décrirai ce voyage en examinant en quoi il m'a été utile pour le physique et le moral, ce qui mérite attention.

Mon extrême défaut, c'est la mobilité en tout. Il faut profiter des moments lucides et arrêter sa pensée, sa règle de conduite; ce qui convient le mieux à son caractère, à ses dispositions habituelles et lorsqu'on vient à changer de goûts, de désirs, d'idées, considérer cela comme des aberrations de la règle ou du type constant, auquel il faut ramener toute la vie. Ce type m'a toujours manqué : ce qui me convient un jour ne me convient pas l'autre jour; les idées que j'ai maintenant et que j'aperçois clairement me semblent préférables à celles que j'ai eues auparavant et qui ne me frappent plus de la même manière. Je n'ai pas de *moi fixe* qui serve de régulateur. Il y a longtemps que je me suis dit cela. J'ai fait souvent des efforts pour qu'il en soit autrement et je suis sans cesse entraîné. Les voyages me conviennent parce qu'ils font changement.

Celui-ci m'a donné un surcroît d'activité extérieure et du mouvement d'imagination qui se manifeste au dehors mais qui contrarie mes études et habitudes intérieures. J'ai cédé à cette impulsion en arrivant à Paris, et j'ai quitté mon travail pour les affaires et la correspondance. La chaleur seconde ce mouvement.

Le 27. — Jour le plus chaud (vingt-sept degrés). J'ai été dîner à Ville-d'Avray chez M. de Cazes. Fatigue inutile; agitation, malaise, somnolence, accablement le soir.

Le 28. — Orage dans la nuit; en me levant, incapacité, dégoût, mobilité nerveuse. J'essaie vainement l'empire de la volonté.

Les 29 et 30. — Même situation, mobilité excessive, passage rapide d'un état d'abattement à une activité momentanée. Ma pensée va comme ma vie par soubresauts, il n'y a rien de suivi. Que je suis fatigué de la tyrannie de ce corps, de ces misérables nerfs qui me font la loi!

J'ai interrompu mon travail sur la morale pour répondre à des objections de M. Stanfer sur mon principe de causalité. J'ai eu cet excellent homme à dîner le 30 juin. J'aime à l'entendre parler de la morale de Kant. Beau parallèle de cette morale avec celle de l'Évangile, celle de Fénelon, de Pascal, etc..., de tous les philosophes qui reconnaissent le vide et l'impuissance de la raison humaine et de toutes les facultés *cognitives*.

* Il faut agir, pratiquer la loi morale dans toute sa pureté, pour avoir en soi quelque chose de supérieur à la science. J'ai un sentiment intime de cette vérité ; la science m'importune et ne me donne plus la moindre confiance. Est-ce l'âme qui sent, pressent une autre destinée? Est-ce la vie qui décline et dont l'activité s'éteignant ne permet plus à l'esprit ni au cœur de rien embrasser avec une certaine chaleur?

« Celui qui apprécie les choses selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, et non d'après ce que les hommes en pensent, ou en disent, est véritablement sage. »

* *La religion résout seule les problèmes que la philosophie pose.* Elle seule nous apprend où est la vérité, la réalité absolue; elle nous dit aussi que, jugeant les choses sur le rapport des sens ou d'après nos passions, ou même d'après une raison artificielle et de convention, nous vivons dans une illusion perpétuelle. C'est en nous élevant vers Dieu, en cherchant à nous identifier avec lui, par sa grâce, que nous voyons et apprécions les choses comme elles sont. Il est certain que le point de vue des sens et des passions n'est pas du tout celui de la raison humaine, encore moins celui de cette raison supérieure, qui, assistée du secours de la religion, plane sur toutes les choses de ce monde. Les arguments sceptiques contre la réalité intelligible des choses ne peuvent s'étendre à ces trois points de vue; s'ils attaquent l'un, ils peuvent servir même à confirmer l'autre.

JUILLET

Du 1er au 6. — J'ai des intervalles de force et de timidité d'idées dans un état habituel d'affaissement et de langueur. J'observe que plus le relâchement nerveux a été marqué, plus

les moments de réaction sont animés et amènent un sentiment vif et agréable de l'existence; mais ce ne sont que des moments. L'état continu des hommes les plus forts et les mieux équilibrés ne peut être aussi heureux que les intervalles de réaction dans l'homme maladif et faible.

Voilà deux jours que j'éprouve de ces bons moments, en disant : Il semble que je domine la machine, que l'esprit plane sur la matière et s'est rendu maître de l'organisation, mais c'est évidemment l'état organique qui favorise le déploiement de cette force vivante de l'esprit. Les hommes qui sentent le moins la tyrannie de leur corps sont les plus disposés à croire qu'on peut toujours s'en rendre maître et planer par la pensée sur les effets organiques. Moi-même, je le crois ainsi dans mes bons moments; quand on est sain de corps, on ne conçoit pas l'état de maladie, et, de même, quand on est sain d'esprit, le voile se lève, la raison voit tout au net, tout à sa place, et il ne semble pas que cet état doive changer, mais peu d'instants après les idées s'embrouillent ou s'obscurcissent. Les sentiments s'émoussent, on fait de vains efforts pour se maintenir au ton, surtout quand on est avec les autres, qu'on craint de se montrer tel qu'on est, ou qu'on se sent dégoûté, mécontent. Je pensais ce soir, à part moi, que la solitude est heureuse dans certains cas, parce qu'on peut être maussade impunément et sans le montrer aux autres, mais qu'elle a aussi ses inconvénients et ses dangers à cause du laisser-aller qu'elle favorise et rend habituel.

* *Du 6 au 11.* — J'ai été occupé, jusqu'au 10, de ma réponse aux objections de M. Stapfer sur la causalité (1). Il me semble toujours, pendant que je travaille, que le voile va se lever et je fais des efforts, je me prépare à voir. Quand je suis arrivé au bout, je n'y vois pas mieux qu'auparavant; le voile reste, et c'est comme si je n'avais rien fait.

Il serait temps de se désabuser et d'en finir, en me disant que je ne puis plus trouver ni voir ce que je n'ai pas vu jusqu'ici, et chercher pourquoi les recherches sont inutiles. Cela ne vient-il pas de ce qu'on ne sait pas bien ce qu'on demande?

(1). Le premier éditeur de Maine de Biran, Victor Cousin, a publié cet écrit dans les *Œuvres philosophiques de Maine de Biran*.

Je me prépare à un voyage en Périgord. J'ai déjà le mouvement et l'étourdissement du voyage, je ne suis plus en moi. J'en vaux mieux aux yeux des autres et moins à mes propres yeux. Rien ne dépite autant l'homme réfléchi que de se voir désapprouvé ou dédaigné dans le monde précisément par les qualités qui font sa valeur réelle de conscience ou par lesquelles, ayant l'estime de son âme, il méritait celle des autres âmes. Le monde fait cas des qualités spéciales qui conviennent à telle situation, telles circonstances du moment. Quand on ne veut que s'amuser et passer le temps dans un cercle, on n'a que faire des qualités estimables d'un homme, et celui qui apporte la gaieté, le brillant et quelquefois la malignité des propos sera le mieux venu : il en est de même de chaque état ou situation dans la vie; on demande à celui qui remplit telle fonction d'avoir les talents ou les qualités spéciales qui conviennent; et on l'estime en proportion, sans songer que ces qualités sont souvent opposées à celles qui constituent le fond de l'homme estimable. Celui qui se trouve appelé par ses circonstances à jouer dans la société un rôle disproportionné avec les qualités par lesquelles il vaut quelque chose à ses propres yeux, et qui se voit par là même objet de dédain, est dans la situation la plus pénible. Ce sont ces contrastes qui jettent souvent de l'incertitude sur les lois morales elles-mêmes, en mettant l'opinion à la place de la conscience.

« L'opinion, comme dit Pascal, a ses heureux et ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres, ses fous, et ses sages (1). » Mais, est-il vrai qu'elle remplisse ses hôtes, ou ceux qui ne veulent se loger qu'à son enseigne d'une satisfaction beaucoup plus pleine, plus entière que la raison? Je ne pense point ainsi. La satisfaction qui vient d'opinion, comme tout ce qu'on appelle jouissance d'amour-propre, tient à un principe de notre nature tout différent de celui de l'estime ou de l'approbation intérieure de la conscience. Il y a, à cet égard, même différence qu'entre la subjectivité relative et l'objectivité absolue, dans le monde des idées. Le type du bon moral est un et ne fait que se répéter;

(1) *Pensées*. Faiblesse de l'homme. Le texte de Pascal que Biran commente est celui-ci : « Et rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine et entière que la raison. »

l'opinion varie, elle approuve ou condamne tour à tour les objets tels qu'ils sont.

C'est dans le monde moral que cette distinction est, en effet, le plus marquée. Les insensés ou les maniaques se repaissent de leurs chimères sans s'apercevoir des réalités qui sont sous leurs yeux, sans pouvoir ou vouloir y donner attention. De même on peut vivre au milieu des prestiges de l'opinion et s'en enivrer, la conscience morale peut être étouffée ou absorbée dans le tumulte des passions ou des opinions; mais il faut bien se garder de croire que l'homme éprouve ainsi une satisfaction, une sécurité ou un bonheur du même genre que celui qu'il trouverait en lui-même, en s'attachant à la réalité du devoir, du juste, du bon moral, ou dans la conscience de la perfection à laquelle il tendrait.

On ne se sent pas malade, et on a néanmoins un sentiment pénible de l'existence, quand le corps n'est pas disposé et que la perfection organique n'est pas remplie. De même, on peut être content par les biens imaginaires, et le fond de l'âme n'est pas tranquille, parce qu'on est hors de la perfection morale : il ne saurait y avoir de paix et de bien réel que dans l'ordre ou dans l'accord et l'harmonie de toutes nos facultés.

« La justice et la vérité, dit Pascal, sont deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe et appuient tour à tour plus sur le faux que sur le vrai. » La justice et la vérité ont une base peut-être bien plus large que nous ne pouvons le croire, et nous les saisissons de prime abord dans la pratique. C'est pour vouloir y appliquer des instruments déliés que nous manquons de les saisir, et ces instruments n'appuient que sur le faux, qui est pointu, et nous échappe par sa subtilité, sa mobilité.

* *Le 12.* — Je prémédite mon départ pour le Périgord. Il me semble que je vais chercher le repos; et je porte en moi l'agitation et le trouble physique, intellectuel et moral. Si j'avais le véritable calme intérieur, je n'irais pas le demander à la solitude; il serait indépendant des lieux, des situations : au sein du tumulte des affaires, j'aurais cette sérénité, cette imperturbabilité qui constitue l'homme vraiment moral. J'ai

attendu, jusqu'ici, un état moral meilleur de tout ce qui ne dépend pas de moi, c'est-à-dire du changement des dispositions organiques, des situations locales, etc. Ai-je jamais essayé tout de bon l'empire de la volonté, ou le recours à Dieu, l'abandon à sa toute-puissance?

Cette *seconde nature*, comme l'appelle Pascal, qui est l'opinion, la fantaisie, est bien vraiment toute différente de la première et véritable nature. Si l'opinion dispose de tout, c'est dans le relatif; elle ne dispose de rien, ne décide rien dans l'absolu ; elle ne fait pas plus la justice, la vérité et le bonheur qu'elle ne fait la beauté. Qu'importe en effet qu'on puisse passer pour beau, pour jeune avec du fard et des cheveux ou des dents postiches? la véritable personne a cinquante ans; elle n'a ni dents, ni cheveux, ni teint; ce n'est pas à elle, mais à son masque qu'on applique ces qualifications, qu'elle a la sottise de vouloir s'approprier. De même qu'importe qu'on dise que je suis heureux, bon, vertueux, si j'ai en moi la conscience ou le sentiment du contraire? c'est d'un être imaginaire qu'on parle et non pas de moi.

Lorsque nous passons d'un état plus ou moins fâcheux à un état meilleur, nous sentons que nous étions misérables, alors, sans connaître notre misère, et en vérité nous n'en avions pas une conscience distincte ; mais était-il moins vrai que nous étions misérables? *La philosophie du relatif a tout faussé, tout sophistiqué; il s'agirait de rétablir la vérité absolue dans ses droits.*

Le 13. — Je pense souvent spéculativement aux misères des choses humaines et à l'importance que les hommes y attachent si faussement. Par exemple, il m'est bien évident que le seul bon gouvernement est celui sous lequel l'homme trouve le plus de moyens de perfectionner sa nature intellectuelle et morale et de remplir le mieux sa destination sur la terre. Or, sûrement ce n'est pas celui où chacun est occupé sans cesse de défendre ce qu'il croit être ses droits, où les hommes sont tous portés à s'observer comme des rivaux plutôt qu'à s'aimer et s'entr'aider en frères, où chaque individu est dominé par l'orgueil ou la vanité de paraître et cherche son bonheur dans l'opinion, dans la part d'influence qu'il exerce sur ses pareils. Rien n'est plus funeste au repos public comme

au bonheur individuel, que cette préoccupation universelle de droits, d'intérêts, d'affaires de gouvernement.

Du 16 au 19. — Préparatifs de départ, vive chaleur. Le 16, à 4 heures du matin, je suis parti de Paris pour le Périgord, emmenant dans ma voiture Hippolyte Lavernelle, mon neveu et ma gouvernante. Belle matinée d'été; j'ai du plaisir à me sentir vivre, à respirer l'air des champs et à voir de beaux sites. Station à Étampes chez le sous-préfet. J'ai éprouvé un peu de langueur et d'ennui. Départ d'Étampes à 4 heures, vive chaleur. Arrivé à Orléans à 10 heures, souper sans appétit; malaise; parti à une heure après minuit; somnolence, indigestion, souffrances.

Parti à 4 heures de Salsbris, arrivé à 9 heures à Vatau. Souper, repos jusqu'à minuit. Déjeuner à Argentan. Arrivé à Limoges à 10 heures du soir, souper et coucher chez Périgord, bon hôte. Départ à 5 heures du matin. Déjeuner à Chalus. Arrivé à 5 heures du soir aux Pilés, où des chevaux m'attendaient.

* *Le 22.* — Je suis arrivé au Murat, où j'ai trouvé la famille réunie. Le sentiment heureux attaché à cette réunion n'a pas été aussi vif qu'il était autrefois. C'est l'état et les dispositions propres de notre sensibilité, plus que les circonstances extérieures, qui décident de notre bonheur ou de notre malheur.

* *Au Murat, le 22.* — L'état le plus heureux actuellement pour moi ne consiste pas, comme autrefois, à sentir très vivement l'existence, mais à ne pas désirer d'être autrement que je ne suis, ou dans une autre situation. *Je ne suis bien nulle part,* parce que je porte en moi ou dans mon organisation une source d'affliction, de trouble ou de mal-être permanent. Mais, lorsque je suis hors de mon élément, loin des relations de famille, entraîné par un mouvement de monde et d'affaires qui me contrarie, me pousse en sens inverse de mes dispositions et de mon instinct de repos, je suis mal avec le désir d'être ailleurs : dans la solitude et la famille. Et lorsque je suis dans la solitude et la famille, si je ne suis pas bien, si j'éprouve encore de la langueur, du malaise, je ne désire pas

d'être ailleurs, et je me dis que je serais encore plus mal dans le monde.

Les 23, 24, 25, 26. — Chaleur et sécheresse constante. J'ai passé tous ces jours au Murat en famille, accablé par la chaleur, mais calme, ne désirant rien que ce que j'ai. La société de mes enfants est la plus douce du monde. Mon âme s'amollit par les caresses de ce qui m'entoure, et je me relâche du point de vue stoïque, où la méditation m'a porté en dernier lieu. Les dispositions religieuses, qui ont commencé à se développer en moi, se trouvent distraites par le changement d'habitudes. Je ne suis plus impatienté et empressé comme à Paris, mais je ne me commande plus aucun travail; je lis et médite à bâtons rompus. J'ai eu des visites au Murat, le 24, le préfet, le général, etc. J'ai rendu ces visites le 25 à Périgueux où j'ai passé la journée. Le 26, journée brûlante; orage sans pluie dans la nuit.

Le 27. — Parti du Murat après le dîner, soirée froide.

Le 28. — Parti de Périgueux avant 3 heures du matin avec ma femme, mon fils et un homme à pied, froid dans la nuit. Je souffre d'une fluxion et embarras de tête; arrivé à Lavernelle à 9 heures du matin dans un état de malaise et de langueur qui a duré toute la journée et le soir, à Lacoustète. J'ai craint de paraître froid et indifférent. Il me semble que tout ce qui m'entoure attende que je donne moi-même le ton. Quand je suis triste, tous les miens semblent partager ma tristesse. C'est un bien que de vivre au milieu d'êtres expansifs, mais dont l'expansion se dirige sur nous; les jeunes gens s'ennuient bientôt avec les personnes sérieuses, ils les fuient et vont s'égayer entre eux.

Grateloup, le 29. — J'arrive chez moi; j'y goûte tout le sentiment de la propriété. Les changements opérés depuis mon départ intéressent vivement ma curiosité et m'appellent tout entier au dehors. J'examine chaque objet avec une attention pleine d'attrait; tout m'intéresse, le moindre arbuste, la plante qui échappe à d'autres yeux appelle mes regards; c'est à moi, c'est une partie de moi-même; l'impression nou-

velle me fait revivre dans le passé et me rattache au présent.

C'est ici, dans ce lieu où tout est comme une de mes créations, que je puis couler encore quelques jours sereins, hors du tourbillon des affaires, menant une vie simple, tranquille, studieuse, qui se terminera doucement par le sommeil, lorsque mon heure sera d'aller dormir et reposer mes os près de ceux de la mère de mes enfants. En attendant, mon reste d'existence s'avive par la présence de tant d'objets qui m'intéressent, de mes bois, de mes prés, de mes vignes; je vis plus qu'ailleurs, hors du mouvement et des impressions qui faisaient autrefois ma vie.

Les 30 et 31. — Je commence à reprendre mes habitudes; je lis, j'écris, les visites se succèdent sans m'importuner. Je prends des informations sur le pays. Je suis frappé du mécontentement général et de l'extrême indifférence des uns, de la haine des autres pour le gouvernement actuel. Il y a partout un sentiment révolutionnaire, un mélange d'inquiétude, qui se combine avec le désir de mieux et la crainte d'être encore plus mal si l'on vient à changer.

La noblesse, en opposition ouverte avec le gouvernement, est l'objet de la haine permanente de la bourgeoisie; le peuple souffre et s'inquiète, et maudit dans son cœur ceux qu'il croit être la cause de ses souffrances. Il n'a éprouvé aucun adoucissement de la part du gouvernement du roi, sa situation a empiré à beaucoup d'égards par des causes indépendantes des hommes, mais dont on accuse toujours ceux qui gouvernent.

Au milieu de tant de sujets de division, de trouble et de malheur, pas un sentiment religieux ou moral qui console, adoucisse les maux et porte à la résignation, au respect l'autorité, à la confiance et à l'espoir dans les bontés du roi. Ce nom n'est plus sacré et vénéré comme autrefois. Ni l'âge, ni le rang, ni la vertu, ni le talent, n'est objet de vénération. Qu'arrivera-t-il d'un peuple, ainsi disposé, qu'on livre à lui-même? Je fais à ce sujet des réflexions plus sérieuses depuis mon arrivée en Périgord.

On dit beaucoup à Paris que la Révolution a amélioré l'état du peuple. C'est une erreur insigne. Le peuple en plusieurs lieux a l'apparence de l'aisance et du bonheur, mais

il souffre dans le fait plus de privations, parce qu'il se compare. Il est plus inquiet, plus agité de vains désirs. Il ne compte plus sur des patrons comme autrefois; les liens de famille sont relâchés, la vieillesse plus abandonnée. En perdant ses mœurs simples, le peuple a tout perdu sans compensation.

AOUT

Grateloup, du 1er au 6. — Vive chaleur, ma maison est plus fraîche que tout autre lieu. « *Novistine locum potiorem rure beata? est ubi plus tepeant hiemes? ubi dulcior aura leniat et rabiem canis et momenta leonis?* » ...

J'ai des visites chaque jour, je lis et écris sans suite. Je me prépare un travail, et, comme les paresseux j'élude, tant que je peux, toute entreprise forte et suivie. Je ne désire pas être ailleurs ni mieux. Je voudrais seulement ne pas souffrir. Je m'accoutume à ne plus faire effet dans mon pays, à ne plus recevoir des marques de ces grands sentiments sur lesquels j'ai appris à ne plus compter. Il faut glisser ainsi sur la vie et les hommes et les choses, en prenant garde à ne pas enfoncer pour n'être pas pris.

Du 6 au 12. — Je suis tranquille. Je me sens soutenu par les signes d'affection, de déférence, par des distractions douces et calmes, par le travail du cabinet, six heures par jour. Tout cela me manque à Paris. Les devoirs d'État et de position, et plus encore ceux que je me crée sans nécessité, me troublent par leur contrariété et leur simultanéité. Je ne suis jamais entièrement à rien de ce que je fais, je précipite tout, et ma plus grande distraction, mon plus grand empêchement à tout bien, dans la spéculation comme dans l'action, c'est la nécessité de faire vite, nécessité que mon imagination exagère par suite d'une disposition malheureuse à la précipitation, à la légèreté qui a été le défaut de toute ma vie, et qui est bien opposé au genre d'études et d'observation que j'ai adopté. Mais il y a de ces contrastes étonnants au fond de notre esprit ou de notre âme. Ce qui me perd surtout, quand je suis à Paris dans mes fonctions, c'est l'amour-propre, les comparaisons que je fais des autres à

moi, le désir d'être compté pour quelque chose, d'occuper la place que je crois m'être due dans l'estime de mes supérieurs ou de mes égaux. J'ai tenté dans certaines occasions de faire ce que je croyais propre à me concilier cette estime. Je me suis aperçu que je réussissais mal. La légèreté et l'indifférence avec lesquelles on écoute ce que je dis m'humilient, me percent le cœur et achèvent de m'ôter toute confiance. Je n'ai plus le courage de m'élever au-dessus de la classe médiocre ou infime dans laquelle je suis rangé par l'opinion des hommes avec qui je suis en rapport. Qu'ai-je fait d'ostensible pour mériter une place plus élevée dans l'estime des hommes, et cependant ceux qui jouissent de la plus haute estime, vus de près, me semblent inférieurs à moi sous bien des rapports. J'ai dans la société comme dans les conseils un ton timide, un air humble qui tend à me ravaler de plus en plus. Quelle situation pour un homme plein d'amour-propre, de vanité, qui s'est accoutumé dès longtemps à se croire supérieur aux autres, en force d'esprit comme en qualités morales, qui se met encore, par son jugement intérieur, si au-dessus de ceux qu'il apprécie à leur juste valeur, et qu'il voit pourtant si élevés au-dessus de lui dans l'opinion et l'estime. Tous les éloges que j'entends donner en ma présence à quelqu'un de mes collègues du Conseil ou de la Chambre me semblent autant de critiques ou de satires indirectes adressées à moi, autant de reproches de mon silence ou de ma nullité. Mais ces comparaisons ont beau me vexer, m'humilier, elles ne me feront pas sortir de ce silence et me produire sur un théâtre où je ne suis plus propre. Il faudrait se bien connaître et se résigner paisiblement et modestement à jouer le rôle auquel on est naturellement destiné, et pas un autre.

J'approuve entièrement ce que dit M. de Bonald dans son dernier ouvrage (*Recherches philosophiques,* chap. IX, p. 100) que toutes les fautes et les malheurs des hommes ne viennent que de l'ignorance sur la portée de leurs facultés. Car c'est cette ignorance qui les fait entreprendre ce qu'ils ne peuvent pas, ou désespérer de ce qu'ils peuvent, et les place ainsi sans cesse entre le découragement et la présomption. Mais l'ignorance dont il s'agit est invincible. Il ne suffirait pas même de connaître la portée de nos facultés naturelles;

il faudrait savoir ou prévoir si elles nous serviront bien, si elles joueront tout leur jeu dans telles circonstances ou tel moment décisif. Tout influe sur nous ou change notre état. On est brave, fort, spirituel, etc., à son heure, et il n'y a pas d'homme qui puisse répondre que telle faculté, dont il a fait l'épreuve la plus soutenue, sera bien disposée au besoin. Malgré ces variations, on peut en s'étudiant se connaître en gros, et les sages diffèrent des fous en ce que ceux-ci entreprennent tout et au delà de ce qu'ils peuvent. Cela leur réussit souvent. Les premiers aiment mieux, au contraire, rester au-dessous de leurs moyens que de les excéder dans leurs entreprises. Ils ont moins de succès au dehors, mais ils sont plus calmes, plus heureux quand ils ne se laissent pas tourmenter, comme moi, par l'amour-propre qui se compare, l'inquiétude, les vains désirs. Dans ma retraite je lis, j'écris, je joue, je me promène. J'occupe ma vie sans me comparer à personne; je suis calme et aussi heureux que ma nature le comporte par la seule privation des peines ou des blessures de l'amour-propre. Il faudrait continuer cette vie, mais il y a, à côté, d'autres mouvements qui m'entraînent.

Le 13. — Température rafraîchie. Une douce pluie a abreuvé la terre. J'ai terminé hier au soir une dissertation sur la causalité, que j'ai adressée par le courrier à M. Stapfer en réponse à ses arguments. Ce travail m'a occupé doucement et avec suite depuis mon arrivée. Maintenant je serai désœuvré jusqu'à ce que je me sois remis tout de bon à mon travail sur la philosophie morale appliquée à la politique. Je vais lire d'abord quelques ouvrages relatifs au sujet, mais je me laisse distraire et dévier aisément.

Le 23. — La chaleur a été plus modérée, quoique la sécheresse se soutienne d'une manière très nuisible à la deuxième récolte. La misère et les alarmes sont générales dans le pays. J'ai peu travaillé d'esprit. Je n'ai guère rien fait de suite. Après une longue lettre à M. Stapfer sur la causalité (1), j'ai pris pour sujet de travail la critique du dernier ouvrage philosophique de M. Bonald sur *l'Origine des*

(1) Ce sont les réponses mentionnées plus haut sous la date du 11 juillet.

langues (1). Je m'en occupe mollement et à bâtons rompus comme je fais de tout en me laissant distraire par les moindres choses.

Le 20. — Je suis parti pour Bergerac, où j'ai passé la journée en colloques et visites. Il n'y a guère plus que de la contrainte pour moi dans toute société hors celle de la famille.

Les petites choses, les petites relations de société, de convenance prennent toujours sur moi un ascendant outre mesure. C'est que mon âme est si petite et que mon esprit est si médiocre que peu de choses suffisent pour les remplir. J'ai un fonds de bienveillance, de sympathie qui me fait vivre hors de moi d'une vie toute extérieure et me range naturellement au niveau de ceux avec qui je suis en rapport même momentané. De plus, j'ai une mobilité nerveuse telle que je change de disposition avec la plus grande promptitude suivant les lieux et les sociétés. Aussi ne puis-je retenir constamment présent un même point de vue, une même série d'idées, un même plan de travail. Tout se change en distractions, en diversions; elle naissent du dedans quand elles ne viennent pas du dehors. J'ai espéré que cette disposition inhérente à mon organisation physique changerait avec l'âge, qui amènerait plus d'aplomb, de consistance et de sérieux. Aujourd'hui que j'ai passé cinquante ans, je désespère. Pour essayer de retrouver toutes mes forces intellectuelles et morales, il faudrait me séquestrer pendant une année ou du moins un hiver entier du commerce des hommes et des affaires, en me prescrivant la tâche de faire enfin un ouvrage complet de philosophie morale, tel que j'en ai les matériaux réunis dans mes paperasses ou dans ma tête. Mais la destinée le permettra-t-elle avant que mes forces soient entièrement épuisées?

* *Le 24.* — Ce que Malebranche dit du système intellectuel, Fénelon le dit du système moral affectif. Suivant le premier, nous voyons tout en Dieu; suivant le second, nous aimons, nous sentons, ou nous devons tout aimer, tout sentir en Dieu seul, pour lui et par lui. Fénelon dépeint parfaitement un

(1) *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*. Deux vol. in-8°. Paris, 1818.

état que je connais trop bien par ma propre expérience : « Lorsque Dieu et tous ses dons se retirent de l'âme, l'âme éprouve un état d'angoisse et une espèce de désespoir : on ne peut plus supporter; tout se tourne en dégoût; on ne sait où l'on en est; le cœur est flétri et presque éteint; il ne saurait plus rien aimer; on est comme un malade qui sent sa défaillance, faute de nourriture, et qui a en horreur les aliments les plus exquis. Tout nous surmonte; vous ne savez plus ce que vous voulez; vous avez des amitiés, des aversions, des plaisirs et des peines comme un enfant, dont vous ne sauriez dire la raison et qui s'évanouissent comme un songe, dans le moment que vous en parlez. Ce que vous dites de votre disposition vous paraît toujours un mensonge, parce qu'il cesse d'être vrai au moment où vous commencez à le dire. »

Combien de fois j'ai éprouvé cela à l'instant même où je voulais me rendre compte à moi-même d'une certaine situation donnée, et la peindre dans ce journal! « Rien ne subsiste en vous, vous ne pouvez répondre de rien, ni vous promettre rien, ni même vous dépeindre. On ne saurait croire combien cette circonstance puérile rapetisse une âme sage, ferme et hautaine de sa vertu. Le cœur est comme un arbre desséché jusqu'à la racine; mais attendez que l'hiver soit passé et que Dieu ait fait mourir tout ce qui doit mourir, alors le printemps ranime tout. »

Hélas! j'ai souvent espéré que cet état de langueur et de mort serait remplacé par un autre meilleur; j'ai pensé que dans cette succession d'états plus ou moins pénibles des modes indépendants de ma volonté, quelque puissance invisible, peut-être l'âme de l'*épouse céleste* que j'ai perdue, influait sur mes dispositions et pouvait les changer en bien.

Mais ces changements sont si prompts, la mobilité de tout mon être est si grande, que je ne puis m'empêcher de croire que la cause des variations dans mes états affectifs est inhérente à mon être physique; il faut que cet être meure tout entier pour que l'hiver passe et que le printemps renaisse.

* *Le 25.* — Jour de fête pour la France (1). Je suis seul.

« *Qui utuntur hoc mundo sint tanquam non utantur. Præ-*

(1) La Saint-Louis.

terit enim figura hujus mundi. Volo autem vos sine sollicitudine esse (1). » *Il faut que notre âme reste toujours en possession d'elle-même, et que rien ne la possède.* Il faut user de tout, faveurs, fortune, dignités, talents, qualités personnelles, avec la retenue d'un cœur qui se réserve pour un plus digne objet, et d'un esprit sage qui sait que tous ces biens sont passagers : « *Præterit figura hujus mundi.* » *Il faut faire son devoir* avant tout, vouloir le règne de la justice universelle ou de la raison, qui est celui de Dieu même; et, lorsqu'on fait tout pour conformer ses sentiments et ses actions à cette règle suprême, jouir avec retenue *(tanquam non utantur)* de l'estime et de la considération qu'une vie aussi pure peut nous attirer, sans s'étonner ni s'affliger de l'indifférence, de l'oubli ou du mépris même des hommes. Car, si l'estime des autres était notre premier besoin et le but de nos actions, nous serions tourmentés, alors même que nous aurions la conscience d'avoir bien fait; et le bien et le mal perdraient leur critérium interne, la règle du devoir serait incertaine, la vertu ne trouverait plus elle-même sa récompense assurée.

Qu'on se complaise dans les avantages de l'esprit, de la sagesse ou dans ceux du corps, de la beauté, n'est-ce pas toujours se complaire en soi, n'est-ce pas orgueil et vanité? Le but de nos actions, comme l'objet de notre complaisance, *doit être supérieur à nous*, indépendant de nous-même. Que justice se fasse, que tout suive l'ordre de la sagesse, de la raison éternelle; voilà ce que nous devons vouloir, aux dépens de tout notre être physique et moral. Là seulement il n'y a pas de vanité.

Prenez garde quand vous vous sentez élevé par votre sagesse, votre raison individuelle, au-dessus de tout ce que les hommes estiment et recherchent avec tant d'ardeur, prenez garde de ne pas vous enivrer du plaisir que donne le témoignage intérieur de cette supériorité. Si vous êtes comme vous devez être, y a-t-il de quoi vous enorgueillir? Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu? Le stoïcien s'applaudit d'une victoire sur ses passions, qu'il n'attribue qu'à sa force; le chrétien ne croit pas que ce soit lui-même qui ait vaincu, mais la grâce qu'il a été libre seulement de désirer.

(1) *Première épître de saint Paul aux Corinthiens.* Chap. VII, v. 3 et 32.

Le 26. — J'ai eu une pensée vive sur la dépendance où nous sommes *pour notre état moral et intellectuel* de ces liens du corps, ou des dispositions spontanées de nos organes, par suite des affections, images et passions qui s'y lient immédiatement. La tranquillité, le calme, la sérénité d'âme qu'on éprouve sous l'empire de certaines idées religieuses et morales, nous laissent toujours dans l'incertitude de savoir si ces sentiments ou ces états de l'âme ne sont pas le résultat immédiat des dispositions organiques, au lieu d'être la suite des idées de l'esprit. Ces idées elles-mêmes pourraient bien n'être adoptées par l'esprit, et logées fixement en lui, que par l'espèce de sympathie qu'elles ont avec telles dispositions affectives, ou avec le caractère moral qui n'en est que le reflet. La volonté n'a qu'un empire très limité sur la suite de nos idées, sur la qualité et le choix de celles qui nous occupent, et qui s'attachent à nous plutôt que nous ne nous attachons volontairement à elles. Les secours extérieurs paraissent bien nécessaires à l'homme pour persister dans un certain état moral ou intellectuel donné, malgré toutes les variations organiques ou sensitives. Les hommes religieux éprouvent les mouvements de la grâce, comme provenant d'une force surnaturelle qu'ils ne se donnent pas, mais qui agit sur eux d'autant plus efficacement qu'ils font abnégation plus complète d'eux-mêmes ou de leur force propre, en n'employant leur activité qu'à se mettre dans un état d'abandon d'eux-mêmes et de confiance absolue en Dieu, pour attendre les inspirations de la grâce, les recevoir et s'y laisser aller. Mais il est encore permis à ceux qui cherchent à tout expliquer par des causes naturelles de demander si *la mysticité n'a pas ses illusions,* si, lorsqu'une âme dévote se perd dans la contemplation des miséricordes divines, qu'elle est en extase sous les inspirations d'en-haut, ou calme et parfaitement tranquille dans son abandon à la volonté de Dieu, cet état de béatitude ne tient pas encore plus ou moins à un état de la sensibilité affective, tel que, si les dispositions organiques venaient à changer, tout ce calme intérieur, cette béatitude céleste s'évanouiraient, et ne laisseraient dans l'âme que trouble et confusion.

Rien n'est plus difficile à distinguer complètement, même avec toute notre expérience, que les choses ou les modifica-

tions qui dépendent de nous, directement ou indirectement, et celles qui n'en dépendent pas. Mais nous savons au moins, *certissimâ scientiâ,* que nous sommes libres dans nos actions, et, jusqu'à un certain point, dans nos sentiments, en tant qu'ils dépendent de nos actions. Il n'est pas très assuré que certains sentiments, ou manières d'être, qui nous rendent heureux, naîtront de telles actions qui dépendent de nous, de tel plan de conduite que nous sommes libres de suivre ou de ne pas suivre; mais il est au moins certain que nous n'obtiendrons pas cette manière d'être désirable, si nous n'agissons pas pour y parvenir. « Dieu s'éloigne, dit Fénelon, parce qu'on s'éloigne de lui. L'âme s'endurcit; elle n'est plus en paix, mais elle ne cherche point la vraie paix; au contraire elle s'en éloigne de plus en plus, la cherchant où elle n'est pas (c'est-à-dire au dehors). » Ne suis-je pas dominé par cette illusion? J'aime la paix extérieure, et je ne la cherche pas, ou je la cherche où elle n'est pas; je m'en éloigne de plus en plus, en m'embarrassant de mille affaires, en m'embrouillant dans des idées que je poursuis et qui me fuient, en aspirant encore à des succès impossibles.

Les 28 et 30. — Vive chaleur. J'ai passé ces deux jours en visite à Bergerac, un peu hors de moi-même, comme je le suis toujours en présence des hommes, quels qu'ils soient, quand je me trouve en rapport avec eux et quels que soient les rapports soit de subordination, soit d'une certaine prédominance.

Cet hors de moi, cette tendance à me mettre au ton des autres, ce besoin de leur plaire ou d'obtenir de l'affection, ce trouble ordinaire que j'éprouve lorsque j'aperçois des signes de malveillance ou d'opposition, ce changement si remarquable que le contact avec d'autres hommes apporte dans toutes mes dispositions, sont des effets trop constants, trop indépendants de ma volonté pour ne pas tenir à quelque cause physique ou organique, qui me domine malgré tous mes efforts actuels ou mes prédéterminations antérieures.

Pourquoi ne pas rester moi dans la société de mes pareils? Pourquoi ne pas tendre à les attirer, à les mettre à mon ton, ou ne pas rester indifférent avec eux comme ils le sont avec moi. Pourquoi les prévenir et m'oublier pour eux ou à cause

d'eux, leur céder tous les avantages et n'en prendre aucun? Pourquoi?... Parce qu'il y a dans mon organisation un principe de faiblesse qui me fait sentir immédiatement des rapports d'infériorité, de dépendance et qui, dans ces sortes d'affinités ou d'actions sympathiques, qui s'exercent entre les machines humaines naturellement et spontanément, fait que je suis plus attiré qu'attirant. Chaque machine plus forte que la mienne, ou seulement plus inerte sous le rapport sympathique, devient pour moi comme un centre autour duquel je suis contraint de circuler. Je suis obligé de me montrer et d'attirer sur moi l'attention. Il me semble qu'à l'instant où je deviens centre sur lequel se porte l'action de plusieurs individus, je vais être écrasé sous cette multitude de rayons dirigés vers moi. Je perds contenance et toute présence d'esprit; mon sang se retire vers le cœur, le trouble s'empare de toutes mes facultés; ma voix s'altère, s'arrête au passage et ne peut franchir le moindre espace. J'éprouve cet effet dans les circonstances les moins propres à m'en imposer devant des auditeurs bénévoles de l'ordre le plus inférieur. Ce n'est pas amour-propre ni crainte d'être jugé sévèrement. C'est un effet de pure machine que la volonté ne peut réprimer et qui s'accroît avec l'âge. J'ai éprouvé cet effet à la distribution des prix du collège de Bergerac, le 28 août. Je voulais dire quelque chose aux élèves, c'était dans mes convenances : j'avais arrangé deux ou trois phrases dans ma tête, et j'ai resté muet dans le moment où il fallait parler. Dans ce voyage de Bergerac, j'ai été habituellement comprimé, oppressé, mal à l'aise, mécontent de moi et de tout le monde. Je suis rentré à Grateloup avec mon fils, triste et souffrant, sans aucun goût de travail.

30 et 31 août; 1er septembre. — J'ai passé tranquillement dans la solitude les deux jours de vive chaleur qui ont précédé, sans inquiétude ni trouble moral, quoiqu'il y ait eu un malaise physique. J'ai du calme et de la sérénité d'esprit, parce que rien d'extérieur ne me fait la loi ou ne m'humilie par des comparaisons, qu'il n'y a pas de devoirs difficiles et que je fais ce que je veux. Les obstacles ne viennent que du dedans, quoiqu'ils soient nombreux. Je commence pourtant à m'habituer à vieillir, à supporter avec résignation la décli-

naison de mes facultés et même à m'en apercevoir moins par les comparaisons et les contrastes. Mais, quand les petites choses ne m'occupent pas assez, j'éprouve un grand vide. Je sens le besoin d'appui, et rien hors de moi ne peut me l'offrir. C'est *vers Dieu* qu'il faudrait se tourner; mais que ne préfère-t-on pas à Dieu, dit Fénelon?... « Un détail ennuyeux et plein d'épines, une occupation qui use en pure perte la santé, un emploi du temps dont on n'oserait rendre compte, un je ne sais quoi qui rend la vie obscure et qui dégrade dans le monde. Voilà ce qu'on préfère à Dieu, au devoir. » *Je me reconnais là*, mes biens de famille ne remplissent pas mon âme. Je n'y ai pas assez de sérieux. Il n'y a entre mon fils et moi guère d'idées communes; il y a les goûts et la dissipation de son âge. Ma femme a de la bonté, mais ne peut m'entendre. Le mouvement de l'esprit et de l'âme ne peut me venir du dehors. C'est moi qui dois le donner à ce qui m'entoure, et j'aurais besoin de le recevoir. En tout, ma vie actuelle est peu animée, peu signifiante, mais assez calme et pas malheureuse.

SEPTEMBRE

Le 2. — « Dieu nous fait mourir à nous-même, comme dit Fénelon, tantôt par le dégoût du monde, de ses affaires et de sa vie agitée, tantôt par la solitude et par la privation de tout ce que le monde peut donner. Or, le plus grand bien qui puisse nous arriver, c'est de mourir à nous-même pour ne plus vivre qu'en Dieu, c'est-à-dire dans la sagesse, la vertu et le mépris de tout ce que le monde estime et recherche, dans l'exemption des passions et des vices. » *(Lettres spirituelles)*.

La manière la plus pénible de mourir à soi-même, c'est de mourir à tout ce qui est le plus intime, à ces facultés dont l'exercice peut nous consoler de tout, lorsque nous nous rendons le témoignage intérieur de leur activité, de leur force et de leur bon emploi. *Se sentir mourir* par ce en quoi réside la vie intellectuelle et morale, sentir qu'on n'a plus de pensée forte, élevée, qu'on est dominé par une multitude de petites idées basses et frivoles, par des penchants et des goûts tout personnels, enfin n'avoir plus de personnalité réfléchie que ce qu'il en faut pour reconnaître la dégradation successive de

ces facultés par lesquelles on s'estimait, on était content de soi, et qui, chaque jour, nous abandonnent : c'est bien là, certainement, la manière de mourir à soi-même la plus pénible. Mais celui qui s'est accoutumé, dès longtemps, à se remettre tout entier dans les mains de Dieu, supportera cette perte comme toutes les autres. Ces facultés, dont il s'enorgueillissait, n'étaient pas plus lui que sa figure, qui est devenue méconnaissable, et les membres de son corps dont il a perdu l'usage, que lui importe puisqu'il reste *lui* qui juge les changements et les pertes, en tant qu'il reste la même personne qui se rend témoignage qu'elle meurt à tout ce qui n'est pas elle. Il se console, en Dieu, de tout; et, quand la personne n'est plus, il n'est plus besoin de consolation.

Grateloup, le 3. — Le 6, dimanche, messe à Saint-Sauveur; pluie le soir et dans la nuit. Le passage d'une température à l'autre m'éprouve. J'ai pris un rhume, qui abat singulièrement mes facultés, et m'ôte tout aplomb, toute fermeté de pensée. Je continue pourtant dans cet état mon travail sur l'ouvrage de M. de Bonald, auquel j'ai donné la forme de lettres, mais je me traîne; je ne marche pas, il n'y a aucune animation dans ma vie. Je suis moins malheureux, étant à la campagne et dans la solitude que si j'étais à Paris, obligé de me montrer et d'agir. Il faut me contenter maintenant de l'exemption des peines et des contraintes. J'ai renoncé à un bonheur actif ou même à des jouissances plus animées. Je ne crains plus que ces petites souffrances qui font languir et abattent l'âme, la dégoûtent, détruisent sa puissance d'agir sans lui ôter le sentiment et les besoins d'activité. Les maladies qui changent entièrement nos dispositions et nos habitudes sont bien préférables. Nous disposons bien plus des sensations extérieures que du degré de vie nécessaire soit pour nous y livrer, soit pour nous y soustraire; nous disposons aussi bien plus de nos idées que des sentiments affectifs qui s'y joignent, et qui font, seuls, que nous tenons à ces idées, que nous les logeons en nous, ou que nous nous détournons, et les laissons passer avec distraction et légèreté.

C'est cette disposition affective bonne ou mauvaise, agréable ou pénible, favorable ou contraire à notre développement moral, à tous nos progrès intellectuels, qui ne dépend pas de

nous pas plus que l'état de santé dont elle fait partie. Elle peut seulement être chrétienne par une surveillance assidue sur nous-mêmes et un régime particulier. Les dévots ont un moyen efficace de réveiller ou d'entretenir en eux le sentiment affectif, qui accompagne les idées religieuses et morales, et assure leur empire. La prière, qui se compose de certaines paroles, de certains mouvements du corps, a une influence singulière sur l'excitation sensible, naturellement liée à cette grande et sublime idée d'une Providence infinie, d'une bonté, d'une miséricorde inépuisable.

Les 7 et 8. — Je suis parti le 7 après déjeuner avec ma femme pour aller à Lacoustète et à Lavernelle.

J'ai assez de gaieté et d'aplomb, mais je suis trop en dehors; ma tête est distraite. Je me livre au mouvement extérieur, je le seconde, je le cherche. Ce n'est pas là qu'est la sagesse ni la science.

Le 8, au matin, parti de Lacoustète pour aller faire visite à M. Lagabache. Un temps frais, le beau ciel, la belle nature ont rendu la course agréable.

* *Grateloup, le 8.* — J'ai éprouvé quelques moments vides dans cette journée, toute inoccupée; mais en tout elle a été bonne, et bien heureusement terminée par l'arrivée de mes filles avec M. et Mme Gérard. J'ai été hors de moi-même et tout à fait transporté de joie pendant la soirée. Cet état d'exaltation est devenu comme hétérogène à ma nature; j'en ai souffert physiquement pendant toute la nuit.

* *Le 9.* — Je reviens, le matin, à mes habitudes, et je cherche laborieusement à trouver la trace de mes idées. Je prévois un état de distraction de huit jours, mais je dois me livrer à un sentiment naturel. Il faut savoir supporter les plaisirs comme les peines que Dieu nous envoie (1).

Les 10 et 11. — Beaux jours d'automne. Je suis tout entier à mes aimables hôtes, et le plus souvent de bon cœur, en me

(1) « Quiconque ne refuse rien dans l'ordre de Dieu et ne cherche rien hors de cet ordre ne finit jamais sa journée sans avoir part à la croix de Jésus-Christ. » Fénelon. (Cité par Maine de Biran).

livrant au mouvement et aux douces impressions de la société de famille. D'autres fois, contrarié dans mes habitudes et mes besoins d'occupation, je suis désœuvré, et sans ordre d'études prédéterminées, je ne fais rien; je ne pense pas et j'éprouve un grand vide d'esprit, que le cœur refroidi par l'âge ne peut remplir.

* *Les 10 et 11.* — Il n'y a rien de bon hors de la sagesse et de la science : et sans ordre, sans unité dans la vie, il n'y a pas de sagesse ni de science : je parle de la science qui éclaire et vivifie l'âme, convenablement disposée par la méditation, et non de celle qui enfle, qui vient ou se montre avec l'appareil de mots laborieusement arrangés; car celle-là empêche, préoccupe, détruit toute liberté et nuit à notre véritable perfectionnement. L'unité de dessein dans toute la variété des affections, des passions, des sentiments et des idées d'une vie sujette à mille vicissitudes, est la chose la plus désirable, mais la plus difficile à obtenir malgré tous nos efforts les plus soutenus. Je suis différent de moi-même, et je me trouve, à mesure que j'avance vers le terme de la vie, toujours plus éloigné du terme de la perfection. Pendant que j'étais jeune, je confondais le sentiment de la force et le plaisir immédiat qui résulte de la vie avec le contentement intérieur de la conscience, qui s'attache aux bonnes actions et aux bonnes pensées, au bon emploi des facultés.

Mais comme la perfection physique diffère entièrement de la perfection intellectuelle et morale (quoiqu'il y ait entre elles certains rapports harmoniques), lorsqu'on n'a pas recherché celle-ci pour elle-même, le physique, en se dégradant, nous livre au sentiment de toutes nos imperfections, sans compensation ni dédommagement. De là, le trouble et les anxiétés du vieil âge.

Le 11. — Nous avons été en famille avec mes trois enfants, M. et Mme Girard, Charles Biran, Zélie, etc.., faire visite à Lacoustète et à Lavernelle. Le temps était magnifique; le voyage a été gai, plein d'impressions. La bonne maman Lacoustète en a éprouvé des impressions que j'ai ressenties. Le soir au retour, j'ai été fatigué, triste et mal disposé. J'aurais voulu être seul. Je crains toujours ces collapsus où je

tombe au-dessous de moi-même, après m'être élevé par le sentiment; il vaut mieux ne pas éprouver d'excitations vives, parce que l'âme est dans son état habituel, garde ses forces pour s'élever dans l'occasion.

* *Du 12 au 15.* — Je passe tous ces jours en famille, constamment occupé de mes chères filles ou de mes hôtes, ne donnant que peu de temps à mes affaires de cabinet, et distrait, hors de moi, dans les courts moments que je veux employer. Je n'ai fait, dans ces huit jours, que lire quelques brochures et écrire laborieusement une longue lettre à M. Lainé.

* *Dimanche 13.* — Nous avons été en famille à la messe à Bergerac, et visiter la parenté. Je suis heureux et fier de présenter mes filles, que je trouve charmantes : *et hoc quoque vanitas.* Mais ce qui n'est pas vanité, c'est la santé, ce sont les excellentes qualités d'âme de ces chères enfants. L'aînée est douce, bonne comme sa mère, timide et sans aucune confiance en elle-même; elle est appelée à suivre les habitudes et la route ordinaire de la vie. La cadette a une sensibilité délicate, susceptible d'exaltation, des idées fines et profondes, un tact supérieur à son âge, une âme élevée, pour qui les bornes de la situation commune ne suffisent pas. Je crains que son bonheur ne soit difficile. Je voudrais fortifier et éclairer sa raison, faire le contrepoids. Je me propose de faire pour elle un choix de lectures, d'occupations, et de soigner, de loin, le moral. C'est une plante rare à cultiver, à développer, à préserver du souffle des aquilons.

Je n'oublierai pas une conversation que j'ai eue avec cette aimable Adine. Elle me parlait de sa vie habituelle qu'elle comparait à la mort, à une sorte de mécanisme où l'âme n'entre pour rien; elle disait qu'elle ne goûtait la vie que près de moi, dans ma retraite où son unique désir serait de pouvoir rester toujours. Cette âme expansive s'est développée tout entière, et la mienne répondait. Je n'ai jamais éprouvé une émotion plus profonde et plus vive.

* *Le 16.* — Jour de deuil : séparation de mes enfants qui sont reparties avec leur tante pour Périgueux. J'ai accom-

pagné le char qui les emportait, galopant tristement avec mon fils; puis j'ai suivi la voiture des yeux, le cœur serré et les yeux humides.

* *Le 19.* — « L'âme qui parvient à s'élever à Dieu et à s'en nourrir n'est plus à elle, mais à celui qu'elle aime plus qu'elle-même. Elle cherche, elle trouve, elle voit partout son Dieu (1). »

Dans le point de vue psychologique, ou sous le rapport de la connaissance, l'âme tire tout d'elle-même, ou du moi, par la réflexion; mais dans le point de vue moral, ou sous le rapport de la perfection à atteindre, du bonheur à obtenir, ou du but de la vie à espérer, l'âme tire tout ou reçoit tout du dehors; non de ce dehors du monde des sensations, mais du dehors supérieur d'un monde purement intellectuel, dont Dieu est le centre; car l'âme ne trouve en elle qu'imperfections, bassesse, misères, vices, légèreté.

Comment donc l'idée ou le sentiment qu'elle a du parfait, du grand, du beau, de l'éternel, pourrait-il naître de son propre fonds? Il faut reconnaître que les vérités morales et religieuses, qui ont le bien pour objet, et la perfection pour fin, ont une autre source que les vérités psychologiques, limitées à l'homme sensible, intelligent et libre, ou dépendent d'autres facultés, comme l'a très bien reconnu Kant.

Le 20. — Jour du départ de mon fils pour Saumur. Tristesse et abattement. J'ai été seul, occupé dans mon cabinet de recherches sur le scepticisme; interruption. Visites de M. Campsegret, arrivant des eaux de Barèges. Je me suis senti plus animé au dîner avec M. Dufour, secrétaire du sous-préfet. Le soir, visite au curé de Saint-Sauveur.

Le 21. — Orage, grêle terrible, qui a détruit presque la récolte en vins et désenchanté la campagne. Je portais l'orage dans ma tête depuis la veille et, quand il a éclaté, quand la grêle est tombée avec bruit et fureur, j'étais dans un état nerveux qui m'a rendu cet événement plus fâcheux encore. J'ai été troublé et saisi au point de suspendre tout travail

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

pendant une demi-heure. Le reste de la journée s'est passé assez tristement.

Comme je manque de force intérieure, je sens toujours un besoin confus d'avoir les moyens extérieurs propres à soutenir et à ranimer ma frêle existence, et, comme je ne pense ni ne travaille d'esprit qu'à certaines heures, par suite de mes habitudes, je m'attriste d'avance quand je sais que les distractions me manqueront dans les heures d'inactivité après le dîner. Il vaudrait mieux ne pas avoir besoin de ces distractions et rester tranquille, seul, ou avec son intérieur d'habitude, en souffrant patiemment le dégoût, l'ennui, le découragement, sans s'agiter comme je le fais toujours pour en sortir. De là les amas de livres que je fais autour de moi, le passage d'une lecture à une autre sans me fixer ou m'arrêter à ce qui devrait être médité et digéré pour nourrir.

* *Le 21.* — L'âge où je suis arrivé, depuis un an, est une époque de la vie bien critique. Parvenu aux deux tiers de ma carrière, je vois déjà approcher « les grandes ombres qui m'ont enveloppé. » J'ai perdu, en grande partie, la force, la stabilité, l'énergie; je n'ai plus d'imagination ni de passions, je n'ai plus, en moi, ce pressentiment de durée et de vie, qui porte à entreprendre. Je ne trouve pas de compensation dans une plus grande sagesse; je suis travaillé par une mobilité singulière, que l'âge semble accroître; je suis toujours pressé, agité, voulant faire plusieurs choses à la fois, m'imposant à moi-même des tâches et des travaux de composition que je suis forcé d'interrompre, que je ne continue qu'avec un grand effort, dans la peine, le découragement et l'affliction d'esprit. Pourquoi ne pas rester tranquille, se reposer en Dieu, ou s'abandonner à sa destinée?

On est tourmenté intérieurement par le sentiment même d'une vie qui s'affaiblit, s'échappe et tend en vain à se retenir sur le précipice, et on attribue à des causes extérieures les effets de l'âge critique; on se croit ou on se dit malade; on se soigne : vaines précautions! *La maladie qu'on porte en soi est incurable;* il faut se résigner et attendre patiemment la fin, la mort, qui est le seul remède.

Je vois pourtant des vieillards gais et sereins. Sans doute

qu'ils n'ont plus le sentiment de ce contraste entre les affections de l'âge de force d'où l'on sort, et celui de faiblesse et d'abattement où l'on entre.

La religion se présente, à la fin de la vie, comme la grande, *l'unique source de consolation et de force morale;* mais, si le sentiment religieux (qui diffère des religions et ne peut être remplacé par elles) n'a pas été auparavant un besoin de l'âme, ou n'est pas toujours resté dans son fond, quoiqu'il ait pu être distrait par les passions, il est difficile qu'il vienne adoucir et embellir la fin de notre carrière. « L'homme sage et bien instruit des choses spirituelles demeure ferme au milieu de tous les changements qui naissent de l'organisation ou du mouvement de la vie physique; il ne prend point garde à ce qu'il sent en lui-même, ni de quel côté souffle le vent de l'instabilité, mais tourne toutes les vues de son esprit à l'excellente fin vers laquelle tout doit tendre (1). »

Qu'il m'ennuie de me voir sans cesse la victime de mon humeur et l'esclave de mes passions! Que de grâces, de bonnes impressions, de bonnes idées échappent à une âme dissipée et qui ne fait aucune attention sur ce que Dieu veut d'elle ou sur les inspirations qui lui viennent et qui passent comme l'ombre, sans laisser de traces, quand elles ne sont pas recueillies et soumises à l'incubation de l'esprit! J'ai beaucoup moins de ces inspirations ou intentions vives, à mesure que j'avance. Je suis aussi moins disposé à m'arrêter sur chaque idée. Je cours et ne finis rien.

Du 22 au 28. — Pluie continue le 25, temps orageux; chaleur le 26. J'ai été à Bergerac avec ma femme et fait visite aux Ternes chez M. H.... J'ai passé deux journées sans pouvoir sortir, seul avec ma femme. Utile exercice contre le besoin des distractions, que je cherche toujours comme par instinct.

* « Je suis resté seul à Grateloup, loin de toute agitation du monde, mais portant toujours en moi un principe d'agitation; luttant sans cesse pour travailler contre de mauvaises dispositions. Je fais et refais un mémoire, que je me propose de publier, sur le dernier ouvrage de M. Bonald, mémoire

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

qui m'occupe depuis deux mois et demi, tandis que je croyais, en commençant, ne faire qu'un article de peu de jours de travail. Mais je trouve à rattacher là beaucoup d'idées, et autant vaudrait ce cadre qu'un autre s'il était bien rempli (1).

Mon genre de travail de composition n'est plus ce qu'il était autrefois, suivi et calme, chaque phrase ayant une certaine forme plus ou moins harmonique. Aujourd'hui, mon travail est brisé, haché, pénible, et toujours précipité. Si je parviens à faire une phrase, ce n'est qu'en effaçant plusieurs fois, et jamais la proposition la plus simple ne se trouve à la fois présente à mon esprit, ni habillée comme elle doit l'être. Je me fatigue chaque jour en pure perte et fais, avec un grand labeur, des pages qui seront effacées le lendemain. C'est, ce semble, une grande patience de rouler ainsi *le rocher de Sisyphe*, mais elle n'est qu'en apparence; il ne m'en coûte rien de sacrifier le lendemain le travail de la veille. C'est au moment de la composition que cette patience devrait s'exercer pour ne rien précipiter, attendre que les idées soient élaborées avec leurs signes avant que de les écrire, au lieu de se presser pour barbouiller et effacer.

Pleraque differat, et præsens in tempus omittat (2).

Mais cela tient d'abord à ma disposition nerveuse, puis maintenant à mon habitude qui ne peut plus être changée. Mon état physique et moral, dont je suis toujours plus mécontent, est *une croix intérieure* près de laquelle toutes les croix extérieures ne sont rien.

« Bannissez tout empressement, toute inquiétude; ne désirez, ne cherchez que Dieu, et vous goûterez la paix malgré le monde. La pauvreté, le mépris, les mauvais succès, les croix internes et externes; regardez tout cela dans la main de Dieu, comme des faveurs que Dieu vous envoie, et le monde changera de face, et rien ne vous ôtera votre paix (3). »

Cette manière de voir et de sentir est elle-même la plus

(1) L'écrit relatif à M. de Bonald plusieurs fois mentionné dans le *Journal* et dont la forme fut modifiée à diverses reprises, ne paraît pas avoir été terminé. Il en reste des fragments considérables et très importants. — *Œuvres inédites*, I; III.

(2) Horace, *Art poétique*.

(3) Fénelon, *Méditations*.

grande grâce. Comment l'obtenir? Comment remédier au découragement intérieur qui est la vraie croix, celle qui rend toutes les autres si difficiles à supporter?

Le 29. — Journée chaude et orageuse, le soir fort orage et pluie. Je suis parti de Grateloup avec ma femme à midi après quelques méditations du matin. J'étais animé, plus vivant que de coutume. Je me disais qu'il faut jouir de la vie dans ces bonnes dispositions. Nous avons fait visite à Mouleydier. Nous sommes arrivés le soir aux Landes avec l'orage: j'étais agité de crainte et n'avais guère d'autre pensées dans le trajet. Je me disais bien, en entendant gronder l'orage et siffler les vents : « Ne sommes-nous pas toujours sous la main de Dieu? » Je le disais, mais ne le sentais pas. C'est le sentiment religieux et non pas seulement les idées religieuses, qui donne la paix et la force à l'âme.

Nous sommes arrivés sans accident et sans forte pluie; le fort orage n'a éclaté qu'après. J'ai passé une soirée heureuse, animée, au sein de cette autre famille que j'ai comme adoptée, tous mes neveux et nièces réunis.

Le 30. — Beau temps, ciel serein et pur. Je suis parti des Landes avec ma femme et ma nièce après le déjeuner de famille pour aller faire visite au Soulas, à Vicq, au général de V ... Visites de parenté. J'y ai employé quelques heures agréables et suis rentré pour dîner aux Landes en famille Le dîner et la soirée ont été gais.

OCTOBRE

Le 1er. — Pluie continue. Ce jour a été triste. Toutes mes bonnes dispositions vitales se sont évanouies. L'humidité me pénètre et m'attriste. Parti à 10 heures des Landes pour aller voir ma nièce Adèle à Drayaux. C'est encore un bon et doux sentiment que j'ai éprouvé. Dîner à Paty, triste, froid et empressé. Partis le soir à 4 heures avec ma femme, malgré le mauvais temps, pour Grateloup, où nous sommes arrivés avant la nuit close... Mauvaise disposition; mal d'estomac, mais on souffre chez soi plus à son aise.

Le 2. — Belle journée d'automne J'ai été un peu souffrant et triste cette journée, j'ai eu de la peine à me mettre à un travail suivi. J'ai dû écrire quelques lettres. Cependant, après un travail de quelques heures, le ressort s'est monté et j'étais fort disposé en dînant tête-à-tête avec ma femme. Le soir, promenade à 8 heures. J'ai eu la visite, très inopinée, de mon ancien collègue de députation et de commission des Cinq, M. Flaugergues, qui est venu me demander l'hospitalité. J'ai causé assez vivement avec ce collègue dont je ne partage pas les opinions politiques. C'est un homme d'esprit, très loquace, et qui manque de raison et de raisonnement, défaut assez commun chez les gens vifs, dont l'imagination prédomine. Les qualités les plus brillantes tiennent toutes du physique; rien ne vient chez eux du fond de l'âme. Ils ne conçoivent pas le sérieux de la pensée ni de la vie. Nous avons bavardé jusqu'à 11 heures et le matin encore jusqu'à 8 heures et demie où il m'a quitté.

Le 3. — Brouillard chaud. J'ai commencé ma journée par le bavardage avec mon hôte et j'ai eu à peine le temps de me recueillir jusqu'au déjeuner. Toute la maison de Corbiac m'est arrivée à 10 heures et demie pour déjeuner et j'ai cédé un peu à contre-cœur à cette distraction jusqu'à une heure. Au lieu de me remettre tout de suite au travail, j'ai commencé une correspondance, et j'ai écrit à M. Lainé, ministre, une longue lettre qui a été un véritable travail de rédaction. J'écris facilement des lettres, et les mots viennent aisément avec les idées, quand je ne me monte pas d'avance que je suis à mon aise, mais j'ai une singulière disposition à me tendre, à faire effort pour bien dire, et je m'embrouille dans mes idées et mes phrases. Je m'aperçois tous les jours que j'ai perdu la faculté de faire une phrase d'un seul jet. Je suis obligé d'y revenir à plusieurs reprises. Quand je la recommence je ne sais pas comment je la finirai, et, après avoir énoncé mon idée complète, je tâtonne encore sur la liaison et le choix de celle qui doit suivre entre plusieurs qui se présentent. Il y a un manque de mémoire dans toute composition et c'est la déclinaison de cette faculté qui me rend le travail si difficile, qui me dégoûtera enfin ou me le rendra presque impossible. La mobilité de l'imagination passive fait aussi obstacle, le juge-

ment seul reste bon. Les deux vies n'ont jamais été en équilibre chez moi et se font l'une à l'autre un singulier obstacle. Après avoir passé plusieurs heures dans le cabinet, occupé fortement ma tête, je me sens fort et dispos d'esprit. Mais, dès que j'ai mangé, dormi et donné à la vie organique ce qu'elle réclame outre mesure, faute d'avoir été réglée et assujettie à l'esprit d'assez bonne heure, ma pensée sommeille et je tombe dans une inutilité complète, un vide d'idées et de sentiments qui me désespère. Je vérifie chaque jour ces belles distinctions de saint Paul dans son épître aux Romains, chapitre VII. « *Scimus quia lex spiritualis est; ego autem carnalis sum, venumdatus sub peccato. Bonum enim quod volo non illud ago, sed quod odi malum illud facio... Video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ et captivat me inlege peccati qui est in membris meis... Infelix homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus* » ?

J'ai travaillé assez difficilement dans un assez grand accablement d'esprit et de corps. *Afflictiones spiritus;* mais je ne puis m'en prendre qu'à moi ou aux dispositions de mon être physique du défaut de liberté de mon esprit; *in culpa est animus.*

Le soir, je suis resté au coin du feu, avec ma femme, après une promenade dans la prairie et où je me suis fatigué en marchant avec mes sabots.

Grateloup, du 4 au 10. — Pluie constante, inondation des prairies. Beau le 10. J'ai passé quelques jours dans la retraite, occupé constamment mais distrait le plus souvent soit par mes efforts pour vaincre l'inertie et les obstacles organiques, qui empêchent le libre développement de ma pensée, soit par les besoins de la nature animale, qui a ses heures de repos et de travail nécessaires. Ce genre de vie intérieure est en tout le mieux approprié à ma nature; il me soustrait à mille embarras, mille dangers et aux sollicitudes que j'éprouve quand je vis au milieu des hommes à qui j'ai besoin de plaire, d'être agréable, et près desquels je voudrais faire un effet, qui trompe toujours mes désirs et mon attente. C'est là une grande plaie dans le monde, et la vanité en est la source. Dans la solitude, cette plaie n'étant pas irritée, est comme in-

sensible, mais le germe subsiste, et je le sens à la moindre occasion.

* *Le 10.* — Ici je puis être moi, moi seul, sans diversion, et je me trouve pourtant comme en compagnie, où une personne vous approuve, l'autre vous condamne; l'une est bienveillante, l'autre juge avec sévérité et critique tout ce que vous pouvez faire et dire; l'une vous conseille de suivre telle direction, l'autre vous en détourne, et on ne sait à laquelle entendre, obéir. Ainsi se passe la vie. Ce ne sont pas seulement les hommes et les choses du dehors qui nous contrarient; mais l'homme extérieur contrarie l'homme intérieur, et ce sont de ces situations opposées qui agitent la pensée, l'entraînent en divers sens et l'empêchent de s'arrêter à quelque point fixe. Quel sera le terme de ces contradictions? Où est le repos?

Je vois maintenant qu'il est utile de chercher à l'atteindre par les efforts de la volonté. C'est une vraie misère de vivre sur la terre! « Plus l'homme veut vivre *selon l'esprit*, plus il est frappé des contradictions de sa nature. Tant que nous portons ce corps fragile, nous ne pouvons vivre sans péché, sans ennui et sans douleur. » (1) En lisant le *Traité de la vieillesse*, de Cicéron, je vois combien la morale philosophique est inférieure à la morale religieuse. Les consolations de Cicéron sur les inconvénients de la vieillesse se rapportent toutes à l'homme et à la vanité. Le vieillard conservera encore de la force d'esprit, il aura la vertu, exercera l'influence propre à son âge... Mais s'il est privé de tous ces avantages? s'il est misérable, malade, souffrant, sans appui ni au dedans ni au dehors? toute la philosophie de Cicéron ne lui offrira pas la moindre ressource, tandis que la religion lui ouvre tous ses trésors, de quelque manière même qu'il ait vécu, quels que soient ses remords.

Du 10 au 20. — Beau temps — petite gelée. J'ai été presque tous ces jours souffrant, agité, embarrassé dans les idées misérables du monde et dans les visites d'adieu.

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

Le 21. — Départ de Grateloup. Après dîner départ de Grateloup pour Lacoustète avec M. Loyson. J'ai dit adieu tristement à ma maison, à mes bois, à mes prés. La tristesse de mes gens s'est communiquée à mon âme. J'ai cheminé silencieusement avec mon compagnon de voyage par une belle soirée, mais qui est devenue froide après le coucher du soleil. Soirée triste à Lacoustète. Le lendemain 22, visite à La Gaubertie par un beau soleil; la nature semble se ranimer. Dîner à Lavernelle.

Le 23. — Départ de Lacoustète avec ma femme et M. Loyson. Un peu de pluie; courte station à Périgueux; coucher au Murat, plaisir de famille.

Les 24 et 25. — Séjour au Murat. Promenade, lecture, conversation avec mes enfants. Mon âme se nourrit de doux sentiments.

Le 26. — Visites à Périgueux. Dîner chez le préfet avec Mmes de Lubersac et d'Hautefort. Soirée triste, fatigue de digestion. Le monde extérieur n'est plus rien, et je n'ai qu'à me tenir en état d'être toujours bien avec moi-même. L'état physique et le régime y font presque tout.

Les 27 et 28. — J'ai resté au Murat, préoccupé du départ. La beauté du ciel, le frais, le mouvement du cheval, ma voiture que j'ai trouvée sur la route avec M. Delpit et Suzette, a changé mes impressions, et j'ai repris mon état de bien-être et de force qui ne m'a pas quitté jusqu'à Paris.

NOVEMBRE

* *Le 1er.* — Arrivé à Paris, à 7 heures du soir. J'ai eu quelques moments de trouble en arrivant. Cependant je me sens plus disposé au calme et à conserver mon aplomb au milieu des agitations qui m'attendent ici. J'ai besoin de me prémunir contre toutes les causes de trouble extérieures et intérieures. Je prie Dieu qu'il me donne cette paix que le monde ne peut donner et que l'homme trouve si difficilement en lui par ses propres forces.

Pourquoi tant m'agiter pour faire de l'effet dans un monde qui ne songe point à moi? Pourquoi m'inquiéter et m'embarrasser de tant d'affaires sur lesquelles je ne puis rien? Pourquoi vouloir attirer l'attention des puissants et m'affliger d'être compté pour rien sur ce grand théâtre? Est-ce que je suis appelé à y figurer? Est-ce que toutes mes dispositions ne m'en éloignent pas? Est-ce que je puis valoir quelque chose hors de la vie intérieure? et pourquoi ne ferais-je pas tous mes efforts pour m'y maintenir, malgré les obstacles qui m'en éloignent, à Paris?

* *Le 2.* — J'ai conservé ces bonnes dispositions, jusqu'à ce que je sois sorti. Après midi, j'ai été avec M. Loyson chez le ministre de l'Intérieur; j'ai commencé à sortir de moi-même. J'ai fait plusieurs visites aux grands fonctionnaires, en commençant par ceux qui ont le plus de rapports avec moi; je les ai trouvés montés à mon ton; je me suis excité, enivré toute la journée de ces conversations. Me voilà redevenu excentrique.

* *Les 3 et 4.* — J'ai fait mon entrée au Comité de l'Intérieur, et je cours pour des affaires et des visites, des misères auxquelles j'attache une importance excessive. Je sens que je m'échappe à moi-même, que l'homme intérieur se dissipe et s'évanouit, et que je redeviens, comme auparavant, tout à fait extérieur, c'est-à-dire désordonné, sans réflexion, sans rien d'intellectuel ni de moral.

Ce changement ou cette transformation rapide de l'homme intérieur en extérieur se rapporte à plusieurs causes. En passant de ma solitude champêtre au monde des affaires, il faut que la sensibilité de la vie animale s'élève à un ton proportionné à la multitude des impressions et des images qui viennent m'assaillir. Il y a d'abord une résistance vitale à ce changement d'état ou de ton; et de là résulte le trouble des premiers moments, le malaise, la rupture de tout équilibre, le dérangement de toutes les fonctions. Quand je suis monté organiquement au ton du monde extérieur, je perds la faculté de réfléchir, d'assister à ce qui se fait en moi, sans avoir guère plus de tact ou de facilité pour me rendre présent par l'attention aux choses du dehors. Les impressions confuses que le surcroît d'activité organique fait naître et pro-

page sont les premières causes du trouble d'esprit. Mais pourquoi accuser le corps quand l'âme demeure, par sa faute, incertaine et flottante? « A quoi me sert à présent mon âme? Voilà ce qu'il faut demander à toute heure et à tout moment. Quelle âme ai-je présentement? Est-ce celle d'un homme ou celle d'un enfant, d'une femmelette, d'un animal? »

Je reste par mes habitudes ou mes dispositions naturelles homme intérieur, sans pouvoir néanmoins en exercer les facultés actives; d'où il suit que je ne suis rien au dedans ni au dehors. Je suis, par ma nature, doué de *l'aperception interne*, et j'ai, pour ce qui se fait au dedans de moi, ce tact rapide qu'ont les autres hommes pour les objets extérieurs. Mais lorsque mon aperception se trouve enveloppée et absorbée par les impressions confuses du dehors ou du dedans, je me trouve dégradé au-dessous de la condition de l'homme le plus vulgaire, et la conscience que j'ai de ma nullité est la source d'une inquiétude, d'une humiliation continuelle, dont je ne me relève que par moments, et par *le sentiment religieux*, quand il vient à mon secours. Aussi suis-je entièrement déplacé maintenant dans le monde extérieur; la vie solitaire qui me met en présence de moi-même et de ce monde intérieur, où je suis appelé par toutes les dispositions de mon être physique et moral, est la seule vie qui me convienne.

Que me fait ce monde? D'où vient qu'il a le pouvoir de me modifier, de me mettre hors de moi, tellement que je ne suis plus la même personne morale; que je perds toute présence ou liberté d'esprit, absorbé par les impressions confuses qu'excite dans toute mon organisation la vue ou l'approche de ce monde? D'où vient que je suis si gai, si serein, si rassuré et confiant quand je reçois des marques sensibles d'égards et de bienveillance et si troublé, décontenancé, si timide et humble quand le monde me traite avec froideur et indifférence?

Qu'est-ce que le monde peut me donner de valeur réelle, et que ne me fait-il pas perdre, en m'ôtant la paix de l'âme, la liberté d'esprit, le *conscium* et le *compos* (1)? Restons seul à Paris, comme à Grateloup, ou formons-nous un petit cercle

(1) Le *conscium* : la conscience de soi; le *compos* : la maîtrise de soi.

qui remplace la famille. Mais l'air pur, les promenades champêtres, le bien-être, la sécurité qu'on éprouve à soutenir notre existence et que rien ne la trouble ou la menace, qu'est-ce qui peut me tenir, ici, lieu de ces biens? Tâchons d'aller les retrouver le plus tôt possible et de nous y tenir.

Les 5 et 6. — L'incertitude, la préoccupation, la lutte continuelle entre les deux tendances externe et interne font de ma vie un véritable tourment. La raison est en défaut, et je sommeille dès que je me répands au dehors par les sens. J'aurais besoin de me dire à chaque instant comme Antonin se disait à lui-même : « Réveille-toi, rappelle tes esprits, et reconnais que ce qui te trouble n'est que songe. Réveille-toi encore et fais de tous les accidents de la vie le même jugement que tu as fait de ce songe ». Mais je m'échappe à moi-même et je m'évanouis dans les songes de chaque jour.

Les 7 et 8. — J'ai été en courses et répandu au dehors tous ces jours. Je m'étourdis et m'amuse en courant d'une maison à l'autre. La plupart des personnes que je vais voir se soucient peu de moi, et je ne prends, au fond, que peu d'intérêt à elles; mais j'ai besoin de me montrer, de recevoir quelques marques de bienveillance.

J'ai eu un peu plus d'aplomb extérieur ces jours-ci, mais c'est l'intérieur qui est en défaut. J'ai été assez content de moi dans ma conversation avec M. Royer-Collard le 7. J'ai joui ce jour du beau ciel et de la belle promenade du Luxembourg. Je me suis senti ranimé.

Visite au Château. Conversation avec M. le duc de Berry et Monsieur. Ils sentent le danger de la position actuelle, mais ils ne sont pas en mesure de conjurer l'orage. Il n'y a point de pensée sérieuse. Aucun de nos grands personnages n'est dirigé par ses idées. Tous sont dominés par des sentiments, des affections et des passions du moment. C'est là une des causes principales, qui nous empêcheront de nous établir. S'il est vrai que la maison de Bourbon doit composer avec l'esprit du siècle, les opinions et les intérêts présents, en attendant qu'il s'élève parmi eux un prince capable de les diriger et de gouverner d'une manière ferme, ce serait un grand malheur pour cette famille que les princes actuels

manifestassent trop hautement leur résistance aux opinions reçues et aux intérêts les plus généraux de la nation; mais comment avoir la patience d'attendre? Le Français est vrai; l'homme même, tel qu'il le sent, lui fait une loi de se montrer tel qu'il est et sans une honte de la dissimulation. Quel prince, quel ancien serviteur du roi aurait le courage de supporter l'accusation d'abandonner l'apparence, de sacrifier les intérêts et les droits de la couronne en vue de la stabilité du trône?

Qui est-ce qui a de l'avenir et le courage d'attendre? Chacun vit au jour le jour, cherchant à satisfaire sa petite passion du moment, à parer aux inconvénients journaliers. Dans ce moment le dénigrement des personnes gouvernantes est à l'ordre du jour. On dévore tous les écrits qui sont dans ce sens, quel qu'en soit d'ailleurs la tendance, et le sérieux des suites n'est senti ni aperçu par personne, ou, si on le prévoit, on en parle légèrement pour faire effet, avec l'idée confuse d'événements imprévus qui amèneraient des chances autres que celles qu'on attend. Personne ne dirige, n'influe. Tout le monde se livre au hasard ou à la Providence, sentant que les hommes n'agissent pas.

Le 11. — Pluie. Dîner chez le ministre de l'Intérieur. Le général Dugeon me disait chez le garde des sceaux : « La situation actuelle est bien étrange. Ceux qui désirent le plus vivement le maintien de l'ordre actuel et de la dynastie, manifestent des craintes pressantes, annoncent hautement leur doute sur la stabilité du gouvernement légitime, ils prophétisent une révolution prochaine. Et ces doutes, ces incertitudes, ces annonces de la chute du trône donnent de la confiance aux ennemis des Bourbons, et leur suggèrent des idées, des projets, des espérances révolutionnaires, leur montrant enfin comme possible un renversement qu'ils n'oseraient pas tenter, si les ennemis de la légitimité se montraient plus fermes et plus rassurés. »

Il y a du vrai dans le point de vue de M. Dugeon, mais lorsqu'un sentiment s'empare aussi tout à coup d'une nombreuse classe d'hommes, quoiqu'on ne se rende pas toujours compte de cette cause, et quand un sentiment est commun, on ne cherche pas à le dissimuler.

Le 12. — Dîner chez le ministre de la Police. Conseil d'État. Je me suis trouvé malade et languissant d'estomac dès le matin, et j'ai perdu l'aplomb et l'activité et la confiance que j'avais le jour précédent. Tout mon état physique, moral et intellectuel dépend du moindre changement interne ou externe, et je ne dispose de mes facultés, de la raison surtout qui m'élève au-dessus de toutes les petites choses du dehors que dans de courts intervalles, dont il n'est nullement en mon pouvoir d'allonger la durée. L'édifice que je cherche à élever chancelle toujours sur la base et craque de toutes parts.

Ce ne sont pas les illusions du monde extérieur qui me séduisent, mais il y a un certain état d'activité vitale, de bien-être de la machine que donne le mouvement du monde, et cet état a toute la réalité d'un sentiment immédiat. C'est ce sentiment de bien-être, de vie plus animée, plus expansive qu'on cherche encore, quand les illusions du monde ont disparu, quand on n'est plus dans l'âge du succès. Si l'on pouvait éprouver le même état dans son intérieur, on serait trop heureux. J'y tâche quand la nécessité m'oblige de rester à la campagne, mais il est plus commode et plus sûr d'aller chercher les excitants au dehors. Encore mieux vaudrait ne pas en avoir besoin.

Soirée chez M. Molé et Mme de Labrèche. Le ministre me disait : « La France est antibourbonienne ». — « Tant pis pour la France, devrais-je répondre, car la France ne peut vivre sans les Bourbons. Hors de la légitimité, je ne vois qu'anarchie et despotisme. »

Les 14 et 15. — Comité de l'intérieur. « Le soir passé dans la joie est suivi le lendemain d'un triste matin (1) ». Combien de fois j'ai éprouvé cette vérité. Pourquoi ne pas renoncer au monde et à ses joies pour conserver la paix intérieure, qui ne se compose pas de plaisirs du dehors ni aussi de peines cuisantes, mais d'une constante uniformité à laquelle se lie le contentement intérieur.

Les dîners au dehors me perdent et cependant je les recherche. Je jouis des nombreuses invitations ; je suis triste d'avance quand je sais que je dois dîner seul chez moi,

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

quoique je me trouve ensuite plus calme, plus heureux intérieurement. Afin de trouver le temps suffisant et propre pour se livrer aux études utiles, il faut renoncer aux conversations oiseuses, aux courses inutiles, aux repas et aux fêtes du dehors, à la recherche des nouvelles et des bruits publics.

Ce qui m'éloigne ici de toutes études et toute disposition, c'est le besoin de me montrer et de savoir ce qui se passe et de paraître, de faire effet. Après m'être agité, fatigué, mis hors de moi, je regrette mon intériorité perdue, je m'attriste de me trouver sans appui ni au dedans ni au dehors.

La journée du 15 a été très animée. J'avais la tête très libre, dès le matin, en me levant; ce qui n'est pas ordinaire. J'ai fait mon courrier sans peine, reçu quelques visites, à midi je me suis mis au travail, que j'ai continué avec aplomb et facilité jusqu'à 3 heures. J'ai été voir M. Laîné, et de là dîner chez M. de Sèze, conservant toujours de l'hilarité, de l'activité et de la présence d'esprit. Le soir, rentré avant 11 heures. Lecture de l'ouvrage de M. de Bonald sur Mme de Staël. J'y trouve des passages, qui me serviront pour l'ouvrage que je prépare contre les *Recherches philosophiques* de cet auteur. « Je crains, dit-il, que les bons esprits ne me pardonnent pas plus de réfuter sérieusement un écrit sur la politique, qui commence par l'étrange assertion qu'il ne faut point d'autorité, qu'ils ne me pardonneraient de disputer avec un géomètre qui commencerait par nier l'étendue. »

Je pourrais dire à mon tour, en cherchant à réfuter le livre de M. de Bonald, contre la philosophie, qu'il y a lieu à craindre que les philosophes ne me blâment de disputer sérieusement avec un écrivain philosophe, qui commence par nier toute l'autorité de la raison et des facultés humaines de même qu'ils blâmeraient justement celui qui disputerait avec un géomètre qui commence par nier l'étendue ».

« L'histoire des origines des peuples, dit plus bas M. de Bonald dans le même ouvrage contre Mme de Staël, est, pour le faiseur de systèmes, ce qu'est la palette pour un peintre. Celui-ci dispose sur la tablette les couleurs pour son tableau, celui-là arrange dans l'histoire les faits pour les opinions et il y trouve tout ce qu'il veut. »

C'est précisément ce qu'a fait M. de Bonald pour l'histoire de la philosophie; il l'a traitée absolument comme les

faiseurs d'hypothèses ou de romans historiques traitent l'histoire de l'origine des peuples. Ici, à la vérité, ce n'est pas tant la faute du sujet que celle de l'auteur, qui a entrepris ce qu'il n'entend pas, par la raison qu'il ne l'a pas étudié et qu'il n'a pu que tomber dans d'étranges bévues.

« Il vaut mieux vivre toujours ignoré et soigner son âme ou en étudier et connaître le fond que de faire des miracles au dehors en s'oubliant et s'ignorant soi-même (1). « Ceci répond à M. de Bonald quand « il demande à quoi sert l'étude de l'homme intérieur; si elle le rend meilleur orateur, poète ou écrivain propre à produire de l'effet. »

Le 16. — Pluie constante, très doux. Triste journée de langueur et d'abattement après une journée expansive. Il faut m'attendre à ces pénibles alternatives toute ma vie. J'ai travaillé chez moi laborieusement jusqu'après 4 heures. Dîné chez M. Becquey. Triste soirée chez l'abbé Morellet.

Le 17. — J'ai repris de l'activité et j'ai écrit quelques pages le matin sur la croyance et la raison, en réponse à M. de Bon. Comité de l'intérieur jusqu'à 5 heures. Dîner chez moi. J'avais pour convives MM. Stapfer, Degerando, Loyson, Cousin et Ampère. La conversation a été philosophique et animée. J'ai été troublé le soir par des idées de visites, qui me poussaient au dehors tandis que mon instinct ou d'autres idées de raison me retenaient. Je suis sorti pour rentrer tout de suite.

Le 18. — J'ai été souffrant, toussant, accablé toute cette journée, plein de tristesse et d'ennui. J'ai écrit plusieurs lettres et travaillé ensuite difficilement sur les idées qui m'occupent avec trouble et affliction d'esprit, jusqu'à 3 heures, où je suis sorti pour faire des visites et promener mon ennui. Il faudrait dans ces états se supporter soi-même et ne pas se répandre au dehors, car cela ne remédie à rien et augmente le trouble ou le rend durable, et a de plus l'inconvénient de nous montrer aux autres sous notre face la plus triste et la plus misérable. J'ai eu à dîner MM. Durand,

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

Delpit, d'Allemagne, Peyroni, société joyeuse qui ne m'a pas égayé. J'ai été dans un état d'étourdissement, distrait sans penser à rien. Sorti dans la soirée pour faire des visites oiseuses, me reprochant cette légèreté qui ne me permet pas de rester tranquille dans ma chambre, *d'y être avec Dieu et avec moi-même*, de m'occuper de lectures instructives et relatives à mes devoirs.

J'ai formé le projet en rentrant de travailler plus sérieusement que je ne l'ai fait, pour conserver toujours cette raison calme, qui nous met au-dessus de tous les troubles intérieurs et extérieurs, de toutes les impressions confuses, qui nous fait apprécier les choses et les êtres, selon leur valeur soit réelle, soit relative à nous-mêmes, aux vrais besoins de notre âme ou à la portée de nos facultés, enfin qui nous fait nous mettre à notre véritable place, au lieu de nous tourmenter tant pour en sortir et atteindre ce qui est au-dessus de nous. C'est là une des causes premières de trouble et d'inquiétude que j'éprouve sans cesse à Paris. Je cherche avec agitation et embarras une place dans la société et parmi les hommes que je fréquente. Je souffre secrètement de plusieurs comparaisons humiliantes.

Le 20. — Pourquoi ne vivrais-je pas à Paris, comme dans une solitude, quand rien ne me commande de sortir? Pourquoi cherché-je les distractions, qui sont sous ma main, tandis que je n'en sens pas le besoin à la campagne, que je crains au contraire d'être distrait, que je ne désire rien tant que de passer des journées solitaires et tranquilles, occupé dans le cabinet? Oh! misère que cette vie de Paris où je perds tout ce que je vaux!

DÉCEMBRE

Du 1er au 10. — État de l'âme assez tranquille; force et sérénité habituelles. J'ai employé ce temps, partie en distractions, et partie à la composition d'un morceau de philosophie mystique sur les deux Révélations, adressé à M. Stapfer, sur cette question : « Les anciens philosophes ont-ils reconnu la nécessité d'une Révélation divine? » Le 8, j'ai lu ce morceau

à ma petite Société philosophique, MM. Ampère, Cousin, Loyson, etc., etc; le 10 je l'ai envoyé à M. Stapfer (1).

Le 21. — Dîner chez M. Molé avec le ministre de l'Intérieur, MM. Ravès, Pontal, Laborde, Mmes de Vintimille et Chéron. Avant le dîner j'ai eu une conférence avec M. Molé, qui m'a développé son point de vue politique. Il faut selon lui accorder au libéralisme dominant tout ce qu'il demande. Toutes les résistances seraient inutiles, tout système mixte dangereux et propre seulement à exciter des méfiances. J'ai fait l'objection qui se présente naturellement. En accordant ce que les libéraux demandent actuellement : la liberté illimitée de la presse, vous donnez des forces considérables aux ennemis de la monarchie légitime et de notre forme actuelle du gouvernement. Entendez-vous vous sacrifier et vous résigner à un changement de gouvernement? Quelle garantie aurez-vous de la stabilité d'un nouvel ordre de choses? Nous voilà donc poussés encore dans les flots orageux et mobiles des révolutions.

— Non! répond M. Molé; en proposant de gouverner aujourd'hui d'après les principes d'un pur libéralisme, j'établis deux contrepoids et comme deux ancres dans la tempête. Le premier, c'est le renouvellement quinquennal de la Chambre entière, à partir de la présente année; ce qui nous garantit un intervalle suffisant pour asseoir un système de gouvernement constitutif, laisser s'amortir les passions excitées par la fièvre annuelle des élections, et parer avec une majorité constante aux dangers que feront naître le système libéral et surtout la liberté complète de la presse et des journaux. Si les inconvénients et les dangers arrivaient au dernier terme, comme cela est vraisemblable, alors les Chambres elles-mêmes, en immense majorité, se trouveraient disposées à adopter, à provoquer même, le remède au mal.

La deuxième mesure qui servirait de contrepoids au libéralisme et d'égide à la monarchie, c'est la création ou la conservation d'une force militaire royale et non pas seulement

(1). Ce petit écrit est devenu plus tard la note des *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral de l'homme*. Voir les *Œuvres philosophiques de Maine de Biran*, t. IV, p. 147.

nationale. Je réfléchissais sur ces propositions lorsque le dîner a été servi. Il s'est passé gravement et en silence. Après le dîner la conversation est devenue générale, et les questions, précédemment agitées entre M. Molé et moi, ont été mises en discussion. M. Ravès est celui qui a élevé les objections les plus graves contre le système de M. Molé. Est-il bien certain que vous ayez la majorité en accordant aux libéraux ce qu'ils veulent, sous condition du renouvellement quinquennal et de la constitution d'une force toute royale? N'y a-t-il pas incompatibilité entre les éléments de gouvernement que vous voulez associer? Si vous entrez dans un système tout libéral, ne faut-il pas en adopter franchement toutes les conséquences? Comment donc protégerez-vous les intérêts du trône? Avec les armes que vous donnerez contre lui? Ou vous êtes assez fort pour faire encore des conditions, et dans ce cas pourquoi n'emploieriez-vous pas cette force à neutraliser celle du libéralisme, au lieu de l'accroître en conspirant avec elle? Pourquoi ne pas employer tous les moyens possibles pour réunir les éléments monarchiques et en faire un faisceau que vous opposeriez aux fausses doctrines et à une tendance pernicieuse au trône? Que si vous voyez qu'il n'existe aucun moyen de s'opposer à cette tendance, pourquoi délibérez-vous? Il faut quitter la partie, abandonner le gouvernail et se livrer au torrent.

Au surplus, il y a une observation essentielle à faire sur cette réunion des deux divisions royalistes, c'est qu'il faut convenir que les ultra-royalistes ont seuls eu raison en principe, puisqu'ils ont vu à l'avance les dangers de la monarchie dans une marche libérale, ou dans des concessions trop républicaines, dangers qui frappèrent plus tard les royalistes constitutionnels, quand le mal fut à son comble. Le premier pas que font ceux-ci pour se rapprocher des autres, est donc l'aveu d'une erreur, et c'est là ce qui rend le pas difficile, surtout si ceux qui ont eu raison en principe profitent de leurs avantages et veulent dominer.

Que feriez-vous avec une Chambre qui durerait cinq ans, pendant que l'opinion publique égarée par les pamphlets et les journaux ferait sans cesse de nouveaux progrès dans sa direction anti-monarchique présente? Si vous n'avez aujourd'hui aucun moyen pour arrêter la tendance, comment pouvoir

la maîtriser quand vous aurez concouru vous-mêmes à la rendre plus forte ou plus invincible. Comment résisteriez-vous à ceux qui vous demanderaient à grands cris le renvoi des Suisses, la réforme de la garde, la sanction populaire de la Charte, de la dynastie même?...

Ces éléments entrent essentiellement dans un système libéral. Ceux qui le conçoivent dans son ensemble sont seuls conséquents. Prétendre le morceler c'est ne pas l'entendre et se mettre en contradiction. Ou votre Chambre de cinq ans suivra la marche de l'opinion comme un torrent, et alors qu'aurez-vous gagné, ou elle sera disposée avec vous à lui résister, et elle tombera dans la déconsidération et le mépris public. Alors de quel secours sera-t-elle au gouvernement pour prévenir ou empêcher une autre révolution qui se fera malgré elle et contre vous? Mais, dites-vous, donnez-nous donc un moyen d'arrêter le torrent et songez que nous ne sommes pas en position de choisir le mieux absolu. Je réponds alors par la maxime : *Fais ce que dois, arrive que pourra.* Quand il n'y a aucun moyen de sauver le trône, les devoirs des vrais Français pour le soutenir ne changeront pas. A plus forte raison ceux des ministres du roi. C'est donc à vous à faire d'abord votre devoir, à représenter fortement les dangers à l'Assemblée, à proposer les moyens que vous croirez les plus propres à arrêter les progrès du mal, en supposant que vous eussiez à faire la majorité d'une Assemblée, qui regarde comme le premier intérêt de la France la conservation du trône légitime. Telle est la suspension des droits de la presse, de l'*habeas corpus*, de la loi d'élection, comme l'a fait si souvent le ministère anglais dans des circonstances moins graves, et si vous êtes repoussés, vaincus par la majorité, vous aurez du moins accompli le devoir du ministre du roi. Cela seul dépend de vous et *doit vous importer*. Ce qui n'en dépend pas sera la part du sort.

Du 22 au 27. — Brumes, température douce et humide. Je suis constamment distrait et hors de moi, tout en faisant effort cependant pour me rasseoir et faire ou dire dans chaque occasion ce qui est raisonnable et ce qui convient, mais comme cela est difficile quand on a une imagination mobile et des nerfs qui cèdent à toutes les impressions du dehors!

Le 28. — Dîner chez M. Stapfer avec M. Garat l'académicien. « Dès que vous cherchez ce monde, que vous avez besoin de savoir ce qui s'y fait, d'entendre ce qui s'y dit de nouveau, c'est une nécessité que votre cœur en souffre du trouble (1) ».

C'est là la grande cause de mes agitations et de mes contrariétés.

Le 29. — J'ai eu à dîner la Commission des Cinq réunie : MM. Laîné, ministre, Raynouard, secrétaire de l'Académie, Gallois, Flauguergues et moi. Que les temps sont changés! Une vive discussion s'est élevée entre M. Flauguergues et moi sur l'opinion publique et l'influence que le gouvernement doit lui attribuer en dirigeant d'après elle sa marche et ses opérations. J'ai fait à ce sujet une distinction assez précise entre les questions de gouvernement ou relatives à son existence ou les institutions fondamentales et les questions d'administration. Sur celles-ci le gouvernement doit toujours consulter les besoins et les vrais intérêts du pays qu'il administre. Il doit s'éclairer de l'opinion librement émanée des intéressés. Mais quant à ce qui touche au gouvernement même, ou aux lois fondamentales, il est absurde de prétendre qu'il faille consulter et laisser librement circuler des opinions factieuses qui provoquent au renversement; car il n'y a pas d'État au monde, où il n'existe un grand nombre de mécontents, qui appellent des changements dans les constitutions pour en profiter. Et si on les laissait faire, on aurait des révolutions continuelles. Une des erreurs fondamentales et des plus funestes de notre temps, c'est d'avoir appliqué aux lois d'institution ou fondamentales les discussions ou les débats publics qui ne peuvent évidemment avoir lieu que pour les lois d'administration. C'est de remettre sans cesse en discussion les bases mêmes de l'existence.

Quand un gouvernement est une fois établi, il ne doit pas être permis de discuter les opinions. On ne peut supposer une opinion contraire à ces principes, car ce serait rébellion. Les peuples ne se constituent pas eux-mêmes.

Le 30. — Nous avons célébré le soir la fête de M. Morellet; il a fait ses adieux à ses amis par des vers, où l'on trouve

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

encore son âme. J'ai été et suis revenu avec M. Lainé. Souvenirs de conversation avec M. Stapfer. La lumière qui éclaire tout homme est-elle intérieure ou extérieure à l'âme? Est-elle infuse, ou plutôt l'âme est-elle comme teinte de ses rayons, imprégnée de son éclat au moment de sa naissance, ou lui est-elle communiquée, révélée, inspirée, dans un temps, par Dieu même? Enfin ces objets, notions ou idées, que l'âme aperçoit à l'aide de cette lumière ou en elle, lui sont-ils donnés comme par intuition simple, immédiate, ou sont-ils des produits de son activité? Les formes, telles que Kant les conçoit, laissent l'âme toute passive dans ses plus hautes conceptions. La vie intellectuelle n'est pas la vie animale ou sensitive et la surpasse de nature autant que celle-ci surpasse la matière mécanique. De même que les forces matérielles, auxquelles la vie résiste, luttent sans cesse contre elle, ainsi la vie animale lutte contre la vie intellectuelle et tend à la prédominer et à l'obscurcir.

Quand nous jouissons de la vie intellectuelle, ce n'est pas qu'il y ait surcroît de la vie physique, employé aux fonctions de la pensée; mais c'est que les obstacles à l'activité de l'âme sont moindres et que les images qui l'obscurcissaient se dissipent.

Quand le témoignage intérieur nous échappe, on croit tout perdu; on est désolé, consterné, dit Fénelon. Voilà ce qui m'arrive, mais les âmes fortifiées par la piété, par l'abandon en Dieu et la désappropriation d'elles-mêmes n'ont pas même besoin du témoignage intérieur pour être calmes.

Ne ferais-je pas mieux de me servir avec une entière liberté de ce qui dépend de moi, uniquement, que de tant me tourmenter pour ce qui n'en dépend point et de le désirer dans la servitude et la faiblesse de ma volonté? Je me donne l'air d'un coupable et d'un lâche par mon air timide, embarrassé, devant les hommes. « Prends ton parti dans tous ces débats, après y avoir bien pensé, et marche ensuite tête levée. Que crains-tu des petits hommes qui t'entourent? Qu'as-tu à leur demander ou à en attendre? Pourquoi hésites-tu à dire ce que tu crois vrai? »

Les 11, 12 et 13. — Les hommes pèchent dans tous les débats politiques pour ne pas assez généraliser leurs idées ou leurs sentiments. Les royalistes, par exemple, ont souvent

parlé le langage des républicains, parce qu'ils étaient dominés par l'idée, misérablement partielle, d'attaquer le ministère du roi. Il est temps de voir la chose plus en grand et de venir au secours de la monarchie attaquée au cœur.

Du 13 au 18. — Froid sec, glace. Le froid m'engourdit, me rend paresseux, obstrue mon cerveau et ma poitrine; et cependant je ne suis pas dégoûté ni abattu. Je m'agite à l'envi des autres pour de bien petites choses. Je n'ai de sentiment élevé de moi-même et d'idée consistante que dans la solitude; en présence des hommes, je me sens au-dessous de tout. Je passe avec une légèreté extrême d'une idée à l'autre; je ne tiens à rien.

* *Le 13.* — Le secours de Dieu nous est nécessaire dans les choses mêmes qui sont, ou paraissent être en notre pouvoir. Je me trouve dénué de toutes mes facultés, précisément parce que j'ai trop compté sur moi-même, et que je n'ai pas pris l'habitude de me confier dans un secours et un appui supérieurs, de le demander par la prière afin de me fortifier.

* *Le 18.* — L'homme s'offre aux autres et à lui-même, comme dans une perspective, qui a plusieurs plans reculés les uns derrière les autres. J'en distingue trois bien particulièrement. Le premier fait saillie au dehors : je ne suis rien pour moi en moi-même; je songe à paraître aux yeux des autres, je suis en eux et rien que par eux. Dans la seconde perspective, je me sépare du monde extérieur pour le juger, mais j'y tiens comme à l'objet ou au terme de toutes les opérations de mon esprit. Dans la troisième, je perds tout à fait de vue le monde extérieur et moi-même; et le monde invisible, Dieu, est l'objet ou le but de ma pensée. Le moi est entre ces deux termes. Ainsi les extrêmes se touchent; la nullité d'efforts ou l'absence de toute activité emporte la nullité de conscience ou du moi, et le plus haut degré d'activité intellectuelle emporte l'absorption de la personne en Dieu ou l'abnégation totale du moi, qui se perd de vue lui-même (1).

(1) Cette pensée manifeste déjà très clairement le point de vue nouveau qui, mûri par la réflexion, devait, cinq ans plus tard, conduire l'auteur à

Le 20. — Fénelon dit dans une lettre à M. de Ferguela : « On a besoin d'être sans cesse la faucille en main pour retrancher le superflu des paroles et des occupations. »

Combien j'aurais besoin de cette faucille dans tout ce que je fais et dis! Je m'agite et me trouble sans cesse sur des inutilités, et il n'y aurait qu'une chose nécessaire : *Conserver la paix intérieure, être maître de soi.*

Je n'ai aucun point d'appui en moi-même. Les idées fortes, les bonnes résolutions s'évanouissent à la moindre occasion, sans qu'il en reste la moindre trace. Il faudrait avoir Dieu présent ou quelque idée fixe de Dieu, et je n'en ai point, considérer la vie extérieure comme un exercice, comme un moyen de vertu, au lieu d'en faire un but.

Du 21 au 26. — J'ai passé ces jours dans une extrême agitation et préoccupation d'esprit ou d'imagination. Le ministère a dû être renouvelé en tout ou en partie. Quels sont les ministres qui restent, ceux qui doivent s'en aller? Mon intérêt particulier pour deux de ces ministres, la curiosité de savoir ce qu'on nous cache, les hommes d'avenir, la future direction des affaires, l'influence que cette direction doit avoir sur les destinées de la France, sur la mienne en particulier, tout contribue à me tirer hors de moi-même, à changer toutes mes habitudes actives. Les allées et venues au dehors, les petits billets, les conversations oiseuses avec tous les curieux font perdre le temps et augmentent ma mobilité à laquelle je suis trop disposé. Les pensées sérieuses s'éloignent de moi. J'éprouve un grand vide dans l'esprit et dans l'âme. Je ne me fixe à rien, tout me distrait et me jette hors de mon assiette.

... *Noël.* J'ai été à la messe sans componction et pour la forme, et j'ai passé le reste du temps au ministère de l'Intérieur, occupé de causeries sur le même sujet.

Que me font tous les changements de ministres et toutes les tracasseries des hommes avides de pouvoir, tous ces mouvements orgueilleux et insensés de petits hommes qui

remanier complètement le manuscrit de *l'Essai sur les fondements de la psychologie* pour en faire les *Nouveaux Essais d'anthropologie*. (Note d'Ernest Naville).

croient chacun commander au destin, dont ils sont les instruments. Pourquoi ne me tiens-je pas tranquille? Borné au rôle d'observateur, qui me convient uniquement, triste témoin des déchirements et de la dissolution de notre patrie, que je ne puis servir autrement que par des vœux impuissants, le ciel m'ayant refusé la force et l'énergie de corps et d'âme nécessaires pour influer sur les hommes et sur le temps et le lieu où l'on vit. Cette vérité de sens intime devrait me rendre tranquille. Et pourtant je m'émeus, je m'agite avec le monde qui m'environne, comme par imitation et en oubliant la véritable place qui me convient et mon rôle passif d'observateur, aspirant quelquefois à influer comme les autres, fatigué de ces efforts inutiles, perdant toute contenance, tout aplomb, et averti par la conscience intérieure de la platitude de mon rôle, chose dont les autres hommes ne s'aperçoivent pas. Pourquoi?

Le 28. — Fin des incertitudes sur le ministère. Je sens mes misères au milieu de toutes les agitations, de tous les mouvements et de l'importance ridicule que je cherche à me donner dans la circonstance actuelle, où le ministère se trouve engagé et où mon excellent ami Lainé est menacé. Je mets de la légèreté dans mes propos à ce sujet et, comme dans tous les grands événements qui agitent mes nerfs, je suis bien plus occupé de l'effet présent que des conséquences à venir. Cette journée s'est terminée tristement par l'assurance que M. Lainé ne restait pas au ministère. Alors les pensées sérieuses sur les choses et sur moi-même se sont présentées

Je me suis couché tard et j'ai mal dormi. Je sens habituellement mes misères, c'est-à-dire le mauvais état de la machine sensible, qui incline le plus souvent à l'abattement et à la tristesse. Lorsque la machine se renouvelle accidentellement, il en résulte un sentiment immédiat de force et d'hilarité; alors aussi tous les grands projets de travail, d'avenir, me reviennent à l'esprit. Mais tout ce qui tient à la machine ne dure pas et varie chaque jour avec ses dispositions.

* *Le 28.* — L'âme peut trouver en elle-même, ou dans la pensée de Dieu, de l'infini, des moyens de force, d'élévation

et de paix, qui restent les mêmes quand la machine s'affaisse et que tout l'organisme tend au découragement, à la tristesse, à l'ennui. Voilà où il faut tendre, au lieu de se livrer, comme je l'ai fait jusqu'ici, aux impressions instinctives qui font toute ma vie, même intérieure. Je me livrais à l'attrait de ces impressions, j'étais heureux par elles seules; d'autres ont succédé; il faut chercher la force ailleurs. Dans mes meilleures dispositions j'ai été jusqu'ici seul avec moi-même. « *Pauvre conseil où Dieu n'est pas!* » dit Fénelon. La présence de Dieu opère toujours la sortie de nous-même, et c'est ce qu'il nous faut. Comment concilier cela avec ma doctrine psychologique du *moi?*

ANNÉE 1819

JANVIER

Les 31 décembre et 1er janvier. — Journées tumultueuses et tout à une vie extérieure, sans plaisir ni attrait autre que le mouvement et l'agitation ; sans but utile, mais pour satisfaire à des convenances sociales, surtout pour se fuir et ne pas se trouver seul avec soi.

Le commerce des hommes ne me vaut rien. Après avoir été quelque temps dans cette agitation, je ne sais plus me mettre à un travail suivi. Dans les courts moments donnés au cabinet je voudrais tout faire à la fois et je ne fais rien. Je m'entoure de papiers, de livres qui restent inutilement sur mon bureau. Je porte dans les affaires un esprit fatigué et préoccupé de méditations solitaires, et dans le cabinet les distractions et l'agitation des affaires.

Visites à la Cour deux jours de suite. Le premier jour de l'an, comme conseiller d'État, j'ai couru les rues dans la voiture de M. de Chabrol et avec lui. La seule visite qui me laissera des souvenirs, c'est celle du duc d'Orléans. La famille était réunie ; la mère tenait un bel enfant de dix à douze ans par la main... (etc).

J'ai terminé les visites du soir par Mme Suard ; conversation avec M. de Lally et le général Dumas. Ces messieurs sont très rassurés sur la situation morale et politique en France. « Les lois, disent-ils, sont exécutées ; les esprits désireux du repos sont attachés à l'ordre. »

Il est vrai que l'on ne trouve pas la chaleur de 89, que le peuple ne s'émeute pas pour brûler les châteaux et commettre des désordres publics, mais ce n'est là que l'absence des mobiles d'agitation et de trouble. Du reste, toutes les qualités

ou dispositions, ennemies de l'ordre des choses établi, se trouvent réunies et s'alimentent perpétuellement de la haine pour l'ancienne noblesse, et, par suite, de la maison régnante, toujours calomniée, accusée parmi le peuple.

Mépris de toute autorité, absence de tout sentiment religieux, indépendance dans la famille comme dans la société, nul respect pour la vieillesse; présomption, orgueil, insolence générale parmi les jeunes gens, sont-ce là de bons éléments d'ordre public?

Cependant à entendre ces messieurs tout est bien. Oui, tant qu'il n'y a pas de révolte, de massacres, de vols, etc... Cela prouve que nous ne sommes pas difficiles pour l'ordre public et moral.

Le 2. — Les distractions nous perdent. Un travail journalier, soutenu sans être excessif, disposerait l'âme au sérieux de la vie propre aux entreprises qui demandent de la suite et de la tenue.

Peu de choses me distrayent parce que peu de choses m'occupent profondément. Je suis effrayé de la rapidité avec laquelle m'entraîne ce temps que je perds, ou que j'emploie à des choses contraires au perfectionnement de mon être intelligent et moral. Je suis humilié de la mobilité singulière de toutes mes idées, de mes dispositions, de mes goûts, de mes points de vue, du peu de tenue et de profondeur que les sentiments ont en moi. Je suis le jouet de tous les accidents extérieurs, à qui je laisse la puissance de me modifier, sans que j'agisse pour me modifier moi-même. Le puis-je tout seul?

* « Tout ce que notre volonté ne fait pas, tout ce que nous apercevons dans nos idées, ou sentons en nous-mêmes comme indépendant de notre action présente ou passée, et de tous nos pouvoirs, nous pouvons bien l'attribuer à Dieu. » Mais, réciproquement, ce que nous apercevons ou sentons comme le produit actuel ou virtuel de notre force propre ne saurait être attribué à Dieu, cause créatrice suprême, en qualité de cause officiente. A cet égard, la métaphysique doit se fonder sur la psychologie. Qu'on dise que Dieu seul produit en nous son idée, à laquelle notre esprit fini ne saurait s'élever par ses propres forces; que la grâce produit aussi en nous les bons mouvements affectifs qui remplissent le cœur de son

amour; mais qu'on ne dise pas que c'est Dieu qui effectue les actes de liberté que nous nous approprions, que nous sentons comme des produits de notre effort voulu. Il y a, à ce sujet, une grande confusion d'idées parmi les métaphysiciens, précisément parce qu'ils n'ont pas senti le besoin de fonder la philosophie sur les faits d'expérience intérieure.

Le 4. — Dîner chez M. de Crieq à côté de Portal, nouveau ministre de la Marine. La conversation a été animée. Ce ministre avait à justifier à mes yeux son acceptation. J'avais à lui parler franchement de sa position, telle que je la vois. Pour rien au monde je n'aurais voulu entrer dans le ministère, d'où les deux hommes les plus vertueux, les plus justement estimés et honorés de notre temps viennent d'être exclus.

Le 5. — J'ai dîné chez M. Ampère avec M. Ballanche, dont je lis avec intérêt un ouvrage sur les institutions et les langues. La conversation ne m'a rien appris. Cet auteur, comme tant d'autres, perd à être vu de près et entendu. Les hommes d'imagination, qui ont un grand talent d'écriture, sont surtout dans ce cas.

Je m'appauvris tous les jours de santé de corps et d'âme en me livrant au mouvement extérieur, en acceptant les dîners en ville, en courant tous les soirs en visites, où je m'embarrasse, m'agite et m'inquiète si vainement.

« Quand pourrai-je me recueillir parfaitement en vous, mon Dieu! qu'embrasé de votre amour, je n'aie plus aucun sentiment de moi-même, mais que je ne sente que vous d'une manière élevée et qui n'est pas connue de tous (1)! »

Je porte avec douleur le poids de mon corps. Je rencontre dans ce monde d'agitations mille objets nuisibles, qui me jettent dans le trouble, dans l'obscurcissement et la tristesse; ils m'embarrassent, me détournent, m'attirent et m'empêchent d'avoir un libre accès vers la source du bien et de la lumière, vers Celui qui donne la paix.

Le 10. — J'ai commencé à sentir une disposition fiévreuse qui se renouvelle assez constamment chaque hiver dans cette

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

saison. Je vais cependant à mes affaires ou dans le monde, ne pouvant pas ou ne sachant pas m'arrêter. Je suis occupé de deux affaires, les pétitions à la Chambre et les élections municipales et départementales, commission composée de MM. Cuvier, Cappelle, Guizot, Barante, Monnier, Siméon, Chabot et moi, présidée par le nouveau ministre de Cazes.

Le 12. — Jour de la mort de l'abbé Morellet.

Le 13. — J'ai eu à dîner une réunion intéressante, les familles du Pavillon et Lacaprade, Mme de Feletz, etc...

* Penser c'est se distinguer soi de tout ce qui ne l'est pas et de son corps propre. Les hommes à imagination dont l'esprit est toujours porté au dehors ne pensent pas. Ceux dont l'âme reste toujours mêlée avec le corps, sans exercer aucun effort, aucune activité pour se dégager, ne sont pas des êtres moraux.

L'exercice de la pensée est en même temps un exercice de moralité. Se mettre au-dessus de la nature ou de l'organisme, au-dessus des passions, des affections qui appartiennent à la machine, condition essentielle pour faire *son métier d'homme*. A le prendre sous ce rapport, l'intelligence et la moralité sont indivisibles. L'être le plus intelligent serait aussi le plus vertueux; mais on fait entrer dans l'intelligence ou la pensée beaucoup de choses qui n'en sont pas.

Le 14. — Pluie et vent. Enterrement de l'abbé Morellet. Visite à M. Kells; triste journée, incapacité absolue.

Les 15, 16 et 17. — Malaise et incapacité constante avec quelques lueurs d'activité d'esprit. Discussion du projet sur l'administration départementale et communale. J'ai fait acte de détermination, et j'ai osé être seul de mon avis pour la nomination royale et les plus imposés.

J'ai fait un dîner remarquable, le 17, chez M de Castellane, pair. M. le prince de Talleyrand, MM. de Villèle, Corbiac et Benoit, M. le vicomte de Montmorency étaient les convives. On a parlé d'affaires, un peu bas; la confiance n'était nulle part, mais cette réunion a été curieuse. M. de Talleyrand m'a adressé quelques paroles. Il y a des projets ultérieurs. J'ai

été, en sortant, passer la soirée chez Mme Labrèche. J'y ai causé avec les grands personnages Pozzo di Borgo, Molé, Pasquier. Les deux premiers voient dans la position des dangers imminents dont les autres se moquent. *Mundus totus exercet histrionam.* Lequel croire? Les uns se trompent, les autres nous trompent tant qu'ils peuvent. Je suis las de mon rôle de dupe.

* *Le 17.* — *Ramener toute sa vie à l'unité.* Il n'y a qu'une idée universelle, centrale, but de toutes les actions extérieures, qui puisse rendre une cette vie si multiple, si confuse : *Dieu, la vertu, le souverain bien, le devoir.*

Du 20 au 26. — Température douce et humide, relâchée tout ce mois. J'ai été hors de mes habitudes calmes, hors de moi, quoique dans un travail continu sur un sujet qui me préoccupe : *le règlement de la Chambre sur les pétitions*, qu'on propose de changer. Sans raison je défends ce qui est fait. Je suis parvenu à force de labeur, de ratures, de maniements et remaniements à écrire une opinion passable et bien liée. Les moindres choses me coûtent un grand travail, et, quand cela est fait, je manque de moyens pour le produire au grand jour. Cela reste sans effet, ou n'est pas entendu. Il faut renoncer à produire quelque chose au dehors et savoir ne composer ou n'arranger que pour le monde intérieur, où je dois vivre jusqu'à la fin.

Grandes et vives émotions, fièvre nerveuse avant de monter à cette terrible tribune. Je parle, fais effort pour crier, personne n'entend et ne sait ce que j'ai voulu dire. J'ai pris l'engagement d'y renoncer pour toujours. C'est une trop vive et trop inutile agitation.

Le 27. — Beau temps, très doux, chaud. Mon âme agit sur un mauvais instrument, dont elle n'est pas maîtresse, et qui la domine et l'entraîne. C'est un grand malheur, résultat des fautes antérieures. Quand la machine est bien disposée, l'âme éprouve d'heureux, de bons sentiments. Elle peut par une illusion assez commune s'en faire un mérite, ou croire qu'elle a contribué à se les donner et à les faire naître en elle par son action présente ou antérieure; mais l'âme, restant la

même au fond, qu'est-ce qui fait que l'homme, qui, étant bienveillant, bon, heureux, actif, intelligent, devient morose, méchant, malheureux, hébété? Quand saura-t-on faire la part du corps ou celle d'une puissance supérieure à l'âme elle-même?

Il y a des occupations d'esprit qui laissent l'homme tout au dehors; il y en a qui le ramènent au dedans; celles-ci seules sont morales.

FÉVRIER

Le 1er et le 2. — Je reprends un peu de vigueur d'esprit et je m'attache aux questions politiques qui me reportent vers un autre monde. Il me semble que je vois les choses de ce monde sous des rapports plus vrais. Quoi que veuillent les royalistes en résultat final, leur intérêt premier, c'est de montrer qu'ils veulent les libertés de la nation et qu'ils en sont les défenseurs. Aussi les plus forts du parti, tels que : MM. de Villèle, Fiévée, Chateaubriand, insistent-ils toujours à combattre ce qu'ils appellent la tyrannie de l'administration et offrent-ils de substituer à une centralisation tyrannique les droits et les intérêts libres des provinces. Ceux-là entendent les affaires, mais il fallait être insensé pour s'imaginer qu'on gouvernerait la nation française, telle que l'a faite la Révolution au nom d'anciens titres et privilèges de noblesse, qui irritent, soulèvent tous les amours-propres, qui ont fait et feraient encore une révolution. Si jamais les vrais royalistes, les partisans de la dynastie prennent le dessus, ce sera au nom et sous la forme et le fond de la liberté, jamais au nom d'anciens droits et priviléges. Avis au successeur de Louis XVIII (1).

Les 3, 4 et 5. — Température douce et humide, pluie. J'ai été ces jours-là dans un état pénible de tristesse, de découragement, de difficultés et presque d'absence de vie; grande concentration. L'estomac est comme affaissé sur lui-même. Les digestions sont laborieuses, les idées lentes et obscures;

(1) Il semble ici que Biran avait pressenti la faute que commit Charles X, et qui lui fit perdre son trône.

le monde disparaît à mes yeux; je ne prends intérêt à rien.

* *Le 3.* — En rentrant chez moi, hier au soir, j'ai lu un petit livret intitulé : *le Bonheur du peuple*, destiné à l'instruction des dernières classes. Quelles illusions, quels préjugés funestes dans les hommes influents d'aujourd'hui, qui se persuadent qu'ils rendront le peuple plus heureux par l'esprit, par l'instruction, en cherchant à exciter ses passions haineuses contre les personnes élevées, en lui apprenant à mépriser les ancêtres comme ignorants, en développant ainsi, dans les basses classes de la société, l'esprit de rivalité, de cupidité, d'ambition, sans chercher pour elles aucun contrepoids, aucune compensation dans les sentiments religieux et moraux, dans les espérances d'une autre vie!

Le 8. — Le temps s'étant rassénéré et l'air ayant pris plus de ressort, je me suis senti remonté et comme un autre homme. J'ai dîné chez M. Becquey et causé avec plusieurs personnes, notamment avec M. Pépin de Bellisle, d'une manière active et plus ouverte qu'à l'ordinaire. Dans les bonnes dispositions je me laisse aller en tout, à table comme en conversation, et j'ai ensuite des sujets de repentir.

* *Le 8.* — Un hiver passé à Paris, dans les affaires et le monde, est comme un temps d'*ivresse prolongée*: on n'est plus soi ni à soi; on perd son *moi*, sa *pensée de derrière*; on se passionne pour des misères, on ne voit pas plus loin que le présent, on n'a pas une pensée nouvelle, profonde, sérieuse; on vit sur son acquis qu'on emploie ou qu'on dépense tant bien que mal, c'est ce qu'on appelle vivre. Je trouve qu'on use sa vie plutôt qu'on n'use de la vie sagement, et en vue d'un avenir meilleur ou plus élevé.

Le 9. — « Le mouvement propre de la nature, abandonnée à elle-même, la porte au mal et vers les choses de la terre. Cette portion de force, de vie spirituelle, n'est que comme une étincelle cachée sous la cendre, enveloppée d'épaisses ténèbres. La raison naturelle conserve encore le discernement du bien et du mal et fait la distinction du vrai

et du faux, quoiqu'elle soit dans l'impuissance d'accomplir par elle-même ce qu'elle approuve, et qu'elle ne jouisse plus, ni de la pleine lumière de vérité, ni de la première pureté de ses affections (1). »

Les stoïciens reconnaissent bien l'opposition essentielle des deux principes, mais ils croient que la force *sui juris* du vouloir peut toujours surmonter les affections et les mouvements de la nature passionnée. Les chrétiens pensent, au contraire, que cette nature, corrompue en elle-même, l'emporte constamment sur le principe spirituel, si le secours supérieur de la grâce ne nous aide à la surmonter. Dans les deux doctrines, l'opposition des deux principes, spirituel et charnel, est démontrée par tous les faits d'observation intérieure. Tout ce qui part du premier principe est bon, juste, vrai : si nous pouvions assurer toujours sa prédominance, ne juger, ne vouloir jamais qu'avec lui ou par lui, nous serions aussi parfaits que la nature de notre âme le comporte. Séparer tout ce qui vient du principe charnel et le soumettre, c'est l'exercice de toute la vie intellectuelle et morale.

Bien juger et bien agir tiennent à la même condition; c'est toujours s'élever au-dessus des sens; mais tous les devoirs, toutes les circonstances de la vie civile nous ramènent au monde sensible, et la difficulté, c'est de vivre habituellement dans ce monde ou pour lui, sans en être prédominé. La spéculation, tant critiquée parmi nous, n'est qu'un exercice moral; il n'y a d'êtres moraux que ceux qui spéculent, en s'élevant au-dessus de tout ce qui est sensible. Pour le commun des hommes l'âme est toujours répandue dans les sens. « Mon âme est-elle si fort mêlée, confondue avec cette misérable chair, qu'elle suive tous ses mouvements, et lui obéisse comme son esclave (2)? » Celui qui se confond avec la chair et suit tous ses mouvements, abattu avec le corps et ne se relevant qu'avec lui, est toujours un sot, alors même qu'il se glorifie de son esprit. Je réfléchissais, hier, sur l'application que font les hommes du mot *sot*. Tel qui a une certaine mobilité d'imagination, qui fait des peintures vives, des combinaisons singulières de mots, passe pour homme d'esprit dans le

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*
(2) Marc-Aurèle.

monde; tandis que l'homme de jugement, dont les idées se succèdent avec lenteur, qui s'arrête sur chacune, ou même qui n'a pas celles dont on s'occupe dans le monde, passe pour un sot. La chose pourrait être retournée. On peut être très spirituel ou très sot, en changeant de lieu, de société, ou à différentes heures. Je me trouve sot la plus grande partie du temps, et c'est l'estomac mal disposé qui me rend tel. Pourquoi faire tant de cas d'un instrument qui ne dépend pas de nous?

Il n'y a pas tant de différences qu'il paraît entre la morale des stoïciens et celle des chrétiens : recevoir tout ce qui arrive, le mal comme le bien, avec une entière résignation à la nature, à l'esprit universel, à la raison ou à Dieu; accepter de la volonté de Dieu les plus grands maux avec le même plaisir que l'homme sensuel trouve dans les délices; faire abnégation de sa volonté propre, individuelle, pour se conformer en tout à celle de Dieu, ou de la nature universelle; regarder comme nuls les empêchements qui viennent de ce misérable cadavre, que nous traînons, le mépriser : voilà bien des points communs. Mais selon les stoïciens, nous pouvons tout cela par nous-même; selon les chrétiens nous ne le pouvons qu'avec *la grâce* ou par elle.

Le 14. — Visites au château, aux Princes; — agitation, bavardage et mouvement sans objet. « Je suis un pauvre abandonné, laissé comme dans une terre ennemie où les combats sont continuels et les disgrâces très grandes (1). J'éprouve dans chaque lieu ces combats, ces peines, cette tristesse de l'exil. Quand j'ai vécu dans la solitude j'ai souvent désiré le monde; quand j'ai été dans le monde j'ai désiré la solitude. L'exil est partout sur cette terre, et dans quelque lieu que nous soyons, quelle que soit notre condition, la vie est un combat perpétuel. Pourquoi désirais-je donc de changer de lieu, de situation? Il faut attendre patiemment le moment de la délivrance : ce sera en Dieu seul que nous goûterons une joie parfaite, que nous serons quittes de tout embarras, dans une pleine liberté, délivrés de toute peine d'esprit et de corps, jouissant d'une paix solide, intérieure et extérieure, d'une paix affermie de toutes parts.

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

* *Le 20.* — Les hommes du monde disent des hommes intérieurs qu'ils se dévorent eux-mêmes. L'homme solitaire qui nourrit une passion malheureuse, ou telle idée fixe, relative au monde extérieur, peut être dit se dévorer lui-même. Mais, s'il s'occupe heureusement d'idées supérieures à ce monde, s'il nourrit son âme des sentiments les plus doux et les plus élevés, s'il échappe à la tyrannie et au trouble des passions, s'il connaît l'intérêt dans le calme, pourquoi se dévorerait-il? C'est bien plutôt l'homme extérieur, l'homme du monde, qui se dévore et s'épuise inutilement, en courant sans cesse après un bonheur qu'il ne trouvera jamais.

Le 27. — J'ai passé tous ces jours dans les distractions, les affaires ou le malaise intérieur. Ce jour-ci j'ai dîné seul chez moi au coin de mon feu après une longue séance de six heures au Conseil d'État, qui a fatigué ma tête et relâché mes nerfs considérablement. Pendant que je mangeais seul, je sentais les mouvements de la vie et de l'imagination se ranimer et prendre une activité singulière. Tant que l'action du cerveau sur l'imagination a duré, j'ai été dans un état heureux d'esprit et de corps. Plusieurs idées se sont offertes à mon esprit et ont passé rapidement sans laisser de traces, quoique je fisse effort pour les rappeler ou les retenir. J'ai pensé aux causes organiques de cet état sensitif et intellectuel, qui n'est survenu qu'après une longue concentration, à la solitude qui le rendait plus sensible, à l'impossibilité où sont ceux que le monde extérieur entraîne, ou que les occupations commandent à chaque heure, d'observer leur vie et d'être présent aux idées ou opérations de leur esprit. Je me suis rappelé ce que disait Cabanis sur l'art de vivre ou de gouverner ses facultés en donnant tour à tour à chaque sens externe de la tête, à l'estomac, au cœur ou à la région phrénologique l'excitation qui lui convient. Il doit y avoir à ce sujet peu de règles communes. Chacun devrait avoir son art de vivre. Mais on ne le connaît guère que quand il est temps de mourir. Je sens par moi que la vie dans chaque homme est montée à tel degré ou cran au-dessus duquel elle s'élève dans certains moments, comme elle s'abaisse au-dessous sans que la volonté puisse grand'chose. Je suis gouverné sans cesse par l'opinion

que j'ai des choses ou des hommes par un instinct tout irréfléchi, presque jamais par la raison.

J'ai mes périodes d'activité proportionnées aux changements dans les affaires. A la fin de décembre j'éprouvais une agitation extérieure pareille à celle que j'éprouve aujourd'hui qu'il y a menace d'un changement dans le gouvernement. Au fond, j'aspire toujours à des changements quelconques, même défavorables, pour mieux sentir la vie, car tout repos, même heureux, ressemble à la mort et je ne connais guère d'intérêt dans le calme.

Il m'est démontré par l'expérience intérieure qu'il n'y a pas de paix pour l'âme, lorsqu'il y a défaut d'équilibre entre les deux vies animale et intellectuelle, quels que soient les efforts de la volonté et la direction des idées de l'esprit. Il y a en ce moment défaut absolu d'équilibre entre mes deux vies, et je porte au fond de mon être une source de trouble et d'agitation qu'aucune idée ne peut calmer et qui subsiste même pendant le sommeil. Qui me délivrera de ce trouble, de ces ennuis de l'âme, de cette dépendance du corps?

Le 28. — J'ai rempli ce jour — qui devait être employé au travail — en visites à la cour. Conversation avec M. Royer-Collard sur la politique. Insensés qui croient que tout le mal est dans le gouvernement, qu'ils accusent d'incapacité, et qui ne voient pas qu'il est dans la société même, dans les dispositions morales!

Je voudrais du moins me conserver une retraite intérieure, inaccessible au trouble, au malaise et à toutes les vicissitudes organiques, une sphère élevée d'où je puisse juger avec calme et sonder tous les événements qui se succèdent et qui agitent le monde. Je serais alors moins malheureux. C'est mieux que la « pensée » de derrière de Pascal.

MARS

* *Le 1er.* — Quand on a peu de vie, ou un faible sentiment de vie, on est plus porté à observer les phénomènes intérieurs. C'est la cause qui m'a rendu psychologue de si bonne heure.

Le 2. — Le froid a commencé après de longues pluies. Après un abattement extrême et une grande incapacité, un grand dégoût de moi-même pendant la journée, je me suis relevé dans la soirée, comme si le ressort de la vie comprimé par quelque cause organique avait subitement réagi avec toute son élasticité. J'ai éprouvé cet état nouveau chez M. Pasquier, où je dînais avec M. Laîné et quelques autres collègues de la même couleur politique. J'ai été gai et animé tout le soir.

Les 3 et 4. — Pensées soutenues depuis plusieurs jours sur un parallèle que je veux établir entre le gouvernement interne de l'homme et celui de la société.

Il y a dans l'homme une raison et une volonté qu'elle éclaire et des organes qui obéissent, lesquels ont aussi leur tendance propre, instinctive ou soumise aux passions. Il y a de même, ou il doit y avoir, dans le corps politique une raison infaillible et une volonté immuable, droite et éclairée, transmise par des organes (et appliquée à diriger ou régler les mouvements) de la machine politique, dont les ressorts moteurs ont aussi leur direction spontanée et sujette aux écarts et aux dérèglements de la machine.

Tout ce qui dans l'homme est soumis à la raison sert au perfectionnement de l'être moral et intellectuel. Tout ce qui échappe à sa direction se tourne contre et devient ennemi en cessant d'être auxiliaire. Ainsi les passions dirigées servent l'intelligence et les facultés de l'esprit, nuisent à son perfectionnement, en cessant d'obéir à la raison. Tout ce qui obéit à la direction du magistrat suprême sert à son gouvernement et au bien de l'État. Tout ce qui s'affranchit dans sa dépendance devient nuisible. C'est ainsi que les pouvoirs de l'État, affranchi de la direction unique suprême, troublent et tournent contre lui des forces qu'ils avaient réunies pour le servir.

Les 5 et 6. — J'ai la tête fatiguée et mobile. Je suis agité par des idées qui passent, sans laisser de traces et ne se lient pas ou que très difficilement. Ma composition est laborieuse et très malheureuse. Elle fatigue inutilement mon corps et mon esprit reste stationnaire. Le temps du développement est

passé. *Calor mentem meam reliquit.* Je ne prends plus un vif intérêt à mes idées, pas plus qu'aux choses, et je m'agite pour chercher quelque objet qui puisse me fixer. Je ne le trouve ni dans le monde extérieur, ni dans l'intérieur, tant que j'errerai à la surface, sans m'attacher à un fond solide. Il s'agit maintenant de se fixer sur quelque chose qui ne passe pas. Mes facultés affectives ne s'exercent pas. Personne ne m'aime ici. Je ne suis nécessaire à personne, et personne aussi ne m'est nécessaire. Je cours de l'un à l'autre, je ne puis ainsi éprouver, ni laisser, que des impressions passagères.

Le 8. — Je suis agité, précipité en tout, dans mes idées comme dans mes mouvements, et lâche, inappliqué en même temps. Pourquoi me fais-je du mal en tenant au monde et à une multitude de choses vaines?

J'ai été aujourd'hui à la Cour. J'étais dans une fâcheuse disposition. Le roi m'a reçu avec une sévérité inaccoutumée, et qui m'a fait mal. Pourquoi me troublé-je? Ai-je quelques reproches à me faire? Suis-je maître de voir et de sentir autrement que je ne fais? Nous ne sommes jamais bien assurés d'être pour nous ou pour les autres tout ce que nous devrions ou pourrions être, d'avoir rempli le devoir contre des passions ou de fausses opinions, et cette incertitude est une grande cause de trouble intérieur, quand nous sommes ramenés à nous-mêmes ou avertis du dehors par les signes de mécontentement de ceux que nous regardons comme supérieurs.

Ce qui est hors de moi ou de ma pensée ne fait rien à ma pensée. Pourquoi donc s'en trouble-t-elle? Hélas, ma pensée n'a besoin de rien d'extérieur pour l'agiter ou la troubler, mais elle se trouble elle-même, elle a en elle la cause de ses perturbations. Direz-vous que c'est l'imagination, et non pas la raison immuable, qui trouble? Donnez-moi un moyen pour me débarrasser de cette imagination perturbatrice; car certainement ma volonté la plus déterminée ne le peut pas toujours; elle ne le peut pas dans les maladies, les aliénations de l'esprit.

Le 12. — Anniversaire de l'entrée du duc d'Angoulême à Bordeaux. Mme Linck a célébré ce jour par une fête à

laquelle j'ai assisté. Je me suis trouvé à mon aise dans une société, composée à peu près des mêmes personnes que l'an dernier, à pareille époque, où j'étais embarrassé et gêné avec les royalistes d'une autre couleur que la mienne. Ai-je changé de point de vue? Ou n'est-ce pas que la monarchie se trouvant menacée aujourd'hui dans ses principes, dans la dynastie légitime, tous les hommes monarchiques et bourboniens se réunissent, malgré la diversité d'opinions sur les accessoires, pour défendre le système de gouvernement?

Nous faisons tous les jours un pas sur un terrain autre que celui de la monarchie. Les passions qu'a excitées la proposition de M. Barthélemy, au sujet des élections, en offrent la preuve. Il n'est pas permis de dire aujourd'hui que cette loi est imparfaite, incomplète, qu'il serait utile ou nécessaire d'y faire des modifications, etc... Les mêmes personnes qui semblent les plus pénétrées de cette nécessité, la nient ou la méconnaissent aujourd'hui. D'où vient cette contradiction? Les choses n'ont pas changé en mieux. Ce sont donc ces personnes qui ont changé et qui se laissent effrayer d'un mouvement d'opinion factice. Ne serions-nous plus dans le temps heureux où l'on pense ce qu'on veut et où l'on dit librement tout ce qu'on pense?

La liberté des opinions, des écrits, ne serait-elle que pour un certain parti dominant, qui se dit *la nation*, et qui prend le ton impérieux et menaçant avec tout ce qui n'est pas lui? C'est bien ce que nous avons vu aux différentes époques de la Révolution; mais nous avions lieu d'espérer que la Révolution était finie. Je voudrais développer ceci dans un petit discours sur l'opinion de M. Barthélemy : 1° *droit de voter*, il faut éloigner la fraude; 2° *influence de la propriété,* liée à l'influence légitime du gouvernement sur les élections, laquelle doit se borner à faire prédominer les propriétaires qui ont le plus grand intérêt à la stabilité, en laissant les suffrages libres pour les personnes. D'où la nécessité de rapprocher des électeurs le lieu où ils seront appelés à voter, afin que la masse des hommes paisibles, désintéressés puisse porter son suffrage; 3° *Suppléants* : les comprendre dans le même scrutin.

Du 15 au 21. — Beaux jours qui annoncent le printemps; pluie et vent froid.

Je suis mobile comme le temps, mais je n'ai guère que de courts instants de sérénité, de lucidité d'esprit, de cette force morale qui constitue l'homme. Le reste du temps, je suis poursuivi par mille idées confuses ou par des fantômes, qui font dans mon esprit des scènes décousues et bizarres. Ces alternatives sont beaucoup plus fréquentes dans cette époque de l'année que dans aucune autre.

J'ai composé et fait imprimer, dans l'intervalle de quatre jours, une opinion sur la résolution des pairs relative à la loi d'élections, qui fait en ce moment grand tapage aux Chambres et dans le public. J'ai été souffrant et très mécontent de moi, très incertain et préoccupé de l'effet pendant cette composition, et ensuite assez content quand elle a été imprimée, sauf à être mécontent peut-être aujourd'hui même, à avoir des remords, des scrupules, etc... L'état craintif, chagrin, douteux, tient en moi à une sorte de mécanisme organique dont l'effet est complètement indépendant de ma volonté.

J'ai interrompu mon travail sur la responsabilité des ministres en m'absorbant dans une composition rapide sur les élections, mais ma tête montée sur ce premier objet y revient d'elle-même. Je suis toujours préoccupé de l'idée que la responsabilité politique des agents du pouvoir dans le gouvernement représentatif a son type et sa source dans la responsabilité morale des agents libres, à qui seul il appartient d'avoir un gouvernement intérieur.

Dans l'homme, il y a pensée, volonté, action exercée, conscience ou jugement intérieur sur l'appropriation de l'acte, ou but donné vers lequel il doit tendre à une règle fixe, invariable, à laquelle il doit se conformer. Le but de cette règle est une idée, une sorte d'archétype constant, présent à l'âme humaine, et qu'elle aperçoit immédiatement à l'aide d'une lumière qui l'éclaire, qui peut s'éclipser ou disparaître à la vue intérieure, obscurcie par les images, mais qui reste toujours pure, immuable dans sa source.

Il doit y avoir de même dans le gouvernement politique, pensée, volonté, action exercée et conscience ou jugement de cet exercice, conforme ou non à une règle immuable, toujours invariable, présente à la pensée, à la raison de l'État, lumière supérieure dans la sage sphère, inaccessible

aux passions qui ne peuvent l'atteindre, et qui éclaire et conduit toujours bien; agent politique comme agent moral, tant qu'il se tourne vers elle. Là se trouve l'analogie parfaite, sinon l'identité de principes ou de lois, qui constitue la responsabilité politique dans le gouvernement interne de l'homme et la responsabilité politique dans le gouvernement de l'État. Otez l'unité de raison ou de conscience : les passions restent seules, et il n'y a plus de responsabilité, puisqu'il n'y a plus de juge qui applique la règle. Otez toute loi et l'idée archétype du bien; il n'y a plus de règle fixe que le juge puisse appliquer, et si les pouvoirs actifs obéissent, ce n'est qu'à une force aveugle. Enfin ôtez la force des passions opposée à la raison, et il n'y aura pas lieu à une action responsable.

Félicitons-nous d'avoir une forme de gouvernement qui, étant l'ouvrage de la sagesse et de la raison mêmes, semble être calquée sur le gouvernement intérieur du sage, contient tous les éléments qui correspondent à ceux de la nature humaine et met en jeu tous les pouvoirs de la société en les maintenant en équilibre, comme la sagesse met en jeu toutes les facultés actives de l'homme et maintient en elle une parfaite harmonie.

Les 22 et 23. — Je suis toujours disposé de manière à passer avec une promptitude singulière de l'excitation à l'abattement et de la réflexion à une imagination vagabonde. Le sentiment vital engourdi s'est éveillé le 23 au soir.

Il faut considérer souvent les premiers principes des choses et des êtres, apprécier la valeur des jugements des hommes et celle des objets qui les occupent, les animent les uns contre les autres. « Ces sortes de pensées, comme dit Marc-Antonin, purgent et emportent les ordures de la vie. » Combien j'aurais besoin d'une telle purgation!

Du 23 au 30. — Même situation physique et morale. Souffrance particulière d'estomac, découragement habituel, composition laborieuse. Je ne jouis d'aucune faculté librement; sentiment de décadence. Je n'ai plus rien qui attire les autres, et qui me rende ami de moi-même.

J'ai pensé le 30 en me levant que la responsabilité poli-

tique des ministres est souvent celle de la fortune. On adopte des systèmes de conduite qui semblent plausibles, mais dont le succès tient à des circonstances ou des événements que la sagesse humaine n'a pu prévoir surtout dans les temps difficiles. La responsabilité administrative est celle de la justice dans le ressort de son administration particulière; chaque ministre doit la justice aux intérêts qui la réclament; il fait la part des intérêts publics et privés; il est généralement responsable de tout ce qu'il détermine, fait ou omet, en tant qu'il est libre d'agir conformément au devoir, et que ses méfaits ou ses négligences n'ont leur cause que dans sa volonté. Là s'applique l'article 13, et c'est ce qui a été omis.

AVRIL

Le 1er. — Je travaille avec opiniâtreté et difficulté sur le sujet de responsabilité des ministres. Je m'embarrasse et m'égare dans mes pensées. Je manque de force pour les juger avant la rédaction, ce qui me donne des peines le plus souvent inutiles.

Le 2. — Après avoir pris un bain, employé ma journée à l'ordinaire, dîner avec MM. Stapfer, Loison et Delpit, j'ai été faire une visite à S. A. Monsieur.

Le 3 au matin. — Je suis encore agité et nerveux. J'ai rangé des papiers. En me levant cette envie me prend, quand je change de dispositions physiques ou morales.

Le 18. — J'ai passé cette quinzaine dans le trouble et l'agitation, sans qu'il y eût de causes extraordinaires, autre que celle que je porte en moi-même, qui tient à une organisation mobile, sans lest, à ce qu'il n'y a au fond de mon âme ou de ma pensée rien qui la remplisse, ni qui en fixe l'inconstance. « O homme! ne verras-tu jamais ton malheur? Tous ces désirs, qui t'entraînent l'un après l'autre, sont autant de fantaisies de malades, autant de vaines images qui se promènent dans un cerveau creux. Il ne faudrait que la santé pour dissiper tout cela. Ta santé, ô homme, c'est de faire la volonté du Seigneur

et de m'attacher à sa parole. Alors rien ne passe plus; tout est fixe; tout est immuable. (Bossuet, *Traité de la concupiscence.*)

Je ne trouve aucun point d'arrêt dans mes idées; je ne puis rien finir. Je n'ai pas, comme autrefois, ce sentiment intérieur de satisfaction, qui tient à mon ouvrage fait, à une difficulté surmontée. Tout reste incomplet et vide dans mon esprit.

Je souffre le supplice des Danaïdes. Mon tonneau intérieur ne garde rien. J'y verse sans cesse laborieusement et inutilement. Tout fait obstacle dans mes idées. Je ne surmonte aucune résistance.

Le 24. — En consultant mon journal de l'an dernier à pareille époque de l'année, je trouve que j'étais aussi mal disposé au physique et au moral, que je le suis actuellement. C'est une grande faiblesse, un malaise habituel, un sentiment d'impuissance et de dégoût, qui ne permet de rien faire à propos, ni de suite, et tout cela joint à une mobilité de nerfs et d'agitation, qui ne permet pas de demeurer en repos, de s'abstenir du travail, qui porte à tout entreprendre, à tout commencer sans rien finir, à effacer ce que j'ai écrit laborieusement, et enfin à l'abandonner par lassitude ou désespoir.

« Que je suis malheureux! Je veux me retirer en moi-même, je veux penser; je veux m'élever à la contemplation d'un doux recueillement et aux vérités éternelles. Ce corps mortel m'accable, il émousse toutes mes pensées, toute la vivacité de mon esprit. Je retombe dans mes sens et replonge dans les images dont ils me remplissent. Je ne puis retrouver mon cœur qui s'égare et mon esprit qui se dissipe ». (Bossuet, *Elévations sur les mystères.*)

Le 25. — J'ai eu de la fièvre, l'estomac s'est embarrassé; j'ai éprouvé, à dîner, de l'inappétence et un état pathologique. La fièvre a été assez forte la nuit. C'est une maladie catarrhale, qui me donne un accablement extraordinaire et m'ôte toute espèce de goût et d'aptitude pour le travail, mais non pour la conversation.

J'ai fait effort pour aller ce jour me promener à la Muette et voir M. Corvettaz avec MM. Lormand et Lainé jeune. J'ai

été fatigué de tête et de corps. Je renonce difficilement à mes habitudes actives et intérieures.

Le 26. — J'ai resté chez moi toute la journée dans un grand état d'accablement et de malaise. La conversation me fatigue; l'inappétence continue.

Le 27. — J'ai été malgré le temps froid au Comité de l'intérieur pour me débarrasser d'une affaire qui m'importune. J'ai eu le soir un peu plus d'activité. Visites de MM. Ravès et Coton. La fièvre n'est pas venue, le soir.

Le 28. — Après une matinée d'accablement il y a eu, le soir, amendement à mon état. J'ai dîné de meilleur appétit, et j'ai passé la soirée chez moi assez tranquillement. C'est probablement le terme de cette petite crise muqueuse.

* *Le 30.* — Journée de souffrances, d'abattement et de langueur. Je suis fiévreux et ma tête est incapable de supporter la moindre contention; aussi je me laisse aller aux caprices de mon imagination languissante. La conversation seule me réveille et m'excite. J'en ai fait un essai trop fort dans la soirée d'aujourd'hui, avec ma Société métaphysique; j'ai retrouvé toute ma vie, en discutant sur mon principe psychologique de causalité, et sur les points de vue de Kant avec MM. Stapfer et Ampère. Il y a donc, en nous-mêmes, dans les états d'extrême faiblesse physique et intellectuelle, un fond d'énergie vitale que les circonstances développent, mais que toute la puissance de la volonté est incapable d'exciter hors de ces occasions.

Le sentiment religieux, réveillé dans l'âme par l'action de prier, est éminemment propre à nous faire surmonter les obstacles. C'est là l'effet de la grâce, que les stoïciens cherchaient vainement à suppléer par la seule force de l'âme.

Nous ne pouvons posséder aucun bien temporel sans inquiétude et sans crainte, et pourtant nous avons l'idée d'un bien immuable, qui remplisse toute la capacité de notre âme et ne passe pas. Nous avons soif d'un tel bien, nous courons après; n'est-ce pas là le signe d'une autre destinée?

MAI

Le 1er. — Température douce de printemps. Je suis toujours faible, languissant, passant les nuits dans l'oppression, les sueurs, fiévreux et abattu de corps et d'esprit pendant le jour. Je ne fais rien, mais aussi je ne fais pas effort pour penser et agir. C'est là un avantage réel sur ces états ordinaires où je travaille beaucoup pour ne rien produire.

Le 3. — Séance intéressante à la Chambre. Discussion de la loi qui soumet les journaux à un cautionnement. Les libéraux prétendent que c'est encore une loi d'exception à la liberté de la presse. Ils demandent que les journaux rentrent dans le droit commun, comme tous les autres écrits. Les journaux sortent naturellement de la classe des écrits ou des opinions individuelles, dont la liberté est accordée par l'article 8 de la Charte, sauf l'exécution des lois. Un journaliste ne publie pas ses opinions, il a pour objet de faire connaître au public tous les événements de la société, les actes du gouvernement qui l'intéressent, chaque jour ou à des intervalles, moyennant un prix convenu. Un journaliste est donc un entrepreneur, qui exploite à son profit et aussi dans l'intérêt de la société une branche d'industrie très importante, qui peut être très avantageuse et devenir aussi très nuisible, qui peut servir le gouvernement ou le contrarier dans sa direction, améliorer l'opinion publique ou la pervertir et lui donner la direction la plus funeste, la plus contraire aux intérêts de l'État et au maintien de l'ordre social. Il est donc naturel que les entrepreneurs de ces feuilles, qui peuvent porter la mort ou la vie, offrent à la société les mêmes garanties que d'autres états ou sortes d'industrie, exercées également au profit ou au détriment de la société, et les cautionnements qu'on exige des journalistes n'ont pas plus de rapport avec les mesures préventives, qui restreindraient la liberté de la presse, que les cautionnements exigés des pharmaciens et des notaires n'ont de rapport avec les mesures préventives, qui restreindraient les compositions officinales et les actes notariés, etc...

Les 4 et 5. — Je suis affaissé et retombe de tout mon poids sur moi-même, sur mes affections intérieures qui absorbent toute pensée, toute activité morale.

Je me demande jusqu'à quel point un être pensant et sentant, *disposé comme je le suis*, peut être constitué responsable de l'omission de ses devoirs les plus obligatoires, de son insouciance même pour tout ce qui est hors de la sphère de ses besoins, et des affections personnelles qui remplissent toute sa capacité de sentir.

Je ne puis être *autre que me fait à présent mon état organique.* Les volontés, les idées intérieures sont étouffées, enveloppées et ne peuvent se dégager d'elles-mêmes. Les moyens ordinaires de la communication des substances sont en défaut. *Ce n'est pas la faute de mon âme : elle ne commande pas au corps, mais en reçoit la loi.*

C'est dans de tels états que la *religion* nous offre des moyens de *force*. C'est en prenant son *point d'appui* sur ce qui *ne change pas*, que l'âme réagit sur elle-même, et trouve le moyen de s'affranchir des liens du corps en s'élevant jusqu'à sa source. Les secours de la philosophie sont nuls dans les maladies : car ils se fondent tous sur des idées ou des choses qui ne dépendent pas de nous. Qu'est-ce qui dépend de nous dans l'état de santé et de maladie? C'est le problème le plus difficile à résoudre.

Du 10 au 15. — J'ai fait avec M. Lainé le voyage d'Ermenonville et de Morfontaine. Belles campagnes, sites magnifiques, nature riante et animée; mais la tristesse et la langueur sont au fond de mon âme. La vie est concentrée et presque nulle pour le dehors. Toutes les impressions sont faibles et la force sensitive est sans énergie. De là l'abattement au milieu de toutes les causes d'excitation. J'ai causé avec M. Lainé de philosophie, le soir à Ermenonville dans l'auberge dite de J.-J. Rousseau. Nous avons lu ensemble la *Profession de foi du Vicaire savoyard.* Réflexions psychologiques contraires à cette doctrine.

Ce voyage m'a fatigué et réveillé la fièvre, la toux, dans la nuit. J'ai été dans un abattement extraordinaire jusqu'au 13, où je me sens ranimé, à mesure que les forces vitales reprennent; l'imagination et les passions endormies se ré-

veillent; la méditation et les pensées sérieuses s'éloignent. Triste condition! Quand je manque de force pour sortir, je n'en ai guère pour penser, et, quand la vie sensitive reprend son activité, elle absorbe la pensée. Ce sera ainsi probablement jusqu'à la fin.

J'ai commencé à m'occuper de l'article *Leibnitz*, qui m'est demandé avec instance pour la *Biographie* (1). L'idée mère de la philosophie leibnitzienne, c'est celle de l'activité, de la force. C'est par là que cette doctrine sauve la personnalité des êtres intelligents, par là aussi qu'elle va se confondre dans l'unité de substance ou le panthéisme de Spinoza. « L'erreur de Spinoza ne vient que de ce qu'il a trop poussé les suites de la doctrine, qui ôte la force et l'action aux créatures. »

Descartes, en considérant l'âme comme passive et la pensée comme substantielle, a donné lieu aux systèmes de Malebranche et de Spinoza.

Abstraire ou séparer le sujet de l'objet, l'esprit de la matière, les choses divines des choses terrestres, voilà la condition de toute bonne philosophie, soit spéculative, soit pratique; mais l'abstraction se fait en sens inverse par les sensualistes, qui prennent le monde visible pour le tout, l'ombre pour la réalité. Bossuet marque très bien, dans son *Traité de la concupiscence,* combien cette abstraction est difficile à l'homme. « Au commencement de notre vie, dit-il, nous sommes tout chair sans raisonnement, sans intelligence, n'ayant aucune connaissance de nous-mêmes, aucune pensée que celles qui sont tellement conjointes au mouvement du sang qu'à peine encore pouvons-nous les en distinguer. Ainsi livrés au corps et tout au corps dès notre conception, cette première impression fait que nous en sommes esclaves. Tout ce qui est au monde, dit saint Jean, est concupiscence de la chair. »

Les 16, 17 et 18. — Le 17, séance mémorable à la Chambre : Rappel des bannis. Quelques intervalles d'activité mondaine avec un état habituel d'abattement et d'incapacité de pensée soutenue. « Cette vie est le temps de croire comme

(1) La *Biographie* de Michaud.

la vie future est le temps de voir. (Bossuet, *Traité de la concupiscence.*)

Le 25. — « La nature humaine ayant été corrompue par le péché du premier homme, la peine de cette corruption est passée dans tous les hommes; c'est ce qui nous oblige de combattre sans cesse les mouvements déréglés de la nature pour suivre ceux de la grâce. Sans la grâce, l'homme n'est rien qu'un bois sec, un tronc inutile bon à jeter au feu. La grâce est nécessaire pour commencer le bien, le continuer et l'achever. »

Suivant cette doctrine, la volonté (qui est tout dans le système des stoïciens), n'est rien ou ne peut rien par elle-même; l'homme reçoit tout par *inspiration.* Je conçois que le christianisme et le stoïcisme pourraient être conciliés dans ce sens que l'homme, usant de sa liberté ou de son activité morale propre, commencerait à opérer de lui-même le bien que sa raison lui montre, en luttant contre ses passions ; mais il ne pourrait aimer le Souverain Bien, s'y attacher constamment, ni élever à lui parfaitement, sans le secours d'une grâce spéciale, que Dieu lui accorderait comme récompense de ses efforts propres.

Autrement il est impossible de concevoir la Justice suprême appliquée à l'homme; il semble que Dieu choisisse arbitrairement et sans motif ceux qu'il lui plaît d'orner de toutes les perfections, en abandonnant les autres à toutes les misères de l'humanité. *Placita enim erat Deo anima illius* (1). Pourquoi une âme, qui n'a encore rien fait pour le bien, est-elle plus agréable à Dieu qu'une autre? « La grâce ne nous manque jamais, mais nous manquons souvent d'y correspondre (2). » Qu'est-ce qui nous rend capables de correspondre à la grâce? n'est-ce pas encore une grâce particulière? mais comment l'obtenir?

Du 26 au 27. — Jour de pluie constante. A mesure que mes forces reviennent, je reprends les habitudes, les goûts et les fantaisies du monde extérieur. L'agitation et le trouble

(1) *Livre de la Sapience*, ch. IV, vers 14.
(2) *Imitation de Jésus-Christ.*

rentrent aussi dans mon âme et toutes mes facultés languissent seulement comme auparavant mais de plus sont déviées de leurs lois. Je veux faire à la fois une multitude de choses. Il n'y a aucun ordre dans mes idées et mes occupations. J'ai dîné aujourd'hui chez mon ami Laîné ; au lieu de rester dans cette société douce et amie, j'ai cédé au besoin d'agitation extérieure et j'ai été me fatiguer, m'exposer à une rechute de maladie au théâtre Feydeau, où j'ai vu pour la première fois une pièce singulière, *le Petit Chaperon rouge*.

« Le monde regarde comme une chose vile et petite (et il me semble qu'il l'ait entièrement oublié) cette véritable sagesse du ciel qui n'a point de hauts sentiments d'elle-même et ne cherche point à être exaltée sur la terre (1). »

Stultorum exaltatio ignominia. Je suis sage sous ce rapport jusqu'à un certain point, mais comme par instinct et tempérament plutôt que par réflexion. Je ne cherche pas à être exalté dans le monde par une sorte de répugnance naturelle à me produire, par méfiance de moi-même ou découragement plutôt que par un mépris bien entendu des suffrages de la multitude.

Préoccupation d'esprit sur l'article *Leibnitz*.

Le 28. — Journée d'activité ; entraînement et facilité à parler avec une présence et un mouvement d'idées peu ordinaires. Souvent le corps malade rend l'âme malade aussi, mais le plus souvent, la maladie, la faiblesse, la langueur de l'âme laissent tomber le corps et ne lui communiquent plus l'énergie nécessaire pour résister aux causes d'altérations externes ou internes, pour soutenir les travaux, les mouvements qu'exigent les fonctions de la sensibilité et de la pensée. Jusqu'à quel point la volonté peut-elle dominer, soutenir, activer le corps sain? Jusqu'à quel point l'âme peut-elle se préserver des altérations maladives du corps ou corriger même et prévenir ces altérations?

« Tout ce que les hommes ne trouvent qu'en eux-mêmes est sali pour ainsi dire par la même boue dont ils sont formés » (2).

(1) *Imitation de Jésus-Christ*.
(2) Massillon, *Sermon sur la gloire humaine*.

Un doctrinaire me disait : « Les prêtres mêmes n'ont plus d'idées de la véritable religion. » Je lui ai répondu : « Pensez-vous que les libéraux aient l'idée plus vraie de la liberté? »

JUIN

Juin. — J'ai lu au bain le morceau de Leibnitz sur le style philosophique. J'y trouve sur les définitions et sur l'usage de la langue vulgaire des choses remarquables, qui reviennent à ce qu'ont dit nos modernes depuis Condillac à l'occasion des *signes*.

On appelle *carré* en langue vulgaire toute figure renfermée entre quatre côtés. Que des hommes, qui ne sont pas géomètres, discutent sur cette idée ou ce terme vague, ils se contredisent et ne pourront jamais s'entendre, parce que chacun parle d'un carré différent, mais que le carré soit défini une figure dont les côtés sont égaux et les angles droits, toute dispute cesse, et on parvient à trouver une suite de vérités évidentes sur lesquelles la discussion est impossible. Peut-on faire de même pour d'autres idées, où entrent nécessairement des sensations, des qualités intensives? les définitions sont impossibles, ou ne sont pas avouées. Dès qu'on réduit les choses par abstraction aux idées simples ou adéquates, les sensations disparaissent, on est hors de l'humanité, on parle un autre langage,

* *Juin.* — Ce mois s'est passé sans que j'aie songé à mon *Journal.* J'ai été absorbé par une grande composition sur la philosophie de Leibnitz, entreprise à l'instigation de M. Stapfer pour la *Biographie historique* de M. Michaud (1). J'ai négligé toutes les affaires pour me livrer à ce travail, que j'ai terminé le 30 du mois, après de fréquentes alternatives de langueur et de découragement, d'activité et de confiance. Je n'ai plus le calme d'esprit que j'avais autrefois. Quand j'étais

(1) Ce travail forme la partie philosophique de l'article Leibnitz dans la *Biographie universelle.* La narration de la vie de Leibnitz est due à M. Stapfer, et l'appréciation de ses travaux mathématiques à M. Biot. Le travail de Maine de Biran sur Leibnitz est un de ses meilleurs écrits. L'on a pu dire que le biranisme est un leibnitzianisme agrandi et plus poussé.

plus jeune, je me montais en travaillant, j'avais un temps de verve et de chaleur, où les idées se développaient avec une facilité extrême.

Maintenant je me mets au travail avec un certain nombre d'idées que je crois tenir, et qui m'échappent au moment de la rédaction, je suis embarrassé de retrouver les idées, et les mots ensuite n'arrivent pas. Je construis laborieusement une phrase, sans avoir sa liaison avec celle qui doit suivre, et, en avançant, je suis conduit à effacer ce qui m'a donné le plus de peine à rédiger, faute de liaison avec le reste. Je m'embarrasse, je m'effraie de mes propres idées; j'aborde les principales avec timidité et par des détours, jamais avec fermeté. Le caractère qui me domine au dehors me fait aussi la loi dans mes compositions. De même que lorsque je veux parler devant quelques personnes assemblées, pour peu qu'il y ait d'apprêt, de forme à suivre, je sens mon cœur battre et ma tête se troubler; de même, seul avec mes idées, quand il s'agit d'adopter une rédaction définitive, ou de mettre au dehors ce qui est au dedans, je suis dans un état et de crainte et de suspension, qui nuit singulièrement à la liaison et à l'arrangement des idées. La chose est plus sensible quand je dicte ce que j'ai déjà écrit : chaque expression m'arrête et me donne des scrupules; je n'ai aucune confiance dans tout ce qui sort de moi, je n'en suis jamais content, je suis toujours tenté de courir après, pour le retenir et substituer autre chose qui ne vaut pas mieux. C'est un vrai tourment, une anxiété singulière que je me donne pour le moindre écrit littéraire, philosophique ou politique que j'entreprends. Si j'étais sage, je renoncerais à écrire pour conserver la santé, le repos intérieur, la liberté d'esprit qui sont les seuls biens.

Cependant il y a des compensations. Si je me tourmente aux heures de travail, quand j'ai en tête une composition de quelque étendue, je sens aussi plus d'énergie, plus d'aplomb au dedans de moi, plus de sérénité dans ma journée, quand j'ai travaillé avec un succès réel ou apparent, mais dont j'ai l'idée. Si je me livre au mouvement extérieur des affaires ou de la société, j'éprouve un vide qui me tourmente davantage et surtout une incertitude de chaque instant dans les choix de l'objet ou de l'occupation propre à me fixer. Voilà ce que j'éprouve en terminant mon article *Leibnitz* le 1er juillet.

JUILLET

Du 3 au 20. — Chaleur, orage et pluie. Je me laisse aller, ou plutôt je me provoque moi-même aux distractions, après une composition qui m'a captivé; mais les distractions ne sont pas faciles quand on se porte mal, qu'on s'embarrasse dans les devoirs de la vie, qu'on craint toujours de mal faire ou de mal dire; qu'on cherche enfin hors de soi des moyens de sécurité, de sérénité.

Le 11. — J'ai été avec M. Lainé à Vernouillet, en Brie, belle campagne de M. de Chabrol. J'ai passé là deux jours agréablement, dans un état expansif, pensant peu, parlant et me promenant beaucoup. En rentrant à Paris, le 15 au soir, j'ai éprouvé du triste et de l'inquiétude sur mon manuscrit de *Leibnitz*, livré à l'impression. Je me suis agité.

Le 17. — La session de 1818 a été close. J'ai dîné ce jour-là chez M. de Pastoret; je songe au départ pour le Périgord et les eaux de Saint-Sauveur. En attendant, je muse et je souffre.

« Où êtes-vous quand vous n'êtes pas présent à vous-même? et, quand vous avez tout parcouru, qu'avez-vous gagné si vous vous êtes négligé? Les réflexions inutiles sur soi-même et sur les objets extérieurs nous font perdre beaucoup de temps, de grâces et de mérites (1). »

Lundi 26. — Je suis parti de Paris après une extrême agitation, occasionnée les jours précédents par des visites d'adieu, les corrections, changements continuels faits à mon article *Leibnitz*, et toutes les perplexités que je porte dans les moindres choses, parce qu'elles tiennent à tout le fond de mon être, où le physique domine et où la force d'action est peu énergique. J'ai déjeuné pour la dernière fois chez mon ami Stapfer, à qui j'ai fait de tristes adieux et qui m'a conduit jusqu'à la diligence.

Voyage triste et fatigant jusqu'à Saumur, où je suis ar-

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

rivé le 28 à 10 heures du matin. J'ai été charmé de la beauté et de la fraîcheur du pays qu'arrose la Loire, surtout depuis Tours jusqu'à Saumur. J'ai été heureux dans cette ville, en embrassant mon fils, d'être témoin de ses exercices et d'entendre dire du bien de lui... J'ai prolongé mon séjour à Saumur jusqu'au 1er août. J'y ai joui d'un état de calme et de sérénité avec quelques intervalles de langueur, occasionnés par la vive chaleur.

AOUT

Le 1er. — Voyage de Saumur à Poitiers, fatigant par la chaleur, la mauvaise voiture et la mauvaise compagnie. Arrivé le soir à Poitiers dans une mauvaise auberge.

Le 2. — Pluie constante. J'ai passé une triste journée à Poitiers, je me suis fatigué en parcourant cette grande et laide ville. Les dehors et les bains m'ont seuls frappé agréablement.

Le 3. — Je suis parti de Poitiers à 2 heures du matin, arrivé à Angoulême le soir à 6 heures. Mauvaise auberge, tristesse.

Le 4. — Parti d'Angoulême à 7 heures et demie du matin, monté sur un mauvais petit cheval, mon domestique portant les bagages sur un autre cheval plus fort; un homme, bon piéton, ancien militaire, suivait. Vive chaleur. Dîné à la Rochebeaucourt, bonne réception de l'aubergiste Marquet, orage et pluie l'après-dîner. Je me suis arrêté à propos à Mareuil et arrivé le soir à 8 heures et demie à Brantôme, où je me suis reposé chez un bon hôte des fatigues de la journée. Je me sens plus de force et d'expansion en touchant la terre natale.

* *Le 5.* — Je suis arrivé à 4 heures au Murat. J'ai été heureux d'embrasser mes chères enfants.

Le 6. — Journée calme et douce, promenade le soir, causeries. Mes filles embellissent et charment ma vie; je suis heureux d'avoir des enfants bien nés.

Eaux-Bonnes, le 29. — Où trouver quelque chose qui reste le même, soit au dedans, soit au dehors de nous? Au dedans le temps emporte, dans son cours rapide, toutes nos affections les plus douces; les sentiments et les idées qui nous offraient le plus d'intérêt et qui animaient notre vie intellectuelle et morale s'effacent et disparaissent. Les objets changent aussi pendant que nous changeons, et fussent-ils toujours les mêmes, nous cesserions bientôt de trouver en eux ce qui peut remplir notre âme et nous assurer une constante satisfaction. Quel sera donc le point d'appui fixe de notre existence? où rattacher la pensée pour qu'elle puisse se retrouver, se fortifier, se complaire ou s'approuver dans quelque chose que ce soit? La religion donne seule une réponse; la philosophie ne le peut pas.

« S'élever au-dessus des choses présentes et porter ses regards vers les éternelles; ne voir que de l'œil gauche tous les biens qui passent, et fixer l'œil droit sur ceux du ciel... Les occupations extérieures tirent souvent l'âme au dehors, mais quand on n'y fait que s'y prêter pour suivre la volonté de Dieu, qui nous y applique, alors on n'y est point dissipé, et, dans la variété des emplois, on ne fait qu'une chose qui est de chercher à contenter Dieu... Ainsi l'on a toujours la paix (1). »

Le 7. — Je suis retourné à Périgueux à midi. J'y ai été bien et dans un état de sérénité. Dîner chez M. Campsegret, avec le préfet, etc. Tristesse et malaise dans la soirée.

Le 8. — Parti de Périgueux à cheval, avec mon domestique, à 8 heures et demie du matin. Chaleur accablante; arrivée à Lavernelle à 2 heures. J'ai trouvé là ma femme et ma nièce. J'ai été ainsi progressivement heureux dans l'intervalle du 28 juillet au 8 août, et toute mon existence s'est améliorée. Je suis plus fort et plus calme, mieux disposé physiquement et moralement, je laisse dormir les facultés intellectuelles, et c'est ce que je puis faire de mieux pour ne pas me perdre encore dans les vaines pensées, les efforts superflus.

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

Arrivée le 9 à Grateloup. — Le 10 août, vive chaleur. Les premiers moments de l'arrivée ont été expansifs. J'étais tout au dehors; j'aurais voulu tout voir à la fois. Rentré dans mon cabinet solitaire après une longue absence, un long intervalle de distractions. Je me détends sans être disposé au recueillement. La sensibilité excitée est en collapsus. Il faut que je me remette pour philosopher.

Herder, cité par Bartley (vol. I, p. 73), distingue très bien le principe de la vie de l'âme pesante. « A la vérité, dit-il, les pensées de l'esprit et les désirs du cœur dépendent de l'organisation et de la santé du corps, mais les forces n'en sont pas moins distinctes. Autant je sais avec certitude ce que je pense, sans connaître ma force pensante, autant je vois et sens certainement que je vis, quoique je ne connaisse pas non plus le principe de la vie. »

Je ne puis penser et me mouvoir librement, sans connaître immédiatement une force pensante et mouvante, non comme substance mais comme *cause* ou *force* qui opère par le vouloir. Je puis vivre et sentir sans connaître le principe ou la cause de la vie et du sentiment. Dès que je sais ou connais que je vis, j'ai par là même la notion distincte de la force vitale comme *non-moi*, laquelle a son fondement dans l'aperception immédiate d'une sorte d'énergie vitale. Herder dit très bien que la puissance vitale est *innée*, organique et générative, le fondement de toutes mes forces naturelles, le génie de tout notre être. Le génie n'est pas aux ordres de la volonté du moi, mais le *moi* est d'une nature plus étendue.

. . . . . .

« Rendu à ma liberté, disait l'abbé Georget dans ses ***Mémoires***, livré par goût et par lassitude des affaires tumultueuses, aux douceurs d'une paisible retraite, j'y ai mieux apprécié la vanité des choses humaines et l'instabilité de la faveurs des grands. »

J'éprouve que c'est au moment où je suis livré aux affaires et dans le tumulte du monde, que le dégoût me tient davantage, que j'apprécie mieux la vanité et l'instabilité de toutes choses. Quand je rentre dans la solitude et que je suis rendu à ma liberté, je me surprends souvent me faisant des illusions sur ce que j'ai quitté et embarrassé sur le meilleur emploi de ce qui m'appartient tout entier.

Saint-Sauveur (Hautes-Pyrénées), 10 août. — Je cherche toujours ce qui dépend de l'homme, ou plutôt du *moi*, dans telle situation déterminée de l'organisation et de la sensibilité. Le problème est peut-être insoluble ou indéterminé. Je crois pourtant qu'il dépend toujours de l'homme de se résigner ou de se soumettre volontairement à ce qu'il sent ne pouvoir changer. C'est là qu'est toute la philosophie des vieillards et des malades.

La vie spéculative et la vie affective ont chez moi leurs périodes qui se succèdent, et ma nature se prête assez bien à l'une et à l'autre. C'est que la vie affective ou de sentiment est aussi une vie toute intérieure ou qui se rapporte au sujet, et tend à la concentrer en lui-même. La vie active extérieure, celle qui se rapporte toute à des objets d'affaires, d'intérêts, est celle à laquelle ma nature répugne le plus.

Aussi serai-je toujours malheureux et contrarié, tant que je serai appelé à jouer *un rôle dans le monde*.

Nous sommes souvent envers nous-même, comme envers les autres hommes, trop ou trop peu exigeants. Quand nous désespérons de nous-même, nous nous laissons abattre; nous n'exigeons rien et ne faisons aucun effort. Au contraire, quand nous rêvons encore la gloire ou la réputation, dans un âge avancé, nous nous consumons en efforts superflus, nous tourmentons notre vie, et nous rendons la fin misérable. C'est ce que j'ai éprouvé dans ces dernières années. Il faut beaucoup de sagesse et de réflexion pour trouver le juste *point d'équilibre*.

Je dois bien songer à ne plus me donner de peine inutile pour agrandir mes facultés. C'est comme si j'espérais présentement agrandir ma taille.

Je ne trouve pas, par mon expérience, que la nature, comme dit M. de Maistre, ait pris soin de ménager à chaque époque de la vie un parfait accord entre nos opinions et nos besoins.

Heureux les hommes en qui cet accord subsiste! Quant à moi, j'aurais besoin de repos, d'une vie intérieure, calme, simple, et mes opinions m'entraînent à une vie extérieure, tumultueuse.

Parti le 14 août de Grateloup avec ma femme et Suzette pour les eaux de Bonnes. J'ai couché au bourg de la Magde-

laine, d'où nous nous sommes embarqués le lendemain 15, jour de Notre-Dame, par la diligence de Bordeaux. Arrivé le même jour; station à Bordeaux jusqu'au 17. Départ pour Pau; arrivé le 19 aux Eaux-Bonnes.

Nous y sommes restés jusqu'au 7 septembre. Arrivé à 9 heures à Saint-Sauveur. Séjour jusqu'au 30. Arrivé le 5 septembre au soir à Grateloup avec mon fils. J'ai noté sur mon carnet les diverses circonstances de mon voyage pyrénéen et les principales idées qui m'ont occupé.

Aux Eaux-Bonnes. Août. — Il y a un état de raison où les choses se montrent à l'esprit d'elles-mêmes, comme elles sont et sans prestige; mais cet état est rare, et ne dépend pas de nous. Quand je suis dans l'état de raison, je ne conçois pas comment je pourrais être autrement; de même que dans l'état de santé, on ne conçoit pas la maladie.

Cet état de raison suppose une certaine subordination de la force organique, qui pourtant a besoin d'être assez excitée, pour que la pensée ait elle-même le degré d'activité et d'énergie soutenue, qui constitue un esprit élevé et méditatif. Là sont les limites de notre pouvoir intérieur. Un homme aussi fort, aussi élevé que Marc-Aurèle, par exemple, ne sait pas tout ce qu'il doit à ce ton de force vitale et organique, qui lui donne des lois à son insu.

C'est la prédétermination des actes et de certaines habitudes intellectuelles, qui font surtout notre force morale. Il est impossible qu'elle l'emporte sur l'organisme par un effort actuel et instantané, lorsqu'il n'y a pas eu de tendances virtuelles ou de prédéterminations antérieures.

C'est par là que je pèche. Je voudrais toujours pouvoir me monter subitement au ton convenable, sans m'y être préparé... Je voudrais jouir de l'*actuel* sans avoir soigné le *virtuel*. Celui qui n'a rien prédéterminé tourne au moindre vent de l'instabilité. A peine est-il un être moral.

SEPTEMBRE

* *Saint-Sauveur, le 22.* — Je suis bien plus porté à déchoir qu'à faire des progrès. Je ne suis jamais dans le même état,

mais je change à tous les instants. « Toutes nos dispositions sont passagères et mélangées; celles qu'on cherche à expliquer deviennent fausses ou sont autres, avant que l'explication soit achevée; il en survient une autre, toute différente, qui tombe aussi dans une apparence de fausseté. Dieu seul peut me secourir, sans le ministère des hommes, et m'affermir de telle sorte que je ne change plus, et que tourné vers lui, seul, j'y trouve mon repos (1). »

Tout ce qui peut nous arriver de favorable vient de Dieu, et non pas de nous-mêmes, êtres inconstants et faibles, qui ne sommes que vanité, néant et poussière devant Dieu. De quoi puis-je donc me glorifier, et à quel titre désiré-je être estimé des hommes? Dès que l'homme aspire à être loué de ses semblables, il est esclave de sa vanité, et privé de véritables vertus. « La vraie gloire, la joie pure est de se glorifier, de se réjouir en Dieu (2). »

Cette abnégation de soi-même et de tout ce qu'il y a de terrestre, de sensible ou d'humain en nous et hors de nous, est le caractère propre et éminent de la philosophie chrétienne, à laquelle, sous ce rapport, nulle autre ne peut être comparée, et qui surpasse tout ce que la philosophie des anciens a de plus élevé. Le christianisme pénètre bien plus avant dans le cœur de l'homme; il lui révèle bien mieux tout le secret de sa faiblesse, que la philosophie tend à lui cacher : et seul lui apprend où il trouve une force, qui n'est pas en lui-même, puisque, évidemment, elle ne dépend pas de lui-même, et que ce qui le constitue lui, à titre de force, *sui juris*, peut disparaître ou s'évanouir à chaque moment, sans qu'il puisse l'empêcher, comme il arrive dans le sommeil, la défaillance, les maladies, la caducité.

Observons les divers degrés de perfection dont notre nature est susceptible, et dont la vraie philosophie ne peut s'empêcher de tenir compte exactement, au lieu de s'arrêter au degré le plus bas et au dernier ordre de facultés, comme si c'étaient là nos limites. C'est dégrader l'homme, c'est l'anéantir que de ne voir en lui que des facultés sensitives, et de tout rattacher à l'organisme, comme s'il n'y avait pas une force

(1) Fénelon, *Lettres spirituelles*.
(2) *Imitation de Jésus-Christ*.

active, libre, indépendante du *fatum*, force qui a ses lois propres, élevées au-dessus de la nature. Ceux qui considèrent le *moi* hors des sensations, ou supérieur à elles, commencent à entendre l'homme; mais, s'ils ne remontent pas plus haut, ils ne le voient encore que par un de ses côtés inférieurs. Pour le mieux entendre, il faut remonter plus haut.

Il faut que le *moi* se considère lui-même comme étant par rapport à Dieu (ou à la force suprême dont il dépend quant à l'origine et au fond de son être) ce qu'il est, lui, par rapport au corps ou au mouvement du corps, qu'il commence par sa force propre. Lorsque l'homme se considère ainsi par rapport à Dieu, il apprend à rapporter à cette source de tout bien tout ce qu'il sent en lui-même de bon, d'agréable, de conforme à l'ordre, enfin toutes ces dispositions heureuses et ces bons mouvements, ces élans de l'âme vers la vérité, que l'homme ne fait pas, et dont il sait bien qu'il n'est pas la cause efficiente, comme il est cause des mouvements volontaires de son corps, ou des opérations actives de son esprit.

Mais ici se présente la plus grande et la plus difficile question de la philosophie : Qu'est-ce que l'homme peut par lui-même ou par la seule force propre de son âme, et qu'est-ce qu'il ne peut pas absolument par son effort propre, bien qu'il puisse l'obtenir en le demandant à Celui qui peut tout, en s'y préparant par des actes qui dépendent de lui? Tous les philosophes, même les chrétiens, me semblent ici être en défaut. Tous donnent trop ou trop peu à la volonté ou à l'activité de l'homme. Les docteurs en théologie, qui prêchent l'abnégation absolue du moi, semblent aller quelquefois jusqu'à détruire la liberté de l'homme, à lui ôter tout mérite propre pour le placer, comme un être passif, sous la main d'un Dieu qui le remue d'une manière mystérieuse et, ce semble, arbitraire. Mais si nous obtenons certaines grâces pour des choses que nous ne pouvons nous donner, c'est que nous les avons méritées par un bon emploi de l'activité qui est en nous.

Au surplus, il vaut bien mieux pour l'homme qui se place sous la main de Dieu, qu'il exagère sa faiblesse que s'il avait une idée trop élevée de sa propre force, à la manière des stoïciens. Combien se montrent supérieurs à l'humanité ces orateurs sacrés, ces hommes si bien et si profondément savants, qui, s'ils conçoivent une grande vérité, ou parviennent

à l'exprimer de cette manière qui pénètre et entraîne les âmes de ceux qui les entendent ou les lisent, n'attribuent ces succès qu'à l'Esprit-Saint qui les inspire et en rapportent toute la gloire à Dieu seul, au lieu de se glorifier eux-mêmes! Ce n'est que pour ces grands hommes que tout n'est pas vanité. Que nos doctrinaires doivent, en comparaison, nous sembler petits dans leur orgueil!

Nous employons les actes qui sont en nous, et dépendent de notre volonté, pour exciter des sentiments qui n'en dépendent pas immédiatement; et ces sentiments excités donnent à leur tour aux actes volontaires ou intellectuels une énergie et une constance qu'ils n'auraient pas en eux-mêmes. C'est cette action et réaction perpétuelles de l'actif et du passif de notre être qui expliquent certains effets mixtes de l'intelligence et de la sensibilité, qui semblent quelquefois avoir un caractère surnaturel. En pensant, par exemple, volontairement et souvent à la Cause suprême de qui nous dépendons, en la priant et implorant son secours, cette action même de prier excite dans l'âme divers sentiments de désir, d'admiration, d'attendrissement, qui peuvent tantôt exalter les facultés de l'intelligence, tantôt produire ces états extatiques, où des facultés d'un ordre semblent se développer, en élevant l'âme jusqu'à cet état que Platon et son école ont signalé, sans doute d'après l'expérience du sens intime.

« Dira-t-on que ce sont des rêves? mais il s'agit de savoir si ce ne sont pas des *états très positifs*, auxquels certaines âmes s'élèvent, soit par elles-mêmes, soit par une grâce surnaturelle. Pourquoi ceux qui veulent n'accorder de réalité qu'aux sensations nieraient-ils cette réalité de sensations sublimes, que l'âme concourt à se donner, ou qu'elle reçoit des causes qui, tout inconnues qu'on les dise, ne sont pas plus inconnues ni mystérieuses que celles que nous appelons objets extérieurs?

La difficulté de la question qui consiste à savoir bien ce qui dépend de nous, et ce qui n'en dépend pas, serait moins considérable ou moins insoluble, si, partant de la personnalité préconstituée et d'un état donné de l'âme ou du moi, on voulait savoir seulement ce que telle âme disposée de telle manière peut ou ne peut pas en restant dans les limites de sa libre activité. Mais ce qui arrête et ce qui rend la question

générale insoluble, c'est ce fond tout passif de notre être mixte, dont le moi ne peut jamais se séparer quoi qu'il fasse, et qui se trouve disposé d'une certaine manière variable, se monte, se détend, s'altère, sans que la volonté puisse rien pour le changer, du moins immédiatement. Par exemple, je ne puis empêcher que le sommeil ou la défaillance ou diverses altérations, soit progressives, soit instantanées, ne viennent absorber le *moi* et changer toutes mes dispositions intellectuelles. S'opposer tant qu'on peut, par des moyens indirects, à l'invasion de ce fond passif, et se résigner à la volonté de la Cause suprême dans tout ce qui ne dépend pas de nous : voilà tout.

La vie intellectuelle et active n'est en notre pouvoir que sous la condition de la vie physique, qui ne dépend pas de nous, et il faut se résigner d'avance à la mort du *moi*, l'animal étant vivant, comme à la mort de l'animal qui, si elle n'entraîne pas celle du *moi*, doit au moins changer le mode actuel de son existence. Je reconnais par mon expérience que je ne puis rien sur ce fond passif de mon être et que je passe rapidement par une suite d'états de bien ou mal-être, physique et moral, sans pouvoir l'empêcher. Il faut être préparé à tout, se contenir dans les bons états et ne pas trop s'en réjouir intérieurement, car ils passeront bien vite; se résigner et ne pas se désespérer dans les mauvais; il y en a tant eu auparavant qui ont passé.

Le point de vue de Dieu n'est pas celui de l'homme. Tous ces avantages de l'esprit et du corps, par lesquels nous nous faisons valoir, et par lesquels aussi les hommes nous apprécient et nous estiment, ne sont rien aux yeux de Dieu. Pour l'Intelligence suprême l'homme le plus spirituel, le plus savant, n'est qu'une pauvre créature faible, misérable, qui diffère infiniment peu de celle qui est la plus ignorante. Le bon ou le mauvais emploi de l'activité, que Dieu nous a donnée, fait toute la différence; l'estime de Dieu ne peut pas être mesurée par celle de l'homme.

OCTOBRE

Grateloup, octobre. — Mon arrivée dans cette retraite, après un voyage de sept semaines, entrepris pour ma santé, a

produit en moi une multitude de sentiments confus que je ne démêle pas encore assez pour les décrire. Le résultat, c'est un meilleur sentiment de l'existence, plus d'aplomb et de sécurité.

Je m'approprie la parole de Fénelon : « J'hésite, je languis, je tourne sans cesse autour de moi. » Et je médite ces lignes de l'*Imitation* : « Vous n'avez point ici de demeure permanente. Quelque part que vous soyez, vous y êtes passager et étranger. Vous n'aurez jamais de repos que vous ne soyez intimement uni à Dieu, que vous n'ayez dans cette pensée toujours présente un point d'appui fixe. »

* *Grateloup, le 8.* — « *Cunctis diebus, quibus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea* (1) ». J'attends, j'espère aussi mon changement, tous les jours, de ce combat qui remplit ma vie. Je sens que *pour être tel que j'aspire à être,* pour user convenablement de mes facultés, il faudrait certaines conditions organiques, ou extérieures et supérieures à ma volonté, plus favorables que celles auxquelles je suis soumis, et j'avance dans la vie, toujours luttant, faisant des efforts pénibles et presque toujours superflus, dans cette attente et cet espoir d'un changement ou d'un état meilleur qui ne vient pas. Ne serait-il pas plus sage de renoncer à l'espoir et à l'attente d'un progrès impossible? de cesser un combat fatigant et si inutile, et d'attendre le grand changement qui ne peut marquer d'arriver à la mort, quand l'âme sera délivrée de ce corps périssable, et libre de toutes ses entraves? Jusque-là je n'ai qu'à me résigner : « *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis!* (2).

* *Le 10.* — M. et Mme Gérard sont arrivés à Grateloup avec mes deux filles. La joie s'est répandue dans la maison, et, dès ce moment, j'ai été hors de moi, tout entier au plaisir de voir ma famille réunie, m'occupant à leur rendre ce séjour le plus agréable possible, jouissant de leurs caresses et du bonheur qu'ils éprouvent près de moi. Huit jours se sont ainsi passés comme l'ombre.

(1) *Livre de Job,* chap. XIV, vers. 14.
(2) Saint PAUL, *deuxième épître aux Corinthiens* chap. XII, v. 9.

Le plaisir, de quelque espèce qu'il soit, ne nous vaut plus rien quand l'âge des vives impressions est passé L'âme s'est fait une assiette, une manière d'être habituelle et tout ce qui l'en écarte, fût-ce pour un état meilleur en apparence, la peine et la fatigue. Je vois arriver une époque de la vie, où je ne connaîtrai d'autre bonheur que le repos et l'immobilité. En attendant je m'agite, ou je cède sans résistance à toutes les causes d'agitation et de plaisir et je ne suis heureux de rien, quoique je m'étourdisse. Après le départ de mes enfants, j'ai éprouvé du vide dans ma retraite; j'ai été décousu et mou dans le cabinet de travail.

* *Le 20.* — M. de Bonald dit, avec son ton sentencieux d'oracle, que l'homme est « une intelligence servie par des organes ». On peut lui opposer cette parole divine citée par Van Helmont : « *Domestici ejus sunt inimici ejus* (1). »

Voulez-vous conduire l'homme par la foi et réduire là toute vraie philosophie? Ayez la simplicité de la foi et servez-vous de son divin langage, au lieu de recourir aux subtilités de la dialectique et de vouloir séduire par un style de poète, ou nous en imposer par des paroles brillantes qui ne signifient rien au fond. « Toute occupation, même des choses saintes, qui ne nous met point avec Dieu dans un état de présence, ou une société d'amour est plutôt une étude qu'une oraison (2). » La philosophie n'admet que l'étude : c'est un état d'effort et de contention sans relâche : aucun abandon. L'âme cherche à se diriger elle-même contre le vent des passions ou des mouvements spontanés : elle ne se sent pas soutenue, elle craint même de se livrer aux affections les plus pures. Voyez les consolations de la philosophie stoïcienne et comparez-les avec celles de la religion!

« Les devoirs qui ne plaisent que parce qu'ils consolent, ne plaisent pas longtemps. La vertu qui n'est que dans le goût ne peut se soutenir, parce qu'elle ne tient qu'à nous-mêmes (3). »

On ne peut rien dire de mieux, de plus directement opposé

(1) *Et inimici hominis domestici ejus.* (Évangile de saint Matthieu, chap. x, v. 36.)

(2) Fénelon.

(3) Massillon, *Sermon sur la prière.*

à la doctrine des sensations, à la morale fondée sur le besoin et l'intérêt; et je trouve là une preuve sensible de la concordance des systèmes spéculatifs avec la morale pratique. Ceux qui pensent que tout, dans l'homme, se fonde sur des sentiments de plaisir ou de peine, doivent croire aussi que l'homme ne tient jamais qu'à lui-même; le devoir est alors un mot vide de sens comme l'absolu. Tout change avec les lieux, les temps, les dispositions sensitives. La vraie science morale, théorique et pratique, repose sur l'absolu et le présuppose. Il faut pour être vertueux que l'homme tienne à quelque chose qui n'est pas lui, qui est plus que lui, qui le soutienne quand il chancelle, qui reste quand il passe.

Les consolations et les maximes de la philosophie stoïcienne peuvent être bonnes pour les forts, pour ceux qui sont en possession des grandes qualités de l'âme et du caractère, qui ont la conscience de leur dignité. Mais quels secours peut-elle donner aux pauvres d'esprit, aux faibles pécheurs, aux infirmes, à ceux qui se sentent livrés à toutes les faiblesses de l'âme et d'un corps malade, qui ont perdu ou n'ont jamais eu l'estime d'eux-mêmes? C'est ici que le christianisme triomphe en donnant à l'homme le plus misérable un appui extérieur, qui ne saurait lui manquer quand il s'y fie (en le faisant s'applaudir intérieurement de ce qu'il sent ne pouvoir rien par lui-même), en lui montrant dans chacune de ses infirmités, de ses misères spirituelles et corporelles, autant d'occasions de mérite. « Notre cœur blessé dans sa partie la plus intime, dans ses attaches les plus douces, les plus honnêtes, les plus innocentes, sent bien qu'il ne peut plus se tenir à lui-même et s'échappe de lui pour aller à Dieu (1). »

Grateloup, le 20. — J'ai lu avec un grand dégoût le livre de M. Kératry, qui porte le titre bizarre et insignifiant d'*Inductions morales et physiologiques*. L'auteur part de l'inconnu et procède par une suite d'hypothèses imaginaires. Il parle de ce qu'il ne sait pas, avec un style d'illuminé, absolument contraire à l'esprit philosophique.

Si je fais un livre, il roulera sur ce que l'homme sait de lui-même ou en lui-même, et sur ce qu'il peut savoir de

(1) Fénelon.

son être mixte, de sa destination ultérieure par induction proprement dite des faits de sens intime. Je n'écrirai point pour l'effet extérieur *(ad histrionem)* mais pour la vérité, me souciant peu des succès.

M. de Bonald — autre histrion en philosophie — dit avec son ton sentencieux d'oracle que l'homme est une *intelligence servie par les organes*. Il aurait fallu dire : *asservie* par les organes.

Le 27. — J'ai été ce jour avec ma femme faire mes adieux à Lacoustète et à Lavernelle où nous avons diné. J'étais dans la plus mauvaise disposition d'estomac et de tête, tout concentré en moi-même et je pensais, pendant la route, à cheval, que Van Helmont a eu raison de placer dans l'estomac le centre de toutes nos affections et la cause active de nos dispositions intellectuelles, de nos idées mêmes.

Je me sens élevé ou rabaissé et comme anéanti au gré de certaines révolutions organiques, de certains états de concentration et de dilatation, qui ne dépendent nullement de ma volonté mais qui pourraient être une suite du régime dont je suis un mauvais observateur, me livrant trop souvent à une sorte d'instinct aveugle et pervers.

J'ai découvert en moi une disposition, née de l'âge et du sentiment immédiat de la déclinaison des forces physiques ou organiques. C'est une sorte de jouissance d'amour-propre, en éprouvant momentanément le réveil de ces forces, ou le retour de ces affections, de ces appétits de jeunesse, qui m'auraient humilié ou dont j'aurais craint les accès, quand j'étais dans l'âge de la force et des passions. Cet amour-propre grossier, qui s'attache à un organisme en décadence, cette tendance à exciter des appétits languissants et prêts à s'éteindre, cette envie de s'assurer de ce qu'on peut encore organiquement, peut être une grande source de désordres et d'écarts dans l'âge avancé et nous empêcher de profiter des avantages de cet âge, qui consistent précisément dans l'absence des passions.

J'ai passé une soirée assez triste à Lacoustète, faisant effort pour soutenir une conversation languissante avec ma belle-mère et ma femme. Il semble qu'on évite de se parler réciproquement des choses qui intéresseraient le plus, et on

se répand en propos oiseux; on est avec soi-même, comme avec les autres, dans une réserve gênante.

Le 28. — Beau jour. Je me suis levé en meilleures dispositions. L'équilibre semble s'être rétabli. En partant de Lacoustète, après déjeuner, et voyageant à cheval par un beau ciel, j'étais content de vivre. Station à Montastruc et ensuite à Grateloup d'où je suis reparti immédiatement pour aller dîner à Corbiac. J'ai été constamment serein, gai et expansif jusqu'après le dîner, où l'équilibre du *duumvirat* a encore été rompu. Triste soirée, suivie d'une mauvaise nuit, agitée de fantômes impurs, de toux et d'insomnie, suite d'un écart de régime au dîner.

* En ressassant dans mes courses quelques idées de Van Helmont, dont je me suis occupé les jours précédents, je trouve la matière d'un ouvrage à faire sur la philosophie, suivant un plan tout neuf et des idées différentes de celles que j'ai eues jusqu'ici et bien plus étendues; ce qui me donne sujet de me féliciter de n'avoir encore mis au jour rien de définitif.

La distinction de l'homme intérieur et de l'homme extérieur est *capitale* : ce sera le fondement de toutes mes recherches ultérieures. Il s'agit de faire nettement le partage, ce qui n'a été fait encore par aucun philosophe, même par ceux qui paraissent avoir poussé le plus loin la méditation. Je m'aiderai de Van Helmont, qui, malgré plusieurs écarts d'imagination, donne ouverture à des points de vue sur l'humanité d'une élévation et d'une profondeur admirables. Les modernes ne se sont attachés qu'à l'homme extérieur, depuis ceux qui ne voient partout que sensations jusqu'à ceux qui font descendre du ciel les idées avec les langues. L'homme intérieur ne peut se manifester ainsi au dehors; tout ce qui est en image, discours ou raisonnement le dénature, ou altère ses formes propres, loin de les reproduire. C'est là le plus grand obstacle que la philosophie puisse rencontrer; et cet obstacle est peut-être invincible par nature même des choses. Si tout l'homme était réduit à la vie sensitive, animale ou organique, les physiologistes ou matérialistes, tels que Cabanis, pourraient passer pour

avoir établi une science vraie de l'homme. Si tout l'homme était dans la sensation et la réflexion, comme l'entendaient Loke et Condillac, ou dans la définition d' « animal raisonnable qui parle, discourt, argumente, tire des conclusions de certains principes », la logique serait la philosophie première et toute la philosophie. Il serait vrai en ce cas que nous aurions fait en ce genre des progrès réels, et nous devrions même espérer d'atteindre la perfection. Mais, pour peu qu'on approfondisse le sujet, et même en se bornant aux faits de sens intime, consultés dans le silence et avec bonne foi, on assure qu'il y a en arrière et au-dessous de cet homme extérieur qui sent, imagine, discourt, raisonne, tire les conséquences des prémices, agit hors de lui pour satisfaire ses passions ou ses appétits naturels, vaque aux divers emplois de la société, tend sans cesse à capter les suffrages ou l'opinion de ses semblables, à prendre les formes les plus capables de leur en imposer ou de les séduire, et s'occupe sans cesse à paraître sans se soucier de ce qu'il est au fond; qu'il y a, dis-je, en arrière de cet homme extérieur, tel que le considère et en discourt la philosophie logique, morale et physiologique, *un homme intérieur*, qui est un sujet à part, accessible à sa propre aperception ou intuition, qui porte en lui sa lumière propre, laquelle s'obscurcit, loin de s'aviver, par les rayons venus du dehors. Dans ce point de vue, combien il est faux de dire que l'homme est une « intelligence servie par des organes » (1) puisque, trop souvent, ces organes nuisent à l'intelligence et l'obscurcissent.

L'homme intérieur est ineffable dans son essence, et combien de degrés de profondeur, que de points de vue de l'homme intérieur qui n'ont pas même encore été entrevus, mais pourront l'être ultérieurement, car un point de vue conduit à l'autre. Un homme méditatif, qui avance jusqu'à un certain point dans cette intuition interne, donne à d'autres les moyens d'aller encore plus avant. Si les écrits des philosophes spéculatifs ne font pas naître la lumière, ils tirent des idées des autres esprits bien disposés, comme l'étincelle est tirée du caillou. Nous avons là la première et vraie cause de ce

(1) Définition donnée par M. de Bonald.

qu'on appelle les divergences ou oppositions des systèmes de philosophie. Les ignorants seuls prennent pour des oppositions les simples différences de points de vue, qui s'attachent, tantôt à l'homme extérieur, tantôt à l'intérieur, et qui saisissent celui-ci sous des faces diverses ou dans des degrés d'infériorité.

NOVEMBRE

Le 7. — Arrivé à Paris à 9 heures du matin, après avoir passé trois mois et douze jours hors de la capitale et loin des affaires. J'ai gagné dans cette absence plus de santé, d'équilibre, de forces, plus de désintéressement des choses passagères de ce monde, mais l'équilibre n'est pas tellement affermi qu'il ne puisse être renversé au moindre choc et par la foule d'impressions qui vont m'assaillir. Ce désintéressement des choses du dehors (non seulement celui qui tient à une certaine faiblesse ou langueur organique, mais celui qui dépend de la réflexion, de l'activité de l'esprit, fixé aux choses intellectuelles d'un ordre supérieur), ce désintéressement élevé peut céder à chaque instant à divers attraits sensibles et à une sorte d'instinct de frivolité, qui m'emporte, sans que j'y pense, et me fait homme du monde, dès que je sors du cabinet et de la solitude, où je vaux mon prix; car *je suis né pour spéculer plus que pour agir*. Mon organisation physique et morale est trop frêle pour se maintenir dans la même direction, lorsqu'elle est soumise à des causes quelconques de perturbation intérieure. Voyons pourtant si je pourrais cette fois conserver un peu de calme ou d'énergie intérieure, la santé du corps et de l'âme.

J'ai rapporté de mon voyage différentes idées et réflexions, écrites sur la vie intérieure, etc., sur ce qui dépend de nous ou n'en dépend pas, mais cela est sur le papier; mon esprit n'en est pas imprégné. Les points de vue changent avec les lieux et à chaque instant. Voyons si je pourrai mettre plus de consistance et de suite.

Paris, le 8. — Je me suis levé aujourd'hui reposé et assez dispos de corps, mais dans une assez grande hésitation d'esprit. Je cherche mon appui; je sens de plus en plus qu'il

ne peut être en moi, il est dans le sentiment religieux ou dans *l'idée de Dieu*, que j'ai trop négligée, dont je me tiens toujours trop éloigné. « Faites-vous taire, dit Fénelon, pour laisser parler et agir en vous l'esprit de Dieu. » Si je me fais taire moi-même, c'est-à-dire mon esprit, ma pensée active, j'entends encore le bruit confus des passions et des affections internes. La présence de Dieu s'annonce par un état interne de calme et d'élévation qu'il ne dépend pas de moi de me donner, ni de conserver, mais qui pourrait devenir plus habituel par un *certain régime intellectuel et moral*, auquel il serait temps de me soumettre, par l'oraison du silence ou la méditation.

Pluie continue. Jour de visites, de mouvements tout extérieurs, sentiment de bien aise, tout à fait nouveau, en me retrouvant au milieu de ce même monde, qui m'a inspiré auparavant tant de dégoût. C'est qu'alors j'étais malade et concentré. Si chaque point de vue du *moi* et du monde extérieur est en rapport avec un état physique déterminé, quel est le vrai point de vue qui représente fidèlement et nous-même et les hommes et les choses? N'y en a-t-il pas un qui soit absolument indépendant de l'état variable de l'organisation et par là toujours le même? Quel est-il? Comment le distinguer, comment s'assurer qu'il est indépendant de la nature organique? Je m'étonne d'être si content de moi-même et des autres hommes avec lesquels je me suis trouvé aujourd'hui en rapport et en accord; point de méfiance, beaucoup d'abandon et aussi d'indiscrétion et d'imprudence. J'aurai bien à revenir et à décompter.

Le 9. — Je lis avec distraction le dernier volume de Bernardin de Saint-Pierre. Je suis frappé de cette sentence (t. II, 32) : « Le cœur humain n'a que deux reflets : l'ambition et l'amour. Sous le nom d'ambition, on peut comprendre toutes les passions qui tendent le ressort du *moi* humain et le concentrent en lui-même dans le cercle étroit de ses intérêts matériels sensibles, etc. Sous le nom d'amour, on peut comprendre toutes les passions expansives qui portent l'homme hors de lui-même, lui créent un but, des objets supérieurs à sa vie propre, le font comme exister dans autrui et pour autrui. »

L'éducation qui développe les premières passions personnelles au détriment des expansives est à contresens. Je vois déjà tout mon être intellectuel et moral s'évanouir comme l'ombre. L'équilibre entre le dehors et le dedans commence à se rompre. Les écarts de régime menacent déjà ma frêle existence. La vie tend à devenir toute extérieure et à perdre son point d'appui intérieur. Dès lors je ne serai plus rien qu'un misérable fantôme : une vapeur mobile que le moindre souffle dissipe. Le changement moral commence par une modification correspondante dans l'état des forces épigastriques et un malaise senti à l'orifice de l'estomac.

Je lis pour me réconforter les *Méditations* de Fénelon et les *Élévations* de Bossuet. « Écoute Israël, écoute dans ton fond, n'écoute pas à l'endroit où se forgent les fantômes. » — Écoute à l'endroit où la vérité se fait entendre, où se recueillent les pures et simples idées. Là, dans le secret de ce cœur où la vérité se fait entendre, là retentira sans bruit cette parole : Le Seigneur notre Dieu est un seul Seigneur. Tout est devant lui comme n'étant point (tout hors de lui n'a qu'une existence phénoménique) ; il appelle ce qui n'est pas comme ce qui est. »

(Ceci dément ce que dit M. de Bonald, que le néant ne peut être nommé, que tout ce qui a un nom *est*).

Le 11. — « A l'idée confuse que j'ai du bonheur, il s'agirait de joindre la connaissance distincte de l'objet où il consiste; mais où peut consister mon bonheur, sinon dans la chose la plus parfaite que je connaîtrai? » (Bossuet, 9e *Élévation*)

Ce sont les sentiments confus, les désirs vains et vagues qui me préoccupent, me trompent, m'égarent et me font chercher avec agitation le bonheur là où il n'est pas. J'ai cherché dès ma jeunesse le bonheur et le contentement dans la perfection corporelle. J'ai été idolâtre de mon corps. Je le suis encore par habitude, dans l'âge où le corps se dégrade et tombe en poussière.

* *Le 11.* — Je m'éloigne de plus en plus du repos, de ce repos qu'on ne saurait trouver dans le monde ni dans les affaires, mais qui tient uniquement *au contentement intérieur*

de soi-même, à une suite d'occupations réglées, au témoignage qu'on se rend d'avoir rempli ses devoirs envers Dieu et envers les hommes. Hors de là, tout n'est que vaine agitation, affliction d'esprit, trouble, craintes perpétuelles. Je cours sans cesse, depuis mon arrivée, et je suis toujours en crainte d'omettre quelque chose de ce qui se présente à faire. Pourquoi ne pas me tenir éloigné, à l'écart de tout ce bruit? Pourquoi ne me ferais-je pas une solitude? Il y a toujours moyen de se faire cette solitude profonde au dedans de soi et d'avoir, même au milieu des affaires et de tout le tumulte du monde, comme un lieu secret où aucun bruit ne pénètre, où la voix de la conscience, celle de Dieu même, prédomine toutes celles du dehors; mais c'est là l'emploi le plus difficile de notre liberté.

Du 11 au 15. — Pourquoi ce trouble, cette inquiétude qui se sont emparés de moi? Pourquoi ce dégoût subit de toutes les choses spirituelles et solides? cette légèreté, cette poursuite des fantômes et des choses mauvaises? *Je ne suis plus moi...*

C'est dans la pensée seule de Dieu que je pourrais trouver le repos et la fixité. Je suis si mobile, si faible d'organisation et de caractère que je prends malgré moi le ton, les formes, les couleurs, les passions et les sentiments de ce qui m'environne.

Mais ce revêtement artificiel n'est que momentané. Je passe ainsi dans le cours d'une journée par une multitude de modifications et de formes étrangères qui enveloppent et cachent ou altèrent celle qui m'est propre. De là le mécontentement intérieur, l'incertitude, l'aveuglement sur moi-même, toutes choses que je n'éprouve pas dans la solitude, quand je puis spéculer librement et à part moi. *Miserum hominem, quis me liberabit de morte et de servitude mundi hujus!*

Le 19. — J'ai été saisi par un rhume, avec un accès de fièvre qui affaiblit ma tête et qui a son principal siège dans l'estomac. J'éprouve un état singulier. C'est une langueur générale dans toutes mes facultés quand je suis seul, un dégoût absolu pour tout travail d'esprit, et cependant assez de facilité et de netteté d'expression dans la conversation.

Cette disposition persiste depuis le 19 jusqu'au 22. Je sens la nécessité de venir à des remèdes.

La paix est dans la volonté et non pas dans le sens. Elle consiste non à ne pas souffrir, mais à accepter la souffrance et tout ce qu'il ne dépend pas de nous de nous donner ou de nous ôter. Nous sentons les infirmités du corps, nous nous laissons souvent abattre par les moindres souffrances, nous ne sentons pas de même les infirmités, les maladies de l'esprit, qui sont d'autant plus grandes en effet qu'elles sont moins senties. Ce qui me console souvent et me fait croire que je suis un peu moins malade que d'autres, c'est que je suis bien pénétré de toutes les infirmités de mon esprit et que je me rends compte souvent de ces maladies. J'en connais beaucoup qui prennent l'ardeur de la fièvre pour la force d'une pleine santé.

La nuit du 23 au 24 a été singulièrement agitée, pleine de souffrances et de fantômes. J'avais un vésicatoire au bras depuis la veille. Je m'étais senti dégagé instantanément de l'état sombre et abattu où j'étais depuis le 19, la vie reluisant de nouveau dans ses principaux sièges.

Je me rends à une invitation à dîner avec Mlle d'Alpy, je me livre au mouvement de cette petite société. Je mange sobrement, mais avec plaisir. Je rentre à 11 heures souffrant un peu de la digestion. Je lis jusqu'à minuit et demi. En me couchant j'éprouve d'abord une quinte de toux avec oppression. Je me rendors bientôt après. Vers 2 heures je suis éveillé par une autre quinte. Il m'a semblé alors que j'étais frappé successivement dans les principaux organes par une main ennemie, invisible. La douleur passait rapidement de la tête à l'estomac, aux dents. L'imagination était dans le plus grand désordre comme dans une sorte de folie; elle retraçait les affections et les passions insensées d'un autre âge avec les circonstances qui s'y liaient. J'avais la conscience de tout ce qui était propre à me dégrader à mes propres yeux, sans aucune compensation de force et de consolation. A cet état de trouble a succédé une assez grande sérénité d'esprit. Diverses idées psychologiques, liées à mon état actuel, se sont présentées. Il semblait qu'elles devaient laisser des traces. Mais le sommeil du matin prolongé jusqu'à 10 heures a tout

dissipé, et je me suis levé avec un grand sentiment de malaise, d'anxiété et de découragement, qui dure encore.

DÉCEMBRE

Décembre. — L'affection catarrhale continue à me faire la guerre; les nuits sont pénibles, les matinées sont remplies en grande partie par le sommeil, languissantes ensuite, et coupées par des visites, des correspondances obligées. Je médite peu, je ne lis qu'à bâtons rompus. Le monde intellectuel est comme voilé à mes yeux. Je m'accommoderais assez dans ma disposition actuelle au *quiétisme de Fénelon*. Le bon Fénelon est ma lecture la plus habituelle hors des heures d'affaires et des colloques de la Chambre, qui absorbent presque tout le temps. Dans le courant de la journée et en présence des hommes je me sens beaucoup plus d'aplomb que les années précédentes. Je me laisse moins dominer par les influences étrangères, je suis plus *moi*.

Le 9. — Premières gelées fortes. Les nuits sont toujours fatigantes; ma poitrine est comme engorgée; mes poumons semblent frappés d'atonie. L'orifice de l'estomac est affaissé. Cependant les journées ne sont pas mauvaises. Je me livre au mouvement extérieur sans répugnance.

Je passe plus d'heures à la Chambre en colloques et occupé de nominations. J'ai monté hier à la tribune pour rendre compte d'une affaire très simple en ma qualité de scrutateur. L'idée de paraître à cette redoutable tribune m'a bouleversé à l'instant. Ma tête s'est embrouillée, et je ne savais plus ce dont il s'agissait. J'ai prié un autre de prendre ma place. Ensuite, j'ai eu des regrets. Ce sont des mouvements aveugles, tout à fait involontaires. La volonté ne peut rien pour conserver le calme et la force de pensée, à moins qu'il n'y ait prédétermination.

« L'homme de bien règle d'abord en lui-même les actions qu'il doit faire au dehors et elles ne l'entraînent pas au gré de ses inclinations variables, mais il les assujettit aux lois de la droite raison (1). » Il faudrait pouvoir se régler à chaque

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

instant contre les mouvements d'une nature faible et déréglée par elle-même, *dompter l'instinct* par la grâce.

Le 9. — « Celui qui conserve du penchant pour les choses sensibles n'est point encore dégagé des désirs terrestres. Il tombe dans la tristesse, quand il se prive de ce qu'il aime ou que quelque chose lui résiste. Il n'y a point de paix dans le cœur de l'homme charnel, livré aux choses extérieures (1). »

Je me suis cru et me crois encore souvent détaché du monde extérieur, dans certains cas de dégoûts et de mauvaise santé; ou bien encore, quand quelque travail d'esprit me préoccupe et que je m'y suis attaché au point de fuir et de craindre toute distraction. Mais, dès que je suis lancé dans le tourbillon et que j'y ai roulé pendant quelque temps, toutes les anciennes habitudes et les petitesses de l'attachement mondain reviennent; et j'agis, je sens, comme un homme exclusivement attaché à ce monde, sans en voir un autre plus élevé. C'est qu'il y a en moi, sous la même enveloppe, deux êtres qui jouent leur rôle chacun à part. L'instinct et les habitudes entraînent l'un dans la plupart des actions du dehors; la raison, la réflexion, le sentiment du vrai bien sont présents à l'autre dans la vue spéculative intérieure. Pour être attaché, il faut le concours des deux êtres ou des deux parties de l'homme; je ne suis donc pas vraiment attaché au monde que je juge et apprécie, mais je n'y tiens pas moins dans la pratique, comme si j'en étais encore dupe, comme si je n'aimais que lui.

La philosophie stoïcienne peut apprendre la résignation à tous les maux extérieurs ou à tous les accidents de la vie humaine, qui sont l'ordre général du destin ou de la Providence, et par là nécessaires. Résignation, patience et tranquillité d'âme, c'est là le plus haut degré où l'âme puisse arriver par le seul secours de la philosophie; mais *aimer la souffrance*, s'en réjouir comme d'un moyen qui conduit à la plus heureuse fin, s'attacher volontairement à la croix, à l'exemple du Sauveur des hommes : c'est ce que peut seul enseigner et pratiquer le philosophe chrétien. « On n'est pas maître de

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

sentir, mais on l'est de consentir, moyennant la grâce de Dieu (1). »

Sommeil de la pensée depuis quinze jours. Vie toute extérieure, sentiment de la vieillesse; en tout moins de précipitation, d'agitation tumultueuse, mais préoccupation, faiblesse, nullité d'empire du *moi* sur les affections. J'éprouve chaque nuit la vérité de ce que dit Van Helmont que l'asthme, le catarrhe, la toux sont le mal caduc du poumon. A mesure que j'avance dans la vie, je sens cette caducité pulmonaire; elle occasionne tous les accidents qui tourmentent depuis si longtemps mes nuits. Elle entraînera à la fin la mort naturelle à laquelle il faut se résigner à l'avance.

* *Le 28.* — L'esprit consiste dans la faculté de produire des pensées brillantes aux yeux du monde; c'est une vanité presque aussi misérable que celle d'une femme qui se complaît dans sa beauté. Les succès de l'esprit passent néanmoins pour les plus importants, même aux yeux des plus sages; les plus sages ne se doutent pas qu'ils sont en cela aussi petits que les femmelettes dont ils ont pitié.

Un esprit supérieur, un génie vif et animé, convertit en sa propre substance tout ce qu'il reçoit du dehors, et plus il s'alimente ainsi, plus il est vif, comme un feu allumé qui transforme tout en lui. Au contraire, les esprits bas et communs sont transformés dans les choses, et la quantité d'impressions d'idées reçues les absorbe, comme un petit feu est étouffé par une trop grande quantité de matières combustibles.

(1) Saint François de Sales.

ANNÉE 1820

JANVIER

Janvier. — Dans ma jeunesse j'avais l'esprit patient. Je faisais avec lenteur et difficulté, mais avec goût, les choses dont je m'occupais. Je m'attachais à un travail; il devenait pour moi comme un ami. Aujourd'hui je m'impatiente sans cesse contre la lenteur de mon esprit, qui a dû s'accroître avec l'âge; je suis dégoûté, je ne me donne plus le temps nécessaire pour arranger mes idées et les mots; il me semble toujours que cela ne vaut pas la peine, et pourtant je suis empressé en tout, je vais d'une chose à l'autre, sans m'attacher à rien, et je pense, j'écris, je lis par habitude, parce que je ne puis ou ne sais faire rien autre, et quoique le travail périsse en naissant. Mon esprit est devenu comme le tonneau des Danaïdes.

Fin de janvier. — Travail sur les pétitions. Dans l'ordre politique ou social les devoirs correspondent aux droits, comme dans l'ordre naturel ou moral les facultés correspondent aux besoins d'espèces différents. L'homme, entouré de causes de souffrances et de maux, possède les facultés et les moyens nécessaires pour s'en délivrer ou les combattre, soit par l'esprit, soit avec le secours de ses semblables.

Ainsi la nature, qui met l'homme aux prises avec tant de besoins divers, l'entoure aussi des moyens propres à s'en délivrer et supplée à son impuissance ou par lui-même ou avec le secours de ses semblables. La pitié, le devoir moral qui parlent au cœur de tout ce qui est homme, répondent à la voix de l'être souffrant ou faible, et reconnaissent ses droits. De même la société qui, à côté de biens inestimables, voit

pulluler dans son sein tant de douleurs, d'injustices et de maux qui croissent avec elle, étend en proportion les facultés ou les moyens de s'y soustraire. Elle protège le faible et l'opprimé contre les agressions des injustes, du puissant, du fort, elle garantit les lois qu'elle établit, les pouvoirs qu'elle institue. Elle a pour but essentiel de s'assurer les devoirs qu'elle impose.

FÉVRIER

* *Le 14.* — Je reprends ce *Journal*, après l'avoir interrompu pendant près de deux mois. Ce temps de ma vie s'est passé, partie dans les anxiétés, les souffrances, et partie dans les distractions du monde, que je cherche souvent comme moyen d'excitation, et pour essayer de m'arracher à un état de langueur ou de torpeur vers lequel je gravite. Je me suis aperçu de ma décadence intellectuelle dans la composition d'un grand travail *sur les pétitions*, qui m'a donné une peine extrême pour lier les idées, comme pour rédiger et parvenir à la fin. Je suis encore mécontent; c'est un état singulier que d'être toujours entraîné à faire, à écrire, ne jamais rien finir, rien faire qui contente un peu; toujours empressé, agité pour rien.

J'ai repris mon *Livre-Journal* aujourd'hui, pour y noter la mort de M. le duc de Berry, fils de France, assassiné le dimanche 13 février, à 11 heures et demie du soir, en sortant de l'Opéra avec son épouse, qui a été couverte de son sang. Il a été transporté dans une salle de l'administration de l'Opéra, où il est mort à 7 heures du matin, après avoir passé la nuit dans les convulsions. Le roi s'est transporté dans ce lieu de douleur, où était aussi toute la famille, Le nom de l'assassin est Louvel, homme extraordinaire, qui a le calme et la force du fanatisme.

J'ai découvert un vice singulier de ma mémoire, qui tient à toute mon organisation intellectuelle, comme elle est devenue par l'âge et l'affaiblissement. Lorsque je rappelle exactement une phrase ou une suite de mots que ma mémoire a retenus, je doute si ce rappel est bien exact et j'hésite encore sur chaque impression. Je ne suis bien assuré que de la pensée que j'ai prise dans tel auteur, mais de savoir si ce

sont bien réellement les paroles que j'ai apprises par cœur, c'est ce dont je ne m'assure qu'en recourant au livre même. Voilà un effet de l'incertitude ou du défaut entier de confiance, qui règne dans toutes mes facultés, qui s'accroît avec l'âge, qui produit dans ma vie spéculative une disposition toute sceptique et dans ma vie active une indifférence presque générale, un désintéressement de toutes les choses qui touchent les autres ou moi-même.

* *Le 27.* — Ces derniers jours se sont passés dans la tristesse et les anxiétés qu'a produites le funeste événement dont Paris vient d'être témoin. Les spectacles, les sociétés, les séances des autorités ont été suspendus; la consternation a été générale.

La retraite du premier ministre Decazes, arrivée le 20, est venue encore préoccuper les esprits; un nouveau ministère réveille d'autres espérances, change le point de vue politique; M. le duc de Richelieu a repris le timon.

Pendant ce temps-là je suis resté dans mon cabinet, travaillant sur un sujet que je retourne laborieusement : *les pétitions. Tædet mentem meam laborum suorum.* Je m'ennuie de mes propres idées; je ne suis satisfait d'aucune de celles qui se présentent; j'efface à mesure que j'écris. Heureux les hommes qui sont ou se sentent inspirés! ils ont confiance dans leurs idées et leurs sentiments, précisément parce qu'ils ne se les approprient pas comme l'ouvrage de leur esprit, comme produit de leur activité propre, mais qu'ils les attribuent à Dieu ou à quelque bon génie; *preuve remarquable que l'homme a besoin d'un appui au dehors de lui-même.* Il sent qu'il n'est pas lui-même sa force, sa lumière, son guide, tout ce qu'il y a de bon, de supérieur en lui vient de plus haut, et ce n'est pas son œuvre. La confiance en soi ou en sa force est souvent, sans qu'on s'en doute, la confiance en une autre force, dont on n'est que l'instrument ou l'organe. Tous les hommes qui ont fait de grandes choses et étonné ou éclairé le monde, ont cru à des inspirations ou à une fortune plus forte qu'eux.

Comment voudrais-je, au déclin de l'âge, me satisfaire moi-même des conceptions que je ne devrais qu'à moi? Je ne puis rien, si je ne recours à *celui qui fortifie.*

MARS

* *Mars.* — « O mon Dieu, s'écrie Fénelon, que votre esprit devienne le mien et que le mien soit détruit à jamais! » Voilà la véritable, l'unique paix intérieure; on trouve en soi un autre point d'appui que soi-même, autre que ce moi si ondoyant et divers.

« On ne trouvera point la paix dans ces vaines imaginations de l'orgueil. L'orgueil est incompatible avec la paix: il veut toujours ce qu'il n'a pas, il veut passer pour ce qu'il n'est point, il veut s'élever sans cesse, et sans cesse Dieu lui résiste (1). » Avec ma timidité et ma modestie apparente, je suis tourmenté par l'orgueil; il fera le supplice de ma vie, tant que je ne voudrai que satisfaire moi-même et les autres, et que je ne chercherai pas plus haut un esprit qui dirige le mien, ou se mette à sa place.

La confusion des langues, envoyée aux hommes en punition de leur orgueil, comme dit Bossuet, se fonde surtout parmi nous sur deux points de vue opposés, qui ont divisé depuis l'origine le monde philosophique et politique comme le vulgaire, et ces deux points de vue ont chacun leur fondement dans l'étude des deux natures dont l'homme se compose : de la nature sensible et passionnée et de la raisonnable ou l'intelligente. La première ne considère les objets que par le dehors; elle se nourrit d'impressions éparses, qui sont tout pour elle. L'autre aspire toujours à l'unité, au principe de l'ordre.

Le 23. — Je me suis entretenu avec le duc de Richelieu sur notre situation politique. Il pense que les sociétés humaines ont comme les corps organisés leur période d'enfance, de jeunesse et de caducité, et que nous avons atteint la dernière. C'est une grande question.

Les progrès, la décroissance et la mort sont des conditions nécessaires de la vie des individus. On ne peut croire qu'il y ait égale nécessité pour les corps politiques, toujours soumis

(1) Fénelon.

à différentes circonstances, qui pensent les faire passer brusquement d'un état à l'autre. On se fait de fausses idées des progrès et du bien-être de la société. Je demande si un État qui suivrait constamment les simples lois de la famille, comme la Chine, serait sujet à ces vissicitudes, ces périodes d'accroissement et de dégénération. Je crois bien qu'on peut comparer les corps politiques aux corps organisés, dans ce sens que plus leur vie est active et pleine de mouvements divers, plus l'accroissement est rapide, et la dégénération prompte et infaillible.

* *Le 31 Vendredi saint.* — Il se passe toujours en moi des choses extraordinaires, à cette époque de l'année. Depuis quelques jours mon esprit et mon corps sont déviés de leurs lois ordinaires. Le mode de leur union se trouve changé; cette union devient plus intime dans certains moments, et l'esprit se trouve confondu avec le corps appesanti, souffrant, triste par la seule disposition organique; il a conscience de sa dégradation et ne peut rien, ne tente rien pour la surmonter. De temps en temps quelques éclairs brillent dans ce désert d'idées; l'intelligence semble prête à rentrer dans ses droits, mais elle retombe tout d'un coup dans une nuit plus épaisse; le corps lui fait obstacle, l'enveloppe de ses voiles, l'entraîne dans ses tendances aveugles et variables à chaque instant.

Un esprit plein de Dieu, qui serait sous l'influence constante de cette grande idée, ne s'arrêterait pas ainsi à examiner de quel côté souffle le vent de l'instabilité, et se laisserait diriger au travers des obstacles vers son but immuable, vers la fin une de toute son existence. Mais je n'ai point de but fixe, je ne me sens attiré vers aucune chose certaine, où je puisse trouver mon repos, mon espérance d'avenir. C'est cette indifférence, cette absence de but un, dans la vie, qui me rend si mobile, si léger. Je cherche des impressions et des sentiments au sein de la religion que je voudrais aimer, et où je sens confusément qu'est placée toute consolation, toute espérance, mais je ne m'y arrête pas plus qu'à tout le reste; ce sont toujours des impressions fugitives qui effleurent l'âme. Heureux, me disais-je hier, en errant dans ce monde comme un somnambule et trouvant l'ennui, le malaise dans la foule des promeneurs de Longchamp, aux boulevards,

heureux sont ceux qui sont soumis par état à des règles fixes, à des devoirs journaliers qui emploient leurs heures! Ils ne connaissent pas ce tourment de l'incertitude et de l'indétermination, qui empoisonne la vie des hommes du monde, ayant la libre disposition de leur temps et de leurs facultés; car cette liberté, cette activité indéterminée qui erre d'objets en objets, ne se fixe sur aucun et les rejette tour à tour, laisse dans l'âme un vide insupportable. Je n'ai joui de la vie qu'autant que j'ai eu *un but intellectuel toujours présent*, qui servait de lien à mes idées ou aux instants successifs de mon existence. Mais ces buts que se donne l'homme studieux ne sont pas permanents : on les atteint, on les dépasse, ou on s'en dégoûte.

Les facultés ne sont pas toujours disposées; et dans l'incapacité de penser, dans ces états de sommeil de l'intelligence, qui s'emparent de nous par temps, que faire, que devenir? Un travail matériel qui n'est pas sujet à ces perturbations d'idées, à ces anomalies de la force pensante, et qui cependant occupe assez notre activité pour nous faire sentir le besoin et le plaisir du relâchement et des distractions, qui alternent avec les heures de contention, voilà une condition nécessaire de la vie heureuse.

AVRIL

* *Avril.* — « Tant qu'on veut le mal qu'on souffre, dit Fénelon, il n'est point mal. » C'est dans ce sens qu'Épictète dit : « Tu auras beau faire, douleur, je ne dirai pas que tu sois un mal, » c'est-à-dire tu ne me feras pas perdre patience, tu ne m'empêcheras pas de t'accepter comme une chose qui vient de la nature, d'une Providence bienfaisante, et qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Les stoïciens et les chrétiens sont dans le même point de vue.

Je suis l'homme le plus personnel qu'on ait vu, je l'ai toujours été. C'est un instinct qui me porte irrésistiblement à être en moi, à m'occuper de tout ce qui me touche de près matériellement ou intellectuellement.

Dans ma première jeunesse j'étais occupé de ma figure, de tout mon extérieur et des affections internes et externes qui

tiennent à l'organisme ou aux apparences sensibles.

Plus tard j'ai été dominé par mon attention aux opérations propres de mon esprit en observant son allure et ses modifications, comme je l'avais donnée autrefois à ma figure et aux moyens de plaire aux autres ou de me plaire à moi-même par le dehors.

Mais l'homme ne vaut aux yeux des autres comme à ceux de Dieu qu'autant que son objet constant et immédiat est pris hors de lui ou n'est pas lui.

Mon fils est arrivé le 7 de ce mois de Saumur. J'ai été agréablement occupé de lui les premiers jours; mais ce n'est plus cette joie vive que je goûtais il y a trois ou quatre ans. L'âme perd chaque jour cette vivacité de sentiment. D'autres facultés sont en jeu; celles qui sont appropriées au dehors se flétrissent; cependant ce sont les seules que je suis appelé à exercer dans ma position.

Le 14. — J'ai eu à dîner mes philosophes Stapfer, Ampère, etc..., avec un militaire ami de mon fils. J'ai eu après le dîner une conversation intéressante sur le *magnétisme*, considéré sous le rapport des impressions intérieures qu'il développe. Il paraît que dans cet état l'âme agit sur les organes internes, qui sont soustraits ordinairement à son empire et n'agit plus sur ceux de la vie extérieure. Ce qui expliquera la double personnalité. Je ne doute pas qu'il n'y ait des états de l'organisation, où les impressions du dedans ressentent et occupent plus ou moins l'activité de l'âme, ou la distraient et la détournent de son cours naturel; mais je doute qu'il n'y ait en aucun cas un empire exercé sur les organes internes, comme sur ceux de la vie extérieure. Ce sont toujours des sensations passives qui se joignent au *moi*, lorsqu'elles deviennent assez distinctes pour être perçues mais ne le renferment point en elles-mêmes.

Je suis habituellement dans un état d'organisation, qui donne un ascendant singulier à ces impressions intérieures. Ce sont celles qui troublent ma pensée et me rendent si différent des autres hommes en différents temps. Je suis surtout heureux ou malheureux (et le plus souvent malheureux) par ces sortes d'impressions immédiates. Quand je sens cette hilarité qui tient à la machine, je ne puis pas dire, selon la

pensée de Fénelon et des stoïciens, que je ne me réjouis qu'à cause que je me trompe. C'est une sensation très véritable qui n'a rien de commun avec les idées de (1)..... et n'en dépend pas. La joie qui trompe est celle qui tient aux objets du dehors et vient du jugement, qui seul peut être trompé. Il n'y a qu'une seule de ces joies qui ne trompe pas; *c'est la vue ou la possession de Dieu au dedans de nous-même.*

Existe-t-il, au surplus, quelque moyen inconnu de fixer ces impressions immédiates, qui tendent immédiatement à nous rendre heureux? Ne serait-il pas trop dangereux d'en user, ne deviendrions-nous pas ainsi trop personnels, trop attachés au corps?...

* *Le 16.* — Un moment de recueillement, d'amour et de présence de Dieu fait plus voir et entendre la vérité que tous les raisonnements des hommes (2). »

La présence de Dieu s'annonce par cette *lucidité* d'idées, cette force de conviction, ces intuitions vives, pures et spontanées auxquelles s'attache, non pas seulement la vue, mais le sentiment intime de la vérité. Ce n'est pas seulement une conception, une entente de paroles, c'est de plus une *suggestion intérieure* de leur sens le plus profond et le seul vrai, sans aucun mélange de sensible ou d'imaginaire. C'est ainsi que Jésus-Christ dit : *Veniet Paraclitus qui suggeret vobis omnia quæcumque dixero* (3).

A en juger par ce que j'éprouve, et ne considérant que le fait psychologique seulement, il me semble qu'il y a en moi un *sens supérieur* et comme une face de mon âme, qui se tourne par moments (et plus souvent en certains temps, à certaines époques de l'année) vers un ordre de choses ou d'idées, supérieures à tout ce qui est relatif à la vie vulgaire, à tout ce qui tient aux intérêts de ce monde et occupe exclusivement les hommes. J'ai alors le sentiment intime, *la vraie suggestion de certaines vérités*, qui se rapportent à un ordre invisible, à un mode d'existence meilleur, et tout autre que celui où nous sommes. Mais ce sont des éclairs qui ne laissent

(1) Mot illisible dans le manuscrit.
(2) Fénelon.
(3) *Évangile de saint Jean*, chap. XIV, verset 26.

aucune trace dans la vie commune, ou dans l'exercice des facultés qui s'y rapportent; je retombe après m'être relevé. Or, qu'est-ce qui m'élève? Comment le voile ordinaire qui couvre mon intelligence se trouve-t-il écarté par moments pour retomber aussitôt? D'où me vient enfin cette suggestion extraordinaire de vérités, dont les expressions sont mortes pour mon esprit, même quand il les connaît à la manière ordinaire? Il m'est évident que *ce n'est pas moi*, ou ma volonté qui produit cette intuition vive et élevée d'un autre ordre de choses. Un sourd qui aurait par moments la perception des sons, un aveugle qui aurait le sentiment subit et instantané de la lumière, ne pourraient croire qu'ils se donnent à eux-mêmes de telles perceptions; ils attribueraient ces effets singuliers, et hors de leur mode d'existence accoutumé, à quelque cause mystérieuse; et celui qui lirait dans leur organisation trouverait cette cause dans quelque sens obtus, altéré, que le mouvement vital dégage ou éclaircit par moments.

Ainsi est notre intelligence par rapport à cet ordre de vérités, dont les esprits supérieurs, plus parfaitement organisés, peuvent avoir l'*intuition habituelle*, comme nous avons celle de la lumière ou des sons, que les sourds et les aveugles n'ont pas. Mais il faut bien toujours que la cause ou l'objet de ces intuitions soit quelque chose de réel comme la lumière, car le sens ne crée pas l'objet de l'intuition; il en est seulement excité quand il est convenablement disposé. Or, c'est cette disposition, qui paraît spontanée, ou dépendante de certaines conditions organiques, qui est ce qu'il y aurait de plus essentiel à cultiver en nous, si nous pouvions en connaître les moyens. Les anciens philosophes, comme les premiers chrétiens et les hommes qui ont mené une vie vraiment sainte, ont plus ou moins connu et pratiqué ces moyens. Il y a un régime physique, comme un régime moral qui s'y approprie : la prière, les exercices spirituels, la vie contemplative ouvrent ce sens supérieur, développent cette face de notre âme tournée vers les choses du ciel, et ordinairement si obscurcie. Alors nous avons la présence de Dieu, et nous sentons ce que tous les raisonnements des hommes ne nous apprendraient pas. Mais, est-ce parce que Dieu se rend présent par sa grâce, que nous sommes dans

cet état élevé? ou bien la présence de Dieu n'est-elle qu'un résultat de telles dispositions intellectuelles spontanées, et des efforts que nous faisons, ou des moyens indirects que nous prenons pour nous donner ces dispositions? — Voilà un grand problème.

MAI

Mai. — Mon fils sortant de l'École de Saumur, pour aller joindre son régiment à Sedan, est arrivé le 8 avril et reparti le 8 mai. Je me suis aperçu dans cette occasion combien la vie du monde, jointe au progrès de l'âge, affaiblit en moi les sentiments les plus naturels. Je n'ai presque pas joui de la conversation et de la société de mon bon jeune homme, quoique je l'aime comme un père aime son fils.

* J'ai souvent pitié de moi-même; je déplore mes écarts d'esprit ou de raison, la faiblesse et les courtes limites de mes facultés physiques et morales. Le sentiment de pitié, ou de compassion réfléchie du moi sur lui-même, est encore assez doux à éprouver, en tant qu'il constate une nature supérieure à celle qui pâtit, quoiqu'elle lui soit intimement jointe.

« Toutes les régularités où l'on possède sa vertu, dit Fénelon, sont sujettes à l'illusion et au mécompte. Il n'y a que les âmes, désappropriées par l'abnégation évangélique, qui n'ont plus rien à perdre; il n'y a que ceux qui ne cherchent aucune lumière, qui ne se trompent pas. »

Cette disposition de l'âme n'est peut-être pas aussi différente qu'on le croirait de celle à laquelle le stoïcisme s'est élevé par les forces seules d'une grande nature. Conserver son âme entière et pure, toujours maîtresse de la volupté et de la douleur; ne jamais permettre qu'elle fasse rien témérairement, mais faire qu'elle soit toujours suffisante à elle-même, qu'elle n'ait pas besoin qu'un autre fasse quelque chose ou ne le fasse pas, qu'elle n'attende rien des objets du dehors!.... Il ne s'agit pas de savoir si nous pouvons ou si nous ne pouvons pas arriver de nous-mêmes, par nos propres forces naturelles, à cet état complet d'abnégation et de désintéressement de toutes choses extérieures, si c'est par le *secours de la grâce*, ou par un effort énergique et

soutenu de l'âme, que nous pouvons obtenir cette paix intérieure de l'homme qui voit tout (excepté Dieu, le vrai bon) au-dessous de lui (1). Toujours est-il que la disposition d'âme est la même, ou conçue de la même manière, dans le stoïcisme de Marc-Aurèle et le christianisme de Fénelon.

. . . . . .

« Votre présence sensible, ô mon Dieu, est le plus doux de tous les parfums, mais ce n'est pas pour moi que je vous cherche, c'est pour vous » (Fénelon). Type d'un sentiment tout à fait désintéressé. Quand nous cherchons la vérité, le bien en général, avec tant de peines, d'efforts, en sacrifiant même notre santé, nos goûts, nos plaisirs physiques, nous cherchons un idéal, qui est la seule réalité, non pour nous, mais pour cette réalité même. L'égoïste, le sensuel ne vivent que phénoméniquement.

Fin de mai. — J'ai travaillé à la composition d'une opinion *sur la loi des élections,* objet des plus grands débats dans le moment de crise actuelle. Le temps emportera tout cela, sans qu'il en reste de traces, et cela s'applique à tout ce que nous faisons aujourd'hui, qui est autant de perdu pour un établissement véritable dans le temps à l'éternité. J'ai travaillé dans le trouble d'esprit et le malaise continuel du corps, m'occupant, dans le monde, d'affaires pour lequel ma nature n'est pas faite, et qu'elle repousse, et dont elle est repoussée sans pouvoir en sortir. Voilà encore une expérience nouvelle, qui devrait me dégoûter de ces labeurs inutiles, sans résultat, qui fatiguent et usent la vie. L'amour-propre est le mobile, et ce mobile trompeur est lui-même trompé.

J'ai appris le 15 mai la nouvelle de la mort de ma belle-mère, Mme de Lacoustète. Cela m'a troublé et ajoute à mes labeurs.

En tout mon existence devient chaque jour plus sombre, plus difficile. Les intervalles de plaisir sont plus rares, plus courts et tendent à disparaître. Il faut désormais chercher *plus haut* la vie de l'âme et assister tranquillement à la décomposition et à l'affaiblissement journalier de tout ce

(1) ... *Et inexorabile fatum Subjecit pedibus.* — VIRGILE, *Géorgiques*, livre II.

qui tient à la machine. J'y comprends les facultés organiques de l'esprit, la mémoire, l'imagination, tout hors ce qui juge tout le reste.

« Pourquoi accuser et maudire ton corps, la faiblesse de ta voix et de toute ton organisation, lorsqu'il dépend de toi que ton âme ne soit plus incertaine et flottante, tirée par les passions et les impressions du dehors comme une marionnette?... »

(Suivent plusieurs pages d'une lecture difficile et d'un intérêt relatif...)

Sans date et peu lisible. — Le gouvernement est le meilleur, dit Bossuet, qui est le plus éloigné de l'anarchie. Aucune chose aussi nécessaire qu'est le gouvernement parmi les hommes; il faut donner les principes les plus aisés et l'ordre qui roule le mieux tout seul. (Nous sommes bien loin de là.) Les hommes ont, en tout, besoin d'une direction, qui vienne plus haut qu'eux. Ici personne ne trouve cette direction, et chacun suit celle qui lui plaît. Cependant tel est le besoin qu'on en a que, lorsqu'on est assuré que le gouvernement veut une seule chose et s'y tient, on se laisse conduire.

JUIN

Juin. — Je souffre des nerfs et de l'estomac. J'ai eu hier au soir, 5 juin, une agitation nerveuse, qui m'a emporté hors de moi-même. Dîné chez Mme Suart avec Mlle Edgerworth (auteur de l'*Éducation pratique*) et ses sœurs, M. et Mme Stapfer. Je me suis laissé emporter à des mouvements désordonnés. Il faut tout soumettre à la raison, voir les choses d'en haut et ne jamais juger par ses impressions, comme font tous les hommes au milieu desquels je vis.

* « Regardons-nous le monde comme une figure trompeuse et la mort comme l'entrée dans les véritables biens? Nous accoutumons-nous à ne regarder toutes choses que selon la foi? Corrigeons-nous sur elle tous nos jugements? (1) »

Ce que Fénelon dit de la foi s'applique parfaitement *à la raison*, qui est aussi comme un *sens interne*, supérieur à

(1) Fénelon.

tous les autres et à tout le jeu de nos facultés appliquées aux choses de ce monde sensible, et qui rectifie tous leurs faux jugements. On n'est calme, heureux et véritablement grand qu'en suivant toujours cette *lumière intérieure* et en écartant tout ce qui peut l'obscurcir et l'éteindre en nous. Les stoïciens l'ont très bien compris, mais ils ont trop cru que l'homme avait en lui-même les forces nécessaires pour suivre toujours la raison et en entretenir le flambeau sans altération. Les chrétiens, qui mettent la foi à la place de la raison, ont mieux connu l'homme et distingué ce qui lui appartient de ce qui est lui est donné, ou qui vient de plus haut que lui.

« Heureux qui a des yeux pour voir le royaume intérieur de la raison ou de la foi! La chair et le sang n'en ont point; la sagesse de l'homme animal est aveugle là-dessus et veut l'être, ce que Dieu fait intérieurement lui est un songe. Pour voir les merveilles de ce monde intérieur, il faut renaître; pour renaître il faut mourir. »

9 juin. — « Si quelqu'un de vous est dans la tristesse, qu'il prie pour se consoler », dit saint Jacques. — Oh! que j'ai besoin de prier (1) !

* *Le 10.* — Les troubles continuent et deviennent plus sérieux. Tout semble présager une révolution nouvelle. La séance de la Chambre montre l'audace et les projets sinistres des factieux. Nous sommes entraînés, et il n'y a pas de force de résistance suffisante. Je voudrais pouvoir dire comme Fénelon : « Tout passe devant mes yeux, mais rien ne m'importe, rien n'est mon affaire, sinon l'affaire unique : la volonté de Dieu. »

Je pensais hier, en courant dans les rues en cabriolet, qu'il y a trois espèces de dispositions d'esprits ou d'âmes bien différentes. La première, celle de presque tous les hommes, consiste à vivre exclusivement dans le monde des phénomènes qu'on prend pour des réalités. Ainsi, il y a inconstance, dégoût, mobilité perpétuelle. La deuxième est celle des esprits les plus réfléchis, qui cherchent longtemps

(1) Saint Jacques, *Épître*, chap. v, verset 13.

la vérité en eux-mêmes ou dans la nature, en séparant les apparences des réalités, et qui, ne trouvant aucune base fixe à cette vérité, tombent dans le scepticisme par désespoir. La troisième enfin est celle des âmes éclairées des lumières de la religion, les seules vraies et immuables. Ceux-là ont seuls trouvé un moyen d'appui fixe; *ils sont forts de ce qu'ils croient.* Les grands écrivains du siècle de Louis XIV n'ont été forts et grands que par les croyances; elles ont disparu, et les hommes les plus spirituels n'ont plus été que des singes, dont on admire les tours de passe-passe : ils ont de l'esprit, voilà tout.

Mais cet esprit ne fonde rien pour le bonheur ou la vraie gloire des sociétés ou des individus. Je vois des hommes d'esprit qui ne croient qu'en eux-mêmes. Ils sont bouffis d'orgueil, toujours contents de ce qu'ils disent; ils s'imaginent que le monde les admire, et en effet, cette confiance qu'ils ont en eux excite celle des hommes, incapables de juger : les bons juges s'en moquent.

Ce qui fait le bon esprit, le seul qui porte la lumière, c'est la croyance dans l'esprit de Dieu, qui souffle où il veut. L'homme qui en est animé sent qu'il ne peut rien par lui-même, mais qu'*il peut tout en celui qui le fortifie.* De là lui vient aussi une véritable énergie, une force proportionnée à l'inspiration ou à la croyance dans l'inspiration. La plus fâcheuse des dispositions est celle de l'homme qui, se méfiant de lui-même au plus haut degré, ne s'appuie pas sur une force supérieure et ne se livre à aucune inspiration; il est condamné à être nul aux yeux des hommes, comme à ses propres yeux.

C'est le trouble, et non la souffrance, qui nuit à l'âme. Le trouble est une double peine : c'est une peine que la volonté repousse et qu'elle augmente en la repoussant. Accepter toute souffrance sans résister, c'est le moyen d'être tranquille et sans trouble, quelles que soient les causes externes ou internes de peine ou de malaise.

Depuis le 11 jusqu'au 20 juin, j'ai été constamment dans un état maladif : toutes les membranes muqueuses sont affectées et produisent des désordres : la fièvre, la toux, un abattement singulier qui se communique à l'âme et lui ôte toute énergie

de pensée et de volonté. Cette fâcheuse disposition est entretenue par le temps pluvieux et froid, qui dure depuis un mois. Nous avons été ainsi privés des beaux jours du printemps; je n'ai encore rien senti de vivifiant dans l'air. Comme une plante qui se dessèche, j'attends l'influence du soleil; je souffre violence. Plût à Dieu que, mon corps étant abattu, mon âme reprît sa vie et ce *goût des vérités éternelles*, perdu depuis si longtemps dans une vie frivole, mondaine et toute selon la chair. C'est alors que je dirais avec Fénelon : « Frappez, Seigneur, j'y consens; que vos coups les plus rigoureux sont doux, puisqu'ils cachent tant de miséricorde. »

Pourquoi mon âme n'est-elle pas affamée de justice et de vérité, comme mon corps de nourriture et mes sens divers des excitations accoutumées?... Ce pain quotidien, céleste, ne se trouve pas dans le monde. En réfléchissant sur le progrès de décadence de ce corps, que j'ai tant aimé, je me disais qu'il y aurait plus que compensation pour le bonheur, si mon âme, n'étant plus troublée comme auparavant par autant de soins et de passions, se trouvait plus maîtresse chez elle et faisait plus librement ce qui est son affaire propre. Mais il y a des difficultés ou des obstacles inhérents soit à l'âme, soit au corps. Il faut un certain degré ou un certain état de force physique pour que les facultés intellectuelles et morales puissent s'exercer; il est tel degré d'abattement ou d'altération d'organisme, où l'être pensant disparaît ou n'est plus rien pour lui-même. Lorsqu'on voit les facultés intellectuelles se développer et s'étendre tandis que l'organisme tombe en décadence, c'est que les conditions ou les instruments propres de la pensée sont maintenus en bon état, ou que leur activité même s'accroît, pendant que les organes externes appropriés aux choses ou aux besoins sensibles perdent leur empire. Il est des hommes chez qui ces deux parties de l'organisation sont en équilibre et concourent parfaitement au développement soutenu des deux vies. Il en est dont la partie animale est seule bien disposée et dont l'âme reste toujours commune; mais ceux qui, avec tous les signes de la faiblesse organique, ont des facultés intellectuelles supérieures, ne doivent pas moins avoir cette partie de l'organisme, qui concourt à l'exercice de la pensée, bien et fortement constituée.

Il y a deux choses recommandées par Marc-Aurèle pour conserver la tranquillité de l'âme : la première de penser que ce ne sont point les choses elles-mêmes qui nous tourmentent, mais le jugement que nous en portons; la seconde de penser que ce que nous voyons va changer dans un moment : dès lors pourquoi s'en tourmenter? Hélas! je me tourmente précisément de cette idée que tout change, que je suis moi-même dans un flux perpétuel et que je ne sais où trouver mon point d'appui. Les conseils de Marc-Aurèle tendent bien à nous rendre indifférents sur la possession des choses, sur le bien ou le mal que nous leur attribuons, mais ils ne nous apprennent pas comment nous pouvons y suppléer et trouver ailleurs notre paix.

« Les sages du monde, dit Pascal, ont placé les contrariétés dans un même sujet, les unes attribuant la force à notre nature, les autres la faiblesse à cette même nature, ce qui ne peut subsister; au lieu que la foi nous apprend à les mettre en deux sujets différents : toute l'infirmité appartient à la nature, toute la puissance au secours de Dieu. »

Quoiqu'il soit vrai de dire que la force et la faiblesse, dont nous trouvons en nous le mélange, ne résident pas dans le même sujet, il ne s'ensuit pas que toute la force soit hors de nous, dans un sujet tout-puissant, supérieur et étranger au moi. Il suffit d'admettre *deux natures différentes*, qui se trouvent merveilleusement et mystérieusement combinées dans l'existence de l'homme tout entier; c'est ce que l'étude de nous-mêmes nous apprend à chaque instant. La loi de l'esprit, de l'âme agissante et libre est sans cesse opposée à la loi du corps, de cette misérable chair dominée, entraînée par des passions, qui obscurcissent l'esprit et empêchent ses fonctions.

La puissance de l'âme (exagérée par les stoïciens) vient de Dieu qui l'a donnée en créant l'âme, et dans ce sens, toute la puissance appartient originellement à Dieu; mais n'est-elle actuellement que la puissance ou la force de Dieu, tellement qu'il n'y en ait aucune part appartenant en propre à l'âme? Si on le disait, il faudrait dire aussi que l'âme n'est rien par elle-même, car sa substance ne peut être autre chose que sa force; en ôtant l'une, l'autre est ôtée par cela même. Le point

de vue *mystique*, qui anéantit la force ou la met toute en Dieu, annule aussi la substance avec le *moi*.

. . . . . .

L'homme est naturellement porté à se faire le centre de ses réflexions. En s'abandonnant trop exclusivement à cette disposition, en ne se donnant pas hors de lui un grand objet, un grand but de la vie, il se trouve rappelé sans cesse à sa sensibilité, à ses peines, aux jugements qu'on porte de lui, à sa condition actuelle, à la destinée du reste de sa vie. La religion et l'étude sont les deux puissances qui nous défendent contre cette préoccupation habituelle de nous-mêmes, source féconde d'inquiétude; seules, elles peuvent assurer notre bonheur.

Le plus grand bienfait de la religion est de nous sauver du doute et de l'incertitude, le plus grand tourment de l'esprit humain, le vrai poison de la vie. Tout est indéterminé, fugitif et mobile dans un esprit dénué de croyances religieuses. Depuis qu'on veut tout savoir, tout connaître, depuis que chaque petit esprit tend à tout rabaisser à son niveau, à tout comprendre dans sa petite capacité, la sphère des croyances, ou du monde invisible, s'est rétrécie de plus en plus. En traitant les personnes et les choses les plus élevées avec une familiarité insolente, on n'a plus rien respecté, rien admiré.

Le culte des parents, celui de Dieu, celui de la patrie ont paru comme des chimères à des cœurs froids et dénaturés, à des esprits qui ont voulu se rendre compte de tout et analyser les objets des sentiments avant de s'y livrer. De là cette dégénération des âmes, cet affaiblissement croissant de caractère; car on n'est fort que de ce que l'on croit et non pas de ce que l'on sait. *Credidi propter quod locutus sum* (1). Combien d'hommes de nos jours parlent sans croire, sans penser!

Le plus grand mal de l'homme est de ne savoir point diriger sa vie et de ne tenir à aucun principe. *La religion règle l'esprit;* elle fait bien plus, *elle règle le cœur*. Je souffre les maux passés et présents, causés par l'oubli de ces principes et le dénûment des croyances. Quand je jette un regard sur ma vie presque terminée, je suis confus et humilié en voyant

(1) *Deuxième épître de saint Paul aux Corinthiens*, chap. VI, v. 13.

combien elle a été vide et inutile! J'ai été souvent et malheureusement occupé du jugement du monde; je me suis fait de grandes illusions sur ce jugement. Tant que je me suis plu à moi-même et que j'étais plein d'un amour-propre enivrant, j'avais la fatuité de croire que je faisais de l'effet partout où je me montrais, sans avoir même besoin de parler et d'agir; je me faisais un mérite imaginaire des moindres choses, et il me semblait que les autres devaient en juger de même; parce que j'étais mon centre à moi-même, je pensais être celui des autres, qui devaient s'oublier pour penser à moi.

Le mécontentement, le mépris de moi-même, le sentiment croissant de mes imperfections et de ma faiblesse m'ont fait passer à un autre extrême; j'ai pensé que le monde devait me juger aussi mal que je me jugeais; je me suis senti découragé, embarrassé, timide en présence de tous les hommes; j'ai fui toutes les occasions de paraître, de me produire; j'ai sacrifié mes devoirs mêmes à cette mauvaise honte, et je suis au point de ne plus compter sur l'estime ni l'approbation de personne, moi qui ai eu la prétention d'être placé au premier rang par les qualités agréables et solides, par la beauté du corps, de l'esprit, de l'âme. Ces mécomptes rendent la période actuelle de ma vie très malheureuse, mais ils servent d'introduction à une vie meilleure, si je puis me rattacher au monde invisible et m'y absorber de nouveau.

* *Le* 27. — En revenant du bain, à 10 heures, j'ai été frappé comme d'un coup de foudre, en apprenant la mort du jeune Loyson, qui habitait la même maison que moi (1). C'était un compagnon; il cultivait les lettres et la philosophie avec succès et une facilité étonnante. Ce jeune homme se nourrissait de sentiments mélancoliques qui présageaient, ce semble, sa fin prématurée. Il me disait dans les premiers jours de sa maladie : « J'ai cru que le *phénomène* allait disparaître tout à fait, » faisant allusion à nos conversations précédentes où nous appelions *phénomène* tout ce qui tient à notre sensibilité actuelle, ou qui s'y manifeste immédiatement.

(1) Charles Loyson, maître de conférences à l'École normale, mort de la poitrine à vingt-neuf ans. Poète estimable, il avait écrit sur lui-même ce vers prophétique : « *Je porte dans mon sein un poison qui me tue.* »

« O mon ami! si, comme nous l'avons pensé ensemble quelquefois, les âmes ont un mode de communication intime et secrète, auquel les corps ne participent pas, votre âme, ne pouvant plus se manifester maintenant par ces moyens visibles, dont l'usage m'a tant de fois édifié et consolé, doit avoir d'autres moyens de se faire sentir à la mienne et de lui inspirer des sentiments meilleurs, des croyances plus fixes!

Le 28. — A 9 heures du matin, j'ai assisté à la cérémonie funèbre de l'enterrement de mon jeune ami. Il est en paix. Sa vie était pleine de souffrances. J'espère que cette âme si belle, n'étant plus empêchée, offusquée par une mauvaise machine, jouit maintenant de la plénitude de lumière.

La vie est un pur phénomène continu. Le sentiment du *moi* est une manifestation de l'âme. L'âme peut-elle être sans se manifester? Comment concevoir ce qu'elle est hors de cette manifestation de l'âme ou du sentiment d'elle-même? La vie actuelle du corps organique est-elle le seul mode de manifestation de l'âme. Qui pourrait oser l'affirmer? Mon jeune ami vient de passer de la vie à la mort. Son âme était pleine de grands sentiments, d'espérances immortelles. Tout s'est-il évanoui? N'en reste-t-il rien? Qu'est devenue cette âme séparée du corps, qui va se décomposer et tomber en pourriture? Où est-elle? L'espace et le temps où se rattachent toutes nos conceptions ne sont peut-être ici d'aucune valeur. L'âme, sans être anéantie, ne pourrait-elle pas cesser d'affecter aucune portion quelconque de l'espace du temps?

« Si vous voyez mourir un homme, songez que vous passerez par le même chemin (1) ».

J'allais rapidement et avec agitation à mes affaires au milieu du tumulte de Paris; mon cabriolet a été arrêté dans sa course par un corbillard qui portait un mort au dernier asile du repos. Quel contraste! Que de réflexions il fait naître! Le repos n'est que dans ce dernier terme. En attendant il n'y a que labeur et affliction d'esprit. Désirons que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie!

Je me corromps au dehors en avançant, et l'homme intérieur ne se renouvelle ni ne grandit. La vie d'affaires et du

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

monde nous perd et nous fait passer sans nous en apercevoir du temps à l'éternité.

* *29 juin.* — « Une paix continuelle accompagne l'humilité, mais la jalousie et la colère agitent souvent le cœur de l'orgueilleux (1) ». En quoi consiste la vraie humilité? Un homme peut avoir la plus grande méfiance de lui-même, se croire ou se sentir toujours au-dessous des autres, et avoir, malgré cela, un orgueil qui agite et tourmente sa vie. S'il s'afflige ou s'inquiète de sa faiblesse, s'il fait des efforts pour lutter contre elle, s'il prend en haine les hommes qui le surpassent, s'il ne recherche la retraite que pour éviter l'humiliation des comparaisons, il n'est pas humble de cœur, mais plein d'orgueil. Au contraire, celui qui sent sa force et sa supériorité sur les autres hommes aura la vraie humilité, s'il pense habituellement que tout ce qui l'élève est un pur don de Dieu, qui peut lui être retiré à chaque instant, que sa force ne vient pas de lui-même, mais de plus haut que lui L'humilité n'est plus un instinct mais un sentiment réfléchi.

Je suis revenu comme j'étais allé, mais plus expansif, plus content. M. B... m'a parlé de sa carrière administrative. Voilà un homme qui s'est avancé du plus bas degré jusqu'au plus haut dans sa partie, en s'occupant toujours de la même chose sans aucune déviation. Les exemples en sont rares. Il faut vivre longtemps, avoir bonne santé, de la persévérance d'esprit et de la conduite. Donnez de l'activité, de l'élévation dans les idées, une certaine variété de connaissances et de dispositions intellectuelles à un homme, il n'ira pas ainsi en s'avançant dans la même ligne droite. C'est par des défauts, bien plus que par des vertus, que nous réussissons dans le monde.

Les premiers jours de ce mois de juin ont été pleins d'orages politiques. Le parti libéral ou anti-monarchique veut absolument maintenir la loi d'élections qui nous perd, et repousse la loi nouvelle avec des menaces, des tentatives d'insurrection populaire, etc... Il y a eu des rassemblements autour du Palais, des scènes violentes, des coups donnés, un homme, tué, etc... La force armée est sur pied. Cepen-

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

dant la masse est tranquille et se refuse aux révolutions.

Le gouvernement hésite dans sa marche et semble disposé aux compositions avec le parti. En ce cas c'en est fait de la monarchie et des Bourbons. J'ai dit assez hautement ma pensée. Voici une forte crise dont l'issue va décider de bien des choses. Je me prépare à la supporter dignement quelle qu'elle soit.

Le 9 sera un jour mémorable pour ceux qui ont fait partie de la Chambre des députés dans cette session. Une grande conciliation s'est opérée dans cette Chambre entre les hommes qu'on croyait à jamais divisés. Ils ont fini par accorder au gouvernement, et à ceux qui votent avec lui plus qu'on ne leur demandait; mais il a fallu que cela vînt d'eux spontanément, et aussi qu'ils eussent la certitude de ne pas être privés de toute influence, de rester à la Chambre, de jouer un rôle.

Passions, intérêts personnels, mensonge perpétuel, comédie, voilà le gouvernement représentatif. Je dois m'en séparer. Ma vie entière se perd. Je ne vis plus intérieurement et je ne trouve aucun appui au dehors. Tout me fuit, je m'échappe à moi-même.

Le 10 juin, les troubles continuent et deviennent plus sérieux. Tout semble présager une révolution nouvelle. La séance de la Chambre montre l'audace et les projets des factieux. Nous sommes entraînés, et il n'y a pas de force de résistance suffisante.

Le 29. — Discours de M. de Barante sur les élections. Tout le monde attend au lendemain et ne prend le présent que pour un provisoire. Quelle est l'autorité entourée de respect? Quelles sont les personnes, les opinions, les institutions qui ne soient pas en butte à l'outrage et à la menace? Quelque chose de calme, de fixe, de révéré satisfait-il ce besoin, ce noble instinct des hommes, amis de l'ordre et du repos? Hélas, cet instinct est perverti dans la plupart des âmes. Il n'y a plus que des besoins d'amour-propre et de domination, une sorte d'instinct universel d'agitation qui repousse tout ordre constant comme monotone, un besoin d'impressions nouvelles.

Le mal n'est pas dans nos lois, comme dit M. de Barante, mais les variations continuelles de nos lois tiennent au mal intérieur et en sont les effets. Il n'est pas vrai que la nation soit mieux disposée que jamais à l'action régulière de la raison et de la justice. Comment cela serait-il vrai, lorsque les passions de deux classes de la société, de deux nations établies sur le même sol, sont plus acharnées les unes contre les autres, et tendent sans cesse à conquérir ou à conserver l'influence et le pouvoir? On cherchera vainement la force et le remède à tous ces maux de la société dans la majorité fixe d'une Assemblée permanente pendant un certain nombre d'années. Cette Assemblée sera composée d'hommes animés de l'une et de l'autre espèce de passions ou d'opinions qui agitent la société. La majorité sera disposée à faire prévaloir l'une à l'exclusion de l'autre. Ce sera la France ancienne et la France nouvelle qui l'emportera pendant un temps. Dans les deux cas une partie notable de la société sera froissée, aura à se plaindre d'injustice, et conservera des sentiments qui éclateront plus tard.

Je ne crois donc pas que dans l'état actuel de la société, la force d'une Assemblée quelconque soit un remède au mal qui travaille cette société même. Elle ne se guérira pas, ne s'améliorera pas elle-même, mais elle dégénérera de plus en plus. Il faudrait que la *force médiatrice vînt de plus haut et du dehors;* la monarchie légitime, sous l'influence d'un homme de génie, qui se fût fortement emparé des imaginations, y eût été seule propre; mais la monarchie s'est vue réduite à emprunter la force et son influence... de la Révolution même!

Un autre peuple est sorti de nos ruines sanglantes. Ce peuple, longtemps en désordre, puis discipliné fortement par le despotisme, a pris consistance. Il a ses intérêts, ses guerres, ses traités, ses souvenirs. L'Europe l'a connu, et n'en est pas remise encore. Je demande quelle consistance a pris ce peuple? Quel établissement il a formé? N'est-ce pas plutôt l'habitude du désordre, des passions antisociales qui s'oppose encore à son établissement, et un sage législateur ne travaillerait-il pas à combattre l'action de ces causes de désordre, au lieu de reconnaître leur ascendant et de le fortifier?

Cet ordre nouveau, la révolution, le désordre, l'injustice,

la confusion des rangs, la spoliation, le déplacement des fortunes, s'est trouvé enfin amené à chercher sa consécration et son repos à l'ombre du trône légitime.

De grands coupables, tourmentés par leur conscience, par les sentiments de malaise qui tiennent au désordre, par la crainte et le trouble secret, qui accompagnent toujours l'injustice et le crime, se sont résignés à chercher le repos et un abri dans le trône légitime, en lui demandant de couvrir, d'effacer, de consacrer leurs méfaits. Et le trône a accepté cette composition, et il s'est prêté à la consécration de l'injustice! Il a espéré lui-même se fonder sur les ruines sanglantes, mais il n'a pas légitimé ce qui était de soi *illégitime et coupable.* Il a perdu sa vraie légitimité en s'associant à la Révolution. Il passera comme elle. *Les Bourbons ont cessé de régner le jour où ils ont épousé la Révolution.*

A la Restauration, tout ce qui avait combattu la Révolution et protesté contre son effet devait croire avoir gain de cause. Ne sachant plus depuis longtemps partager ni les gloires, ni les affronts de la France, s'affliger de ses douleurs, ni se réjouir de ses joies, cette partie de la nation ne comprenait de réconciliation que sous la condition d'un pardon généreux. Il s'agirait de savoir dans quelle proportion se trouve la classe des vrais *offenseurs révolutionnaires* avec celle des offensés. Les offensés ne sont pas seulement les anciennes familles, qui sont sorties de France et qui ont été dépouillées, mais tous ceux qui tenaient par leurs places, leur état dans la société, à l'ancien ordre de choses; tous ceux qui ont souffert dans leur personne et leurs biens depuis la Révolution, qui ont été indignés devant tant d'injustices et de désordres, et n'y ont rien gagné. Certainement cette classe est nombreuse en France. Elle a voué une haine profonde à la Révolution et ne demande qu'à la voir défaire. Quant à tous ces hommes, quelques principes qu'ils aient d'ailleurs, qui ont établi leur existence actuelle, leur fortune, leur état dans le monde sur les débris de ce qui existait autrefois, ils sont dévorés de haine et d'envie contre tout ce qui rappelle les anciens souvenirs monarchiques, toujours prêts à entrer en fureur au moindre signe d'une influence qu'ils croient toujours menaçante. Ce sont eux qui tiennent la société dans un état d'angoisse et d'alarmes.

JUILLET

Mon fils est arrivé le 5 juillet de Sedan à Paris.

Un des plus grands maux de notre situation actuelle, c'est que tout sentiment de respect, d'admiration ou sentiment d'estime semble effacé des âmes, ou ne s'attache plus à rien : les hommes se voient de trop près. En approchant les idoles d'autrefois, on voit la matière dont elles sont composées, et l'illusion est détruite. J'ai besoin d'honorer, de respecter, de sentir quelque chose au-dessus de moi. J'aime à voir ou à croire un certain idéal de grandeur, de beauté morale. Je choisis, suivant l'occasion, la personne, la chose, l'action qui m'en offre le type, mais, en voyant de près ce type, j'y découvre plusieurs imperfections qui choquent et flétrissent mon sentiment, ou même lorsque je nourris ce sentiment au fond de moi-même, j'entends, je vois dénigrer, avilir ce que j'honore, et je ne sais plus où reporter l'estime, le respect dont le besoin vit toujours en moi. Alors je pense avec douleur que mon idéal ne peut être réalisé dans la nature humaine, et je cherche plus haut ce que je vois exclusivement respecter, aimer, honorer. Mais le sentiment religieux, séparé ainsi de tout ce qui est visible ou connu, devient en quelque sorte trop abstrait pour influer sur le bonheur et la direction de notre vie présente.

AOUT

Le 7. — J'ai été, après la séance de la Chambre, dîner à la campagne de M. de Serre, garde des sceaux, aux barrières près de Saint-Germain. J'ai été de compagnie avec M. Barrairon, directeur général de l'enregistrement. La route s'est passée en colloques vides. J'étais assez bien disposé. Il y a eu un mouvement d'embarras avant le dîner. Je n'étais pas à mon aise. Après j'ai causé en liberté avec le garde des sceaux et M. de Villèle pendant une heure.

Cette conversation a été franche et ouverte; elle a satisfait à la fois et mon amour-propre, qui se complaît dans les preuves de confiance données par ceux qui sont élevés en place,

et mes idées politiques dans lesquelles j'ai vu avec plaisir et surprise que M. de Serre abondait entièrement. Il s'agit de tout disposer pour avoir des élections royalistes, et pour cela donner de la confiance aux royalistes, adopter une marche de gouvernement, qui montre à tous qu'on est dans cette ligne...

J'ai quitté M. de Serre, enchanté de ses bonnes dispositons et de sa fermeté de caractère, qualité la plus rare parmi nous. L'espérance est rentrée dans mon âme. C'est à cet homme seul que je la rattache.

Le 8. — Aprés avoir été voir nos princes au Château, j'ai été dîner à Sceaux chez le sous-préfet, M. de Vieil-Castel, avec MM. de Feletz, Saint-Gérat et son fils. J'ai été fort mal disposé dans ce voyage et pendant le séjour à Sceaux, quoique la journée fût belle, la campagne riante et la société agréable. La famille de M. Vieil-Castel est nombreuse et intéressante.

Fin d'août. — J'ai passé tout ce mois et la fin du précédent dans des occupations sérieuses de mon choix. J'ai refait mon *Mémoire à l'Académie de Copenhague,* dans l'intention de le communiquer à M. le médecin Royer-Collard, qui m'a consulté sur un cours qu'il se propose de faire à Charenton, au sujet de l'aliénation mentale. J'ai eu pour objet, dans cette deuxième composition, de montrer comment les physiologistes, qui ont traité du physique et du moral de l'homme, sont tombés dans de graves erreurs, en confondant les faits de l'âme avec les phénomènes de l'organisme. Ce travail a duré un mois. J'ai été heureux et actif dans tout cet intervalle; j'avais un point d'appui fixe, un seul objet qui servait de centre à mes idées; j'y étais tout entier; le monde des affaires et des intrigues avait disparu pour moi ou ne me servait que de distraction. C'est là ce qu'il me faut pour être aussi bien que ma nature ou mes habitudes le comportent; il faut que les affaires et tout ce qui fait le principal fond de la vie extérieure, même la plus sérieuse, ne soient pour moi qu'un accessoire, une diversion nécessaire à des occupations vraiment sérieuses, celles qui se rapportent à un monde invisible, absolu. Toutes les fois que le monde extérieur m'a absorbé au point que je n'ai plus considéré

les occupations philosophiques que comme des diversions, j'ai senti que je n'avais plus aucun point d'appui réel, et j'ai flotté au gré des opinions humaines, tourmenté de mille fantômes, de besoins insatiables, relatifs au monde frivole et passager.

Après avoir terminé mon travail sur les *Rapports du physique et du moral*, et l'avoir mis, à ce que je crois, en état d'être imprimé, quand il sera temps, j'ai rempli un engagement que j'avais contracté avec les auteurs de la *Biographie universelle*, et j'ai fait l'article *Mérian*, extrait de son éloge, par Ancillon, à la suite duquel j'ai inséré quelques réflexions psychologiques, relatives aux arguments de Mérian contre la philosophie leibnitzienne.

SEPTEMBRE

Ce double travail étant terminé le 25 août, j'ai fait mes visites d'adieu et mes préparatifs de départ pour le Périgord. Je me suis mis en route le 31; parti à une heure et demie, je suis arrivé pour dîner à Étampes. J'ai continué ma route la nuit, couché à Vierzon le 1er septembre, le 2 au Fay. Le 3 à Limoges, le 4 au Murat. Plaisir de famille. Mon âme s'est déshabituée de la joie; je ne goûte plus de plaisirs vifs; il y a comme un voile répandu sur les objets de mes plus douces jouissances.

Arrivé à Grateloup le 9 septembre, dans un état de malaise et de tristesse qui m'a rendu les premiers moments de l'arrivée pénibles et embarrassés.

« Encore que, dans nous, l'homme extérieur se détruise, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour (1). Heureux celui qui a la conscience de ce renouvellement journalier, mais pour cela il faut se désintéresser sur tout ce qui touche l'homme extérieur, et je tiens encore beaucoup trop à le soigner, à le soutenir contre les causes de destruction qui agissent chaque jour malgré tous les efforts.

Nous ne considérons point les choses visibles parce qu'elles sont passagères et temporelles, mais les invisibles, parce qu'elles sont fixes et éternelles (1). »

(1) Saint Paul, *Épître aux Corinthiens*.

* *Grateloup, le 9.* — « Il ne faut pas, dit Tertullien, que la vie des chrétiens soit une vie de tristesse. Leur choix est fait; ils ont sacrifié la chair à l'esprit, tous les biens sensibles et passagers aux biens éternels : ils peuvent donc se réjouir, goûter une joie pure dans toutes les afflictions de cette vie, et trouver une source de vrais plaisirs, dans ce qui plonge tous les hommes dans la tristesse. Cette tristesse ne proviendrait pour eux que des murmures de la chair, qui n'est pas encore assez abattue. » — « Otez l'impiété, dit Pascal, et la joie sera sans mélange. »

En n'ayant égard qu'aux faits psychologiques, rien n'est plus évident que la distinction de la joie ou de la tristesse morale qui tiennent à l'âme, et la douleur et le plaisir qui ne touchent que l'animal. Il est une satisfaction, une joie de tempérament, qui s'allie quelquefois avec une tournure d'esprit inquiète et des idées sombres; les hommes ainsi disposés portent la gaieté dans les réflexions les plus tristes. Au contraire, la mélancolie physique peut s'allier avec un esprit gai, et de ce contraste resssort la gaieté, le comique des situations.

Molière avait cette deuxième disposition; Montaigne paraît avoir eu la première; il jugeait de haut tous les maux de la vie humaine et les siens propres, avec une sorte de gaillardise, qui semblait tenir bien plus à l'humeur ou au tempérament qu'à la force de l'âme et aux réflexions habituelles.

Le 23. — Est arrivé à Grateloup M. Becquey, directeur général des ponts et chaussées, avec le préfet et les ingénieurs. J'ai été fort préoccupé de cette visite inattendue et j'ai reçu mes hôtes de mon mieux. Le lendemain, ***dimanche 24***, je suis parti avec ces messieurs pour Bergerac où nous avons assisté à un grand déjeuner à la sous-préfecture. Après avoir examiné les préparatifs de la construction du nouveau pont de Bergerac, je suis parti avec M. Becquey dans sa voiture pour aller coucher à Mansy, près de Castillon, chez Mme de Carles, femme intéressante, cousine du directeur général, qui nous a fait l'accueil le plus aimable. Nous avons passé la journée de lundi dans cette maison de campagne, où j'ai éprouvé quelque contrainte et du malaise, quoiqu'il ne manquât rien à la bonne réception. Parti le mardi 26 pour

Libourne. Nous avons visité le pont et tous ses alentours. Dîner chez le sous-préfet.

Le 27. — A 6 heures du matin, agréable promenade sur les bords de l'Isle pour les projets de navigation. J'ai admiré la beauté des sites et contemplé envieusement le champ de bataille de Coutras. Déjeuner à Lagrave chez M. de Cazes père. Nous sommes repartis de Libourne à 2 heures pour nous rendre à Bordeaux, où nous sommes arrivés au coucher du soleil, assez tôt pour jouir du spectacle de ce beau pont construit sur la Garonne. J'ai logé à la sous-préfecture avec M. Becquey. Le préfet, M. de Courson, m'en avait pressé, et j'ai eu à me louer de son accueil.

Le 28 a été employé à visiter le pont en détail et à naviguer sur la rivière pour voir la grande digue d'une lieue, élevée pour maîtriser le cours de la Garonne devant Bordeaux. Grand dîner à la préfecture; j'ai été assez animé dans cette réunion.

Le 29. — J'ai déjeuné chez M. Giraud, et suis parti pour aller visiter le château de la Brède et converser avec l'ombre du grand Montesquieu. J'ai vu en détail le château, la chambre à coucher qui porte encore ses traces, son lit, sa chaise où il était assis en méditant, la cheminée où il posait le pied. Au dehors les belles prairies, les bois, la charmille qu'il a plantés. Montesquieu écrivait de la Brède à l'abbé de Guasco en 1751, quatre ans avant sa mort :

« Si vous voyiez l'état où est maintenant la Brède, je crois que vous en seriez content. Vos conseils ont été suivis, et les changements que j'ai faits ont tout développé. C'est un papillon qui s'est dépouillé de ses enveloppes. » Dans une autre lettre, il dit au même : « Pourquoi ne viendriez-vous pas voir la Brède, que j'ai si fort embelli depuis que vous ne l'avez vu. C'est le plus beau lieu champêtre que je connaisse. Enfin je jouis de mes prés pour lesquels vous m'avez tant tourmenté; vos prophéties sont accomplies. Le succès est beaucoup au delà de mon attente et l'Éveillé dit : « *Boudri bien que M. l'abbat Guasco bi sacco.* » (Je voudrais bien que M. l'abbé Guasco voie cela). Dans une autre lettre de la

même année à l'abbé Guasco, Montesquieu dit : « Vous avez grand tort de n'avoir point passé par la Brède quand vous revîntes de l'Italie. Je puis dire que c'est à présent un des lieux les plus agréables qu'il y ait en France, au château près. Toute la nature s'y trouve dans sa robe de chambre et comme au lever de son lit. »

J'ai été frappé de l'aspect de la Brède de la même manière. Cet aspect est mélancolique, un peu sévère; mais les eaux, les prés, les bois y sont admirables. Les prés surtout sont d'un vert aussi animé que les vallons des Pyrénées, et les bois qui leur servent de ceinture sont plus magnifiques encore qu'ils ne devaient l'être du temps de Montesquieu. Il y a une prairie qui porte encore le nom de Guasco, qui en est le vrai créateur. Le château est dans le même état; les maîtres n'ont fait que de l'entretenir. Montesquieu aimait sans doute cette simplicité antique. Les meubles de la chambre et ses boiseries, toutes de bois de noyer, annoncent les goûts simples et modestes. Des meubles plus riches auraient contrasté avec l'air gothique du château. « On me mande, disait-il, qu'à Paris le luxe est affreux. Ici, nous avons perdu le nôtre et nous n'avons pas perdu grand'chose. »

Il se montre glorieux du succès que son vin avait eu en Angleterre, et qui avait été favorisé, disait-il, par celui de ses livres!

« *O rus! quando te aspiciam?* » écrivait-il à Paris, en avril 1754 (deux mois avant sa mort), à l'abbé de Guasco, en l'invitant à venir avec lui à la Brède. Vous me donnerez de nouvelles idées sur mes bois et mes prairies. La grande étendue de mes landes vous offre de quoi exercer votre zèle pour l'agriculture; d'ailleurs vous n'oubliez pas que vous êtes propriétaire de 100 arpents de ces landes, que vous pourrez planter, semer, remuer la terre tant que vous voudrez. »

Voilà des souvenirs intéressants qui vivent encore au château de la Brède. Je suis monté au beffroi avec mes compagnons de voyage, et l'un d'eux a écrit mon nom à côté de celui de Chateaubriand. Les murs de cette tour élevée, où est la cloche du château, sont couverts de noms et d'inscriptions. Je ne suis rentré à Bordeaux qu'après 8 heures du soir. J'ai été au spectacle où j'ai rencontré M. Lainé.

Le 30. — J'ai été déjeuner à la campagne de M. Balguérie, riche négociant, avec M. Becquey. Nous avons promené dans ce lieu agréable jusqu'à 3 heures. Rentrés à Bordeaux, nous avons dîné chez M. Deschamps, inspecteur des ponts et chaussées. Visite à M. Lainé.

OCTOBRE

Le 1er. — Dimanche, à 3 heures et demie, train du matin, lorsque j'étais prêt à quitter Bordeaux, et j'ai resté un jour de plus dans cette ville royaliste pour participer à la joie commune et aux fêtes du jour. Parti de Bordeaux le 2, arrivé le 3 octobre à Grateloup.

Le 13. — Je suis parti de Grateloup avec mon fils pour Périgueux; nous avons fait la route à cheval. La journée était belle et chaude; arrivé le soir au Murat; la tristesse a troublé les plaisirs de famille; ma fille aînée est dans un état physique et moral inquiétant. Je n'ai pas eu d'autre pensée. Séjour calme au Murat le 14. Le 15, journée agitée, très pénible. Après une scène vive et fâcheuse avec Mme Gérard, dont l'orgueil et l'entêtement révoltent, j'ai accompagné mon fils jusqu'à la route de Paris. Il est parti à cheval pour son régiment à Sedan. Nous nous sommes quittés avec l'idée consolante d'une réunion qui n'est pas éloignée, et j'ai repris tristement le chemin du Murat, séjour de mélancolie et de tristesse, où j'ai été encore exposé à des scènes, qui ont mis ma patience et ma raison à l'épreuve. Parti du Murat le 16 avec une forte pluie, je suis venu me reposer à Périgueux. Dîner chez le préfet, où j'ai repris de l'animation pendant quelques moments. Je me suis livré à la table, et j'ai été puni par le *collapsus* et la nullité de mes facultés dans la soirée. Bonne leçon pour être sobre, quand je suis appelé à jouer un rôle et à me montrer avec mon peu d'avantages, tel que je suis dans l'état naturel de *compos* (1), de raison prédominante sur les passions et le tumulte intérieur des affections ou des images.

(1) *Compos*, mot latin : maître de soi-même.

Je lis en ce moment la brochure de Fiévée sur la loi d'élections de 1820. J'ai besoin de me retremper pour courir de nouveaux hasards. Je suis président du collège électoral de la Dordogne par ordonnance du 12 octobre. Je trouve dans cette brochure bien des objets de réflexions. Les hommes qui se jettent dans un parti opposé à celui où ils semblaient appelés par leur position sociale, s'y portent toujours avec plus d'exagération, afin d'écarter les soupçons, la méfiance et la jalousie, que l'élévation de leur rang et de leur fortune doit naturellement inspirer à leurs associés, etc... Cette observation s'est bien vérifiée dans la Révolution. Ceux qui ont été le plus loin dans la carrière de nos dissensions et de nos troubles, ceux qui sont encore les plus violents ennemis de la légitimité sont d'anciens nobles ou des prêtres, qui ont abjuré leur état d'autrefois.

« Les doctrines en rapport avec le gouvernement expriment la pensée constante d'un État : les partis n'en expriment jamais que les passions. » (Fiévée, page 111, brochure sur les élections.)

Dans un gouvernement nouveau, comme l'était celui que la Charte a voulu constituer, sans que l'on sût bien encore ce que l'on voulait ni ce qui était possible, il était difficile sans doute de connaître les doctrines qui étaient ou n'étaient pas en rapport avec la nature de ce gouvernement, car cette nature elle-même n'était pas fixée, elle pouvait varier selon les différents points de vue, les divers buts que se proposaient idéalement les hommes appelés aux affaires. En un mot c'étaient les doctrines, les doctrines préétablies qui tendaient, dès l'origine, à déterminer la nature ou l'essence du gouvernement constitutionnel, loin que cette nature pût servir de type aux doctrines. Il y a donc ici un cercle vicieux dans lequel nous tournons encore. Mais, si l'on peut disputer indéfiniment sur les doctrines qui sont ou non en rapport avec l'existence et la nature de notre gouvernement représentatif, il n'en est pas de même (ou du moins le champ des discussions se réduit à des bornes plus étroites et plus certaines), quand il s'agit des moyens de maintenir l'existence de la royauté légitime, c'est-à-dire de conserver le même pouvoir constituant, qui seul peut donner à son œuvre le sceau de la durée, soit en maintenant la Charte comme elle est sortie des

mains, soit en la modifiant d'après l'expérience et suivant des besoins éprouvés.

Ici il s'agit moins encore des doctrines ou des principes de gouvernement que des caractères, des habitudes et des intérêts premiers des hommes qui professent ces doctrines et ces garanties qu'ils offrent pour leurs antécédents. M. Fiévée se garde bien d'attaquer la question sur les élections par ce côté qui est pourtant essentiel.

L'erreur perpétuelle de cet ouvrage, c'est d'attribuer à l'esprit ou aux institutions préméditées de ministres, depuis 1815, ce qui a été l'effet nécessaire (et tout à fait imprévu) de causes inhérentes à la situation générale des esprits en France, ou à des circonstances accidentelles à des erreurs, à des fautes sans doute commises par les gouvernements, à des passions qu'ils ont imprudemment opposées à d'autres passions, mais sans songer où ils allaient. Nous savons bien que ce n'est pas de dessein prémédité qu'on a fait tant de projets de lois d'élections, qu'on s'est abstenu de présenter la loi sur l'administration municipale, etc...

« On ne formerait pas maintenant en France, en faveur du pouvoir absolu, un parti ayant quelque consistance : trop d'esprits sont émancipés, etc. » — Je le crois ainsi. Voilà pourquoi il faut regarder comme chimériques et comme hypocrites ces alarmes qu'on affecte sur le retour du pouvoir absolu et sur la prétendue influence de ceux qu'on suppose être disposés à relever ou encenser d'anciennes idoles. Mais rien n'est plus aisé aujourd'hui en France que de remuer des partis puissants et nombreux en faveur du pouvoir démocratique sous l'étendard trompeur de la liberté confondue avec la licence. C'est contre tel parti déjà existant que les amis de l'ordre ou de la monarchie légitime, quelles que soient leurs nuances d'opinions, doivent s'unir de force et d'intérêts, afin d'écarter un péril imminent, et cette union pour la défense commune du trône, qui protège tout, ne se fonde pas sur des circonstances passagères : elle a ses motifs et son principe dans la raison, dans la vérité ou la nature même des choses. Tous ceux qui sont voués à la monarchie légitime et qui sont disposés à la défendre contre tous ses ennemis, sont par là même les défenseurs et les vrais amis des libertés publiques; car il n'est pas une de ces libertés qui ne se rattache au trône

ou qui n'y remonte comme à son principe et à sa cause, à partir de l'affranchissement des communes sous la première race de nos rois; et dans l'état actuel de la société, de la grande famille française, il est évident pour tous les hommes éclairés, de bonne foi, qu'il n'existe pas pour ces libertés si chères d'autre garantie, d'autres moyens de conservation que dans la protection de la couronne.

* Les vrais libéraux ne peuvent être cherchés que parmi les royalistes. La royauté légitime a elle-même tout son appui dans la religion et la morale, dans la foi du serment et tous les sentiments nobles et élevés qui se réunissent autour d'elle. Aussi ceux qui cherchent avant tout ces premières garanties dans de bons choix doivent-ils être prévenus qu'ils ne les trouveront que dans la classe de ceux pour qui la royauté est sacrée comme la religion même, dont elle est inséparable. La modération, la vertu de ceux qui n'aspirent qu'à conserver, ne se distingue pas de la raison même. Les passions, telles que l'ambition, la cupidité, la vengeance, la haine et tous les ressentiments du passé, de quelque bannière qu'elles se couvrent, ne sont pas moins opposées à la raison qu'à la légitimité essentiellement modérée, qui a le temps devant elle et qui ne peut tendre qu'à effacer les marques et jusqu'au titre de vainqueurs et de vaincus, rappelés sans cesse avec emphase par des esprits orgueilleux et pleins de fiel.

Entre la Révolution et la légitimité il n'a jamais pu exister de pacte possible, mais l'esprit de l'une a dû et doit reculer devant l'ascendant de l'autre.

NOVEMBRE

Grateloup, novembre. — La fin du dernier mois et la moitié de celui-ci ont été consacrés aux préparatifs de ma présidence du collège électoral de la Dordogne, à laquelle j'ai été appelé pour la troisième fois par la confiance du gouvernement. Me sentant honoré et flatté de ce choix, je me suis jeté tête baissée dans les embarras et le mouvement de la place. Elle était moins difficile dans les circonstances actuelles, où j'étais appuyé par l'opinion de la majorité du collège, qui est d'accord avec la mienne, comme avec la tendance du gouver-

nement, qui n'est pourtant pas encore venu à bout d'éteindre les méfiances et de concilier tous les esprits, même des royalistes. Le but qu'ont dû se proposer les hommes appelés à diriger les opérations des collèges a été de faciliter, de compléter, autant que possible, entre les deux classes de royalistes, les purs et les constitutionnels ou modérés, la fusion qui s'est heureusement opérée dans la dernière session des Chambres entre le côté droit et le côté gauche pour rallier des forces, qui ne peuvent rester divisées sans compromettre le salut de la monarchie légitime, et avec elle toute notre existence politique. Les choix de plusieurs départements prouvent que cette fusion n'a pas lieu : elle tendait à s'opérer heureusement dans notre collège de la Dordogne par la nomination de trois royalistes sages, lorsque quelques hommes exagérés sont venus mettre la division par une nomination qui a irrité et peut contribuer à jeter dans l'opposition quelques esprits incertains.

M. La Rigaudie s'est mis sur les rangs, lorsque le sentiment du bien public, le désintéressement et l'honneur lui prescrivaient de se mettre à l'écart. Il a eu un succès humiliant pour l'Assemblée, dont la majorité a cédé malgré elle à une influence peu honorable. Je n'ai pu dissimuler mon mécontentement. J'ai pourtant à remercier Dieu de m'avoir donné dans cette circonstance la force et l'aplomb convenables. Pour la première fois j'ai été content de moi dans une assemblée publique, et je crois aussi que les autres ont été contents.

J'ai recueilli les témoignages de la satisfaction générale et me suis retiré avec une sérénité d'esprit et d'âme, qui m'a fait du bien. Je suis comme allégé d'un poids que je portais depuis trois semaines. Mon discours d'ouverture, quoiqu'il soit la simple expression d'un sentiment d'amour pour la dynastie légitime, de haine à la Révolution, m'a coûté beaucoup de temps et d'efforts. Je l'ai fait et refait plusieurs fois, *élaguant,* serrant toujours, tournant avec labeur des phrases que j'effaçais pour y revenir ensuite, plein d'inconstance dans le goût, de mobilité dans les idées, d'incertitudes et de petits scrupules sur ce qui convenait ou non. Dur et pitoyable métier. Je me suis tourmenté pour la composition, la manière de dire ou de prononcer, et tout cela pour l'effet d'un

moment, oublié ou perdu le moment d'après pour ceux mêmes qui ont écouté avec intérêt, absolument nul pour le plus grand nombre qui n'entend et ne se soucie nullement des paroles; mais il faut se satisfaire soi-même et ce n'est pas le plus facile. Oh! combien sont laborieuses et vaines, fugitives, incomplètes et toujours insatiables les prétentions et les jouissances d'amour-propre!

Je rentre dans ma solitude après le grand mouvement, le 17 novembre, l'esprit plus libre et l'âme plus sereine que je ne les ai eus depuis longtemps. Je pense déjà aux apprêts de mon départ pour Paris. J'écris, je lis sans projets et sans suite. Je vis provisoirement, prenant tout ce qui se présente ou qui est devant moi avec patience et résignation. Je suis tenté de me croire sage, mais j'ai trop éprouvé que cette sagesse humaine est renversée souvent par le moindre souffle. Lorsque je serai parmi les hommes, aspirant à la considération, aux éloges et me sentant dédaigné et, ce qu'il y a de pire, ayant la conscience intime de mon infériorité, de toute ma faiblesse physique, intellectuelle et morale, que deviendront cet équilibre, cette confiance, cette douceur et sérénité d'âme?

* *Le 17.* — L'âme est un feu qu'il faut nourrir. Tout ce qui est propre à nourrir l'âme n'augmente pas pour cela les connaissances, comme ce qui entretient la vie physique et lui donne le plus d'activité n'en donne pas pour cela un plus grand volume au corps. Il est des vérités intellectuelles et morales qu'il ne suffit pas d'avoir acquises et de bien connaître. Cette connaissance claire et distincte, qui suffit pour la spéculation, est insuffisante pour la pratique : il faut que les vérités s'incorporent à nous et nous pénètrent longtemps, comme la teinture s'imbibe peu à peu dans la laine qu'on veut teindre. Il y a une pénétration lente de chaque jour, une *intus-susception de la vérité*, qui doit nous conduire dans toute la vie, qui fait que cette vérité devient à notre âme ce que la lumière du soleil est à nos yeux, qu'elle éclaire sans qu'ils la cherchent. Les âmes même les plus parfaites, les plus réfléchies ne font guère que tournoyer autour d'elles-mêmes, comme dit Fénelon, sans avancer vers Dieu; nos méditations, pour être solides, ne doivent point être fondées sur nos propres pensées, mais sur celles de Dieu ou sur la parole même.

Fénelon parle de ces âmes entièrement dépendantes du goût sensible et du calme intérieur, qui sont en danger de perdre tout au premier orage. Elles ne tiennent que par ce qu'il y a de sensible; dès que la sensibilité se retire, tout tombe sans ressource : c'est là mon histoire.

Les âmes, parvenues à un assez haut degré de perfection, ne sont plus sous l'empire de la sensibilité; la vie de l'esprit semble absorber en elles tout ce qui est mortel; toutes les facultés inférieures sont contenues dans l'obéissance aux supérieures. C'est de là qu'il faut partir pour apprécier ce que dit Fénelon, d'accord avec les mystiques, sur l'influence de la grâce, sur le laisser-aller et la désappropriation. Sans doute, lorsque la nature sensible est assujettie et que les passions ne regimbent plus, il n'y a plus d'effort, plus de luttes contre les mauvaises imaginations, les tendances perverties, etc. Alors aussi la lumière intérieure n'est plus offusquée et peut luire sans obstacle dans nos ténèbres; l'esprit en est illuminé même quand il ne la cherche pas. Il y a là quelque fondement au point de vue des théosophes, qui admettent qu'au moyen d'une certaine préparation mentale, spéculative et pratique, l'esprit peut tout savoir, tout comprendre sans avoir rien appris. En comparant ce point de vue à la doctrine de Fénelon sur l'abnégation et la désappropriation du moi, j'ai pensé que cette activité, qui rend l'âme présente à elle-même et la constitue personne, *moi*, à ses propres yeux, ne lui est donnée que pour se mettre au-dessus de la nature sensible et la surmonter, en la dirigeant vers une fin morale et intellectuelle. Le *moi* ne crée rien que le mouvement ou la sensation qui l'accompagne; quant aux idées ou conceptions intellectuelles qui lui sont présentes, il les voit dans une lumière qui lui est intime, mais qu'il ne fait pas, et qui est en lui, sans être lui-même : voilà la *Lux vera quæ illuminat omnem hominem* (1); voilà aussi ce qu'est le *Deus in nobis*.

Il faut d'abord que les ténèbres soient écartées, que la nature sensible soit vaincue, et c'est là tout l'emploi de notre activité; ensuite on entre dans la voie de la perfection, soit en s'abandonnant à la grâce, soit encore en agissant, en travaillant pour s'élever plus haut, en veillant sans cesse sur soi-

(1) *Évangile de saint Jean*, chap. I, v. 9.

même, comme l'entendent les antiquiétistes. Telles sont les réflexions qui m'ont occupé dans le voyage que je viens de faire en chaise de poste, de Périgueux à Paris, où j'arrive le 3 décembre.

DÉCEMBRE

Le 4. — Tout le mouvement de la vie extérieure recommence pour moi. Je me sens déjà entraîné, aliéné de moi-même, parlant sans raison, sans réflexion et seulement du bout des lèvres, m'en laissant imposer par le monde, subjuguer par l'ascendant des noms ou des places, désirant faire de l'effet, humilié et contristé par les marques d'indifférence; malgré toutes les contrariétés du monde, ne sachant pas me tenir tranquille dans une chambre, et concevant à peine comment on peut s'y tenir, en se réduisant à la vie intérieure. Quand on ne vit pas dans l'esprit, comment marcher selon l'esprit? « *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus* (1). »

Je suis frappé, en arrivant, de plusieurs sujets de division, qui m'échappaient de loin. Combien de passions opposées qui aspirent à se contenter aux dépens de l'État et du bien public, qui n'est guère recherché, ni connu dans tout ce monde? Que doit-on, que peut-on faire dans la situation actuelle des choses et des esprits en France pour *consolider la monarchie*, rétablir l'ordre et la paix publics sur des bases immuables? Voilà le problème le plus difficile, le plus élevé, qui puisse être proposé à la sagesse et aux lumières réunies. C'est la folie et les passions qui croient les résoudre. Chacun croit que ce qu'il désire, suivant ses intérêts et ses passions, était le seul parti qu'il était nécessaire de prendre et d'exécuter. On est affirmatif, on ne doute pas, on fait abstraction des obstacles, et les plus sages se laissent prendre à ce piège.

* *Paris, le 16.* — « L'amour des choses de la chair est une mort, au lieu que l'amour des choses de l'esprit est la vie de la paix (2). » Insensés que nous sommes, de nous attacher

(1) *Épître de saint Paul aux Galates*, ch. v, v. 25.
(2) *Saint Paul aux Romains*, ch. viii, v. 6.

exclusivement à ce qui doit mourir, à ce qui meurt chaque jour, et de négliger ce qui est immortel, ce qui doit rester le même!

Écartez les soins superflus du corps, et tout ce qui y tient, tout ce qu'il y a de passif, de sensible et de mortel, et vous aurez la paix, la vie, la lumière. La lumière n'est *offusquée* en nous que par les ténèbres du corps; l'activité est donnée à l'âme, au *moi* pour chasser les ténèbres, et dès lors elle voit, elle s'unit, elle s'identifie à la vérité, à Dieu même. Se séparer ainsi du corps, se mettre au-dessus de tout ce qui est sensible, *c'est apprendre à mourir*, c'est se préparer à une mort tranquille, bien mieux qu'en y pensant directement.

Le *moi* ne fait pas la lumière sensible qu'il perçoit par le sens externe de la vue; il ne fait pas non plus les sons qu'il entend par l'ouïe; mais, par un emploi de l'activité qui est en lui ou qui est lui-même, il prépare ou dispose le sens à recevoir l'impression. De même, l'âme ne fait pas les idées des choses, des vérités qu'elle conçoit; elle ne fait pas le beau, le bon, le vrai, le juste; mais elle dispose le sens interne à percevoir la lumière qui éclaire ces idées, en écartant les images ou chassant les ténèbres extérieures. Il y a une analogie remarquable, et que j'ai trop négligée jusqu'ici, entre l'exercice de l'activité dans les perceptions des sens externes et le même exercice dans les idées de l'esprit et les opérations intellectuelles.

* *Le 23.* — La température douce et humide relâche toutes mes facultés physiques et morales : je ne fais point d'efforts; je me laisse aller à tout mouvement extérieur, qui est grand autour de moi dans ce commencement d'assemblée et tous ces frottements d'hommes. Je n'ai pas de calme dans mes conversations de chaque jour; je parle de mémoire plutôt que de réflexion, je souffre souvent de ne pas faire effet et d'être compté pour rien. J'ai à me méfier de cette disposition, la plus contraire à la sagesse, à la raison, au bonheur. Pourquoi vouloir monter sur des échasses pour paraître plus grand? Sois ce que tu es et rien de plus; sois-le paisiblement, sans te tourmenter de ce que tu n'es pas, sans désirer d'être autre chose, sans rien envier aux autres, applaudissant à ce qui est ou te paraît bon, blâmant ce qui ne l'est pas.

Lire chaque matin le chapitre XVII de l'*Épître aux Corinthiens* (1), pour avoir la paix au dedans, avec une lettre spirituelle de Fénelon et un chapitre de l'*Imitation*, relatif au même objet; puis se *supporter et supporter les autres*, dans le tumulte du jour.

(1) C'est le chapitre si connu dans lequel l'Apôtre parle de la charité.

ANNÉE 1821

JANVIER

Janvier. — Infirmités accoutumées à cette époque; toux avec extinction de voix, dérangement d'estomac, diminution sensible de forces, intellectuelles et physiques. Les deux vies semblent suivre la déclinaison du soleil, mais elles ne se relèvent pas aussi sensiblement à mesure que l'astre du jour remonte. J'ai malgré cela une sorte d'activité excentrique et artificielle. Je cours le monde, les affaires, je dîne en ville, je m'étourdis sur mes infirmités, tant que je suis au dehors; mais l'effort qu'il faut faire pour m'y tenir comme tout le monde me fatigue et m'absorbe. La vie morale n'entre pour rien dans tous ces mouvements tumultueux et confus.

J'ai été entièrement occupé dans cette première quinzaine de l'année d'une proposition sur la révision du règlement de la Chambre, que le ministre m'a pressé de présenter. J'ai écrit laborieusement et fait recopier cinq fois le développement. Il a été lu à la Chambre le 5 janvier. J'ai osé monter à la tribune pour soutenir ma proposition attaquée de tous côtés; le succès a été nul; nouvelle leçon qui se répète à chaque session et qui ne me corrige pas.

En comparant mon état actuel, le même que j'éprouve tous les hivers, avec celui où je me trouve quand la belle saison revient, j'ai pensé qu'il y avait un certain degré de vie physique nécessaire pour que la vie intellectuelle et morale puisse s'exercer, et n'est-ce pas de vie physique dont les philosophes ascétiques, comme les stoïciens, font toujours abstraction dans leur morale spéculative? Le principe vital se concentre en moi, dès que la saison des frimas arrive, que l'atmosphère est humide et froide. Dans cet état je n'ai plus

de force pour penser, plus de goût pour la méditation. Je tends au dehors pour trouver des excitants et parce que je n'ai plus aucun attrait pour ce qui pourrait me retenir dans mon cabinet. C'est là une disposition malheureuse et qui entraîne mille contrariétés ou dégoûts, car je cherche le monde dont j'ai besoin, alors précisément que je suis incapable de tout ce qui peut être agréable au monde et m'y donner quelque valeur, quelque jouissance d'amour-propre. Ma faiblesse organique me donne en société un air faible, triste et contraint. Je souffre même beaucoup de ce mouvement dont je ne puis me passer. J'ai peine à soutenir une conversation quelconque, je suis distrait, hébété dans certains moments; je n'ai aucune assurance. Mais tout cela flatte plus mon instinct que de rester seul dans ma chambre, sans penser à rien de suivi, sans faire aucun travail; car je ne supporte plus une lecture passive, et j'ai perdu en travaillant de moi-même l'habitude de m'amuser avec les livres. Dans la belle saison, lorsque la chaleur et la lumière viennent ranimer ma vie languissante, je trouve assez d'excitants en moi-même pour n'avoir plus besoin d'en demander aux choses du dehors, et je reste plus volontiers loin du monde, dans mon cabinet. J'ai la force de concevoir des projets de travail et de les exécuter.

* *Le 15.* — Les bons veulent jouir de Dieu, les méchants ne veulent que s'en servir. Au lieu de rapporter à Dieu tout leur bonheur, toute leur existence, ils rapportent Dieu à eux-mêmes et veulent se servir de sa puissance comme d'un moyen, d'un instrument de bonheur. La première cause de la chute des âmes est cet échange de l'amour divin en un amour désordonné pour les choses caduques ou sensibles. Malebranche dit que nous aimons, que nous cherchons toujours Dieu comme le vrai bien, même quand nous semblons ne chercher que les plaisirs sensibles. Cela ne peut être vrai que dans le sens objectif; dans le sens subjectif, en consultant l'expérience intérieure, nous savons bien que, quand nous sommes occupés, absorbés par les objets sensibles, nous ne pensons pas à Dieu, et réciproquement. Il y a là deux ordres ou deux natures de facultés qui ne s'exercent pas toujours ensemble.

L'homme peut-il à volonté faire taire les sens pour penser à Dieu, ou penser à Dieu pour faire taire les sens? Il est vrai que, lorsqu'il parvient à se pénétrer de l'idée de Dieu, l'amour pur s'y joint (c'est l'Esprit-Saint, indivisible du Père et du Fils). Quand l'âme vient à se pénétrer de l'infini de la création, de l'ordre admirable qui y règne, et de toutes les perfections réunies en Dieu, il est impossible qu'elle ne se délecte pas dans cette pensée et qu'elle cherche son bonheur ailleurs que dans la félicité divine ou dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Mais le difficile est d'y penser, de se recueillir dans cette idée, au milieu du trouble incessant causé par le tumulte des sens; et à ce sujet on peut demander s'il suffit que les sens se taisent pour que l'idée de Dieu se manifeste, ou s'il ne faut pas encore *une action surajoutée*.

Le 15. — J'ai eu une bonne conversation avec le jeune professeur Cousin, qui avec une tête trop ardente, n'en est pas moins l'espoir de la vraie philosophie parmi nous. Il entre avec beaucoup de sagacité dans les divers points de vue de la psychologie et de la haute métaphysique.

Nous cherchons ensemble *le passage du subjectif à l'objectif*, d'accord sur la personnalité du *moi*, qui est notre point de départ commun.

Nous différons sur *l'objectif*, qu'il prétend ramener, comme Schelling, à l'unité de substance; il nie la personnalité de Dieu et la pluralité de forces absolues, quoiqu'il admette le dualisme des forces vitales et pensantes, mais à titre de *phénomène* seulement.

J'ai combattu ce point de vue en étendant à l'objet ce que nous concevons ou apercevons primitivement dans le sujet. Ces spéculations conduisent à demander dans la pratique jusqu'à quel point nous avons la propriété de notre être spirituel, jusqu'où peut s'étendre l'empire sur nous-mêmes. Quelle est la dépendance réciproque des deux vies? Quelles sont les modifications de la vie organique, qui absorbent nécessairement l'activité propre de l'âme et fait de l'homme un animal.

Le professeur Cousin, qui ne connaît d'autre révélation que celle de la raison, nie l'influence actuelle d'une force intelli-

gente, supérieure, sur notre âme : grande question où il faut comparer les points de vue des stoïciens, des platoniciens avec celui des chrétiens : Ce qui conduit encore à l'examen des doctrines *sur le pur amour*, *l'abnégation* de Fénelon et le libre arbitre selon Bossuet!

Je voudrais recueillir tout ce que j'ai pensé ou écrit sur ces points capitaux de doctrine.

L'amour pur, qui est opposé à l'amour mercenaire, est cette affection de notre âme, qui est portée à se délecter du bonheur d'un autre. Or les choses qui nous délectent, nous les désirons pour elles-mêmes; et, comme la félicité de Dieu se compose de toutes les perfections et est la délectation du sens même de la perfection, il s'ensuit que la vraie félicité de tout esprit créé consiste entièrement dans le sens de cette félicité divine, en sorte que ceux qui cherchent le vrai, le bon, le juste, plus par la délectation propre qu'en vue de l'utilité (quoique l'utilité s'y trouve aussi éminemment), sont aussi les mieux préparés à l'amour de Dieu.

* *Le 24.* — Je cherche toujours à me connaître, et je me connais mieux à mesure que j'avance. Je réfléchissais hier; en lisant le *Traité de morale* de Malebranche, au peu d'influence qu'ont sur ma conduite pratique les lectures spirituelles et les idées tournées vers un autre monde, dont mon âme cherche à se nourrir, et qui sont vraiment pour elle une nourriture appropriée. Je pense dans mon cabinet comme un homme spirituel, et j'agis au dehors comme un homme charnel! je suis toutes les habitudes, toutes les impulsions du monde sans aucun remords, sans aucun retour sur moi, en sortant d'une disposition intellectuelle qui y est tout opposée. Ce contraste singulier, qui est en moi de tous les moments, prouve que les habitudes de ma vie ont entièrement séparé l'homme spéculatif de l'homme actif. Tous mes principes d'action sont hors de moi, dans des sensations ou des choses frivoles; les principes de mes idées ne peuvent être qu'en moi et assez profondément. J'ai souvent des ténèbres qui offusquent mon intelligence, et je ne vois pas les vérités les plus simples. Lorsque je les aperçois ou que le voile tombe, je suis heureux de cette vue intérieure, sans songer que ces vérités me condamnent dans les écarts de la

vie active. « Il faut, dit Fénelon, tâcher de raisonner peu et de faire beaucoup. Si l'on n'y prend garde, toute la vie se passe en raisonnement, il n'en reste pas pour la pratique. »

Rien de plus vrai et de mieux fondé que la distinction de Kant entre la raison spéculative et la raison pratique. Je m'en suis tenu à la première pendant toute ma vie, et jusque dans mon meilleur temps d'activité morale.

J'ai été saisi par des affections vives et désordonnées : au lieu de me raidir contre la pente qui m'entraînait, je m'y laissais aller sans effort, content d'observer l'impulsion et de juger de ses résultats, comme je l'aurais fait à l'égard d'un autre, pareil au médecin qui se féliciterait d'avoir une maladie pour se donner le plaisir d'en observer les circonstances et les signes sur lui-même.

Je me suis fait aussi une *conscience spéculative*, en désapprouvant certains sentiments ou actes auxquels je me livrais. Je cherchais la cause de cette désapprobation et la trouvais assez curieuse pour ne pas être fâché du motif qui m'avait donné lieu d'y réfléchir; je pensais à distraire le remords et ne me prémunissais point contre les rechutes. L'instruction spéculative, tirée du vice même, familiarise avec sa laideur, qui paraît moins; c'est ainsi que le naturaliste qui observe, décrit les caractères extérieurs des monstres les plus hideux, en éloigne le dégoût et l'horreur qu'ils inspirent. L'habitude de s'occuper spécialement de ce qui se passe en soi-même, en mal comme en bien, serait-elle donc immorale? Je le crains d'après mon expérience. Il faut se donner un but, un point d'appui *hors de soi* et *plus haut que soi,* pour pouvoir réagir avec succès sur ses propres modifications, tout en les observant et s'en rendant compte. Il ne faut pas croire que tout soit dit quand l'amour-propre est satisfait d'une observation fine ou d'une découverte profonde, faite dans son intérieur.

Le 30. — Je suis dans une époque de relâchement et de laisser-aller où le corps prédomine sur l'esprit et l'entraîne. Je dors longtemps, je dîne tous les jours en ville, et toute l'autorité qui me reste est employée au dehors à des conversations superficielles, de petits devoirs de position, de société, que je multiplie à dessein au lieu de couper court. Qui me délivrera de ces biens artificiels, qui effacera les

traces de toutes ces impressions extérieures, qui pourra me rendre plus tard le calme de la solitude, la simplicité des plaisirs de famille et me les faire aimer? On n'aime rien dans le monde; le cœur est désoccupé comme l'esprit; je n'ai jamais été plus désintéressé, plus désaffectionné de tout ce qui est sensible, y compris mon corps qui me pèse et me déplaît, et pourtant je n'ai jamais été plus soumis à ces liens, quelque indifférents, quelque durs même qu'ils me paraissent. C'est qu'il y a bien des manières de tenir au corps et d'en être dominé. Que toutes les impressions organiques soient douces, agréables, harmoniques, le sentiment général de la vie constituera un état heureux, par là même qu'il peut absorber l'âme et l'empêcher d'étendre ses désirs au delà de cette vie sensible. C'est ce qui arrive dans la première jeunesse quand on est bien constitué. Je me souviens d'avoir été dans cet état d'hilarité où je ne désirais rien de plus. Au contraire ma vie toute souffrante par l'effet d'impressions intérieures, pénibles ou désaccordantes, sans être précisément laborieuses, peut bien aussi absorber jusqu'à un certain point l'activité de la pensée; mais, pour peu qu'elle laisse de prise à cette activité, l'âme se porte naturellement à chercher son bonheur hors de la vie sensitive et ailleurs que dans ce corps qui est sa prison, son lieu de supplice. J'ai passé par ces divers états, et j'ai reconnu qu'indépendamment de l'élévation morale des sentiments et des pensées, indépendamment aussi des effets d'une grâce surnaturelle, il y a toujours des conditions organiques qui rendent possibles et plus ou moins faciles l'abnégation de soi, la désappropriation ou le désintéressement des plaisirs sensibles, la résistance aux passions, aux douleurs ou aux voluptés du corps, que la philosophie et la religion recommandent. Ces impulsions d'attrait ou d'aversion pour le corps, qui sont instinctives, rendent bien plus faciles aux uns qu'aux autres la pratique de certaines doctrines qui s'y accommodent.

Dans le gouvernement de l'homme moral comme dans celui d'une société bien constituée, il faut que le pouvoir (*imperium*) vienne d'en haut ou de ce qui est supérieur par nature ou par conviction pour s'appliquer à ce qui est inférieur. Quand le pouvoir vient d'en bas, tout est confusion et désordre. L'anarchie règne dans les idées et les passions

de l'individu comme dans les mouvements et les rapports de la société. La souveraineté du peuple correspond en politique à la suprématie des sensations et des passions dans la philosophie ou la morale (1).

Le 31. — Nous sommes dans le faux en toutes choses, même quant au principe et à la marche du gouvernement que nous avons voulu nous donner. Le pouvoir royal, qui devrait planer, dominer, diriger tout, est au contraire subordonné à tout, dirigé, entraîné partout, et les plus ardents royalistes (2) sont ceux qui portent les plus terribles coups au pouvoir monarchique, en prétendant le maîtriser, le diriger à leur manière. Ce sont les royalistes ardents qui ont commandé, forcé le message du roi sur un événement où les Chambres n'ont rien à voir. Ce sont eux qui ont donné à l'adresse du roi une couleur de parti et qui voulaient bien plus encore. La transaction avec une partie du ministère est une honte pour le gouvernement du roi, qui a reconnu par là qu'il n'est plus le maître, qui s'est livré aux mains d'une majorité factice. La république est autant pour le moins du côté droit que du côté gauche.

. . . . . .

J'éprouverai jusqu'à la fin la tyrannie du corps pour lui avoir laissé prendre trop d'empire dans le principe et l'avoir trop exclusivement aimé dans la jeunesse. Cette vie est une éducation pour une vie plus haute et meilleure. L'heure n'est pas encore venue; il te reste un autre temps d'épreuve, temps à passer, temps de guerre, de travail et d'épreuve.

FÉVRIER

* *Février.* — Les interruptions fréquentes de mon *Journal,* à cette époque de ma vie, sont un signe que je me désintéresse de tout et de moi-même, à mesure que j'avance. Ce désintéressement personnel n'est point l'abnégation et n'a

(1) On admirera le rapprochement, si gros d'idées, que Maine de Biran établit entre la politique démagogique et le sensualisme, ou la philosophie qui donne la prééminence aux sensations.

(2) Un Chateaubriand, par exemple.

rien d'actif ni de méritoire; c'est uniquement le résultat d'une modification de la vie sensitive, à l'âge où je suis parvenu. Lorsque je m'aimais moi-même, je mettais à tout un intérêt d'amour-propre, j'étais content de tout ce qui venait de moi ou y tenait; je voulais me le retracer ou le retracer aux autres; j'étais toujours dans cette disposition vaniteuse dont parle Pascal et pouvais dire : Moi qui écris ces pages obscures et secrètes, j'ai peut-être au fond l'envie de plaire à d'autres ou à moi-même, et, si d'autres me lisent, ils auront peut-être la même envie (1).

Maintenant cela est passé; je n'ai plus envie de plaire ni de me plaire, je m'étourdis sur le mouvement qui m'entraîne. Cette disposition désintéressée, ce défaut d'affection pour le corps et les objets sensibles pourraient, la paresse étant ôtée, faciliter les véritables progrès de l'âme dans une carrière de perfection, opposée à celle que j'ai toujours suivie.

« Les vérités divines, dit encore Pascal, sont infiniment au-dessus de la nature. Dieu seul peut les mettre dans l'âme et par la manière qu'il lui plaît. Il a voulu qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur pour humilier cette superbe puissance de raisonnement... Au lieu qu'en parlant des choses humaines, on dit qu'il faut les connaître pour les aimer; en parlant des choses divines, il faut dire au contraire qu'il faut les aimer pour les connaître. On n'entre dans la vérité que par la charité; Dieu ne verse ses lumières dans les esprits qu'après avoir dompté la rébellion de la volonté par une douceur toute céleste, qui la charme et l'entraîne (2). » Mais comme cette douceur de la grâce doit être méritée, *ce sont les œuvres qui font naître l'amour, et l'amour produit les croyances.* Le désintéressement des objets sensibles, l'abnégation du corps conduit l'âme à chercher plus haut ce qui peut remplir et fixer sa capacité d'aimer. Je suis au commencement de cette disposition : je tiens sans affection, mais par besoin, par habitude, au monde sensible; j'ai le malheur d'être en guerre avec moi-même et je me deviens insupportable de plus en plus, « *factus*

(1) Cf. *Pensées de Pascal.* Vanité de l'homme. — Effets de l'amour-propre.
(2) *Pensées de Pascal.* De l'art de persuader. — La citation n'est pas entièrement textuelle.

sum mihimet ipsi gravis (1), » l'esprit voulant s'élever en haut et la chair se portant toujours en bas.

MARS

* *Mars.* — Si le voile qui cache à l'intelligence le vrai, le bon absolu tombait tout d'un coup, l'objet réel de notre connaissance serait aussi l'objet unique de notre amour. Selon Malebranche, ce mouvement naturel que Dieu imprime sans cesse en nous pour le bien en général est ce qui nous rend capables d'aimer tous les biens, de même que cette capacité de connaître la vérité, l'être absolu qui est au fond de notre être, n'est autre chose que l'idée de Dieu présente, ce qui nous rend capables de connaître les vérités particulières relatives.

Mais, en nous abandonnant aux sens et à l'imagination, par le mauvais emploi ou le défaut d'usage de notre liberté, nous perdons entièrement de vue et le mobile et le véritable objet de nos facultés d'aimer et de connaître; nous nous attachons aux biens passagers, comme s'ils étaient le véritable, le souverain bien; aux vérités et aux connaissances relatives comme si elles étaient l'être même, ou que la vérité absolue ne fût rien sans elle; la *nature sensible nous égare, nous trompe sans cesse.*

« Ne regardez pas comme importante aucune des choses que vous faites; ne trouvez rien de grand et qui mérite d'être estimé, que ce qui est éternel (2). » J'attache une importance ridicule à mille choses transitoires, dont je connais au fond le néant et le vide; mais c'est que je n'ai pas assez de lumières, ou que mes facultés intellectuelles, sujettes à mille perturbations externes et internes, n'ont pas assez de forces et de tenue pour voir fixement le vrai, le bon en soi. Le *sentiment* de l'âme qui s'attache au bien avec amour dépend, plus que je ne l'ai cru auparavant, des dispositions et de l'exercice élevé, régulier, de nos facultés intellectuelles.

Quand je suis mal disposé intellectuellement, je n'ai

(1) Job, ch. vii, v. 20.
(2) *Imitation de Jésus-Christ.*

aucun goût pour le vrai et le bien. Une certaine lumière qui vient de nous, de notre activité, peut éclairer notre esprit, sans que nous aimions ce qu'elle nous fait voir; mais toute lumière qui éclaire d'en haut l'intelligence, sans que l'intelligence agisse, porte avec elle l'attrait et l'amour pour ce qui luit ainsi dans l'intelligence.

Nous ne nous donnons pas le sentiment, mais nous donnons-nous mieux l'idée du vrai, du bon auquel il s'attache?

« Une moralité, une piété, une élévation d'âme, toute de goût, ne vont pas loin, si la vérité, le devoir désintéressé ne les affermissent. Que sont les dispositions sensibles de ce cœur qui n'est jamais un instant le même, et sur qui tous les objets font des impressions nouvelles? Les devoirs qui ne plaisent que parce qu'ils consolent, ne plaisent pas longtemps, et la vertu, qui n'est que dans le goût, ne saurait se soutenir parce qu'elle ne tient qu'à nous-mêmes. (Massillon, *Sur la prière.*)

« Il n'en est pas de nos sentiments comme de nos lumières. La lumière dépend en partie de notre attention et de nos efforts, mais quelque effort qu'il fasse, l'homme ne peut exciter en lui aucun sentiment ni de plaisir, ni de douleur. Les causes occasionnelles ou productives des modifications de notre substance ne se trouvent point en nous-mêmes. » (Malebranche, *Méd. chrét.*).

« Mon imagination inquiète et chagrine de ce que je m'applique à des sujets où elle n'entend rien, vient à la traverse et dissipe toutes mes idées avant qu'elles aient passé jusqu'à mon cœur. » Vraie pensée de ce qui se passe en moi.

* *Le 15.* — Personne ne peut nier qu'il n'entre beaucoup d'intelligence et d'esprit dans la manière dont les parties de la nature vivante ou morte sont formées ou coordonnées; mais il y a des hommes qui supposent que la personnalité ou la connaissance de soi-même n'est pas une condition nécessaire de l'intelligence; et, quoiqu'ils voient de l'ordre et de l'intelligence dans la nature, ils n'en croient pas moins que cette nature est complètement aveugle et n'a rien au-dessus d'elle. Voilà pourquoi il est essentiel, pour commencer la philosophie, de remonter jusqu'à l'origine de la personnalité, comme condition nécessaire de toute intelligence. Ceux qui

n'admettent pas la personnalité de Dieu, ou qui nient que Dieu entende ce qu'il est, sont *athées*, alors même qu'ils attribuent la plus haute intelligence ou la pensée infinie à Dieu comme au grand tout.

Tout système psychologique, où l'on fait abstraction du *conscium*, de *l'aperception interne du moi*, n'est que de la physique ou de la logique. Y a-t-il des forces qui agissent en nous, et hors de nous, avec intelligence, mais sans se connaître? c'est ce que suppose partout Leibnitz, qui admet qu'il n'est pas essentiel aux forces, aux monades, pour agir parfaitement et suivant leurs lois primitives, de se connaître ou d'avoir la perception de leur effort ou action. C'est ainsi que tout se fait dans le corps proportionnellement à l'intelligence de l'âme, quoique l'âme ignore complètement les fonctions organiques et qu'elle n'ait même aucun sentiment de leurs résultats. Je crains que de cette manière on ne parvienne à croire que toute la nature se dirige elle-même avec l'intelligence qui se manifeste dans chacune de ses opérations, quoiqu'il n'y ait point de force personnelle, une, qui la dirige en sachant ce qu'elle fait. Le même vice réside dans la philosophie de Condillac et la métaphysique des Allemands, savoir : la supposition qu'il n'est pas essentiel à l'intelligence (confondue ou non avec la sensation) de se connaître pour exister à titre d'intelligence.

Le 15. — Nous avons appris aujourd'hui la nouvelle d'une révolution en Piémont, semblable à celle de l'Espagne, de Lisbonne et de Naples, exécutée de la même manière, par les mêmes moyens. Quelques soldats armés commencent à arborer le drapeau de l'indépendance. Le reste des troupes militaires suit bientôt cet exemple. Elles demandaient une Constitution : c'est le cri de la révolte. Les souverains battus par la peur et ne se sentant plus soutenus accordent tout ce que les soldats veulent. Ils ne commandent plus mais sont commandés, et tout l'État tombe dans l'anarchie et le chaos.

Ces exemples répétés dans le midi de l'Europe, dans une courte période de temps, font craindre que toutes les sociétés européennes ne passent sous le joug militaire, ou ne soient livrées à cette démagogie militaire la plus cruelle, la plus destructive de toutes.

Les masses populaires qui ne semblent plus attachées à aucune institution, et ne semblent être liées entre elles par aucun lien de société permanente; les masses se montrent d'abord indifférentes à ces commencements de révolution et laissent faire les soldats; mais quand la révolte a duré quelque temps comme en Espagne, les passions s'en mêlent, il se forme des bandes sous un certain nombre de chefs audacieux, et la société est dissoute réellement, quoiqu'il y ait encore quelques formes apparentes de gouvernement et un cadre de constitution. Les rois qui cèdent à ce torrent et consentent à vivre humiliés, outragés, avilis de toutes manières, n'ont pas eu le courage de risquer de mourir en résistant. S'ils avaient eu ce courage, ils auraient pu éviter la mort qui les attend et sauver leur pays; ils sont responsables devant Dieu et devant les hommes de n'avoir pas essayé du moins de défendre le poste qui leur était confié par la Providence. Le roi de Sardaigne a agi plus royalement en abdiquant la couronne qu'il ne pouvait plus défendre.

Cet état des sociétés est nouveau et n'a d'exemples que dans l'histoire du Bas-Empire, lorsque les soldats disposaient de tout et que les peuples étaient plongés dans l'incurie et l'avilissement. Mais la civilisation, les lumières de l'esprit étaient alors bien en arrière de ce qu'elles sont aujourd'hui. Que doit-il arriver de cette combinaison d'un état de civilisation, aussi avancé que l'est celui des sociétés actuelles de l'Europe, ou plutôt de la grande société européenne avec l'absence ou le discrédit de toutes les institutions politiques et religieuses, qui ont paru jusqu'ici les plus propres à donner de la stabilité aux nations ou au maintien de l'ordre social. Dieu le sait, et le temps nous l'apprendra; ce qu'il y a de plus certain, c'est que les trônes ne sont plus entourés de la force et de la majesté nécessaires pour pouvoir protéger efficacement l'ordre public des sociétés pour lesquelles ils sont établis; ils ne peuvent plus communiquer aux institutions émanées d'eux la permanence, la force et le respect qui leur manquent. Il faut pourtant que les sociétés soient gouvernées ou qu'elles se gouvernent elles-mêmes. N'est-ce pas précisément par les mêmes causes qu'elles sont aujourd'hui à la fois si difficiles à être gouvernées et impuissantes pour se gouverner elles-mêmes?

Le sentiment de l'indépendance fondé sur l'orgueil, sur la haine de toute supériorité, le mépris des rangs et de toute subordination sociale rend les hommes ingouvernables, autrement que par la force, autant qu'incapables de se gouverner; car les passions ne se gouvernent pas elles-mêmes. Il n'y a point d'amour, de liberté et d'égalité sans élévation de caractère moral, sans désintéressement de soi-même. Jamais ce désintéressement ne fut plus rare, jamais les hommes plus concentrés dans leurs intérêts propres ne furent moins gouvernés par les idées ou des sentiments expansifs.

On a comparé le mouvement actuel des sociétés en Europe à celui qui eut lieu à l'époque de la Réformation religieuse; mais c'étaient alors des idées et des sentiments qui entraînaient les esprits, l'ordre social demeurait assis sur ses bases; la Réformation ne prétendait pas s'étendre jusque-là. Ici ce sont des barbares armés, qui ont en haine l'ordre qui les protège et n'aspirent qu'à le renverser violemment.

AVRIL

Avril. — Nullité complète, absorption du *moi* depuis la fin de mars jusqu'au 20 avril; lecture de Massillon, tendance religieuse sans effet. « La religion, toute seule, porte son remède dans le cœur. »

Le stoïcisme n'oppose que la raison, la force propre de la volonté aux sens ou aux affections déréglées et passionnées du cœur; mais c'est en vain qu'on cherche à guérir le cœur par l'esprit. Il y a trop loin de l'un à l'autre. Il s'agit de modifier, de remuer profondément le cœur lui-même par des sentiments élevés, les espérances éternelles et l'idée des récompenses ineffables qui se trouvent attachées aux plaies, aux souffrances qu'on endure, à la douleur du sacrifice. La religion seule fait naître ou développe ces sentiments, ces espérances, ces idées de récompenses éternelles, dont elles sont l'avant-goût.

« La sagesse païenne ne voulait rendre les hommes insensibles que parce qu'elle ne pouvait les rendre soumis et patients. Mais notre foi nous laisse tout le mérite de la fermeté et veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes. »

N'est-il pas possible que nous aspirions à avoir cet honneur à nos propres yeux ou à ceux de la conscience et de la raison?

N'y a-t-il pas une affinité naturelle entre cet absolu de la raison, du devoir, de la conscience qui est en nous-même, et l'idée de Dieu qui est aussi en nous, quoiqu'elle ne soit pas *nous* : ôtez l'espoir des récompenses et la crainte du châtiment, et le sentiment désintéressé du bien, de la vertu s'identifie avec l'amour pur de Dieu pour lui-même, tel que Fénelon l'a conçu.

Être en présence du *moi*, qui prédomine sur toutes les affections.

. . . . . .

Toujours le même doute sur cette question première, d'où dépend toute notre connaissance de l'homme : dans les dispositions et affections qui ne sont pas au pouvoir de l'action de la volonté, qu'est-ce qui vient du corps organique ou des variations spontanées du principe et du jeu de la vie? qu'est-qui vient d'une force supérieure ou étrangère, qui peut diriger notre force propre de pensée et de volonté, l'exciter, l'élever quelquefois au-dessus d'elle-même, la nourrir d'idées et de sentiments, qui n'ont plus de rapport avec les sensations et les choses environnantes? Si je me consulte moi-même, je dois reconnaître, de bonne foi, que tous les bons mouvements, toutes les bonnes pensées que j'ai eues en ma vie, ont tenu à certaines dispositions de la sensibilité, ou conditions organiques, aussi étrangères à mon activité propre que le sont la digestion, la nutrition, l'accroissement, les maladies, les affections diverses, et tous les changements que j'éprouve dans le sentiment de mon existence, suivant les saisons de l'année, la température, etc.

Ces faits d'expérience bien reconnus, je me dis que, dans nos méditations ou recherches psychologiques, nous supposons toujours conformément à cet état même de méditation ou d'abstraction du moi, que le sujet d'attribution de tous les modes d'existence intérieure ou actes intellectuels est le *moi pur*, séparé de l'organisation vivante, animé par une force propre, que tout ce qui se passe dans l'homme y appartient réellement et doit lui être attribué. Or, quoique la force ou la partie active de l'homme fasse tout en lui, du moins tout ce qui est dans sa conscience, il n'en est pas moins vrai que le

mode d'exercice actuel de la force dépend lui-même de l'état et des dispositions de l'organisme.

C'est ainsi que toutes les variations que nous éprouvons dans l'état de nos facultés, dans le sentiment triste ou agréable de l'existence, dans le trouble ou l'ordre et l'harmonie que nous sentons en nous-même, tiennent toujours à quelques *conditions organiques* qu'il ne dépend pas de nous de changer, dispositions sur lesquelles nous avons d'autant moins de pouvoir qu'elles sont les sources mêmes de nos vouloirs. Or, comme ces conditions nous sont profondément inconnues, comme les déterminations premières et spontanées du principe de la vie sont avant la conscience et la volonté, qui en dépendent jusqu'à un certain point, nous pouvons attribuer hypothétiquement à cette force inconnue qui est en nous, sans être nous-même, tout ce qui est au delà de nos pouvoirs de conscience.

C'est ici que les systèmes physiologiques, tout éloignés et opposés qu'ils paraissent, peuvent se rejoindre dans une même idée, savoir celle d'une force indépendante de notre volonté, qui nous modifie malgré nous, de qui dépend tout notre bonheur ou notre malheur, qui fait même ou exécute en nous ou dans notre corps tout ce que la volonté détermine. Cette force est-elle aveugle ou destituée d'intention? c'est le *fatum* du corps, l'instinct animal, le principe de vie reconnu par les physiologistes, comme soumis aux lois de la médecine, de l'hygiène. Est-elle intelligente et souveraine dans toute la nature? c'est Dieu, dont l'action efficace suit les lois de la grâce. Des deux côtés sont des mystères impénétrables, des questions insolubles, où les prétendues solutions sont toutes dans le champ de la logique.

Que Dieu agisse sur nos âmes pour les modifier immédiatement, ou sur l'organisation et les affections du principe vital pour produire dans l'âme les sentiments et les idées qui y correspondent, toujours est-il que c'est l'homme tout entier qui pense, qui veut, agit et éprouve tels sentiments de son existence et non pas l'âme toute seule. Descartes dit : Je pense, j'existe, en séparant de lui-même, ou du sentiment qu'il a de sa pensée, tout ce qui tient au corps. Mais ce corps n'intervient pas moins comme partie essentielle de l'homme, de telle sorte que, sans lui et hors de telle condition organique, il n'y aurait dans l'homme rien de pareil à ce sentiment intime

qu'il a de sa pensée et qu'il exprime par ces paroles : Je pense. De même, dans l'influence la plus élevée de la grâce, on peut croire qu'il y a toujours une condition organique, sans laquelle l'homme qui se sent élevé au-dessus de lui-même n'aurait pas ce sentiment. En général, nous faisons et nous pouvons très peu, si même nous faisons ou pouvons quelque chose, pour nous modifier et diriger nos facultés. La question est de savoir si nous sommes constitués en dépendance des lois inconnues de l'organisme, ou de l'action propre et immédiate d'une force divine, ou de l'une et de l'autre à la fois; et, dans ce dernire cas, comment nous pouvons distinguer l'une et l'autre action.

Malebranche dit : « Tout ce qui vient du corps n'est que pour le corps, et est variable et caduc comme lui. » ...Mais n'ai-je pas éprouvé une foule de bons mouvements qui ne venaient que de certaines dispositions variables de mon organisation, de ma sensibilité? Ces dispositions m'ont porté quelquefois vers Dieu ; elles n'étaient pas pour le corps, quoiqu'elles en vinssent.

Nous dépendons de l'organisation pour recevoir une lumière supérieure qui nous éclaire et jouir de la vérité, comme nous dépendons de la bonne conformation de nos yeux pour voir la lumière au dehors.

. . . . . .

J'éprouve que ce qu'on appelle honneur dans le monde tient bien plus au corps qu'à l'âme. Tant que j'ai été jeune, fort, et que j'ai eu une sorte de contentement intérieur de moi-même, j'attachais de l'importance à mon individu. Je voulais qu'il prévalût en toute occasion. Je ne l'aurais pas laissé humilier. Aujourd'hui ce chétif individu s'humilie lui-même, et l'idée que les autres peuvent avoir de lui ne peut être au-dessous de la sienne propre : précisément parce que le cas qu'il faisait de sa personne auparavant tenait à un sentiment instinctif de force, de beauté, d'harmonie physique. Les individus, comme les peuples faibles de tempérament ou dont la nature est altérée, sont ceux qui ont le moins de ce qu'on appelle honneur.

MAI

* ***Mai.*** — Tout ce mois a été triste en tout, plein de nuages politiques comme atmosphériques. Je m'agite et cède à tous

les ressorts extérieurs comme une marionnette; je ne m'occupe que de frivolités, de choses qui passent sans laisser de traces. Ce n'est pas ainsi que je trouverai jamais ma paix. Je n'ai plus de plaisirs au dehors, et l'intérieur ne m'offre aucun point d'appui. Je souffre, je désespère souvent de moi-même.

Le 29. — Je compterai ce mois au nombre de ceux où j'a. vécu le plus péniblement sans appui, sans force physique ni morale, sans consolation au dehors ni au dedans; luttant toujours contre ma faiblesse, voulant faire et ne faisant rien, ne pouvant embrasser le plus petit nombre d'idées à la fois, ni exécuter aucun plan de travail un peu étendu, m'embrouillant jusque dans une simple lettre de famille, effrayé de tout, mécontent de tout, et dans cette malheureuse disposition, obligé de vivre au milieu des affaires où mon incapacité peut paraître à chaque instant, malgré tous mes efforts pour la cacher. La vie de la pensée est-elle donc affaiblie et comme éteinte en moi pour toujours? *Miserum hominem!*

Les belles fêtes qui ont eu lieu depuis le commencement de ce mois à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux ont augmenté mon trouble et m'ont rendu plus sensible mon changement et ma faiblesse. Je travaille en vain, je me perds en moi-même!

JUIN

Juin. — « Nous voudrions tout ce qui flatte l'amour-propre pour nous oublier dans ce lieu d'exil. » (Fénelon). Je pense souvent que, si j'avais plus de succès dans le monde extérieur, j'y tiendrais peut-être exclusivement, et le monde intérieur disparaîtrait pour moi; mais je me détache tous les jours du dehors, comme il me repousse et se détache de moi.

J'ai commencé ce mois par une bonne conversation philosophique et religieuse avec MM. Stapfer et Bagessen, que j'ai eus à dîner.

« *Nihil in me relinquatur mei quò respiciam ad me ipsum?* (Saint Augustin). S'anéantir soi-même, perdre sa volonté, son *moi* tout entier, pour être tout en Dieu, ne vivre qu'en Lui, ne se mouvoir que par Lui, voilà le point de vue de la grâce, tout à fait opposé à celui de la philosophie stoïcienne

et même platonicienne. Quoique nous recevions de Dieu la vraie lumière, nous voulons pouvoir nous rendre compte de cet état, » etc... (*la suite est illisible*).

La nuit du 3 au 4, après une course à Vincennes, a été remplie de phénomènes nerveux assez remarquables. Dans ces états, où l'organisation tourmentée fait éprouver à l'âme le sentiment le plus pénible de désaccord et comme de rupture, l'idée ou la conception d'une cause malfaisante, attachée à nous tourmenter, se présente naturellement à l'esprit et nous croyons même, en rêvant, à l'influence de quelqu'une de ces causes mystérieuses, qui ont des noms dans la langue populaire (tels que sorciers, démons). Cet instinct de croyance suppose un certain degré dans les affections qui les engendrent. Il ne s'attache point aux affections douces, modérées et agréables, qui semblent être l'état naturel de l'âme. C'est tout ce qui la tire de cet état, ou la contrarie violemment, qui emporte avec soi l'application spontanée de causalité. Le spontané de l'organisation, comme de l'intelligence, est une des grandes sources de l'obscurité de notre être et le principal obstacle aux explications. Qui peut dire si c'est précisément l'action de tel remède, qui produit tel effet dans l'organisation, ou si ce n'est pas plutôt une disposition organique spontanée, qui amène naturellement l'effet. Et, de même, qui peut dire si c'est l'action de l'âme ou la volonté qui produit telles modifications, réprime une passion entraînante, fait succéder le calme à l'orage; ou si ce n'est pas encore l'organisation qui se modère, se calme par les effets de la propre spontanéité de nos facultés quelconques et ceux qui naissent de l'influence ou de l'action immédiate d'une cause supérieure à ces facultés, et qui change ou modifie leur exercice? Comment distinguer les effets de la grâce de ceux de la spontanéité d'une organisation qui se monte elle-même et rétablit, comme elle détruit, son propre équilibre? Comment distinguer ceux de l'activité propre du vouloir, qui s'attribue à elle-même les effets qui appartiennent, tantôt à une influence surnaturelle, tantôt à la spontanéité de l'organisation, laquelle vit de sa propre vie, *propria vivit*.

Il est des dispositions, des temps où l'âme prend en haine son corps et où l'homme découragé, désespéré, dit au fond de son cœur, mais dans un autre sens que saint Paul : *cupio*

dissolvi, — en désirant que cette dissolution elle-même soit l'anéantissement. C'est la disposition funeste, qui peut déterminer le *suicide*, alors qu'il n'y a point de cause extérieure de malheur; mais le suicide est impossible dans le sens propre du mot. La volonté de l'homme peut aller jusqu'à détruire son corps ou à rompre le lien qui tient l'âme unie; mais elle ne peut aller jusqu'à tuer l'âme qui est le *soi* : ainsi le suicide ne s'accomplit pas malgré l'intention.

« Quand j'aurais la pureté des justes, je m'ignorerais moi-même et j'accuserais ma vie » (Job). C'est un des plus grands tourments et l'incertitude la plus pénible de notre vie d'ignorer ce que nous sommes aux yeux de Dieu, jusqu'à quel point nous sommes justes ou coupables, bons ou méchants.

* *Le 4.* — On argumente fort mal à propos des défauts ou des vices des hommes religieux ou philosophes pour décrier la religion et la philosophie. L'homme le plus juste, le plus religieux, le plus parfait, ne peut éteindre tout à fait en lui une mauvaise nature, qui est une source d'impuretés, comme l'homme le plus pervers et le plus dégradé ne peut anéantir au fond de son âme tout ce qu'il y a de grand, d'élevé et de pur dans la nature intellectuelle et morale : de là nos contradictions perpétuelles. Il ne faut pas accuser la religion ni la philosophie de ne pas faire pour l'homme ce qui est impossible dans le mode actuel de son existence, savoir, de détruire toute pente au mal. Heureusement aussi on ne peut reprocher au vice de détruire en nous tout sentiment de bien!

— « Il est plus facile de retenir son cœur dans un état de ferveur et de pénitence que de le ramener ou de le contenir, lorsqu'il est une fois dans la pente du plaisir et du relâchement (1). »

Il n'y a de constance, de paix, que dans les privations; l'amour des jouissances est insatiable et nécessairement inconstant et léger. C'est une grande faiblesse de s'affliger de vieillir, par la pensée des avantages extérieurs qu'on perd en avançant; mais le sentiment instinctif de la vieillesse, de la dégradation, de la perte des forces est triste et pénible

(1) Fénelon.

comme la maladie; nous ne pouvons nous distraire de ce sentiment ni par la pensée, puisque c'est par l'exercice même de la pensée que nous sentons davantage la perte des facultés, ni par les plaisirs des sens dont nous perdons le goût et la capacité. La religion seule peut trouver des consolations et des compensations à un tel état, en nous faisant voir la fin de la vie actuelle comme le commencement d'une nouvelle vie, en nous apprenant qu'il faut d'abord que nous soyons dépouillés pour pouvoir être revêtus.

« On peut faire beaucoup de bien en santé, mais malade je ne sais de quoi l'on est capable. Peu deviennent meilleurs par la maladie (1), etc. »

Je suis habituellement malade; aussi me sens-je profondément incapable, et je suis loin de devenir meilleur. Mes facultés sont malades alternativement. Je suis comme un homme qui aurait la vue très bonne dans certains moments et qui tomberait ensuite dans la cécité. Si ces retours étaient fréquents, il vaudrait mieux pour cet homme qu'il fût constamment aveugle, car on se soumet avec plus de calme, de résignation à une absolue nécessité; rien de pire que l'intermittence des facultés.

Le 7. — L'influence que la volonté prédéterminée (ou se déterminant d'avance par elle-même) exerce sur les fonctions même organiques de la sensibilité est plus grande qu'on ne peut croire, quand on ne l'exerce pas à faire prédominer l'esprit sur la matière ou qu'on se laisse aller aux instincts.

J'éprouve chaque jour que, me couchant avec l'idée d'un travail à faire le lendemain, je m'éveille de moi-même d'aussi bonne heure que je l'ai arrêté. La digestion et les excrétions sont aussi subordonnées jusqu'à un certain point à cette influence supérieure. C'est là une des grandes différences qui séparent l'homme de l'animal. Nous voyons les animaux dormir ou veiller à des périodes fixes, et toutes leurs fonctions s'exercent régulièrement sans qu'il y ait de force directrice ou perturbatrice qui change l'ordre de ces fonctions. Voilà pourquoi les animaux n'ont pas nos maladies et parcourent plus uniformément le cercle de l'existence; mais qui sait

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

aussi le parti que l'homme pourrait tirer de cette influence de l'esprit sur l'organisme pour rendre sa vie plus pleine, plus active, plus heureuse et plus longue.

Le 8. — Jour de saint Médard; pluie continue; triste présage aux yeux du peuple.

Je ne crois pas qu'il y ait d'exemple, de dispositions intérieures, variables, incertaines, craintives comme celles que j'éprouve, surtout depuis quelque temps et qui s'accroissent à mesure que j'avance. Un malheureux qui ne fait, ne dit, n'écrit jamais rien sans être mécontent de lui-même, soit pendant, soit après l'action, qui, alors même qu'il est parvenu à se contenter, après mille tâtonnements et des efforts inouïs, prend en dégoût l'œuvre dont il se glorifiait et s'applaudissait dans le moment, se repent de l'avoir faite, la repousse ou n'ose la montrer ni la revoir; qui coule ainsi la plus triste vie sans force, sans repos, sans appui extérieur ni intérieur, sans jamais se fier en lui-même assez pour mettre en dehors ce qu'il pense, veut ou croit, et ne sait jamais bien ce qu'il pense ou croit. Voilà une faible esquisse de ma misère. Tel est l'ennemi que je porte en moi-même. Heureux qui a appris d'assez bonne heure à se confier en Dieu, à y placer son appui, à croire à cette force supérieure! J'ai écrit ceci au fort d'un combat intérieur que j'éprouve pour savoir si je distribuerai même à mes amis mon opinion imprimée sur le Clergé, qui vient de m'être remise. Je ne puis m'assurer par moi-même si elle est digne ou indigne de paraître! Qui me le dira : Si quelqu'un me flatte, je m'abaisse; si l'on me dénigre, je m'élève.

Le 13. — J'ai l'habitude ancienne de me chercher moi-même, de toujours me voir, me suivre, au lieu de penser à un objet fixe, au bien, au devoir, à Dieu, qui peut tout en nous et en qui seul nous pouvons quelque chose. Le courage est une certaine force, une certaine grandeur de sentiment avec laquelle on surmonte tout.

* « *La bonne volonté*, qui n'est plus qu'amour de celle de Dieu, n'a plus ni éclat ni couleur par elle-même; elle est seulement à chaque occasion ce qu'il faut qu'elle soit pour

ne vouloir que ce que Dieu veut (1)? » C'est là la différence essentielle entre le stoïcisme et le christianisme. On ne trouve rien dans la philosophie ancienne qui ressemble à la doctrine de l'abnégation.

« La consolation ou la disposition d'un moment ne répond jamais de la consolation ou disposition sensible du moment qui suivra. Il faut laisser faire Dieu, dans tout ce qui dépend de lui seul, et ne songer qu'à être fidèles dans ce qui dépend de nous (2).

Cette maxime est de l'application la plus générale; et ma conduite, dans la vie active comme dans la vie spéculative, lui a toujours été contraire. J'ai constamment écouté les dispositions qui ne dépendent pas de nous-même et j'ai agi en conséquence, faisant consister tout le bien ou le mal dans le bon ou le mauvais sentiment de l'existence, au lieu d'agir toujours dans un but de raison, sans regarder de quel côté souffle le vent de l'instabilité. Le décousu et l'inutilité de presque toute ma vie s'expliquent par cette seule cause. Je n'ai pas couru comme les autres hommes après les biens extérieurs de la fortune, mais j'ai tout attendu de mes dispositions intérieures, qui ne sont pas moins que les biens du dehors, sous l'empire de la fortune. Sous une apparence de sagesse et de modération, j'ai été tout aussi aveugle, inconstant et léger, que ceux qui sont sans cesse entraînés loin d'eux-mêmes par l'imagination et les passions.

Ceux qui d'après les plus anciens philosophes admettent deux sources de nos connaissances, comme l'a fait Locke si positivement et d'autres d'une manière plus indéterminée, ceux-là, dis-je, se trompent en croyant qu'il y a un principe de connaissance, de pure sensation, par lequel nous avons idée des choses sensibles, et un autre principe de pure intelligence, par lequel nous connaissons les choses spirituelles. Au fait, nous ne pouvons rien connaître que par l'intelligence qui est une, et *sentir n'est pas connaître.*

(1) Fénelon.
(2) *Id.*
(3) Le sensualiste Cabanis aimait à dire : « *Je sens, donc je suis.* »

JUILLET

* *Juillet.* — Quelle inquiétude dans les choses humaines! On ne sait si l'on fait bien ou mal. On fait bien pour sa fortune, on fait mal pour sa santé; on fait bien pour son plaisir, mais on ne contente pas ses amis, et ainsi du reste. Dans la soumission à la loi de Dieu, à la raison, au devoir, on fait absolument bien, on fait bien sans limitation, parce que, quand on fait bien, tout le reste est de peu d'importance. Dans une passion exaltée, où l'âme saisit fortement son objet et s'y attache tout entière, il n'y a pas non plus de limitation ni d'indétermination; on fait absolument, sinon ce qui est bien, du moins ce qui plaît le mieux, ce qui convient absolument.

On se trouve ainsi comme ramené à l'unité de nature sensible, et on ne peut nier que ce ne soit là un bonheur momentané, qui dure tant que la passion se soutient et qu'elle est satisfaite. Mais ce bonheur n'est pas un état : ou la passion s'use, ou l'objet échappe, et le moindre incident vient rompre l'unité sensible. C'est dans l'unité absolue que l'âme seule saisit, *après que l'entendement l'a conçue*, c'est là seulement qu'est le repos et le bonheur durable. Dès que l'homme a quelque désir désordonné, aussitôt il tombe dans la tristesse. Si c'est en résistant à ses passions, et non en s'en rendant esclave, qu'on trouve la vraie paix de l'âme, *il n'y a point de paix pour l'homme charnel.*

SEPTEMBRE

* *Septembre.* — Tout ce que dit M. de Maistre sur la philosophie de Bacon et sa tendance va très bien avec mes idées telles que je les ai publiées longtemps avant *les Soirées de Saint-Pétersbourg.*

. . . . . .

— « O Dieu! prenez mon cœur, puisque je ne sais pas (ou que je ne puis pas) vous le donner. Ayez pitié de moi, malgré moi-même. » Prière sublime de Fénelon, qui convient

parfaitement à mon insensibilité à l'égard de Dieu, à la faiblesse des sentiments religieux.

OCTOBRE

* *Au Murat* (1). *Octobre.* — Marc-Aurèle dit, comme les moralistes chrétiens, qu'après avoir parcouru le cercle entier des objets sensibles, on ne rencontre nulle part le vrai contentement du cœur; il n'est ni dans la science, ni dans les richesses, ni dans la gloire, ni dans les plaisirs. Où est-il donc? C'est ici que la philosophie est en défaut et que la religion, seule, triomphe. Marc-Aurèle dit que le vrai contentement du cœur se trouve « dans la pratique des actions que la nature de l'homme demande », entendant par nature ce qu'il y a en nous de plus élevé au-dessus des sens et des passions : *Deus in nobis.*

Mais qui est-ce qui nous donnera la force de pratiquer ces actions de nature supérieure? Le Dieu qui veut et agit en nous, sans doute. Mais cette partie divine de l'âme se donne-t-elle la force, la prédominance à elle-même, ou la tient-elle d'une autre puissance, qui n'est pas elle, quoiqu'elle s'y unisse? L'expérience nous apprend que le vrai contentement du cœur ne dépend pas de la volonté; nous ne pouvons donc l'obtenir que par une grâce qu'il faut demander. C'est ici, ou dans la doctrine de la prière et de l'humilité, qu'est toute la supériorité de la morale chrétienne. Cette supériorité est moins dans les principes que dans l'application pratique.

Grateloup. Octobre. — J'arrive le 4 octobre à Grateloup dans ma voiture avec ma femme, mon fils et ma plus jeune fille. Je suis calme et serein, sans vif plaisir comme autrefois. Je suis dans un état singulier de mobilité; point d'objet fixe, de méditation et de travail. Je ne tiens plus à rien fortement qu'à mes souvenirs les plus rapprochés.

Le 10. — Les huit premiers jours de mon arrivée à Grateloup se sont passés en occupations domestiques, plaisirs de famille,

(1) Habitation de la belle-mère de Maine de Biran, à 4 kilomètres de Périgueux.

visites de voisins, lectures à bâtons rompus; correspondance. J'ai écrit deux longues lettres à Mme de Cafarelli, qui domine dans ma pensée et dans mes affections; écrit aussi à Mlle d'Alpy, MM. Laîné, Stapfer et Bagessen. La vie coule ainsi assez doucement, sauf des moments de malaise organique, des rhumes de saison, produits par l'humidité.

* *Grateloup. Octobre.* — Je sens qu'il faudrait moins s'occuper de moi. Tous les hommes respectent et honorent, comme par instinct moral, ceux qui s'oublient eux-mêmes pour les autres. C'est là qu'est toute disposition vertueuse et vraiment morale. « Ce *moi* qui nous est si cher, et qui est d'ordinaire notre unique Dieu, n'est, pour ainsi dire, qu'un petit morceau qui veut être le tout. Il rapporte tout à soi, et, en ce point, il imite Dieu et s'érige en fausse divinité. Il faut renverser l'idole (1). »

Nous allons théoriquement du *moi* à Dieu; dans la pratique, et pour la perfection ou le bonheur de notre être moral, il faut renverser le rapport, et que *Dieu soit l'antécédent*, comme le but ou la fin de notre existence. Il faut que Dieu soit mis en la place que le moi n'avait point eu honte d'usurper.

Après Dieu, tous les objets de nos affections raisonnables doivent être aimés, non pour nous, mais pour eux-mêmes, comme ouvrages de Dieu.

Paris. Novembre. — Je suis parti de Grateloup le 28 octobre dans une calèche avec ma femme, mon fils et ma fille Adine. Arrivé le même jour au Murat, où j'ai passé le 29 et le 30.

Octobre. — « Dieu connu partout et dans toutes les langues prouve que cette notion est universelle et commune; mais c'est seulement à ce titre de force invisible, de cause efficiente, dont tout homme porte le modèle avec son *moi*. »

M. de Lamennais dit sans raison que si le mot Dieu a un sens et partout le même sens, donc on le comprend, mais il est tout à fait faux qu'il ait le même sens pour tous les

(1) Fénelon.

hommes, et si cela était, il y aurait de cette manière des conséquences à tirer peu favorables au but de M. de Lamennais.

Quand je m'assure que *Dieu est* par l'idée même ou la notion nécessaire que j'en ai, je n'ai pas besoin de savoir si tous les hommes ont ou n'ont pas cette notion. Je vivrais dans une société d'athées que je ne croirais pas moins fortement en *Dieu*, si je consultais ma *raison* plutôt que l'*autorité*, ce qui est précisément le contraire de l'opinion de l'auteur.

« Les moyens de connaître la vraie religion, dit l'auteur, sont en nous ou hors de nous. Or, en nous, c'est le sentiment et le raisonnement ; hors de nous, c'est l'autorité. »

Je ne conçois pas les moyens de connaître qui seraient uniquement hors de nous ; ce que nous apprenons par le dehors ne nécessite-t-il pas absolument l'emploi des moyens ou des facultés qui ne peuvent être qu'en nous?

Conçoit-on que l'homme puisse être complètement passif quand il prend connaissance de quelque chose? Ne faut-il pas toujours qu'il fasse attention et qu'il juge? Comment feriez-vous pour que le *sentiment ou le raisonnement qui sont l'homme même* ne se mêlassent pas à l'autorité? Comment pouvoir s'assurer que *Dieu est*, si l'on n'ajoute confiance à la faculté par laquelle nous faisons cette affirmation, nous avons cette idée?

Il y a donc cercle vicieux nécessaire dans cette proposition de l'auteur. Nos facultés s'appuient sur quelque chose d'extérieur et le degré de confiance qu'on doit leur accorder dépend en premier lieu de la nature de l'être par qui elles sont communiquées. Mais comment connaissons-nous cette nature, si ce n'est pas quelque faculté qui emporte avec elle pleine autorité, pleine confiance, et que serait sans cela l'autorité extérieure?

« Souvent, dit l'abbé de Lamennais, l'esprit croit voir avec évidence ce qu'il ne voit réellement point. » — Je nie qu'il y ait un sentiment d'évidence trompeur ; ce n'est pas alors la raison, mais d'autres facultés qui sont en jeu. Certes, si on n'a pas ce sentiment intérieur d'une évidence réelle sur un objet déterminé, le témoignage ou l'autorité d'un certain nombre d'hommes ne la donnera pas, ils pourraient tout au plus la confirmer, mais non la faire naître.

Ce n'est pas sur nos jugements ou sur nos croyances spéculatives, sur les vertus *intérieures*, que l'*autorité* exerce son influence, mais bien sur nos actions ou notre conduite extérieure; c'est là sans doute ce qui contribue à faire illusion à l'auteur d'un *système qui prend tout l'homme par le dehors*; mais autres sont les principes d'action de l'homme en société, et les principes de conviction et de certitude de l'être pensant et raisonnable considéré en lui-même.

Aussi, comme dit Bossuet *(Sermon sur l'honneur)*, quoique nous ne voulions céder à personne l'avantage de bien juger, et que nous ayons la plus grande confiance dans nos propres jugements, nous avons tant d'égards dans la pratique à ce que pensent les autres, qu'il semble que nous ayons honte de suivre le jugement que nous croyons intérieurement parfaitement sûr, lorsqu'il est en opposition avec celui qui est généralement adopté autour de nous.

Je crois *spéculativement* que le vulgaire est plein d'ignorance et d'erreur, et dans la pratique je n'oserais parler ni agir contrairement au vulgaire. Il y a loin de là à l'empire absolu de l'autorité sur la croyance.

* *Départ pour Paris le 31 octobre,* à 6 heures du matin, arrivée le 3 novembre, à une heure après midi. Ce voyage, fait par un beau temps, a été peu intéressant; je me suis souvent laissé aller au bavardage d'*un compagnon de route*, et je m'en suis plus souvent impatienté, ne pouvant donner presque aucun moment à la lecture ou à la méditation. Une fois seulement j'ai eu quelques pensées vives au sujet de la prière, en lisant le deuxième volume des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, de M. de Maistre. J'ai pensé que nous devions obtenir le changement de nos dispositions intérieures et leur appropriation aux choses, aux événements contraires, plutôt que le changement de ces choses, de ces événements, qui rentrent peut-être dans l'ordre et les lois immuables de la nature.

Dans la théorie intellectuelle comme dans la pratique morale, tout se rapporte à cette distinction fondamentale du *sujet* et de l'*objet*, entendus comme il faut : à savoir le *moi* qui veut et agit, et la force quelconque, terme de cette action, qui résiste au dedans comme au dehors. Toute passion est

objective par elle-même, car l'être pensant et actif qui l'éprouve peut toujours dire : « Ce n'est pas moi », et dans son rapport à l'objet extérieur et sensible, où elle tend comme à sa fin.

Quant à la pratique, tout consiste à bien reconnaître et apprécier les conditions ou les qualités qui font la véritable valeur de l'être intelligent et moral.

Or, si nous y prenons garde, nous trouverons presque toujours que ces qualités sont en raison inverse de celles qui excitent les applaudissements de la multitude, et qui font les plus grandes réputations. Ainsi l'homme sage, modeste, qui cherche la raison en tout, qui aime la vérité par-dessus tout, pour elle-même, et non pour se vanter de l'avoir trouvée, qui ne la dit que par devoir ou nécessité, passe dans le monde sans être connu, et n'emporte avec lui que la conscience du bien qu'il a fait à ceux mêmes dont il est ignoré ou entièrement oublié; tandis que l'homme brillant, léger, irréfléchi, entraîné toute sa vie par le torrent des passions et de l'opinion, qui cherche sans cesse, non ce qu'il doit être pour accomplir sa destinée, pour être agréable à Dieu et utile aux hommes, mais ce qui peut le faire paraître avec tous ses avantages personnels, acquiert un nom et une célébrité fondée sur ce qui a été précisément le plus contraire au bien de l'humanité. Le premier n'a vécu que *pour le subjectif* et *dans le subjectif de la conscience*, et a mérité l'estime des âmes pareilles à la sienne; le second n'a vécu que *pour l'objectif* et *dans l'objectif* de ce monde, figure creuse, ombre qui passe. (L'éducation première devrait s'attacher à faire ressortir cette distinction essentielle.)

NOVEMBRE

Fin novembre. — *Dies natalis*, le 30.

D'où vient que, vers cette époque de l'année et quelque temps après, ma pensée sommeille, qu'il y a une chute d'activité intellectuelle, qui me laisse en proie aux affections passives de la sensibilité, souvent aux désordres, aux caprices de l'imagination ou des passions? Il y a sûrement un état organique qui se lie à ces dispositions, état différent de celui qui correspond à l'influence du printemps ou de l'été; mais,

quoiqu'il y ait alors plus de force, de contentement intérieur, de dispositions à agir, l'âme peut bien ne pas plus agir dans son but de perfection ou de bien qui lui est propre. Il y a une science, une morale supérieure, où les dispositions du corps, de l'organisme, de l'âme sensitive ne font rien. Tel peut faire plus de progrès, en renonçant à tout, que s'il étudiait tout ce qu'il y a de subtil. Dieu enseigne sans le bruit des paroles, sans le faste et le mélange des opinions, sans le choc des disputes. Mais, *comment se rendre digne d'être enseigné par Dieu?* Voilà le problème!

On ne peut concevoir une cause de maladie dans ce que dit Hippocrate. Cela est vrai pour l'homme au moral comme au physique. Aussi l'harmonie des deux vies sensitives et intellectuelles, qui fait la santé la plus parfaite, rapproche-t-elle le plus l'homme de l'unité. Je ne suis jamais plus *double* que quand je suis malade au physique et au moral.

J'éprouve en ce moment et à cette époque de l'année toute la vérité de l'observation que j'écrivais loin de Paris et du monde, l'an dernier à pareille époque. Quand on est dans le monde et tout à lui, il faut nécessairement vivre de la vie du monde, mais cette sorte de vie exige de la force; elle consiste aussi dans une certaine diffusion de sensibilité. Dans la saison de l'année où nous sommes, il y a en moi une sorte de tendance instinctive ou organique de la sensibilité à se concentrer dans certains foyers. D'une part la faiblesse musculaire résulte de cette concentration, de l'autre l'imagination est comme enchaînée et limitée dans son essor.

Cependant les circonstances de position et d'habitude m'entraînent dans le monde et m'en font un besoin plus que dans aucun temps de l'année. De là il arrive que mes dispositions physiques et morales sont en opposition avec mon genre de vie. J'emploie des facultés qui tendraient au repos et je n'exerce pas celles qui tendraient à l'action, si elles n'étaient diverties ou empêchées par les obstacles du dehors. Il est, en effet, un ordre de facultés qui ne se lient point à l'état de force et d'activité des organes de la vie animale ou sensitive, mais tout au contraire à la subordination ou à la faiblesse relative des fonctions de cette vie. Et ce sont ces facultés de nature supérieure qui constituent notre paix, notre bonheur le plus solide dans toutes les positions, dans la maladie,

la vieillesse qui nous éloignent du monde ou le monde de nous.

L'esprit véritable pénètre tout, console de tout et se suffit à lui-même; si l'esprit de l'homme connaît seul ce qui est de l'homme, l'esprit de Dieu connaît seul ce qui est en Dieu et est indépendant, invariable comme lui.

* *Le 30.* — Sous les rapports psychologiques, il y a beaucoup d'analogie entre l'état de l'âme d'un *philosophe stoïcien*, tel que Marc-Aurèle, et celui d'*un chrétien parfait*. Tous deux séparent constamment en eux-mêmes ce qui est de l'âme et ce qui est du corps. L'esprit lutte également dans tous deux contre la chair; ils se font une idée semblable de la vertu, de la perfection de l'homme, qui consiste à se mettre au-dessus de tous les vains désirs, des caprices de l'imagination, de la sensibilité, et à maintenir son âme exempte de plaies et de souillures. Tous deux se réjouissent intérieurement du bien de l'âme, avec cette différence bien essentielle, il est vrai, que le chrétien place hors de lui, et plus haut que lui, *le principe de sa force*, tandis que le stoïcien la met en lui-même (1). Mais, quand on examine psychologiquement la notion que le philosophe attache à cette âme qu'il cultive, respecte, honore en lui-même, dans son rapport à cette *raison absolue* qu'il consulte et prend pour guide, on voit que l'âme, le génie, qui est dit être *entre nous*, est autant hors du *moi* ou au-dessus de lui que Dieu le Père est au-dessus et hors de l'homme : c'est l'idée du *Fils*, médiateur entre Dieu et l'homme, qui différencie uniquement le chrétien.

DÉCEMBRE

Au château de l'Échelle (2), *le 2.* — Nullité de pensée réfléchie.

(1) Le manuscrit porte ici, en marge, la note suivante : « Encore cette différence s'évanouit-elle quand on considère que la raison, comme l'entend Marc-Aurèle, est dans l'homme, sans être à lui, qu'il la reçoit, comme par émanation, d'une source plus haute. »

(2) C'est à l'Échelle qu'habitait Mme de Caffarelli.

Voir, sur les relations — fort intéressantes — de Maine de Biran avec cette

Plus l'homme s'éloigne des objets terrestres, plus il se rapproche de Dieu (et *vice versa*). Il s'élève d'autant plus vers Dieu qu'il descend plus profondément en lui-même.

Retour à Paris le 7; arrivé à Paris le 8 à 3 heures du matin. Je suis toujours plus disposé à sentir qu'à penser.

* *Le* 8. — Les passions naturelles ont leur source dans la vie organique et appartiennent à l'animal avant d'être dans l'homme. Tels sont les appétits relatifs à la conservation des êtres organisés sentants, et à la propagation des espèces. Les passions sociales se joignent toujours dans l'homme aux passions naturelles et les compliquent. Dans l'état le plus ordinaire des hommes en société, toute passion naturelle, ou appétit organique, partant de l'organisme, monte, pour ainsi dire, de la vie animale à celle de l'homme. Il y a mélange de phénomènes ou échange des produits de deux forces différentes. De là l'influence de l'imagination sur la sensibilité, les combats de la volonté, de la raison, de l'intérêt, les affections entraînantes, et le malheur dans le désordre ou le défaut senti d'harmonie. Dans cette *deuxième* vie moyenne, toute passion se caractérise par la spontanéité des produits, soit de l'organisme, soit de l'imagination, qui prennent tour à tour l'initiative, mais n'en sont pas moins toujours hors du cercle d'activité du *moi,* de l'homme libre et proprement moral, qui n'assiste aux phénomènes intérieurs que comme témoin, faisant effort pour empêcher, distraire les produits d'une force qui n'est pas, et qu'il sent bien n'être pas la sienne. Ce mélange de produits et cet antagonisme de forces constituent la passion de l'amour et tous les plaisirs sympathiques que goûtent les hommes, en satisfaisant ensemble des besoins et des goûts communs. Mais au-dessus de cette deuxième vie, il en est une *troisième* qui, pas plus que la vie organique, n'a en elle-même son principe, ses aliments, ses mobiles d'activité, mais qui les emprunte d'une source plus haute, la même qui a tout produit et qui dirige tout vers une fin.

La *deuxième* vie de l'homme ne semble lui être donnée que

dame du monde, notre ouvrage : *Maine de Biran. Essai de biographie historique et psychologique,* pp. 285, 286, 287, 288, 289, 312, 313, 318. Gr. in-8°, 544 pages (chez l'auteur).

pour s'élever à cette troisième, où il est affranchi du joug des affections et des passions, où le génie, le démon qui dirige l'âme et l'éclaire comme un reflet de la divinité, se fait entendre dans le silence de toute nature sensible, où rien ne se passe enfin dans le sens ou l'imagination, qui ne soit ou voulu par le *moi*, ou suggéré, inspiré par la force suprême, dans laquelle ce *moi* vient s'absorber et se confondre. Telle est peut-être l'état primitif d'où l'âme humaine est descendue, et où elle aspire à remonter.

Le christianisme explique ce mystère; seul, il révèle à l'homme une *troisième* vie, supérieure à celle de la sensibilité et à celle de la raison ou de la volonté humaine. Aucun autre système de philosophie ne s'est élevé jusque-là. La philosophie stoïque de Marc-Aurèle, tout élevée qu'elle est, ne sort pas des limites de la deuxième vie, et montre seulement avec exagération le pouvoir de la volonté, ou encore de la raison (qui forme à l'âme comme une atmosphère lumineuse, dont la source est hors de l'âme) sur les affections et les passions de la vie sensitive. Mais il y a quelque chose de plus, c'est l'absorption de la raison et de la volonté dans une force suprême, absorption qui constitue sans effort un état de perfection et de bonheur.

Certainement il y a de l'exagération dans ce que dit Marc-Aurèle sur l'empire que l'âme exerce sur les affections, les opinions et sur son bonheur ou son malheur propre. « Qu'il est aisé, dit-il, de repousser ou d'anéantir toute imagination qui ne convient pas ou qui trouble l'âme, et de recouvrer dans le moment une entière sérénité d'âme! » — « Je suis le maître de penser comme il convient sur l'objet présent. Pourquoi me troubler? Tout ce qui est au dehors de mon intelligence ne peut rien du tout sur elle. »

Où Marc-Aurèle avait-il trouvé que l'âme avait ce pouvoir, ou qu'elle l'exerçait, et qu'elle était indépendante de ce qui est hors d'elle? etc... J'ai éprouvé le contraire le 17 février 1822. Cela ne peut être vrai que *dans l'abstrait*, et point du tout dans la pratique ou le concret de l'humanité, qui constitue l'homme. Cet homme, tant qu'il existe sous la forme actuelle, n'est pas une pure intelligence. On ne peut pas plus s'élever à cet état pur qu'on ne peut se réduire à l'état d'animalité absolue. Qu'il y ait une âme sensitive et

une âme raisonnable, exerçant leurs fonctions ou leurs facultés, chacune à part, comme elles sont intimement unies tant que l'homme vit, il est impossible que leurs produits communs ou séparés n'affectent pas simultanément le même homme; il est impossible que la sensibilité ne soit pas éclairée, modifiée plus ou moins par l'intelligence ou la volonté, au point même de l'absorber quelquefois entièrement, comme il arrive chez les fous et dans plusieurs névroses. Certes, il faut bien des conditions organiques et un équilibre bien heureux, bien rare, pour que nous puissions si aisément écarter les imaginations, les opinions qui nous agitent, reprendre la sérénité d'esprit et penser, comme il convient, à ce que nous voulons. C'est une grande grâce qui ne tient pas à l'homme. En reconnaissant qu'il y a une *troisième* vie supérieure à l'animalité et à l'humanité même, il ne faut pas oublier que l'animalité et l'humanité ne sont pas détruites tant que l'homme, la personne, subsiste, et, s'il y a des états extatiques supérieurement intellectuels, où cette *troisième* vie domine seule, ce sont des états transitoires, momentanés et contre nature, des effets de la grâce.

Aimer Dieu par-dessus tout, n'aimer les créatures que par rapport à Lui et en Lui, se rendre libre de toute attache à ses créatures pour lui consacrer son amour, c'est préférer sans cesse l'invisible au visible, la réalité à l'apparence; c'est vivre d'une vie toute spirituelle et renoncer aux sens. Toute la philosophie est là. Celui qui aime Dieu par-dessus tout n'est occupé que du vrai, du bon absolu, de ce qui ne passe pas, de ce qui est éternel.

. . . . . .

Il n'y a qu'une seule vérité. Comment peux-tu croire être quelque chose par toi-même? Le moindre dérangement dans la machine, et surtout le sommeil de chaque nuit, t'apprend que le *moi* n'est pas en ton propre pouvoir. Or, tu n'es rien que par le *moi*, et tu le reçois comme tout le reste d'une source plus haute.

* *Le 12.* — M. Baggesen (1), s'entretenant avec moi, disait très bien qu'au-dessus de la volonté ou du *moi*, qui lutte sans

(1) Baggesen (Emmanuel), poète et philosophe danois, né en 1764, dans l'île de Zélande mort en Allemagne en 1826, après avoir parcouru la France, l'Italie, la Suisse et avoir longtemps séjourné à Paris.

cesse contre les affections passives de la sensibilité, est une force supérieure au *moi* humain, ou un autre *moi* plus élevé, centre d'une *troisième* vie, qui ne reçoit point ses lois ni sa direction de la sensibilité ni de la volonté. Le sentiment religieux seul élève l'homme à cette *troisième* vie, où l'âme ne fait que sentir d'une manière ineffable, et où elle est, sans effort, dans l'état le plus parfait que comporte sa nature. Il y a donc quelque chose de supérieur au stoïcisme : *c'est la religion*. M. Baggesen me disait que le sentiment religieux l'avait enlevé au stoïcisme. Quelle apparence y a-t-il que l'intelligence limitée, qui est dans le contemplateur de ce grand œuvre appelé le monde, ne soit pas dans l'ouvrier ou le premier moteur? Pourquoi la force qui se connaît, et connaît tout le reste, serait-elle concentrée dans cette créature passagère, qui vient un instant contempler la scène, dont elle fait partie, et disparaît un instant après? Comment la cause de toute intelligence ne serait-elle pas intelligente? La force d'attraction moléculaire qui préside au rapprochement des moléculaires en cristaux réguliers ne sait pas les mathématiques sans doute, les abeilles ne calculent pas les formes hexagones de leurs cellules; mais, si l'homme les connaît et les calcule, pourquoi celui qui a fait ces molécules et ces insectes n'aurait-il pas su ce qu'il faisait?

Le sens intime s'élève contre le matérialisme; il faudrait qu'il n'y eût que des forces aveugles qui ne se connaissent pas elles-mêmes. Mais le *moi* n'est-il pas une force, une cause qui se connaît, et ce *moi* n'est-il pas invisible aux yeux du corps? Pourquoi donc n'y aurait-il pas d'autres forces invisibles qui agissent avec connaissance sans être unies à une organisation humaine?

. . . . . .

« Il n'est point pour votre âme d'ennemi plus fâcheux et plus redoutable que vous-même, lorsque vous n'êtes pas bien d'accord avec l'esprit (1). » En réfléchissant sur ces paroles on voit : 1° que ce que nous appelons *nous-même* n'est pas seulement notre âme, mais embrasse les deux vies, animale et pensante, qui peuvent n'être ni d'accord entre elles, comme lorsqu'il y a trouble, désordre intérieur produit

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

par les passions ou par les maladies du corps et de l'âme, ni d'accord avec l'esprit; 2° que cet esprit qui est en nous n'est pas non plus le *nous-même*. Le plus souvent, nous ne l'entendons pas, distraits par le bruit des sensations du dehors ou par le mouvement de nos propres idées; alors même que sa voix se fait entendre et qu'il tend à nous suggérer d'autres pensées, d'autres mouvements, nous lui résistons, nous préférons notre propre impulsion à la sienne. Les hommes les plus sensés, les mieux réglés, les plus élevés dans l'échelle intellectuelle, peuvent être néanmoins dans une véritable opposition avec l'esprit. Ils sont alors pleins d'orgueil, ne cherchant qu'à plaire aux hommes et non pas à Dieu; ils se perdent dans leurs propres pensées, alors qu'ils s'y complaisent uniquement; aussi sont-ils dans un trouble constant, amassant avec leurs trésors de science mille sujets d'inquiétude, d'affliction et de labeurs continuels.

Le 18. — J'ai assisté à une représentation du *Barbier de Séville*, de Rossini, à l'Opéra-Buffa, dans la loge de M. Sartoris, à côté de celle de l'ambassadeur de Russie, M. Pozzo di Borgo. Transporté d'abord de cette belle musique, qui communique toujours à mes facultés plus de mouvement et d'exaltation, je me suis hasardé à causer avec cet ambassadeur d'une manière plus ouverte et plus animée que je ne l'avais fait ailleurs, et dans une autre situation d'esprit, sur le changement du ministère et la position des nouveaux ministres à l'égard de la Chambre. M. Pozzo di Borgo m'a dit des choses remarquables relativement à la conduite à tenir par le côté de la Chambre où je m'assieds avec plusieurs hommes de bien, sages, modérés, raisonnables et désintéressés. En insultant le centre droit, des orateurs furieux, aveuglés par des passions haineuses, ou se laissant diriger par l'esprit de parti et par de basses intrigues, ont cherché à déshonorer la raison, à flétrir et proscrire la modération. C'est un exemple, renouvelé de l'époque exécrable de 1793. Le centre droit représente la vraie opinion de la France, c'est-à-dire de cette immense majorité d'hommes qui veulent le repos, l'ordre, la stabilité de la monarchie légitime et constitutive, et repoussent de toutes leurs forces toutes les causes, tous les agents ou instruments de perturbation nouvelle. La France exècre les

révolutionnaires, de quelque couleur qu'ils soient. Les révolutionnaires qui repoussent, comme auparavant, la modération et la sagesse, prononcent eux-mêmes leur jugement et leur condamnation devant la France qu'ils outragent; ils vont jusqu'à dénier le caractère moral à tout ce qui ne partage pas leur opinion, leurs fureurs insensées.

* *Le 27.* — « Les choses, dit Marc-Aurèle, ne touchent point du tout elles-mêmes notre esprit. Il n'y a nul accès pour elles jusqu'à lui. Lui seul se change et se meut de lui-même. » En admettant que les choses ou les impressions du dehors ne sont que les causes *occasionnelles* de ce que notre âme est modifiée de telle manière, et de ce que notre esprit est mû ou tourné d'un certain côté et non pas d'un autre; en accordant que nulle chose ou objet du dehors ne peut être cause *efficiente* des idées ou des jugements que l'esprit en porte, toujours est-il qu'on ne peut dire véritablement et sans exagération que l'esprit se change et se meuve soi-même. La force qui peut le changer ou le mouvoir n'est pas la même qui constitue son *moi*; elle est certainement immatérielle, analogue à sa substance mais plus haute que lui. Le christianisme entend mieux la nature humaine et la nécessité de la prière.

— « Ton mal n'est pas dans l'esprit d'un autre ni dans le changement ou l'altération de ce qui enveloppe le tien; où donc? dans la partie de toi-même qui juge des maux. Qu'elle ne juge donc plus. Mon mal absolu, ce qui dégrade ma nature intellectuelle ou morale, peut-être dans l'esprit d'un autre, plus élevé que moi et qui en juge mieux. Mais quand je juge, ou je sens que l'altération du corps qui enveloppe mon esprit, et qui sert à ses opérations, est un mal ou une imperfection de ma nature, jugé-je mal? ou dépend-il de moi de juger autrement que ne le comporte l'union des deux natures? Il y a une confusion perpétuelle du *subjectif* et de *l'objectif* dans les maximes de Marc-Aurèle et surtout dans ce qu'il dit, comme tous les stoïciens, du bien et du mal.

— « Le corps d'un homme vertueux, comme celui d'un scélérat, peut être coupé, brûlé, ulcéré et en pourriture. » — Sans doute, et il suit de là que ces cruels accidents de notre nature physique ne peuvent être imputés comme péché

à notre nature morale; mais dépend-il de celle-ci de ne pas en être affectée et altérée elle-même jusqu'à un certain point? Le chrétien reconnaît dans ces cas la nécessité de l'intervention d'une force suprême, et il y a recours par *la prière*, remède plus sûr pour l'âme que la raison propre et tous les raisonnements à froid, même dans l'hypothèse où l'âme ne ferait que se modifier elle-même par l'effet de cet élan, de ce mouvement excentrique par lequel elle se porte vers Dieu.

— « Le mal d'une nature animale est de ne pouvoir faire usage de ses sens ou appétits naturels. Le mal d'une plante est de ne pouvoir végéter. De même le mal d'une nature intelligente est que l'esprit ne puisse pas faire ses fonctions. » Il suit de là certainement qu'il y a dans telles dispositions des organes, des empêchements ou des obstacles aux fonctions de l'esprit qui sont un véritable mal, et il faut mettre de grandes restrictions à ce qu'ajoute plus bas Marc-Aurèle : « Il est certain que nul autre que toi n'a jamais empêché ton esprit de faire les fonctions qui lui sont propres. » C'est tout le contraire; car comme ce n'est pas moi qui fais que mon esprit exerce bien et convenablement ses fonctions, ce n'est pas moi non plus qui peux l'empêcher plus ou moins, dans certains cas, de remplir les fonctions que comporte sa nature. Il y a pourtant un sens selon lequel la maxime de Marc-Aurèle est susceptible d'une interprétation plus vraie, quoiqu'elle ne le soit jamais aussi absolument que l'exprime ce philosophe.

Si on entend par fonctions de l'esprit : imaginer, comparer, rappeler, lier une suite d'idées et de conséquences à leurs principes, certainement ces fonctions s'accomplissent ou sont empêchées alternativement par des causes quelconques spirituelles ou matérielles, externes ou internes, qui, dans tous ces cas, ne sont pas nous, ou sont indépendantes de la volonté qui est nous-même. Mais il est vrai que, tant que dure le *conscium* et *compos sui*, tant que l'homme conserve la faculté de se rendre compte à lui-même de ce qu'il éprouve, ou de ce qu'il sent ou opère au dedans de lui, il peut regarder l'obstacle actuel quelconque à l'exercice de ses facultés comme un événement connu et ordinaire, qui ne le blesse ou ne l'altère pas dans son essence ou dans la partie la plus intime de son être.

Il ne répugne nullement de placer l'essence propre de l'âme humaine, pendant son union à une machine organique, dans la *séité* ou dans l'effort que fait le *moi* lui-même pour se conserver *conscius* et *compos*, dans tous les états de déréglement, d'altération, de faiblesse ou d'énergie fiévreuse de la machine. Il est vrai alors jusqu'à un certain point « que ni le fer, ni le feu, ni un tyran, ni la calomnie, rien en un mot ne peut approcher de lui; que, lorsqu'il s'est ramassé dans lui-même, comme en forme de ballon, sa rondeur est inaltérable ». Mais cette force de concentration elle-même peut-elle être illimitée? N'est-elle pas renfermée dans les bornes que notre organisation même impose à la volonté, ou à la force animatrice, qui résiste à tout ce qui peut altérer sa rondeur?

Une force infinie pourrait-elle se compliquer avec des obstacles finis, et en éprouver une résistance invincible dans certains cas? Il faut être ou plus élevé que l'homme, ou bien aveuglé sur soi-même pour ne pas reconnaître les limites nécessaires imposées à notre nature mixte par l'Auteur même de toute existence. Le problème qui consiste à savoir ce que nous pouvons réellement, dans le plus haut degré de perfection de notre nature, et ce que nous ne pouvons pas, par la nature même de nos facultés, ce grand problème est encore non seulement irrésolu mais intact.

Le christianisme et le *stoïcisme* prétendent le résoudre dans deux sens diamétralement opposés. Le premier exagère notre faiblesse jusqu'à anéantir dans l'*homme* toute force morale, qui serait indépendante d'une grâce actuellement efficiente. Le second exagère plus encore la force propre de l'âme, en la considérant comme infinie, ou l'identifiant avec celle de Dieu même, non par une influence de la grâce actuelle, mais par la nature même de l'âme ou de la puissance qui crée l'effet actuel. Les deux doctrines reposent sur des principes opposés à ceux de la psychologie.

. . . . . .

Sans date. — Le monde nous vide. Il soutire et pompe tout ce qu'il y a de vrai, de substantiel en nous; et nous ne sommes plus que des fantômes, ombres légères. Nous nous cherchons sans nous retrouver.

ANNÉE 1822

JANVIER

Paris. Le 1er. — Je commence cette année dans une disposition qui n'est pas meilleure, si elle n'est pire que les précédentes. J'accuse toujours ma malheureuse organisation, qui est toujours en effet vicieusement disposée à cette époque de l'année par l'humidité et les frimas et surtout par les écarts de régime, l'étourdissement du monde et des affaires. Mais il ne faut pas s'abuser non plus sur le défaut d'esprit et du bon esprit. La nonchalance, l'entraînement de la volonté favorisent ces écarts de l'organisme et concourt elle-même à augmenter le désordre par son activité tumultueuse, éparpillée comme elle est au dehors dans une multitude de petites choses, de petits intérêts d'affaires, petites vanités mondaines, purs riens qui remplissent la vie comme s'ils étaient quelque chose de réel et vont se perdre avec elle dans le néant.

Autrefois j'avais la conscience plus vive de cette nullité. J'y opposais plus d'efforts, de résistance. Aujourd'hui cette conscience semble devenir calleuse, et je me laisse davantage aller au néant. En suis-je venu au point de désespérer de moi-même?... Non, mais j'éloigne les occasions d'y penser mûrement. Si je cherche avec un peu moins d'empressement les moyens mondains, propres à m'étourdir sur la vie, je saisis volontiers ces moyens quand ils s'offrent. Je perds chaque jour l'habitude de vivre seul.

Je me désaffectionne des objets d'étude que j'aimais, de cette *gloire de la vérité*, que j'espérais trouver et laisser après moi. Je suis aussi bien moins indépendant des événements extérieurs, qui peuvent à chaque instant changer ma position

dans le monde et me ramener à la vie solitaire d'un particulier, père de famille sans fortune. Je donne en avançant plus de gages à la fortune, et elle me frapperait plus durement si elle venait à me surprendre.

Le 2. — « Si nous faisons uniquement consister les biens et les maux dans les choses qui dépendent de nous ou de notre volonté, il ne nous restera aucun sujet de faire le procès à Dieu et la guerre à l'homme. » (Marc-Aurèle).

Combien en effet serait bon et moral celui qui serait constamment disposé de manière à placer tout le bonheur et le malheur de sa vie dans les actes seuls qui dépendraient de lui et dans la conscience plutôt que dans les résultats objectifs de ces actes! Combien il serait désabusé des faux biens du dehors, éloigné de l'envie, de la haine, de toutes les passions entraînantes! De quelle paix constante ne jouirait-il pas dans le for intérieur, puisque, plus il saurait se préserver des illusions et des passions, moins il serait exposé à agir de manière à se rendre malheureux.

La grande difficulté est toujours de savoir ce qui dépend de nous, ou n'en dépend pas, et de connaître par là précisément où gît notre bien et notre mal, si telle affection passionnée (l'amour par exemple) dépend en partie de nous en ce que nous pouvons renfoncer ou amoindrir le sentiment, l'inclination naturelle et spontanée, tantôt en recherchant plus ou moins assidûment son objet; tantôt, au contraire, en le fuyant ou cherchant à lui échapper, afin qu'il prenne moins d'empire sur notre âme. Nous pouvons jusque-là nous rendre nous-mêmes plus ou moins malheureux par l'amour, mais si la même passion est indépendante de nous, et dans la manière dont son objet s'empare de nos sens et de notre imagination par une certaine force ou vertu sympathique, et dans l'accord ou l'opposition de sympathie où cet objet se trouve avec nous?... Un homme élevé et vraiment moral ne doit pas placer son bonheur, ou son malheur, dans une passion qui est aussi indépendante de lui. Qu'il en souffre ou qu'il en jouisse comme de la bonne ou de la mauvaise santé. Qu'il écarte de lui, autant que possible, tout ce qui tient à l'objet pour ne s'attacher qu'au sentiment même; qu'il ne nourrisse ce sentiment qu'autant qu'il y trouvera le bien et la paix de l'âme par

toutes les idées élevées, les sentiments aimables, tous les actes généreux, désintéressés, dévoués que peut lui inspirer l'objet aimé. C'est de cette manière seulement que l'amour est permis dans l'âge avancé, dont il peut constituer la vie, et qu'il peut même faire rétrograder jusqu'à un certain point.

Le 3. — J'ai une conversation très animée pendant une heure avec M. Baggesen sur Mme de Caffarelli, sur les dispositions stoïques de cette dame à sacrifier les sentiments particuliers aux plus généraux. J'ai mis en doute si cette disposition, qui éloigne l'amour, est le produit d'un travail assidu sur soi-même, ou s'il ne tient pas plutôt à une nature plus forte que sensible, plus énergique que tendre. Là-dessus s'est élevée entre mon philosophe et moi la question de savoir si nous avons quelques moyens sûrs pour distinguer ce qui vient des dispositions naturelles de notre âme ou de notre organisation, de ce qui provient des habitudes de l'éducation et des circonstances particulières de la vie extérieure, et enfin des secours que nous recevons par l'influence ou la grâce de Celui qui peut tout, qui seul connaît à fond nos âmes et les tient dans sa main.

Nous pouvons jusqu'à un certain point distinguer en nous ces trois mobiles, mais faire la part de chacun et dire surtout quel est celui d'où dépendent telles dispositions dont nous jugeons dans les autres, c'est ce qui paraît impossible. M. Baggesen attribue à l'âme ou au *moi* une force propre de direction, de choix et de résistance aux passions, d'où, selon lui, le remords qu'on éprouve après avoir succombé, en pensant qu'on pouvait faire autrement. J'ai avoué que je connaissais peu ce remords. Il me semble toujours que mes dispositions étant données avec certaines circonstances environnantes, je ne pouvais pas agir autrement que je n'ai fait. Je suis ainsi porté à une sorte de fatalisme pratique, quoique toujours ma doctrine spéculative se fonde sur la liberté absolue du moi. M. Baggesen m'a rappelé ces beaux passages de l'Évangile : « Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu? »...

Sans doute nous avons reçu la force avec l'existence, mais cette force, une fois donnée, suffit-elle pour nous bien diriger

ou se diriger elle-même sans le secours d'une grâce actuellement efficace? *Veillez et priez* : cela dépend-il toujours de nous? Mais, s'il n'en dépendait pas, du moins à un certain point, d'où viendrait le remords de n'avoir pas assez veillé, assez prié pour résister à l'ennemi et le vaincre?...

* *Le 4.* — « Si un homme tombe en enfance, dit Marc-Aurèle (et l'on peut y tomber ou s'y laisser tomber de bien des manières, en bien des degrés différents), il continue à vivre, à se nourrir, à sentir, à avoir même certaines imaginations et certains désirs, mais il ne jouit plus de lui-même. La vivacité de son esprit est éteinte; il n'est plus en état de connaître ses devoirs, de ranger et de déduire ses idées, ni même d'examiner s'il est temps de mettre son esprit en liberté, ni toute autre question qui demande une raison exercée. Il faut donc se hâter, non seulement parce que chaque jour nous mène à la mort, mais surtout parce qu'il s'agit de prévenir cet affaissement total de notre intelligence et de notre raison. » Voilà donc que le stoïcien reconnaît qu'il y a un état de décadence ou de décrépitude des organes, où l'âme ne peut plus exercer ses hautes fonctions, où l'intelligence et la raison s'affaissent nécessairement, sans qu'elles puissent se remonter elles-mêmes, ni par aucun effort de la volonté. Notre flambeau est donc sujet à s'éteindre, par des causes indépendantes de nous, et qui suivent les progrès de l'âge ou la déclinaison du corps, comme il arrive aussi que nous laissons souvent éteindre en nous le flambeau par notre faute. Or il n'est certainement pas facile de distinguer les cas où le flambeau s'éteint de lui-même, indépendamment de tous nos efforts pour le ranimer, de ceux où il s'éteint par le défaut de notre volonté. Le stoïcisme est forcé malgré lui de reconnaître, du moins en certains cas, l'impuissance de cette volonté pour commander aux passions, conduire son esprit, se mettre au-dessus de la douleur, mettre son esprit en liberté. On ne peut dire que la volonté soit impuissante dans l'état d'enfance, de maladie, de passion : elle est nulle.

— « Il est temps que tu sentes quel est ce maître de l'univers, dont ton esprit est une émanation, qui n'est à ta disposition que pour un temps limité, et qui, si tu ne fais pas ce qu'il faut pour le rendre serein, s'envolera pour ne plus revenir. »

Mais dépend-il de moi seulement de le rendre serein? Est-il bien toujours à ma disposition, même pendant cette vie limitée? Est-il vrai, comme le dit plus bas Marc-Aurèle, que les flots n'emporteront que ce qui est de la chair ou du sang, sans exercer aucun pouvoir sur l'intelligence? Hélas! vous venez vous-mêmes de le reconnaître : le flot de la vie entraîne cette intelligence comme tout le reste.

Le 15. — Dans une de ces insomnies qui deviennent plus fréquentes depuis quelque temps, je pensais la nuit dernière qu'on pourrait classer les systèmes de psychologie en deux grandes divisions, dont l'une : les systèmes qui prétendent tirer du sein même de l'âme ou du *moi* toutes les idées ou notions et les modes divers, soit passifs, soit actifs, de l'esprit humain; l'autre : les systèmes qui font au contraire tout venir du dehors à l'âme, à qui ils ôtent toute force pour se modifier comme tout pouvoir moteur.

Il semble d'abord que les systèmes, où l'on fait naître de la sensation tout ce qui est dans l'esprit, même les actes de la volonté, appartiennent à la première division; mais comme la sensation est passive ou qu'elle dépend des impressions faites sur les organes par des objets extérieurs, on peut dire que dans ce système tout vient du dehors à l'âme immédiatement, et ainsi le condillacisme peut se ranger dans la même classe que le cartésianisme, avec cette différence essentielle que dans le point de vue de Condillac, es causes ou forces étrangères qui modifient l'âme et leur fournissent les matériaux ou les objets de ses idées sont matérielles, tandis que, selon les cartésiens, la cause ou force supérieure unique de qui provient toute action, tout mouvement de l'âme ou du corps, ne peut être que spirituelle.

Mais on peut établir psychologiquement que l'on est *doué d'une activité libre,* qui serait seule une source propre d'idées et de mouvements. Platon, Leibnitz sont dans ce point de vue.

Les systèmes qui se fondent sur l'activité libre conduisent au stoïcisme spéculatif et pratique. Ceux qui se fondent sur la passivité et l'unité de cause efficiente s'allient avec les doctrines *mystiques et quiétistes,* où l'abnégation de toute

volonté est la condition de la science la plus élevée, de la vertu la plus parfaite.

Notre activité libre, notre volonté, que Malebranche et les cartésiens confondent si mal avec nos désirs ou nos sensations, ne produit pas nos idées ou nos lumières dans l'exercice des facultés sensitives, qui tiennent au corps et à la nature sensible.

Toute cette activité se borne à l'effort ou aux mouvements corporels, dont le *moi* est cause. Quant à l'idée et à la sensation, elle a sa cause hors du *moi*. Dans l'odeur, par exemple, c'est l'objet sensible (tel que le corps odoriférant, quand nous inspirons volontairement pour le sentir) qui est cause de la modification que nous éprouvons; de même, dans le règne des idées, c'est Dieu qui éclaire l'esprit, quand la volonté fait l'effort nécessaire pour le tendre ou l'appliquer fortement aux vérités intellectuelles.

Dans tous les cas, l'effort seul dépend de nous, tout le reste n'en dépend pas. « Ne serais-tu pas bien déraisonnable, dit Malebranche, (parlant à son âme), de croire que tes souhaits sont la cause véritable de tes lumières, par cela seul que la souveraine raison te donne ce que tu souhaites au moment où tu le souhaites. »

Dans l'hypothèse de Bayle, la girouette animée s'attribuerait à elle-même l'impulsion des vents qui la tournent du côté où elle désirerait.

L'âme est dans la même illusion au sujet des idées ou des sensations qu'elle croit se donner à elle-même dans certains cas; c'est qu'elle confond les sensations ou idées avec les mouvements qui les accompagnent, et qui sont nécessaires pour déterminer l'influence de la cause quelconque, étrangère à l'âme, et le mouvement corporel qui le suit, comme il y a confusion entre le désir ou le vouloir même et la sensation ou l'idée qui dépend du concours d'une autre cause.

Si nous sommes libres de vouloir et de mouvoir immédiatement, nous le sommes aussi consécutivement ou par rapport aux conséquences nécessaires de nos mouvements ou de nos actes.

* *Le 29.* — Vie de divertissements et d'affaires qui ne sont aussi que des divertissements d'esprit. « Plus l'homme veut

vivre selon l'esprit, plus la vie lui devient amère; car les amusements, les besoins et les nécessités du corps contrarient sans cesse la vie de l'esprit et sont, selon lui, de grandes misères (1). » Je ne suis occupé que de misères, et cependant j'ai connu auparavant *la vie selon l'esprit;* je conserve toujours une tendance vers elle, je ne me livre qu'à demi et avec remords à ce qui m'en détourne. Ne vaudrait-il pas mieux y avoir toujours été étranger, comme tant d'autres hommes?

FÉVRIER

* *Le 17.* — Comment faire pour se pénétrer d'un idéal tel que Dieu, le devoir, l'immortalité? Le stoïcien dira que la volonté peut toujours reproduire et conserver ces idées présentes; le chrétien attribuera tout à la grâce. Le philosophe observateur ne niera pas l'influence d'une grâce surnaturelle; mais en attribuant à cette cause inconnue tout ce qui est produit quelquefois subitement en nous, de grand, de beau, d'élevé, il reconnaîtra combien la spontanéité de l'organisation ou du principe de vie, qui s'excite et se calme de lui-même tour à tour, peut contribuer à cet état pur et élevé de l'âme.

Aimer Dieu par-dessus tout, fixer son cœur en lui, c'est faire taire toutes les affections pour conserver une seule idée présente, une idée qui n'a rien de sensible; c'est s'entretenir toujours avec soi-même de l'infini, de l'éternel, du vrai, du beau, du bon absolu, et ne donner aucune attention à tout ce qui meurt, n'en faire aucun cas.

Quand on en est venu au point de renoncer à tout ce qui est sensible, à tout ce qui tient à la chair et aux passions, l'âme a un besoin immense de croire à la réalité de l'objet auquel elle a tant sacrifié, et la croyance se proportionne à ce besoin. C'est encore là une de ces compensations qui s'établissent toujours au fond de notre nature sensible. C'est par la même cause que l'âme peut se faire une sorte de bien-être dans toutes les positions de la vie, et que l'imagination, dans la jeunesse, peut remplir à elle seule tous les vides du sort et des choses sensibles.

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

— « Quittez, dit Pascal, ces vains amusements qui vous occupent tout entier... Vous auriez bientôt la foi si vous aviez quitté tous vos plaisirs sensibles. » Quand il serait difficile de démontrer l'existence de Dieu par les lumières naturelles, le plus sûr est de la croire.

Considérez, si vous voulez, le christianisme comme un système de philosophie, et vous trouverez, par la raison qu'il n'en est pas qui explique mieux la contradiction de notre nature, qu'il n'en est pas surtout de plus grand, de plus sublime dans la pratique. Il serait beau de comparer un stoïcien parfait à un chrétien parfait, en suivant l'un et l'autre dans tous les détails de la vie privée, spéculative et active, de les comparer dans leur patience à souffrir, dans la pureté et l'élévation de toute leur conduite envers les hommes et envers eux-mêmes.

MARS

* *Le 13.* — Au sujet de la *communication immédiate de notre esprit avec quelques esprits supérieurs,* qui l'illuminent ou le modifient, il faut bien distinguer les cas où c'est l'imagination seule qui entre spontanément en jeu, sous une influence organique quelconque. Comme la volonté n'y est pour rien, le *moi* peut transporter à une force extérieure, ou à un autre *moi,* ces produits spontanés, et c'est ainsi que, dans un demi-sommeil, l'on croit entendre une voix étrangère, qui nous redit nos propres conceptions fantastiques et quelquefois avec une éloquence particulière. Mais ces conceptions sont toujours revêtues des formes sensibles de l'espace et du temps; elles n'ont rien que l'imagination ou un esprit de la nature du nôtre ne puisse produire ou saisir en lui-même. Il n'en est pas ainsi des *révélations* prophétiques, et *nécessairement objectives* de certaines vérités, qui dépassent visiblement la portée naturelle de l'esprit humain, et sont élevées au-dessus de la sphère de notre existence intellectuelle. Quel droit, aveugles que nous sommes, avons-nous de les nier?

. . . . . .

« Je voudrais faire entendre aux autres ce que je pense ou sens en moi-même; mais souvent je ne puis en venir à bout,

parce que ces mouvements de ma volonté sont au dedans de moi, et que les autres sont au dehors, sans qu'aucun de leurs sens donne le moyen de voir dans mon âme (1). »

Il peut y avoir de telles relations entre certains êtres, certaines âmes, qu'elles aient la faculté de voir, ou plutôt de sentir *immédiatement* ce qui est respectivement dans chacune d'elles, sans l'intermédiaire des sens extérieurs ordinaires. C'est là ce qui fait que des personnes, unies étroitement par les liens de l'amour et de l'amitié, n'ont pas besoin de se parler pour s'entendre, pour se trouver bien à côté l'une de l'autre sans ce babil si nécessaire aux indifférents, qui cherchent à s'amuser ou à s'éclairer par la transmission orale des mots et des idées. Il est certainement des *moyens de transmission* pour le sentiment, soit entre deux âmes de même nature qui se correspondent, soit entre l'âme humaine et un esprit, une lumière supérieure, moyens tout à fait indépendants de la parole et immédiats par leur nature. Ceux qui attribuent tout ce qui est dans l'âme à l'influence du langage parlé, et qui ne croient pas que Dieu même ait pu parler aux hommes sans frapper l'oreille ou la vue par les signes articulés ou écrits qu'il leur a enseignés, ceux-là, dis-je, se font une idée bien étroite des facultés de notre âme, et sont conduits à *matérialiser* en quelque sorte l'action qu'elle reçoit ou qu'elle exerce, en dehors et au dedans, en la limitant aux sens externes comme à ses instruments uniques.

. . . . . .

* « La vraie lumière est connue de tout ce qui sait connaître la vérité; et qui la connaît connaît l'éternité, et c'est par la charité (par l'amour) qu'on la connaît (2). »

On peut commencer par aimer l'inconnu, quand on sent que rien ici-bas ne peut satisfaire complètement les besoins de l'âme; et c'est en se détachant de tout ce qui est sensible, que la faculté aimante *(vis amatoria)* de l'âme se fixe sur Dieu, qui est sa fin, son principe, sa vie tout entière. Ceci peut servir à comprendre une chose qui m'avait semblé paradoxale, et qui a été profondément débattue dans une dernière soirée philo-

(1) Saint Augustin, *Confessions*, livre I, chap. IV. Les paroles citées sont ici relatives à l'état du petit enfant, encore dépourvu de nos moyens de communication.

(2) Saint Augustin, *Cité de Dieu*.

sophique chez moi, entre MM. Planta (1), Ampère. Baggesen, Stapfer et moi : savoir que toute morale comme toute religion commence par l'amour *(charitas)*; qu'il n'y peut y avoir connaissance du vrai, du bon, du beau, du juste, du devoir, sans amour de ce vrai, de ce bon, de ce devoir; que ce sentiment d'amour ou de complaisance est le principe et la base même de la notion morale, qui n'existerait point sans lui et ne peut en être séparée sans se dénaturer ou disparaître entièrement. Il y aurait bien quelques distinctions et restrictions à noter à cet égard; par exemple, dans les états de sécheresse que Fénelon et les mystiques reconnaissent, on ne conserve pas moins l'idée et la volonté des mêmes devoirs envers Dieu. On peut aussi employer sa vie à faire du bien aux hommes, sans y trouver aucun plaisir positif, mais pour suivre la raison, qui démontre que tel est le but de la vie.

. . . . . .

La sensation, dit-on, n'est possible qu'autant que le *moi* s'est posé (comme dit Fichte), car une sensation non sentie se réduit à zéro.

Oui, par la définition, non si vous considérez l'état d'une âme modifiée, sans qu'elle ait conscience du *moi*.

Dans l'acte de la conscience, la réalite et l'idéalité sont une seule et même chose. Le *moi* n'existe qu'en tant qu'il se connaît ou s'affirme lui-même, et il ne s'affirme qu'autant qu'il existe. Entend-on une existence substantielle? La proposition est douteuse. Pour savoir si la réalité et l'idéalité sont identiques, absolues, il faudrait être dans le point de vue de Dieu.

. . . . . .

« Tenir le corps dans la dépendance de l'esprit et l'esprit dans la dépendance de Dieu, voilà la perfection. » (Saint Augustin, *Confessions*).

Si l'homme peut lire dans l'âme de l'homme et communiquer avec lui par la pensée, pourquoi l'esprit ne communiquerait-il pas avec l'esprit qui a de l'affinité avec lui autrement que par l'intermédiaire sensible des signes artificiels? L'univers entier n'est-il pas un organisme ou tout ce qui a de

(1) Voir *Sébastien de Planta*, par Albert DU BOYS, ancien magistrat. Grenoble, 1 vol. in-8°, 1862.

l'analogie se rapproche, ou tout ce qui est semblable attire physiquement et psychiquement?...

AVRIL

* *Le 5* (*Vendredi Saint*). — « Jésus-Christ sur la croix était en même temps le prêtre et l'hostie. Selon la chair, il est la victime du sacrifice; selon l'esprit, il en est le prêtre et le sacrificateur. Il s'offre suivant l'esprit, en même temps qu'il est offert suivant la chair (1). »

Ainsi fait l'homme vraiment spirituel, quand il immole ses passions et qu'il fait l'abnégation, le sacrifice de tout ce qu'il y a de sensible et de mortel en lui. L'homme moral qui exerce sa liberté et se commande à lui-même, sent bien qu'il est en même temps *le prêtre et l'hostie;* car c'est bien lui qui sacrifie et immole, et ce qui est immolé est sacrifié, c'est encore lui, c'est la partie la plus sensible de son être, celle qui est la plus chère, la plus intime suivant la chair, quoiqu'elle ne soit pas lui, mais autre et extérieure suivant l'esprit.

. . . . . .

Une personne que je croyais spirituelle me niait aujourd'hui qu'il y eût énergie sans passion; et elle paraît avoir lié étroitement ces deux idées. J'ai soutenu fortement que là où il y avait passion entraînante, il n'y avait point de véritable énergie, malgré tous les signes de la plus grande force déployée. La force est, dans ce cas, organique, et non point morale. La mesure de l'énergie vraie est dans la résistance, et celle-ci, il est vrai, se proportionne à la force de la passion.

D'où il suit précisément, contrairement à ce que croient les hommes charnels, que la véritable énergie est employée à combattre et non pas à suivre les passions. Loin que la passion soit cause et mesure de l'énergie, elle lui est antagoniste. Ce n'est pas à la passion, mais à la volonté ou à *l'activité libre et morale*, qu'appartiennent la force et la véritable énergie.

Départ de Paris pour présider le collège électoral de Bergerac. Rien ne m'a soutenu à Bergerac, où je suis arrivé

(1) Saint Chrysostome.

le 8 mai. Tout au contraire tend à accroître cette méfiance et le malaise intérieur. J'ai passé rapidement le 8, le 9, de l'abattement à la confiance suivant les rapports qui m'ont été faits et les marques alternatives d'attachement ou d'indifférence de nos concitoyens. L'arrivée du général Caffarelli, le 9 au matin, m'a fait le soir une diversion utile.

Le 10, j'ai prononcé mon discours d'ouverture avec assez d'aplomb, mais sans grand effet, quoique je l'eusse préparé pour cela. Au premier tour de scrutin j'ai obtenu 157 voix formant la majorité du collège et je me suis proclamé député. J'ai été et suis très expansif depuis ce moment.

Le 11, j'ai reçu plusieurs visites de félicitations avec un sentiment de bien-être et d'activité qui me rend l'existence heureuse. Arrivée de l'évêque de Périgueux, le 11 au soir, à Bergerac (1). Départ pour Grateloup à 7 heures. Calme intérieur dans le trajet à cheval par une belle soirée, après la pluie dans la campagne la plus riante.

Après trois jours passés à Grateloup assez tranquilles avec ma femme et mes livres, je suis revenu le 14 à Bergerac ou j'ai dîné avec Mgr l'évêque. Le lendemain 15, je suis parti en diligence pour Périgueux. Soirée de famille au Murat, fatigue.

Le 16, ouverture du collège du département; le 17, nomination des députés, sans opposition, le 18, rentré à Grateloup. Je suis dans une disposition expansive et aimable pour ce qui m'entoure, mais je ne suis pas content de l'intérieur. J'ai des saillies de méditations; je reviens sur d'anciennes idées psychologiques par moments, mais je suis habituellement léger et tout en dehors. Je me sens bon et affable.

Le 20. — Tranquille et calme dans mon cabinet, j'ai ouvert un paquet de mes lettres, qui m'ont été rendues par Mme de C... (2). J'y ai trouvé mêlées deux lettres du poète et philosophe danois Baggesen, à qui je me suis attaché depuis un an et qui m'avait témoigné de l'amitié et de l'estime. Il parle de moi et

(1) Mgr de Lostenges.
(2) Mme de Caffarelli.

de mon caractère à Mme de C... dans une de ses lettres écrites (au fort d'une maladie où je lui ai prodigué les soins de l'amitié) dans des termes si légers et presque si méprisants que j'en ai été d'abord frappé de surprise et saisi d'un sentiment indéfinissable, qui tenait de la colère, du dépit et de la tristesse. Je perdais encore une de ces douces illusions qui m'ont dominé toute ma vie dans tous les rapports que j'ai eus avec les hommes et les femmes que j'ai aimés, et dont je me suis cru aimé, en leur prêtant toute ma sensibilité et les dispositions affectives de mon âme.

La réflexion a calmé cet état d'irritation et de tristesse, et me voilà occupé à examiner froidement jusqu'à quel point M. Baggesen est fondé à dire à notre amie que je suis plus propre à consoler les femmes que les hommes, que ma vocation est d'être conseiller de famille et non conseiller d'État; que je suis sujet à fléchir dans les questions politiques d'où peuvent dépendre le salut et la liberté, après avoir promis de tenir bon, que je ne vois dans le monde que des passions, parce que je ne sens que des impressions, que je suis un *philosophe passif*...

Il y a du vrai dans ce jugement sévère, et, je crois aussi, exagéré en mal à quelques égards. Je croyais avoir prouvé à M. Baggesen que je n'étais pas incapable de consoler les hommes; car il est ou il se croit un homme, et nous avons assez parlé, pendant sa maladie, de l'étendue et des limites du pouvoir de l'âme sur les affections ou les impressions sensibles pour qu'il sache bien que j'ai fait une étude approfondie de ce pouvoir, et que je sais m'en servir pour consoler, fortifier les autres plus que pour me consoler moi-même. Je sais tout ce qui me manque pour être homme d'État. J'ai peut-être même sous ce rapport des dispositions négatives. Je suis par tempérament trop accessible aux impressions, trop facile à dominer par des affections et des sentiments, et par là même trop variable, trop peu consistant dans mes points de vue, mes projets, etc... Un homme tel que moi ne pourra jamais diriger les affaires de ce monde. Aussi suis-je habituellement désintéressé pour ces affaires et toujours trop pour y appliquer convenablement les facultés de mon esprit. Néanmoins le sentiment du devoir, celui de la justice et de la vérité, quand je les vois clairement intéressés dans les affaires

qui se rencontrent, déterminent toujours mes efforts et excitent mon activité la plus énergique. J'ai éprouvé qu'alors je sais être inflexible, et point du tout *philosophe passif*.

JUIN

* *Paris, juin.* — Le bonheur n'est plus pour moi que dans le bien que je pourrais procurer à d'autres, à mes enfants, mes proches, mes concitoyens. Puissé-je me bien pénétrer de cette vérité, si bien manifestée par tant d'expériences récentes, et consommer tranquillement mon sacrifice par la plus complète abnégation de moi-même!

Pascal dit : « Nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous. » Cette pensée, comme il l'entend, n'a rien que de vrai et d'élevé, car il entend que Dieu, le Bien suprême, est en nous; mais, entendue à la manière de nos modernes, cette maxime bouleverse tous les fondements de la vraie philosophie, car elle revient à dire que nous n'aimons, comme nous ne sentons, que ce qui est en nous, c'est-à-dire les propres modifications de notre être sentant. Et comme les mêmes philosophes n'admettent d'autres réalités que celles des objets de nos sensations, en aimant ces objets, nous n'aimons réellement que nous-même. Quant à l'idéal que nous aimons, comme il est, dans ce système, l'ouvrage de notre esprit, en aimant cet idéal, nous n'aimons point en effet ce qui est hors de nous, mais aussi nous n'aimons, nous n'embrassons rien de réel. Dans le point de vue de Pascal, ou de la théologie chrétienne, le difficile est de concevoir d'abord une réalité absolue qui est en nous, sans être nous-même, un être réel qui est en nous, sans nous toucher par aucun côté sensible, et que nous pouvons cependant aimer infiniment plus que tout ce qui nous touche. Si l'idéal qui devient ainsi l'objet de notre culte, le but de toute notre vie, n'avait pas hors de nous et de notre esprit une réalité absolue et essentielle, comment lui sacrifierais-je mon être propre?

Le véritable amour consiste dans le sacrifice entier de soi-même à l'objet aimé. Quel que soit cet objet, dès que nous l'aimons pour lui, en raison de sa perfection idéale ou imaginaire, dès que nous sommes disposés invariablement à lui sa-

crifier notre existence, notre volonté propre, si bien que nous ne voulons plus rien qu'en lui et pour lui, en faisant abnégation complète de nous-même, dès lors notre âme est en repos, et l'amour est le bien de la vie.

Les agitations et tout le malheur des passions ne viennent que de ce que nous nous aimons nous-même par-dessus tout, mettant notre bonheur, notre plaisir avant tout. Nous sommes ballottés sans cesse entre des espérances souvent trompées, et des craintes qui sont de vrais maux, quels que soient les événements. Si l'amour divin est celui qui remplit le mieux, ou même uniquement les conditions du vrai bonheur dans ce monde, c'est qu'il ne s'y mêle rien qui donne prise aux passions personnelles, à ce qui tient à l'amour-propre ou au plaisir des sens. En aimant un objet de même nature que nous, il est presque impossible que nous n'ayons pas quelque désir qui se rapporte au corps, ou à des modifications ou qualités variables, enfin que l'abnégation soit complète; mais, en tant que nous pouvons épurer le sentiment d'amour ou le dégager de toute affection ou intérêt personnel, cet amour désintéressé peut nous rendre heureux; et, si une créature pouvait nous l'inspirer, ou que, par un travail sur nous-même, nous parvinssions à aimer en elle la perfection, la beauté de l'âme et du corps, sans aucun retour sur nous-même, nous pourrions être heureux en aimant la créature; mais c'est alors Dieu que nous aimerions en elle.

JUILLET

Juillet. — « C'est priser la vie justement ce qu'elle est, dit Montaigne, que de l'abandonner pour un songe. » Il faut pourtant que notre âme triomphe de la misère du corps, de sa faiblesse, de ce qu'il est en butte à toutes les offenses et altérations. Montaigne a raison d'attribuer à l'âme des altérations semblables à celles du corps et de la regarder comme tout aussi mobile et changeante selon les influences de tout ce qui l'entoure, si les désordres et les caprices de l'imagination peuvent réellement être attribués à l'âme; mais, en y pensant mieux, on trouve que ces altérations, cette mobilité de l'imagination et des passions ne sont encore que

celles du corps; que l'âme peut jusqu'à un certain point s'en rendre maîtresse et qu'elle reste toujours la même dans son fond.

— « Prométhée, formant le corps de l'homme, peut lui donner tout, excepté l'esprit qui vient de plus haut et qui est indépendant par essence » (Properce).

C'est à l'âme sensitive qu'il faut rapporter ce que dit Montaigne; c'est elle seule qui reçoit les offenses, les plaies du dehors et toutes les les altérations du temps. L'esprit, appuyé d'un secours supérieur, ne cède pas ainsi au vent de l'instabilité.

SEPTEMBRE

Grateloup, septembre. — Le 12 août, je suis parti de Paris pour aller faire un voyage en Suisse. J'ai écrit sur un cahier les notes de ce voyage (1).

— Je commence aujourd'hui, 26 septembre 1822, une ère nouvelle...

Septembre. — Je suis au moment du collapsus de la sensibilité, et je vais me laisser aller à l'engourdissement et la torpeur, si je n'y prends garde. Quand on s'est accoutumé au bruit des sens, de l'imagination et des passions, et qu'on ne sent plus la vie que par ce bruit, on veut s'exciter sans cesse, on court après toutes les causes d'impressions extérieures, et quand elles échappent, on ne s'occupe plus que de ses regrets et de sa tristesse.

Ce serait pourtant là le moment favorable pour entendre la voix de cette Raison éternelle, qui parle au dedans de nous, pour recevoir les rayons de cette Lumière supérieure, qui seule éclaire véritablement les esprits, quand ils peuvent ou savent se retourner vers elle. — Quelle différence entre ces deux états d'âme! Dans l'un, elle est assourdie par le bruit confus des impressions qui ne lui laissent aucun repos; dans l'autre, elle jouit de la plus douce et de la plus heureuse harmonie!

(1) Le récit — encore inédit — de ce voyage est réservé pour la Revue *Maine de Biran*, où nous publierons, tour à tour, les inédits biraniens qui nous restent et qui n'ont pu trouver place dans cet ouvrage, déjà volumineux.

Rien ne prouve mieux l'opposition des deux natures.

Les hommes ne connaissent guère ce dernier état. Ils l'éloignent par ignorance, et non par aversion, comme le croit Pascal.

OCTOBRE

* *Grateloup, le 24.* — Jusqu'à ce jour, depuis mon arrivée à Grateloup, je m'étais senti ranimé, dans un progrès croissant chaque jour de santé physique, auquel il me semblait sentir correspondre les progrès de l'esprit. Je m'intéressais à mes études psychologiques; je revenais avec attrait sur mes anciennes idées; je relisais mes manuscrits avec intérêt, et pensais sérieusement à en former un ouvrage que je pourrais bientôt publier (1). Cette publication et les travaux qu'elle allait entraîner ne m'effrayaient plus; c'était, au contraire, à mes yeux, un moyen d'occuper toute mon activité dans le cabinet, loin du monde, et de me maintenir dans un état d'aplomb, de repos intérieur qui me fuit, ou que je fuis depuis longtemps, surtout dans la capitale. Toutes ces bonnes dispositions se sont évanouies depuis hier. Le temps a changé, le vent a tourné au midi et souffle avec violence : me voilà un autre homme. Je me sens inerte, dégoûté du travail, porté aux idées sombres et mélancoliques et à ces rêveries vagues qui m'ont été si funestes. Qu'avais-je fait pour me mettre dans le bon état physique et moral des jours précédents? Qu'ai-je fait pour le perdre? Ces variations tiennent évidemment à celles qui s'opèrent spontanément dans le jeu des fonctions d'une machine soumise à toutes les causes de perturbations internes et externes.

Certainement les dispositions, les goûts sensibles, les tendances, même plus ou moins fortes, de notre activité intellectuelle ne dépendent pas de nous; mais la continuité ou la répétition des actes volontaires (quels que soient les dispositions, les attraits ou les répugnances de l'instinct sensitif) sont toujours en notre pouvoir, et, en agissant sans goût, en

(1) C'est à cette époque que Maine de Biran retoucha, et vraisemblablement pour la dernière fois, son principal ouvrage, l'*Essai sur les fondements de la psychologie*. Peu de temps après il abandonne cette rédaction pour entreprendre celle des *Nouveaux essais d'anthropologie*.

faisant le devoir, en remplissant la tâche contre nous-même, nous parvenons, non à nous contenter, à nous rendre heureux, mais à calmer, à satisfaire la conscience. J'habite tour à tour *deux mondes intérieurs* qui sont en opposition et n'ont aucun rapport, quoiqu'ils soient voisins de moi et que je passe souvent de l'un à l'autre avec une grande rapidité : le monde que me crée, à chaque instant, une imagination très mobile, et le monde de ma raison, de ma réflexion ; l'un peuplé de fantômes variables qui ont le pouvoir de me rendre heureux, malheureux autant et plus que les objets extérieurs ; l'autre, région des idées vraies, où les choses et les êtres se représentent comme ils sont, et sous des rapports fixes qui attestent la vérité, la réalité de mes représentations intérieures. Ces deux états de mon âme, que je suis fondé à regarder comme deux mondes distincts et séparés, diffèrent entre eux à peu près comme les rêves de l'homme endormi diffèrent des idées de l'homme éveillé. La seule différence, bien essentielle à la vérité, c'est que je puis jusqu'à un certain point, et avec plus ou moins d'efforts, passer du monde de l'imagination à celui de la raison, pourvu que j'y pense, que je le veuille fortement, et que je ne sois pas entraîné par le torrent des objets extérieurs, analogues aux dispositions de ma sensibilité ou de mon imagination. Aussi, quand je vis dans le monde et les affaires, le champ de l'imagination et des affections spontanées usurpe beaucoup sur celui de la raison et ne laisse guère de place. Dans la solitude, ce monde imaginaire tient encore une grande place dans mon intérieur ; mais comme je cultive par habitude, et par certain goût renouvelé de méditation, le fond de mon être pensant, la surface est moins agitée. Je suis à moi-même ; c'est là aussi que je suis plus frappé du contraste et des oppositions souvent renouvelées des deux mondes.

NOVEMBRE

Le 13. — Je suis parti de Grateloup avec mes filles, que j'ai ramenées ce jour-là au Murat. J'ai séjourné le 14 et le 15. Le 16, je suis retourné à Périgueux. J'ai dîné et couché chez M. Campsegret. Le 17, parti avec M. de Feletz, mon ancien

condisciple, par le courrier de Limoges. Nous avons été retenus dans cette ville le 18, par défaut de place dans la malle-poste. Le 19, parti de Limoges par la diligence de Paris. Arrivé à Paris le 21, à 2 heures après midi.

Paris, le 21. — Je me sens plus d'aplomb et moins d'entraînement au dehors. J'ai résisté à la fantaisie de sortir de chez moi et j'ai passé la soirée seul auprès de mon feu, occupé à lire les journaux précédents et ma correspondance arriérée.

Le 22. — J'ai commencé mes courses et ouvert mes premières journées parisiennes par une longue et ennuyeuse station chez mon dentiste. J'ai été ensuite plus animé au dehors; me voilà déjà loin de mes méditations psychologiques.

DÉCEMBRE

Le 6. — Je suis modifié dans toute mon existence physique, morale, intellectuelle d'une manière absolument différente de celle de Grateloup. C'est presque un autre *moi*. Il y a écart de régime, besoin d'agitation et de monde; impossibilité de rester en place, de se livrer à la vie intérieure qui a des charmes pour moi ailleurs qu'ici.

Les heures de la journée où je fais le jeune homme, et où j'ai parfois un sentiment illusoire de jeunesse, me donnent ensuite par un dur contraste le sentiment réel de la vieillesse. Je l'éprouverais moins en restant chez moi. On s'accoutume à soi-même et à un état quelconque qui dure, le pire est de changer sans cesse de manière d'être et de se sentir, quand on avance en âge; car ainsi on ne s'habitue pas à vieillir et à endurer tout ce qui s'ensuit.

Le 13. — Je suis au fort de mes variations de haut et de bas; le monde m'entraîne au dehors, la paresse me subjugue au dedans; mon esprit est peu actif. Je continue pourtant chaque jour le travail psychologique, commencé à Grateloup, en liant très laborieusement mes pensées de la veille à celles du lendemain. J'attache au monde et aux objets du dehors une importance qui est aux dépens de celle de mon travail

de méditation. L'âme qui se partage est peu à chaque chose.

* « Notre âme semble obéir à diverses attractions, comme ce que nous appelons la matière. Les affections de l'organisme, quand elles sont nombreuses, vives et variables en raison du tempérament, attirent à elles presque toutes les forces de l'âme et la fixent ou l'absorbent dans le corps, au point que la personnalité, la liberté peuvent disparaître entièrement, et que l'homme se trouve réduit à l'état de l'animal. Il ne pourrait même jamais sortir de cet état si son âme n'était pas douée d'une force propre, qui l'empêche d'obéir toujours et entièrement à l'attraction du corps. Cette force active peut concentrer l'âme en elle-même en la faisant tourner, pour ainsi dire, sur elle-même et autour de ses propres idées : c'est la vie philosophique qui consiste dans la méditation intérieure, dans l'exercice de l'activité employée à résister à ses propres affections, à se bien conduire dans le monde intérieur, de manière à atteindre un but intellectuel. La force active peut aussi porter l'âme hors d'elle-même, vers un idéal, un infini qui lui est donné ou qu'elle se donne pour but de ses efforts. En entrant ainsi dans une sphère supérieure, toute lumineuse, l'âme peut encore obéir à une attraction, tout à fait opposée à celle du corps, et s'y absorber de manière à y perdre même le sentiment de son *moi* avec sa liberté. C'est la vie mystique de l'enthousiasme et le plus haut degré où puisse atteindre l'âme humaine, en s'identifiant, autant qu'il est en elle avec son objet suprême, et en revenant ainsi à la source d'où elle est émanée.

La liberté interne gouverne la force attractive de l'âme, ou plutôt cette force se gouverne librement elle-même, mais jusqu'à un certain point seulement. L'âme, par ses désirs et en vertu de sa nature intellectuelle, tend à l'union avec Dieu; en vertu de sa nature sensitive ou animale, elle tend à l'union avec les corps et avec le sien propre : double tendance qui empêche le repos de l'homme dans la vie présente, et tant qu'il est homme. Les âmes les plus pures, les plus élevées sont encore souvent dominées par une tendance terrestre, et celles qui s'abandonnent le plus complètement à la vie animale sont encore plus souvent tourmentées par les besoins d'une autre nature, qui s'expriment par le malaise, l'ennui,

l'agitation intérieure, qui tourmentent les malheureux comblés au dehors de tous les dons les plus brillants de la fortune ou de la nature. Toute créature gémit.

Je ne suis plus le même depuis que le monde s'est de nouveau emparé de moi. Je ne sais pas lui résister ni me ménager ce lieu intérieur dont parle Marc-Aurèle. Je prends en dégoût ce qui m'occupait; je ne lie plus mes pensées de chaque jour; je m'agite et me perds dans le mouvement extérieur. Mais je touche à la guérison par le mépris; je n'ai jamais mieux senti combien mes illusions antérieures étaient complètes et profondes. Il est impossible, désormais, qu'elles renaissent; mon sentiment d'amour n'a plus d'objet même imaginaire. Il ne peut rester que dans l'état de *subjectivité*.

J'ai renoncé au voyage de l'Eschelle (1), après beaucoup d'hésitations antérieures. Pour être réelles les idées ou notions doivent pouvoir être dépouillées de tout ce qui tient à la subjectivité sensible et de tous les caractères phénoméniques qu'y attache l'âme sensible en s'en emparant. Il en est de même pour les sentiments qui, pour être vrais, durables, appropriés à notre nature supérieure, doivent être dépouillés de tout ce qui tient aux impressions sensibles du dehors et aux images qui ont toujours un côté organique. Sous ce rapport on pourrait dire que les sentiments et les idées, pour être conformes à la nature supérieure de l'homme, ne doivent conserver aucun rapport avec les objets sensibles, et, comme ce que nous appelons *objectivité*, eu égard aux phénomènes qui se représentent hors de nous, est une vraie *subjectivité*, ou tient principalement à nos dispositions organiques ou aux formes de nos sens, on dirait tout aussi bien que la réalité, la vérité de nos sentiments comme de nos idées tiennent à ce qu'ils sont *désobjectivés*. (Ici l'objectif et le subjectif se pénètrent et s'identifient pour ainsi dire, car tout ce qui se représente à mes sens ou à mon imagination comme extérieur n'en est pas moins une forme de ma sensibilité, qui dépend entièrement de mon organisation. Au contraire, les idées ou notions propres à l'âme pensante sont réelles et dans leur objet absolu et dans l'âme

(1) C'est là que résidait Mme de Caffarelli, qui avait un penchant prononcé pour Maine de Biran. On remarquera les curieuses raisons philosophiques pour lesquelles Biran renonce à ce voyage, notamment la crainte que son affection ne fût point suffisamment *désobjectivée*.

à qui elles sont présentes comme objectives et comme subjectives en même temps).

Le sentiment de l'amour fait tout le bien, toute la vie de l'âme. Quand il est *désobjectivé* ou sensiblement désobjectivé, c'est-à-dire quand il n'a plus aucun rapport aux sensations ou aux images et aux objets qui les causent, ce n'est qu'alors que le sentiment est pur; il est à la fois subjectivement dans l'âme et objectivement dans l'objet absolu et immédiat de l'âme qui est Dieu. L'amour divin est tout à la fois éminemment subjectif et objectif.

* *Le 25.* — Dépend-il de l'âme de passer par sa force propre de l'état inférieur à l'état supérieur? Il est évident qu'elle ne le peut pas indépendamment de toute condition, ou qu'il ne lui est pas donné de se modifier elle-même instantanément de deux manières opposées. Mais ce qu'elle peut, c'est de concevoir un but, un certain idéal de perfection et de combiner les moyens dont elle dispose pour s'y élever progressivement et par une suite d'efforts. Il faut commencer d'abord par vivre purement, moralement, sans tenir au monde par le devoir; et, les sensations perdant alors leur empire, l'âme s'élève d'elle-même, ou par une grâce propre, vers son principe; elle n'est plus le jouet de mille illusions, qui la séduisent ou la tourmentent, tant qu'elle est sous l'empire de l'imagination et des sens. Mais l'on se tromperait beaucoup si l'on croyait qu'il est au pouvoir de l'âme, dans le déploiement même le plus énergique de son activité, de se soustraire tout d'un coup à l'empire des passions quelconques, lorsqu'elles ont planté leurs racines à la fois dans l'organisme intérieur et l'imagination, unis ensemble par une mutuelle sympathie. L'individu ne peut pas plus alors se modifier lui-même qu'il ne pourrait se guérir d'une maladie organique ou de la folie. *Pour se tirer de l'abîme il lui faut un point d'appui hors de lui-même.* La religion vient à son secours, et le sentiment religieux ne vient lui-même que par la pratique des actes qui sont seuls en notre pouvoir, quels que soient les sentiments intérieurs.

Malgré tout le stoïcisme possible, l'esprit ne peut se soustraire aux variations nécessaires de l'organisme et de l'âme sensitive. Cette âme s'attriste, se décourage, ou s'élève et se

réjouit suivant certains états successifs de la machine, et par des causes tout à fait indépendantes de l'intelligence et de la volonté. Tout ce que le *moi* peut faire, c'est de détourner son attention et de lutter avec plus ou moins d'effort; mais il arrive des états de l'âme et du corps où toute lutte est impossible. J'éprouve en ce moment l'effet de ces mauvaises dispositions de la machine. Tous les organes des passions tristes ont pris le dessus, subjuguent mon imagination et l'entraînent à produire une multitude de fantômes excitatifs de l'irritation, de la haine, de tout ce qui est le plus propre à tourmenter l'âme. Je suis découragé de moi-même, je repousse les consolations intérieures et toutes les bonnes pensées. Qu'est-ce qui peut me rendre la force nécessaire pour sortir du bourbier? Qui me donnera les ailes de la colombe? J'ai trop peu la disposition et l'habitude de la prière.

— « Les sens et l'imagination n'ont aucune part à la paix et aux communications de grâce, que Dieu peut faire à l'entendement et à la volonté, d'une manière simple et directe qui échappe à toute réflexion (1). »

Je conçois, d'après l'expérience, comment la paix ou l'équilibre des sens et de l'imagination, dans certaines dispositions organiques, peuvent amener occasionnellement dans l'entendement et la volonté un état de calme et de lucidité qui favorise l'âme dans ses plus hautes opérations, et l'introduit comme dans un monde supérieur d'idées. Je conçois aussi comment le travail habituel de l'esprit, et l'exercice soutenu des facultés méditatives réduisent au silence les sens et l'imagination, ou les empêchent de prédominer; et cela sans aucune influence directe de l'âme sur le corps, ou du corps sur l'âme, sans que la substance spirituelle partage les passions de l'âme sensitive, ni agisse sur elle pour la modifier, mais seulement en tant que l'état de l'une est la condition naturelle ou habituelle de l'exercice des opérations ou fonctions de l'autre. Ce qui me paraît inconcevable, d'après les faits d'expérience, c'est que la vie intellectuelle reste inaltérable, indépendamment de toutes les conditions naturelles qu'elle peut avoir dans la vie sensitive et réciproquement. Voilà le miracle de l'Homme-Dieu : le stoïcisme ne peut aller jusque-là.

(1) Fénelon, *Maximes des Saints.*

Deux conditions : 1° *Désirer*, vouloir, faire effort pour s'élever au-dessus de cette condition animale par laquelle tous les êtres sentants naissent et meurent de la même manière; 2° *Prier*, afin que l'esprit de sagesse vienne ou que le royaume de Dieu arrive. Il n'arrive qu'autant que la voie lui est préparée, il n'éclaire que les sens disposés à recevoir son impression : tel est l'emploi de notre activité. Elle nous a été donnée pour préparer l'accès à cette lumière divine, dont la lumière physique est un emblème. « *Luci comparata invenitur prior* (1). » Il faut en effet que notre œil soit ouvert, bien disposé à se diriger volontairement vers l'objet d'où sont réfléchis les rayons lumineux, pour que la vision s'accomplisse : de même, pour cette *intuition interne* d'une lumière plus haute, il faut une préparation. « *Optavi (conatus sum) et datus est mihi sensus. Invocavi et venit in me spiritus sapientiæ* (2). »

Désirer (sentir ses besoins, sa misère, sa dépendance), et faire effort pour s'élever plus haut; prier, tenir l'œil tourné vers la source d'où vient la lumière : ainsi l'homme se trouve en possession d'un trésor infini, inépuisable. Plus il use de ce trésor, plus il devient l'ami de Dieu et participe à tous les dons de la sagesse. « *Infinitus enim thesaurus est hominibus : quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei, propter disciplinæ dona commandati. Est enim in illâ (Sapientiâ) Spiritus intelligentiæ, sanctus, unicus, multiplex, subtilis, disertus, certus, suavis, amans, benefaciens* (3). »

« La prière, disait une dame de beaucoup d'esprit, amie de Mme Degerando, est le magnétisme de l'âme ».

(1) Salomon, *la Sapience*, chap. VII, verset 29.
(2) *Ibid.*, v. 7.
(3) Salomon, *la Sapience*, chap. VII, versets 14 et 29.

ANNÉE 1823

(*Sans date*). — Voldemar a raison de dire, et je le crois *à présent*, que, lorsque une femme semble éprouver, comme nous autres hommes, la passion de l'amour, cette passion a *presque toujours* une source impure et corrompue. Elle n'est point produite par un penchant immédiat et dominateur, mais par la légèreté, la vanité, la sensualité. Je me serais reproché comme un blasphème le moindre soupçon de ce genre contre Mme de C... Plus je l'estimais d'avance, plus j'étais éloigné de la confondre avec le reste de son sexe. J'ai résisté jusqu'au bout à toutes les preuves, et lorsqu'il m'a été impossible de croire que la personne était honnête, je suis *tombé vivant dans la mort* (1).

... « Orgueilleux dans ma bassesse profonde, et cependant inquiet et fatigué au sein de jouissances coupables, je de-

(1) On trouvera quelques détails, en dépit d'une certaine imprécision voulue, sur cette aventure sentimentale de Maine de Biran, dans notre ouvrage *Maine de Biran. Essai de biographie historique et psychologique* (grand in-8°, Paris 1914), pages 285 à 289. Le lecteur attentif du présent volume n'aura pas du reste grand effort à faire pour découvrir quel nom propre cachent les initiales mises plus haut, vu qu'il y est question plusieurs fois, au cours de ce livre, de cette prude dame, qui fréquentait assidûment le cercle philosophique de Maine de Biran, rue Cassette d'abord, rue du Bac en dernier lieu.

Profonde et cruelle fut la désillusion du candide philosophe, quand il fut amené à reconnaître que sa rouée interlocutrice ne dissertait si éloquemment sur la sublimité de l'amour pur que pour le faire mieux tomber dans les filets tendus par sa galanterie féminine. L'honnête Biran renvoie toutes ses lettres à Mme de C..., en la priant de lui réexpédier toutes celles qu'il lui avait lui-même écrites depuis trois ou quatre années. C'est la rupture de leurs relations amicales. On verra — par les lignes du *Journal intime* qui suivent — en quels termes d'émouvante componction le philosophe se reproche d'avoir donné dans son cœur la préférence à la créature sur le Créateur.

mandais en vain à la raison de me donner les ailes de la colombe pour prendre mon vol et trouver mon repos, loin du tumulte et du bruit des sens. La main de Dieu, toujours suspendue sur moi, m'a frappé dans son infinie miséricorde. En ne cessant de répandre sur mes jouissances coupables les plus cruelles amertumes, elle m'a appris que c'était ailleurs qu'il fallait chercher des plaisirs purs et sans mélange » (1).

MARS

Grateloup. Mars. — Je suis parti le 23, dimanche des Rameaux, par le courrier à 4 heures. J'ai fait le voyage assez tranquillement. Arrivé à Limoges le 25; séjour jusqu'au 27 au matin. Arrivé le même jour au Murat à 9 heures du soir. Le 29, parti avec mes filles dans un cabriolet de poste. Arrivé à Grateloup à 6 heures. Soirée de famille expansive; changement heureux dans mes dispositions physiques et morales.

* *Du 31 mars au 15 avril.* — J'ai été occupé des affections de famille et du mariage de mon fils (2), qui a eu lieu à Garraube, devant le magistrat civil, le 31 mars, et le 3 avril devant le ministre protestant et le prêtre catholique à Saint-Sauveur. Le discours du premier, plein d'onction, m'a touché jusqu'aux larmes, et il y a eu là une scène d'attendrissement pour toute la famille.

(1) On nous permettra sans doute de reproduire ici les reflexions finales que nous avons mises, en guise de commentaire de cette aventure sentimentale, dans notre étude historique et psychologique sur Maine de Biran :

« Essayant de lire dans sa conscience à la lumière de la réflexion, Maine de Biran reconnut qu'il avait été présomptueux en s'appuyant sur lui-même, fragile roseau, pour s'élever jusqu'aux sublimités de l'amour pur, — et gravement coupable, en laissant la créature prendre peu à peu en son cœur la place qui n'était due qu'au Créateur. Toutefois, dans le déchirement de tout son être, le philosophe ne manque pas de remercier le Père des Miséricordes de lui avoir fait comprendre que l'amour de Dieu, étant seul parfaitement innocent, peut seul donner au cœur humain une paix délicieuse et une infinie béatitude. « Il n'y a qu'un seul objet, prononce Biran, qui paraisse capable de remplir notre âme et de fixer notre sentiment, c'est *Dieu*... »

(2) Félix de Biran épousa Mlle de Garraube, sa toute proche voisine, qui appartenait à la religion calviniste.

AVRIL

Les 4, 5 et 6 avril ont été occupés de la noce; nous avons eu grande société à Grateloup, tous parents et voisins. Il a régné là une douce sérénité sans joie bruyante. En tout ce mariage s'est fait sous des auspices heureux, de cette espèce de bonheur qui convient le mieux à l'humanité, parce qu'il est d'un ordre commun, étranger à l'imagination et aux passions, dont les élans et l'enthousiasme n'ont ni durée n solidité. Mon fils promet d'être plus sage, et par conséquen plus heureux que son père, dont la vie a été si tourmentée par des écarts et la mobilité de l'imagination, par des sen timents exaltés, dont les objets ont varié, mais dont les dispositions m'ont suivi jusque dans l'âge avancé.

Le 9. — J'ai quitté Grateloup tristement, après avoir dit adieu à toute ma famille. J'ai amené mes filles, en chaise de poste, à Périgueux, et nous avons été dîner au Murat.

Le 10. — J'ai été à un grand dîner chez le préfet de Périgueux. Je suis parti dans la nuit pour Paris, voyageant dans la diligence avec mon domestique. Arrivé à Paris le 14 au matin. Je suis rentré dans mon tourbillon ordinaire. Mon imagination, qui s'était un peu calmée, a repris sa mobilité. Mon organisation est altérée profondément, et il ne peut y avoir de remède à cette altération maladive que dans un fort exercice de la volonté morale, appliquée à soustraire l'organe de l'imagination à l'influence des organes intérieurs, siège des affections actuelles qui la dominent, pour la diriger vers des idées plus hautes que les sens et ayant une autre source. C'est dans cette influence supérieure de la volonté sur l'imagination, à l'aide des idées de l'esprit, opposées aux affections et aux instincts, que consiste tout ce qu'il y a de vraiment moral dans l'homme. L'imagination se trouve ainsi balancée entre deux forces antagonistes, dont chaque agent moral sent la lutte continuelle au dedans de lui-même et dont il peut aussi apprécier les produits respectifs, au sortir de ces rêves que nous faisons tout éveillés, quand la volonté n'agit pas et que l'organe de l'imagination est subor-

donné à ses propres saillies ou à des influences organiques, quand la pensée active vient à prendre le dessus.

JUILLET

* *Le 28.* — J'ai fait le voyage du Marais, chez M. L..., dans une disposition bien différente de celle de l'an dernier, à pareille époque. J'ai joui de la beauté de la campagne bien mieux que je n'avais pu le faire depuis longtemps, et malgré quelques malaises organiques, j'ai eu de bons et heureux intervalles. A deux reprises surtout le voile sombre qui couvre mon esprit et enveloppe toute mon âme depuis quelque temps, a paru se lever, et j'ai eu *l'intuition* vive de quelques-unes de ces vérités de sentiment qui échappent, dans l'état ordinaire, à *la raison discursive,* et que les paroles n'expriment pas, ou déguisent plutôt qu'elles ne manifestent.

Je demanderai à tous les hommes capables de se rendre compte de ce qui se passe en eux-mêmes s'ils ne distinguent pas bien deux modes de leur être pensant et sentant.

Dans l'un l'âme voit comme une lumière intérieure qui l'éclaire et lui montre ce qui est en elle ou hors d'elle, dans le temps ou hors du temps, sans aucun effort de sa part, sans aucune opération active, mais comme par une vue et une sorte de sentiment passif, sentiment très élevé, très doux à éprouver, où l'âme ne désire rien que de rester comme elle est. Dans l'autre mode, bien différent du premier, il y a contention, suite d'actes laborieusement combinés. Quant à moi, je ne puis m'empêcher d'être frappé de ce contraste de deux états dont j'ai conscience, et je voudrais à tout prix savoir à quoi ils se rapportent. Est-ce à l'âme, ou à l'organisation, ou à leur correspondance harmonique? Ne pourrait-on pas croire que la vie supérieure de l'âme consiste en ce que, dans un tel état, le lien vital de l'âme avec le corps se trouve affaibli, de telle manière que le corps ne fait plus obstacle, et que l'âme est rendue à elle-même, à sa propre nature, ou à la manière d'exister ou de sentir qui lui appartient indépendamment du corps? Ou bien, au contraire, ne serait-ce pas l'organisation en parfait équilibre, dont toutes les parties s'harmonisent ensemble ou avec l'âme, qui donne

à celle-ci un sentiment si doux, si pur, si élevé? Ce qu'il y a de bien assuré c'est que l'état dont je parle est tout à fait involontaire, et que l'âme n'a aucun moyen de le faire naître ou de le ramener quand il est passé. Les *mystiques*, les magnétiseurs, connaissent bien quelques moyens propres, en certains cas, à modifier ainsi l'âme ou l'organe, de manière à changer le mode de leur liaison, mais tout cela est encore obscur, sujet à une foule d'incertitudes et d'anomalies.

Quand tout va bien, que l'équilibre règne en soi et autour de soi, il est aisé d'être heureux et bon; on jouit de tout. Mais je ne sais s'il y a quelque moyen d'être heureux et bon intérieurement, dans certaines dispositions organiques, comme j'en éprouve chaque jour de ma vie. *Qui m'aimera quand je ne puis me supporter moi-même?* Comment croire que je puis être un objet d'intérêt et d'amour, quand je sens que je ne suis rien, que mon existence touche au néant, que je vis à peine moralement et physiquement. La première chose est de vivre en soi, dans la plénitude du *moi*, pour se croire quelque chose, pour être capable de quelque chose. Or, cette première condition vitale est tout à fait indépendante de nous-mêmes; ce n'est pas nous-mêmes qui nous faisons vivre, et en cela rien au fond ne dépendrait en nous de notre propre activité. Mais la vie physique et morale étant posée au fond, ou substantiellement, il est vrai qu'il y a en nous une force propre qui se donne à elle-même la direction et ne la reçoit du dehors qu'autant qu'elle le veut.

J'ai passé tout le temps de ma jeunesse à m'occuper de l'existence individuelle, ou des facultés du *moi*, et des rapports fondés sur la pure conscience de ce moi avec les sensations internes ou externes, les idées, et tout ce qui est donné à l'âme ou à la sensibilité; je n'ai pas considéré les tendances objectives ou le *but* d'une part, de cette activité interne, d'autre part, de toutes ces facultés passives, organiques ou spirituelles. Lorsque, étant déjà fort avancé en âge, j'ai réfléchi à ce but objectif et aux tendances de notre nature ou de nos deux natures, j'ai méprisé tout ce qui m'avait le plus occupé auparavant et à quoi j'avais attaché de l'importance et quelque gloire.

Je me suis reproché d'avoir employé ma vie à un simple échafaudage, sans m'occuper de l'édifice ou de l'établis-

sement approprié à l'humanité; mais je me sens un peu vieux pour recommencer la construction.

Cependant, en accordant aujourd'hui la primauté d'importance aux rapports de l'homme avec Dieu et avec la société de ses semblables, je pense encore que la connaissance approfondie des rapports du *moi* ou de l'âme de l'homme, avec l'homme tout entier (la personne concrète) doit précéder, dans l'ordre du temps, ou des études, toutes les recherches de théorie ou de pratique sur les deux premières relations. C'est la psychologie expérimentale, ou une science d'abord purement réflexive, qui doit nous conduire également à la détermination de nos rapports religieux avec l'Être supérieur, infini, d'où notre âme sort et où elle tend à retourner par l'exercice des plus sublimes facultés de sa nature. C'est pour avoir voulu aborder *ex abrupto* les notions morales et théologiques, prises pour base de la science, c'est en faisant abstraction complète des facultés purement individuelles de l'âme, ou du *moi* humain, que des hommes à l'imagination brillante et forte, mais étrangers à la méditation, se sont engagés dans une fausse voie. Ces esprits systématiques n'ayant pas l'amour, le besoin, ni le sentiment du vrai, mais seulement le besoin d'agir, de faire effet au dehors, ont voulu établir l'autorité dont ils se font les ministres, la parole dont ils se font les premiers organes, comme la base unique, la condition absolue, la condition subsistante par elle-même de toute notre science (1).

Ils posent d'abord l'âme passive sous l'autorité qui doit lui donner sa forme et sa direction première; ils font abstraction de toutes nos facultés actives comme s'il n'existait aucune activité en nous, comme s'il n'y avait pas une conscience primitive, ou une connaissance intérieure, qui précède ou accompagne nécessairement toute autre connaissance, quels que soient d'ailleurs l'objet, la cause ou le moyen de cette connaissance donnée ou reçue. Quand on supposerait qu'elle descend du ciel avec la parole, faite de toutes pièces, qu'elle est suggérée à notre âme par la foi, sans aucun concours d'activité réflexive employée à la former,

(1) Maine de Biran fait ici une critique pénétrante du système de M. de Bonald.

cela ne dispenserait pas de reconnaître du moins la nécessité d'un sujet *moi*, qui recevrait et logerait en lui ces premiers produits de la foi, qui attacherait un sens aux paroles reçues ou infusées à l'âme, qui aurait donc les facultés nécessaires pour entendre, concevoir les premières données de la foi, pour saisir les préceptes de l'autorité. Comment n'a-t-on pas vu qu'il faut d'abord supposer une personne intelligente, pour que l'autorité s'exerce ou se manifeste du dehors à l'âme; et que les mêmes facultés nécessaires pour entendre un langage primitif donné ou inspiré, sont tout aussi inexplicables que celles qui seraient nécessaires pour l'inventer?

On a beau faire, il faut tomber dans l'absurde en soutenant le scepticisme ou le matérialisme qu'on prétend combattre, ou commencer par la psychologie, c'est-à-dire prendre son point d'appui dans ce *moi*, cette personne humaine, qui est le centre où tout arrive, si elle n'est le point d'où tout part.

Admirez aussi comment les maîtres de cette nouvelle école, qui se fonde sur l'autorité absolue et le langage donné, appris, et jamais inventé par l'homme, retombent, contre leur volonté, dans la théorie de la sensation passive et de l'influence exclusive des signes sur la pensée, se rejoignant ainsi, à l'autre extrémité du cercle, à la doctrine de Hobbes et des matérialistes. C'est que l'abnégation du fait primitif de conscience laisse sans base vraie toute morale, toute religion. Je conçois comment on repousse la lumière intérieure quand on n'aspire qu'à fonder des systèmes; mais, quand on a besoin de vérité avant tout, il faut bien la chercher où elle est; dans la source la plus rapprochée, la plus intime à nous-mêmes. Comment d'ailleurs ne pas être sans cesse ramené au *grand mystère de sa propre existence* par l'étonnement même qu'il cause à tout être pensant! J'ai éprouvé pour ma part cet étonnement de très bonne heure. Les révolutions spontanées, continuelles, que je n'ai cessé d'éprouver, que j'éprouve encore tous les jours, ont prolongé la surprise et me permettent à peine de m'occuper sérieusement des choses étrangères, ou qui n'ont pas de rapport à ce phénomène toujours présent, *à cette énigme que je porte toujours en moi*, et dont la clef m'échappe sans cesse, en se montrant

sous une face nouvelle quand je crois la tenir sous une autre.

La dernière crise de l'âge, qui a amené comme une deuxième jeunesse des facultés affectives, est celle qui m'a le plus occupé et me retient encore plus près de moi-même. Je hasarde d'en donner la description comme rentrant dans un cours d'expériences psychologiques. Les affections de l'âme humaine, comprenant tout ce qu'il y a de plus intime dans la science de notre être, leur histoire, ne m'intéresse ordinairement qu'autant qu'elle entre dans un cadre de faits ou d'aventures romanesques. C'est ce cadre auquel l'imagination s'attache toujours exclusivement, faculté la plus éveillée dans la plupart des hommes. On lit l'histoire pour connaître les faits, en parler à propos, ou trouver des analogies entre les diverses époques ou révolutions des sociétés civiles. On lit les romans à cause des tableaux extraordinaires qu'ils offrent à l'imagination, pour l'exciter, à la sensibilité pour l'émouvoir; mais l'histoire des affections considérées en elles-mêmes (ou dans les divers modes de cette puissance d'aimer, de souffrir, de sympathiser ou d'exister dans des êtres semblables) et comme principes qui déterminent les actions conformes ou opposées à notre nature morale, cette histoire, dis-je, qui tiendrait à mettre en lumière le fonds même de l'humanité, n'a guère d'attraits pour personne. Pourquoi cela? C'est que notre amour-propre nous porte toujours au dehors, le plus loin de nous qu'il est possible, afin d'éviter de sentir nos misères et de nous voir tels que nous sommes. Et pourtant rien de plus nécessaire pour notre vie future et présente, pour tout ce qui peut servir réellement à l'une et à l'autre que cette vie intérieure, cette confession qu'une âme aimante et faible fait à elle-même et à d'autres âmes, faites pour l'entendre, de ces faiblesses et de ces amours. Ainsi la nature humaine peut être mieux connue. Montaigne ne s'est pas peint, ne s'est pas confessé sous ce rapport. Ce n'est pas une âme douce et sensible, humble et sincère qui se confesse, se montre et s'exprime comme elle le sent au fond; c'est un esprit plein de richesses artificielles, d'idées de toute espèce, propres et acquises, qui s'étalent à son aise, cavalièrement, en mettant à l'écart toutes les formes d'usages, pour parler de lui et des choses comme il pense.

AOUT

Le 1er. — J'ai eu aujourd'hui un dîner philosophique intéressant. MM. Degérando, Planta et Bérard (1). Nous avons approfondi quelques questions de philosophie surtout la *Causalité*, qui est le pivot connu de toutes les doctrines. MM. Degérando et Bérard entendent la causalité autrement que M. Planta et moi. Il s'agit de bien entendre comment les vrais éléments intellectuels de toutes nos connaissances et le premier de tous, la *cause*, appartiennent au monde intérieur ou le constituent, et n'ont aucune analogie avec les éléments du monde extérieur, les sensations et les images. Dériver l'idée de Dieu, par exemple, de la contemplation de la nature, de l'ordre des choses extérieures, c'est puiser à une mauvaise source; *on n'atteint pas ainsi le Dieu vivant, mais celui de Spinoza*. La personnalité de Dieu n'est entendue que comme le type de la personnalité du *moi*, qui ne se connaît que par l'aperception interne immédiate ou conscience (2).

— * Tout bien, toute sagesse, tout repos consiste à faire prédominer sans cesse la vie de l'âme, l'activité, l'amour, sur la vie du corps ou de l'animal ou sur la passion, l'égoïsme, l'amour-propre. Mais il s'agirait de savoir si la lutte même ne suppose pas toujours nécessairement un certain degré de force ou de vie animale que nous ne pouvons nous donner, et qui dépend de certaines conditions organiques naturelles; tellement que si ces conditions de vitalité simple ou animale n'ont pas lieu, l'activité ne saurait naître ni s'exercer en aucune manière, et l'âme tombe dans un affaissement, une inertie qui ressemble à la mort. Jusqu'à quel point une forte impulsion donnée à la vie supérieure, par quelque cause externe ou interne (mais toujours hyperorganique), peut-elle relever l'âme ou la faire se relever, quel que soit d'ailleurs l'état organique ou le ton de la vie sensitive? Tel

(1) C'est Sébastien de Planta qui avait introduit chez Biran le philosophe Béiard, de Montpellier. C'est pour combattre la doctrine dudit Bérard que Maine de Biran écrivit les *Considérations sur les principes d'une division des faits psychologiques et physiologiques* (1821 ou 1823).

(2) Cette dernière pensée est une excellente synthèse de toute la philosophie biranienne.

est le grand problème de l'humanité et le plus difficile à résoudre par l'observation ou l'expérience intérieure, à part toute vue systématique, toute doctrine à priori. J'ai la conscience que, dans telles modifications de la vie animale ou sensitive, que je connais trop bien, la prédominance ou même l'exercice de la vie supérieure de l'âme devient impossible.

Le 3. — Conversation avec M. Pastoret sur la liberté, l'activité de l'âme dans les passions opposées. La liberté est-elle dans la lutte, tant qu'il y a doute ou incertitude si l'on succombera, ou n'est-elle que dans la détermination prise de résister ou dans le moment où l'âme, la volonté triomphe! (Projet de lettres sur cette matière).

M. Pastoret me reproche de trop restreindre la liberté. Je persiste à croire que toute notre liberté consiste à agir de manière à mouvoir ou à diriger les instruments des sensations, des idées, des modes intellectuels dont nous disposons vers les causes extérieures à nous, capables de nous modifier ou de nous donner ces sensations et ces idées. Ouvrir les yeux de l'esprit, les diriger du côté d'où vient la lumière, les tenir fixés sur l'objet, voilà tout ce que nous pouvons et en quoi consiste la liberté. Les résultats de ces actes libres sont hors de notre pouvoir.

* *Le 15.* — Les philosophes de la plus haute antiquité ont enseigné avec un merveilleux accord, qui semble annoncer une origine de tradition commune, *l'unité de la raison suprême,* universelle, créatrice, laquelle est, a été et sera indépendamment de toute manifestation. Cette raison suprême, selon ces philosophes, ne peut être nommée ni connue dans son état absolu, mais elle est connue dans sa manifestation, sous les titres de verbe, *logos*, termes que Pythagore, Platon et les premiers philosophes chinois ont également employés pour exprimer la manifestation de l'être ou de la raison suprême.

Il me semble qu'en prenant pour point de départ le fait psychologique, sans l'entremise duquel l'esprit de l'homme se perd dans les *excursions ontologiques vers l'absolu*, on peut dire que l'âme, force absolue qui est sans se manifester, a deux modes de manifestation essentiels, savoir : la raison

(logos) et l'amour. L'activité, par laquelle l'âme se manifeste à elle-même comme personne *moi*, est la base de la raison ; c'est la vie propre de l'âme, car toute vie est la manifestation d'une force. L'amour, source de toutes les facultés affectives, est la vie communiquée à l'âme et *comme une addition de sa vie propre*, qui lui vient du dehors et de plus haut qu'elle, savoir de l'Esprit-amour qui souffle où il veut. Et vraiment l'activité du moi, qui concourt à la génération ou représentation des idées de l'esprit, n'a aucune influence directe sur les sentiments du cœur ou l'amour. Tout ce que l'âme peut faire, en vertu de l'activité de sa vie propre, c'est de se *prêter à la réceptivité* de l'Esprit, quand il vient, ou de se tourner du seul côté d'où il peut venir, comme nous tournons les yeux vers la lumière. Tant que les ténèbres, ou les images trompeuses, obscurcissent et empêchent la vue intérieure, il y a une lutte active pour écarter les ténèbres ou empêcher qu'elles ne s'épaississent. Dans cette lutte, l'âme fait effort pour voir, mais elle ne voit pas, elle n'est pas libre de voir, elle est seulement libre de faire effort.

On peut dire aussi que tout l'emploi de notre liberté consiste à nous disposer de manière à recevoir des idées ou des sentiments et, en général, l'influence de l'Esprit qui peut seul modifier notre âme d'une manière appropriée à sa destination et à sa nature.

Mais les bons mouvements, le triomphe de l'esprit sur la nature, de la raison sur les passions, ne sont point en notre pouvoir immédiat comme agents libres; ils ne dépendent pas de nous-mêmes, mais *de la grâce* qui nous est donnée, suggérée à certaines conditions.

« Il y a une différence essentielle entre ce que chacun dit de la vérité, et que la vérité dit elle-même en s'interprétant. Autre chose est une opinion, une idée de la vérité et la vérité même, comme autre chose est la ressemblance d'un objet et cet objet même. » Ce passage remarquable suppose que nous avons en nous-mêmes quelque moyen direct d'atteindre la vérité, ou que la réalité absolue de l'être peut se manifester immédiatement à notre âme, autrement que par ces idées qui, nous donnant une ressemblance supposée de l'être réel ou vrai, et non point cet être, ne sauraient porter avec elles le critérium de la vérité même, de

la ressemblance à l'objet. Et comment, en effet, la comparaison pourrait-elle se faire si l'objet, l'être réel en soi, et indépendamment de l'idée, ne nous était pas donné d'ailleurs? C'est là l'objection éternellement insoluble contre la théorie qui ramène tout à des idées de sensation ou de réflexion. Le même auteur nous dit comment la vérité est connue autrement que par l'expérience et la discipline, savoir par la puissance (la force active) et la foi. Pascal *entend* de même *les premières vérités* : la foi nous sauve, mais la foi vient par les œuvres.

* *Le 18.* — Je suis toujours mécontent de moi au moment du réveil et dans les instants qui suivent, jusqu'à ce que l'âme entre en pleine possession du corps et que l'esprit vaque à ses opérations accoutumées. Dans ce passage, le sentiment immédiat de l'existence ou la pure *cœnesthèse* (1) sensitive se distingue bien de l'aperception du *moi*, en relation avec le corps; car, dès que le *moi* se rend présent aux impressions et que tout le jeu des idées associées vient se joindre à la cœnesthèse, celle-ci se confond dans l'ensemble, et il se forme un autre sentiment de l'existence, sentiment composé qui peut être bon, heureux, confiant, lors même que le premier, celui qui est l'effet pur et immédiat des dispositions sensitives, est triste, pénible, plein de méfiance et de crainte. Dans la jeunesse, il y a plaisir immédiat attaché à la *cœnesthèse sensitive*. L'homme est heureux de se sentir vivre, il a moins besoin de cette sorte de bonheur artificiel qui tient à la position, c'est-à-dire tous les moyens auxiliaires propres à étendre, à soutenir une vie qui se resserre et qui va tomber.

Je fais cette différence en moi chaque matin. Triste et péniblement affecté de la vie, j'ai besoin des idées qui tiennent à l'opinion, des moyens extérieurs, des ressources artificielles, pour me réconcilier avec cette vie et y trouver quelque plaisir médiat ou de réflexion. Ceci peut nous expliquer en quoi l'amour de soi, qui n'est que l'instinct vital, diffère de l'amour-propre qui tient à des idées acquises, à des compa-

(1) Ce terme, emprunté au physiologiste allemand, Reil, désigne le sentiment du bien-être ou du malaise qui résulte de l'état général de toutes les fonctions du corps. Maine de Biran s'occupait à cette époque d'un commentaire sur quelques passages de Reil, travail qui subsiste, au moins en partie.

raisons qui s'établissent entre nous et les autres. L'amour-propre est une extension de l'amour de soi, et peut lui servir de supplément. On s'aime dans les autres quand on ne peut plus s'aimer en soi-même d'une manière directe et immédiate : l'on revient à s'aimer médiatement, c'est-à-dire que nous nous rendons l'affection que des êtres chéris nous témoignent, et que nous n'aurions pas sans eux.

A cet égard, il se présente une différence bien essentielle à noter entre *l'amour de soi et l'estime de soi-même*. Quand il n'y a plus en effet de plaisir immédiat à vivre, et qu'on ne s'aime plus soi-même directement, on a besoin d'être aimé et soutenu par les êtres environnants, pour tenir encore à l'existence, qui ne peut être alors agréable que d'une manière en quelque sorte objective. Cet amour-propre, qui n'a de fondement qu'à l'extérieur, se change en haine, en dégoût de l'existence, dès que l'on sent qu'on n'est plus aimé. Il est difficile de concevoir en effet comment un homme, qui saurait qu'il est pour tous les autres un objet d'aversion et de dégoût, pourrait avoir quelque sentiment d'amour-propre ou de complaisance en lui-même ; une cœnesthèse parfaitement heureuse pourrait seule lui faire trouver quelque plaisir ou quelque intérêt à vivre pour lui, solitairement. Il faudrait même, pour que ce plaisir ne fût pas effacé, que l'individu si heureusement disposé à l'intérieur ne se vît et ne se jugeât jamais du dehors, ne se plaçât jamais sympathiquement dans le point de vue d'un autre être, par rapport à lui.

Mais l'homme est fait de telle manière qu'il ne peut se plaire comme se déplaire à lui-même, qu'autant qu'il plaît ou déplaît aux autres. Aussi, soi, individuel, isolément considéré, sans l'amour-propre qui tire du dehors tous ses aliments, n'est-il presque qu'une abstraction. Dans les progrès de l'âge, il n'y a réellement aucune complaisance en soi-même, qui ne soit l'effet de celles dont on peut devenir l'objet de la part des êtres avec qui l'on sympathise. Il en est tout autrement de l'estime de soi-même ou de la valeur qu'on attache à son être moral. Ce sentiment d'estime n'a pas besoin de soutien extérieur et peut suffire à lui-même. Quand tout le monde se réunirait pour m'insulter par des signes d'abjection et de mépris, si je m'estime, moi, je me sens digne de l'estime de toute âme. *Retiré dans mon for intérieur,*

je me sépare de tout l'univers, je m'élève au-dessus de lui et ne m'abaisse que devant Dieu, en appelant sur moi ses regards.

Le centre déterminé d'action duquel on peut toujours partir, et auquel aussi on peut tout rapporter, c'est le besoin d'estime; celui-là seul qui s'estime, se console de ne pas être aimé (1).

Il s'agit de savoir comment et d'où l'on peut se relever, quand on a l'habitude de chercher tout son appui dans la chair, ou d'attendre de là uniquement, c'est-à-dire des excitations spontanées de la sensibilité intérieure, tout son contentement, sa béatitude, sa force et son activité.

Si cette sensibilité vient à chuter ou à se détendre, si elle a perdu tout ce ressort vital qui la faisait parfois se remonter, et se mettre d'elle-même dans l'état d'équilibre le plus heureux avec l'âme, ou avec ses plus hautes facultés, déterminées ainsi à entrer en exercice, qu'est-ce qui pourra suppléer à ce ressort et où l'âme trouvera-t-elle son point d'appui? Voilà ce qui fait actuellement l'objet de mon inquiétude et de mes soins les plus continuels. A l'époque de la vie où je suis arrivé, et dans la disposition sensitive où je suis, je cherche en vain parmi tous les objets qui m'ont attaché jusqu'ici, ou qui m'ont servi de principe d'action, quel est celui qui pourrait m'intéresser assez vivement pour devenir un mobile d'activité, un moyen de bonheur. Je me sens profondément détaché et désintéressé de tout; je suis tombé d'une vie, trop animée pour mon âge, dans un désenchantement complet à l'égard de tout, qui est une espèce de mort anticipée.

En m'éveillant je m'adresse d'abord, selon mes anciennes habitudes, à l'imagination, à la sensibilité; je leur demande s'il y a pour elles quelque sujet de se réjouir ou d'occuper agréablement le jour qui commence. Elles restent muettes et voilées de leur tristesse comme d'un nuage. Il faut donc

(1) Le plus grand mal que puissent nous faire ces liaisons artificielles qu'on nomme *intrigues honnêtes*, c'est de nous ôter le besoin d'estime de nous-mêmes, ou d'une autre âme, en faisant prédominer le *besoin d'amour*, qui n'est au fond que de l'amour-propre, comme Buffon le dit avec raison. Le mal, en ce cas, c'est de détourner de leur but nos facultés actives, de les affaiblir, de les annuler, de porter aussi le désordre et le ravage dans le cœur. (Note inédite).

s'adresser à l'esprit; mais il a acquis une grande habitude de paresse, il attend toujours que la sensibilité ou l'imagination montées lui donnent l'impulsion. L'âme s'est laissé endormir aussi par des affections passagères, relatives au monde; mais, tant qu'elle n'est pas morte, tant que sa lumière luit encore par intervalle dans les ténèbres, j'ai l'espoir de me relever. C'est à ce foyer qu'il est possible de rallumer encore le flambeau d'une vie presque éteinte (1).

SEPTEMBRE

* *Grateloup, septembre.* — Il n'y a pas seulement deux principes opposés dans l'homme. Il y en a trois, car il y a trois vies et trois ordres de facultés. Quand tout serait d'accord et en harmonie entre les facultés sensitives et actives qui constituent l'homme, il y aurait encore une nature supérieure, une troisième vie, qui ne serait pas satisfaite, et ferait sentir qu'il y a un autre bonheur, une autre sagesse ou perfection, au delà du plus grand bonheur humain, de la plus haute sagesse ou perfection intellectuelle et morale dont l'être humain soit susceptible.

C'est par l'amour moral que l'âme tendant, comme par un instinct de l'ordre le plus élevé, vers le beau, le bien, le parfait, qui ne se trouvent dans aucun des objets que les sens ou l'imagination peuvent atteindre, prend son vol plus haut que toute cette nature sensible, et avec les ailes de la colombe, va chercher dans une région plus épurée, le bonheur, le repos qui conviennent à sa nature. Il n'y a que le vrai amour qui puisse donner de la joie. La joie est d'obéir par amour; l'amour-propre ne sait obéir qu'à lui-même, mais il change sans cesse, il est petit et misérable, source de peines. Ce n'est pas en lui que peut être la joie.

Dès qu'on prend un idéal pour principe d'action, on y rapporte tout et soi-même comme le reste. Il ne s'agit pas de savoir si on trouvera du plaisir en se conformant à cet idéal; on sera disposé au contraire à sacrifier toutes les jouis-

(1) Maine de Biran, estimant comme Pascal, que « toute notre dignité est dans la pensée », juge aussi, avec lui, que « c'est de là qu'il nous faut relever ».

sances, tous les intérêts sensibles, y compris sa propre existence, pour réaliser cet idéal, objet de l'amour et vie de l'âme.

Toute affection qui contente le *moi* en lui-même, ou dans les modifications agréables de la sensibilité, loin d'être l'amour, lui est opposée.

L'âge où l'on tient le plus fortement à soi-même, où l'on a le plus la prétention et le besoin d'être aimé, est celui où l'homme est le plus loin de la disposition qui fait le véritable amour, l'amour *sans mélange de subjectivité ou d'intérêt sensible*. Au contraire, l'âge où l'homme s'aime moins, ou a moins de complaisance en lui-même, est celui où il doit être le mieux disposé à cet amour qui seul peut le consoler de tout.

En psychologie, l'observation n'est que le recueillement. Ce qui est opposé partout ailleurs s'identifie ici complètement. Il s'agit de trouver, de reconnaître son objet, et on ne le trouve qu'au dedans, c'est-à-dire par le recueillement.

Grateloup, septembre. — Le 5, départ de Paris, dans une chaise de poste (à 7 heures du soir), avec M. de Feletz et mon domestique. Arrivé le 8 au soir à Périgueux, après avoir eu une roue cassée à la dernière poste. Séjour au Murat; arrivé le 13 au soir à Grateloup avec mes filles, mon fils et sa jeune épouse; contentement et paix de famille, toujours quelque agitation au fond; projet de travail de suite, autant que les dispositions organiques d'une part, et les circonstances extérieures de l'autre, pourront le permettre. Ce mois s'est passé en projets de travail plus qu'en faits.

OCTOBRE

* *Octobre.* — J'ai fait un voyage à Bordeaux pour visiter mon ami Lainé et son curieux établissement dans les Landes. Pendant ce voyage, et au retour, je m'occupais, quoique toujours un peu vaguement, de la distinction des phénomènes et des fonctions qui se rapportent aux trois vies, que je crois qu'il faut reconnaître dans l'homme.

De cette analyse bien faite, de ces divers caractères bien tracés résulterait le traité le plus instructif et le plus complet

d'anthropologie qui ait été fait jusqu'à présent (1). Chacune de ces parties de la science humaine ayant été traitée séparément et, par erreur bien préjudiciable, comme si elle était seule ou représentait seule l'homme tout entier, il s'agit non plus d'isoler chacune de ces vies, mais d'étudier leurs rapports d'analogie et d'opposition.

Il s'agit de faire ressortir leurs caractères et leurs fonctions par l'étude des faits d'expérience et des contrastes qu'offre sans cesse à l'observateur l'homme considéré dans ses divers états d'âge, de tempérament, de santé, de maladie, etc. Il s'agit encore très particulièrement de rechercher comment une de ces vies, la supérieure par exemple, a ses conditions dans la vie animale. Tout l'antagonisme, tous les combats sont dans la vie moyenne qui s'oppose à l'animalité. Celle-ci est toujours prête à prendre le dessus, elle empêche tout développement de la troisième vie, de la vie supérieure, en sorte que c'est l'intermédiaire ou la vie sociale qui gâte tout. *L'intuition de l'âme* a plus de rapport avec l'instinct sensitif qu'avec les labeurs de la raison discursive. J.-J. Rousseau semble avoir senti cette vérité psychologique, en voyant dans l'homme individuel ce qu'il y a de meilleur, et dans l'homme de la société ce qu'il y a de pire.

Le point de vue de Dieu (raison suprême) n'est pas seulement différent, mais opposé au point de vue du monde. Le premier seul nous donne des réalités, le second ne saisit que des ombres, des fantômes. Il règne un accord parfait à cet égard entre la psychologie et la religion : l'une mène à l'autre. Les mêmes opérations de l'âme qui conduisent à ce qu'il y a de vrai, de réel, de permanent dans les choses, en nous détachant des sens qui ne saisissent que des fantômes, nous font trouver à la fin *Dieu*, seule vérité, dernière raison des choses par les mêmes moyens *antisensuels*.

Pour saisir ce qui tient en nous à une troisième vie, plus haute que nous et que tout ce qui peut être atteint par l'entendement ou l'esprit qui est nôtre, il ne faut pas se borner à de vaines spéculations, mais *pratiquer, agir, pour le bien et la vertu*.

(1) C'est peu de jours après avoir écrit ces lignes que Maine de Biran entreprit la rédaction des *Nouveaux essais d'anthropologie*.

Ici, la première condition de la science ou du travail intellectuel profitable, c'est une conduite sage, vertueuse, bien ordonnée par rapport à Dieu, aux hommes et à nous-mêmes.

Quel que soit le fondement réel de la foi pour les âmes douées de ce don céleste, on ne peut douter qu'il n'y ait des sentiments ou des modes spéciaux dérivés de cette cause, qui remplissent toute l'existence et font tout l'intérêt de la vie de ces âmes qui se sentent ou se croient tantôt soutenues, élevées, et tantôt délaissées, abandonnées par l'esprit de Dieu. Pour ces âmes, ce qu'elles reçoivent est tout, ce qu'elles font d'elles-mêmes n'est rien ou moins que rien. On ne peut leur contester ce qu'elles sentent intérieurement : ce sont des biens, des maux attachés à une sorte de *passion* sublime, qui a cet avantage sur toutes les autres que les maux pour elles se transforment en biens. Les états de quiétude, de calme, de joie extatique, ou de trouble, de douleur, de regrets, de sécheresse ont toute la vivacité et la vérité subjective des passions qui tiennent à des objets sensibles. Quelle en est la cause? Est-elle purement subjective ou inhérente à certaines dispositions organiques mises en jeu par une imagination vive, qui se repaît sans cesse des mêmes fantômes, comme on l'éprouve dans les passions terrestres, ou bien y a-t-il réellement une action directement exercée sur l'âme par l'esprit divin, *qui souffle où il veut*, action plus ou moins relative, toutefois, à certaines conditions de réceptivité, dans lesquelles telles pratiques, telles formules, tels genres d'excitation ont le pouvoir de placer l'âme? C'est à bien s'assurer de la réalité de l'une ou de l'autre de ces causes de sentiments mystiques, que consiste selon moi le plus grand et le plus difficile problème de la science de l'homme.

Les effets du *magnétisme* bien constatés, la communication des pensées du magnétiseur avec l'esprit du magnétisé qui agit, en ces cas volontairement, d'après les idées qui lui sont suggérées par un autre esprit, et sans que la personnalité de son *moi* soit absorbée, nous feraient concevoir jusqu'à un certain point l'influence surnaturelle de la grâce ou de l'esprit de Dieu sur nos âmes. On pourrait ainsi constater deux états opposés de l'homme, où c'est comme un autre être, une force autre que sa force personnelle, ou même que sa force animale propre, qui agit en lui, sans être lui.

Nous avons l'exemple de ces influences d'une force étrangère, provenant du monde sensible, dans les images fixes qui nous poursuivent, nous persécutent et produisent en nous des sensations ou des sentiments extraordinaires, contre nature. Les passions, les maladies nerveuses offrent de ces exemples. Quant à l'influence de cette force divine, qui opère en nous le bon vouloir et le bien-faire, nous sentons également qu'elle est élevée au-dessus de la nôtre, dans les bonnes dispositions amenées par un grand travail sur soi-même, qui a précédé; car il ne serait pas bon à toute âme de s'abandonner, pour laisser faire l'Esprit divin, suivant les maximes des quiétistes ou des mystiques. Il faut d'abord avoir fait prédominer en soi la tendance céleste sur la terrestre, et alors seulement laisser faire l'Esprit sans vouloir le diriger. Il est clair qu'alors ce n'est pas l'imagination qui agit spontanément, ou sous l'influence de la vie animale. Ce sont d'autres organes, d'autres ressorts plus subtils, plus mystérieux, qui sont mis en jeu, soit spontanément, quand les obstacles de la vie organique n'empêchent plus l'action des instruments de cette vie supérieure, soit par une influence extérieure et surnaturelle, comparable à celle du magnétisme, mais supérieure à elle, autant que l'esprit de Dieu est supérieur à celui de l'homme.

. . . . . .

La mauvaise cœnesthèse, toutes les anomalies de ce sens vital qui ne reste jamais le même deux instants, toutes les aberrations involontaires de l'imagination : il faut supporter tout cela, c'est-à-dire se supporter soi-même, comme la fièvre. Notre existence sensitive n'est-elle pas une fièvre continuelle? Mais il y a quelque chose de mieux qui console et qui soutient : la pensée continuelle de Dieu, la pensée d'un monde meilleur, des espérances immortelles.

Sait-on bien tout ce qu'on peut gagner de force et de paix, en opposant sans cesse des idées à des impressions? Mais ces idées, qu'est-ce qui les fait naître ou les maintient en nous? Il faut recourir toujours à l'influence d'une cause, d'un pouvoir plus haut que nous : sans ce secours, notre vie n'est qu'un songe douloureux. La vie sensitive ou animale a son principe ou son aliment hors de l'être sentant, organisé, qui a besoin d'air, de chaleur, de nourriture pour se soutenir ou continuer à exister. Pourquoi en serait-il autrement de la vie intellec-

tuelle, de celle de l'esprit. Cette vie a bien aussi, à la vérité, un principe intérieur d'activité, le même qui constitue le *moi* ou la personne, mais il tire d'ailleurs sa nourriture, ce qui le fait continuer à exister, le dirige vers sa fin. L'illusion de la philosophie est de regarder le principe de la vie spirituelle comme exclusivement propre au *moi*, et, parce qu'il s'affranchit jusqu'à un certain point de la dépendance des objets sensibles, de le considérer comme indépendant de cette autre influence supérieure, d'où il vient toute cette lumière qu'il ne fait pas. Il faut reconnaître un milieu entre ceux qui placent l'âme sous la dépendance d'une nature inférieure à la sienne, et ceux qui la rendent indépendante d'une nature plus élevée, mais analogue.

* Il est impossible de nier au vrai croyant, qui éprouve en lui-même ce qu'il appelle les effets de la grâce, qui trouve son repos et toute la paix de son âme dans l'intervention de certaines idées ou actes intellectuels de foi, d'espérance et d'amour, et qui de là parvient même à satisfaire son esprit sur des problèmes insolubles dans tous les systèmes, il est impossible, dis-je, de lui contester ce qu'il éprouve, et par suite de ne pas reconnaître le fondement vrai qu'ont en lui, ou dans ses croyances religieuses, les états de l'âme qui font sa consolation et son bonheur.

Quand nous creusons dans la vérité pour la pénétrer, elle creuse aussi en nous pour entrer dans la substance de notre âme. Alors seulement elle devient pratique et nous sert comme une partie de nous-mêmes; autrement nos sentiments les plus tendres et les plus vifs, nos résolutions les plus fermes, toutes nos vues momentanément claires et distinctes ne sont que de vaines ombres, des fantômes passagers.

Je voudrais considérer les effets psychologiques de la prière. Nul doute que ce ne soit l'exercice le plus propre à modifier l'âme dans son fond, à la soustraire aux influences des choses extérieures et à tout ce monde de sensations et de passions. En se mettant en la présence de Dieu, de cet infini, de ce parfait idéal, l'âme est pénétrée de sentiments

d'une autre nature que ceux qu'elle nourrit ordinairement. Quand la lumière divine commence à nous éclairer, alors on voit dans la vraie lumière; *il n'y a aucune vérité que l'intuition ne saisisse :* les mêmes choses qu'on avait entendues cent fois froidement et sans fruit nourrissent l'âme comme d'une manne cachée.

Sont-ce là les produits d'une influence surnaturelle qui s'exerce momentanément? N'est-ce pas le résultat de certaines dispositions, d'une sensibilité plus élevée, au-dessus de celle qui nous met en rapport avec le monde extérieur?

* Il n'y a point de doute que les plus grands esprits, tels que Pascal, Bossuet, Fénelon, n'aient été retenus dans la foi par ces deux liens, savoir : par le besoin spéculatif d'expliquer la grande énigme du monde et de la nature humaine, et plus encore par le besoin pratique de trouver en soi, dans ses croyances, un point d'appui fixe et stable qui donne du repos à l'esprit et une paix inaltérable à l'âme, en fournissant un aliment à l'espérance et à l'amour qui font sa vie. Mais, si nous trouvons sans aucun doute le fondement *subjectif* des croyances religieuses du christianisme, comme on peut le voir dans Pascal qui nous a manifesté dans ses *Pensées* tout l'état de son âme et tout ce qu'il a éprouvé à cet égard, il n'en est pas ainsi du fondement ***objectif;*** la raison ne se satisfera jamais sur ce point. Il faut que la loi naisse du sentiment ou du besoin de sentir de telle manière, de la pratique ou d'une grâce surnaturelle.

Toujours je vis sous l'influence de cet amour-propre, qui ne cherche sa satisfaction qu'en lui-même; tout le bien ou le mal de ma vie consiste dans le sentiment bon ou mauvais que j'ai de moi-même, mais non en me comparant à quelque type idéal ou à des êtres présents; c'est seulement en ce que je suis content ou mécontent d'exister, que j'attache quelque importance à mon individu ou que je le méprise, que je me sens élevé ou abaissé à mes propres yeux, fort ou faible, etc.

Je voudrais pouvoir demeurer en paix, en moi-même ou dans quelques-unes de ces bonnes idées qui me viennent quelquefois je ne sais d'où; mais ce *moi* s'échappe, il fuit comme un fleuve rapide, cette bonne idée va faire place à

une mauvaise contraire à ma paix, mais où je sens heureusement que je ne demeurerai pas; je ne m'attache guère plus à ce qui vient de mon fond. De là aussi la plus fâcheuse mobilité. C'est l'amour seul qui fait le prix de chaque idée ou mode de notre existence. Le manque d'attrait ou l'indifférence pour nos pensées nous empêchent d'y demeurer et nous font passer vite d'une chose à une autre.

Dans les deux modes de vie extrêmes, l'un inférieur, l'autre supérieur, l'âme ne fait que pâtir, des choses corporelles et terrestres dans le premier cas, des choses divines dans le second. (*Animus patitur divina ad quos sine industria nihil confert*). Aussi n'y a-t-il pas de *moi* dans les deux cas, mais absorption de toute personnalité, preuve que c'est l'activité seule qui la constitue. Si le magnétisme produisait le même état que les mystiques obtiennent par l'*oraison du silence*, ne serait-ce pas une preuve de ce qu'il y a de physique dans ces états surnaturels?

* *Le 23 octobre*, jour de deuil, s'est trouvé un jour de grande réunion et d'amusement chez moi. J'y pleurais il y a vingt ans. Tâchons de faire toujours ce qu'il y a de plus raisonnable, sans nous laisser entraîner, ou embrouiller, par les malheureuses affections qui changent comme le vent. Le 27, commémoration funèbre à Saint-Sauveur, en famille. J'ai visité le tombeau de la mère de mes enfants; j'ai *prié*; j'étais ému.

NOVEMBRE

Arrivé à Paris le 30 novembre. — Méditation dans le voyage sur la *vie de l'esprit;* rapports de cette vie avec celle de l'organisme; la vie moyenne ou l'activité étant suspendue, effets de la prière fervente comparés à ceux du magnétisme, etc... Rapports des idées avec les affections vitales dans la vie animale.

Paris, le 30. — Dans l'état ordinaire de l'homme, ayant le *conscium* et le *compos sui,* les impressions du sens vital se joignent nécessairement à toutes les idées, toutes les opérations et toutes les combinaisons actives de l'être pensant.

C'est même de cette source que les idées de chaque homme empruntent l'espèce de couleur ou teinte affective qui leur est propre, comme aussi les caractères tantôt d'assurance, de clarté, de fixité, tantôt de trouble, d'hésitation, de lenteur et de mobilité qui les différencient dans divers individus ou dans le même, en différents temps. Les résultats de cette association sont généraux et communs à tous les hommes, quoiqu'ils ne s'en aperçoivent pas toujours; et ils n'ont aucun moyen direct de s'en affranchir, quel que soit le degré d'effort et d'activité qu'ils mettent dans le choix des idées élaborées par l'intelligence; toujours ils dépendent, quant à la manière dont ils saisissent ces idées, dont ils y adhèrent avec amour ou dégoût, de certaines dispositions organiques. C'est là ce qui explique l'inconstance, la légèreté de la plupart des esprits, qui s'intéressent et se désintéressent si rapidement pour les mêmes objets d'étude. Cette adhérence de l'esprit à ses propres idées tient donc au corps et exprime en quelque sorte les rapports que la vie organique ou animale entretient toujours avec la vie active de l'homme. Mais il n'en est pas toujours de même pour la vie de l'esprit. L'âme qui se trouve unie et comme identifiée par l'amour avec l'esprit supérieur d'où elle émane, n'est plus sujette à l'influence de l'organisme; elle ne s'occupe plus de quel côté souffle le vent de l'instabilité, mais elle demeure fixée à son centre, et tend variablement vers sa fin unique, quelles que soient les variations organiques et les dispositions de la sensibilité.

C'est même souvent quand le corps est abattu, que toutes ses fonctions languissent, que la machine tombe en ruine, et que l'animal a perdu toute vivacité, toute énergie vitale, que la lumière de l'esprit jette le plus d'éclat et que l'âme vit le plus complètement de la vie de cet esprit, qu'elle en jouit avec le plus d'amour. *L'esprit souffle où il veut;* quelquefois il se retire; l'âme tombe dans la langueur et la sécheresse; mais comme ce n'est pas l'organisme qui la soutient et fait ses états d'élévation, ce n'est pas lui non plus qui l'abandonne quand elle tombe en défaillance; tout au contraire, elle défaille d'autant plus que l'organisme prévaut.

Tout est inverse dans les deux vies : là où l'animal se réjouit et se sent plein de courage et d'activité, d'orgueil de la vie, l'esprit s'afflige, s'humilie et se sent abattu, comme

privé de son unique appui. Réciproquement, où l'homme animal s'inquiète, se trouble, s'attriste et ne trouve en lui que faiblesse, sujet de découragement et de désespoir, l'esprit s'élève et se livre à la plus douce joie. Cette hauteur avec laquelle l'âme qui vit en Dieu juge et méprise souverainement tout ce qui fait la gloire et les joies de la terre, s'allie admirablement avec cette humilité profonde, tant recommandée par le christianisme, et qui fait précisément le caractère distinctif de sa morale. Plus l'esprit est haut ou élevé vers Dieu, plus il humilie l'homme, mieux il lui fait sentir tout ce qu'il y a de dégradation ou d'abjection dans cette nature animale qui l'enveloppe de toutes parts et tend sans cesse à l'absorber.

Les rapports qui existent entre les éléments et les produits des trois vies de l'homme sont le sujet de méditation le plus beau, mais aussi le plus difficile.

Le stoïcisme nous montre tout ce qu'il peut y avoir de plus élevé dans la vie active, mais il fait abstraction de la nature animale, et méconnaît absolument tout ce qui tient à la vie de l'esprit; sa morale pratique est au-dessus des forces de l'humanité. Le christianisme seul embrasse tout l'homme; il ne dissimule aucun des côtés de sa nature, et tire parti de ses misères et de sa faiblesse pour le conduire à sa fin, en lui montrant tout le besoin qu'il a d'un secours plus élevé.

DÉCEMBRE

* *Décembre.* — La vie d'un homme d'affaires exclut entièrement la vie de l'esprit et l'absorbe. Dans cet état, l'homme, tout au dehors, s'offre à tout ce qui vient l'irriter, sans aucune retraite en soi, sans moyens de défense ou de consolation. L'esprit seul, en qui il est donné à l'homme moral de se retirer, fait goûter la paix et une joie intérieure dans la peine même. Et, comme la source qui produit cette joie et cette paix est intarissable, que le fond de l'âme où elle réside est inaccessible à toute la malignité des hommes, elle devient pour le juste un trésor qu'aucun événement, aucune blessure ne peut lui ravir. Voilà l'état où je voudrais arriver et me fixer. Je crois y être par moments, et quand je vis dans la

solitude, mais je reconnais mon illusion en rentrant dans le monde.

* *Le 6.* — Il s'agit de se faire dans son âme une solitude où le monde ne puisse pénétrer. Si cette solitude était une fois faite, je pourrais braver le monde et tout son tumulte; mais tant que la solitude de l'âme dépendra du lieu, du temps, de la disposition sensitive, il n'y aura pas de paix assurée.

Le 15. — « Tout ce qui flatte les sens et les transporte est un obstacle à l'esprit. Si vous évitez l'ivresse et la joie des sens, vous serez rempli d'une autre ivresse, de la joie de l'esprit. N'attendez pas la joie du monde, elle renverse la raison. » (Bossuet, *Elévation.*)

On confond trop ces deux joies. Il est certain qu'il faut un certain degré de vie sensitive pour que l'esprit puisse s'exercer ou se manifester, mais il est un autre degré où il est absorbé dans l'animal. L'homme charnel tend par instinct à exalter en lui ce sentiment immédiat de la vie animale, et c'est là le principe de tout ce que le monde appelle plaisir, c'est ce qui détermine presque toutes les actions de ceux qui sont dans le monde et lui appartiennent exclusivement. Bernardin de Saint-Pierre a pris cet instinct animal pour le caractère du sentiment propre à une âme immortelle. Rien n'est plus passif, plus opposé à ce qui vient de l'âme que ces impressions sensitives vitales, qui changent tant dans la même journée, s'exaltent ou s'abaissent par toutes les circonstances externes ou internes avant ou après le repas.

* *Le 20.* — En sortant d'un sommeil plus ou moins agité, je me sens dès le matin triste, languissant et abattu. Le sommeil a changé tout le cours de mes pensées; il semble que j'ai perdu en dormant tout point d'appui intellectuel et moral : *et somnus noctis immutat scientiam ejus* (1). Je cherche alors par instinct un point d'appui dans le monde extérieur; je songe aux affaires qui doivent m'entraîner au dehors, aux visites que je dois faire, aux distractions que je pourrai me procurer dans la journée, et déjà mon imagination s'est mise

(1) *L'Ecclésiastique*, chap. XL, verset 5.

en course, et a parcouru tout le cercle de ces vanités mondaines de chaque jour, avant que le corps se soit ébranlé. C'est là ce qui prouve que je suis toujours le même et qu'il n'y a aucun progrès dans la vie de l'esprit. Je ne sentirai ces progrès qu'autant que, s'élevant dès le matin vers le ciel, mon âme y cherchera tout son aliment, son pain quotidien et son repos.

« Il n'y a qu'une chose nécessaire (1). » Au lieu de songer aux choses terrestres comme à des buts de vie, il faut les craindre comme des moyens de mort spirituelle et ne les aborder que par devoir, pour obéir à Dieu, en désirant qu'elles s'éloignent de nous chaque jour et nous laissent tranquilles. Je crie sans cesse : « Seigneur! ouvrez-nous les yeux, de peur que nous ne nous endormions dans la mort (*la mort de l'esprit*) (2). »

J'ai été autrefois bien embarrassé pour concevoir comment l'Esprit de vérité pouvait être en nous sans être nous-mêmes, ou sans s'identifier avec notre propre esprit, notre moi. J'entends maintenant la communication intérieure d'un esprit supérieur à nous, qui nous parle, que nous entendons au dedans, qui vivifie et féconde notre esprit sans se confondre avec lui; car nous sentons que les bonnes pensées, les bons mouvements ne sortent pas de nous-mêmes.

Cette communication intime de l'Esprit avec notre esprit propre, quand nous savons l'appeler ou lui préparer une demeure au dedans, est un véritable acte psychologique et non pas de foi seulement.

Toute la doctrine du christianisme, c'est qu'il faut aimer. Lorsque nous avons senti en nous-mêmes l'influence vivifiante de l'Esprit divin, il est naturel que nous l'aimions, que nous l'appelions sans cesse, comme l'aliment, le soutien, le principe de notre vie, que nous l'aimions plus que nous-mêmes, car c'est de lui que nous tenons une existence supérieure à celle du *moi,* et c'est par l'amour seul que nous nous unissons à l'esprit.

(1) *Évangile selon saint Luc*, chap. x, verset 42.
(2) *Ibid.*

Il y a une partie de moi-même faite à l'image de Dieu, la seule où je puis trouver mon repos. C'est là où il faut que je me retire, que je me sauve du monde. J'y suis retiré en effet quand je suis loin des affaires et des intérêts du monde; mais aussitôt que ce monde se présente et qu'il m'attire, cette partie de moi, image de Dieu, s'éloigne; peu à peu, je ne suis plus, je ne vis plus en elle; je suis tourmenté, agité et languissant tour à tour; je me sens défaillir et mourir à la *vie de l'esprit* : tout point d'appui m'échappe; je cours après la vanité et le mensonge, en sachant bien qu'il n'y a que le vide dans tout ce que je poursuis, et pourtant en y cherchant des aliments propres à entretenir cette vie sensible que je n'aime plus. Les progrès de cette décadence me frappent périodiquement chaque année; ils me manifestent les rapports secrets que la *vie de l'esprit* entretient avec les deux vies inférieures, rapports tels que ces deux vies absorbent la troisième dans certains états.

Quand on a cultivé la *troisième vie*, on n'est plus propre à rien aussitôt qu'elle nous abandonne. Si l'on se mêle au monde, si on subit sa loi, au lieu de le juger et de se tenir au-dessus, par l'esprit qui le met à sa valeur, on est au-dessous de tout ce qui est dans ce monde, car on y fait tout plus mal que les gens du pays, on y est embarrassé, distrait.

« Quand Dieu nous a faits à son image, dit Bossuet, il a créé, pour ainsi parler, le secret endroit où il se plaît d'habiter, car il entre intimement dans la créature faite à son image; il s'unit à elle par l'endroit fait à son image, où il a mis sa ressemblance. O homme, ne comprends-tu jamais ce que Dieu t'a fait! Nettoie à Dieu son temple (1). »

Ce n'est pas l'esprit de l'homme qui peut comprendre ce que Dieu l'a fait, comment et dans quelles parties de lui-même Dieu l'a fait à son image, a mis en lui sa ressemblance. L'esprit de Dieu connaît seul ce qui est de Dieu; méritons d'en être éclairés.

Ces braves gens que je vois, qui s'occupent de philosophie, veulent tout faire, tout voir avec leur esprit, et ils ne font, ne voient rien, ne saisissent que des fantômes sans consistance.

(1) *Méditations sur l'Évangile.*

Je sens du moins pour ma part le vide et le néant de tout ce que je fais et comprends avec mon esprit. Il est vrai que mes facultés me servent plus mal qu'un autre. Si j'étais plus fort, je sentirais moins le besoin de l'appui d'en haut; mais c'est précisément parce que je suis faible que je sens mieux l'influence d'un esprit qui n'est pas le mien, quand il *m'arrive d'être éclairé*.

Il est dans notre nature de nous croire forts de toutes les passions que nous n'avons plus; c'est là une illusion de l'orgueil que le plus léger retour sur nous-mêmes et la comparaison de nos divers états sembleraient devoir écarter.

ANNÉE 1824

FÉVRIER

Février. — Parti le 12 par la malle-poste. Station à Limoges, arrivé le 16 à Périgueux, le 20 à Grateloup, le 23 à Bergerac; ouverture du collège électoral le 22 février sous ma présidence; le 26 j'ai été réélu membre de la Chambre des députés.

* *Grateloup, mars. — Il vaut mieux plaire à Dieu qu'aux hommes.* Je dis dans un sens encore plus intime : il vaut mieux se plaire constamment à soi-même (dans le for intérieur de sa conscience) que de plaire aux hommes avec qui l'on se trouve accidentellement en contact. Nous sommes induits sans cesse dans le monde à sacrifier l'un de ces biens, qui est le seul vrai, à l'autre, qui est faux, et qui est un véritable mal; car nous ne pouvons plaire au monde qu'autant que nous sommes de ce monde, partageant toutes ses passions, tout son aveuglement.

Jésus-Christ a été en haine au monde parce qu'il n'était pas de ce monde. Il a annoncé à ses disciples, à tous ceux qui voudraient le suivre qu'ils seraient eux-mêmes haïs et méprisés des hommes à cause de lui et de son nom. Donc l'attachement que le monde a pour nous, ne pouvant être que le prix de celui que nous avons pour le monde, est un véritable malheur. Cependant nous le souhaitons comme si c'était le premier bien et la source de tout notre bonheur. Nous y aspirons par l'*instinct même de sociabilité*, attribut de la deuxième vie passagère et mortelle. Nous faisons tout pour l'obtenir, nous lui sacrifions notre existence morale, notre vie à venir, et jusqu'à cet autre instinct, le plus élevé de l'âme humaine,

qui nous fait un besoin de la justice et de la vérité, de tout ce qui mérite l'estime d'une âme, et qui est si différent par nature de tout ce qui plaît aux hommes et les séduit. Il est temps d'y faire attention, pour mon compte.

* *Limoges, le 19.* — « *L'homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle* (1). » Je sens qu'il en est ainsi pour moi. L'homme extérieur avait autrefois une verve et des saillies qu'il n'a plus; mais aussi, ne me fiant plus à cette verve spontanée, je m'efforce de *travailler l'homme intérieur*, de manière à le rendre indépendant, quant à l'esprit, de ces saillies de sensibilité qui doivent être considérées comme appartenant à l'homme extérieur.

Agir, méditer et prier sans cesse, voilà les seuls moyens du renouvellement de l'homme intérieur. *Le royaume de Dieu, c'est la vie de l'esprit*, qui n'arrive que pour l'homme intérieur; tout le reste est du dehors, ou de la chair qui meurt à chaque instant. Autrefois, et même encore à présent, j'ai été fort attentif à ces variations brusques et continuelles des dispositions sensitives, regardant sans cesse de quel côté soufflait le vent de l'instabilité, ou celui des passions; non pour me mettre en garde, mais pour m'y laisser aller, et quelquefois avec délices, lorsqu'il arrivait que le vent soufflait à mon gré, comme lorsque j'étais en verve de bonne humeur, de travail d'esprit, de contentement intérieur, d'amour-propre ou d'orgueil de la vie. Aujourd'hui, je sens combien tout cela est casuel et inférieur à ce qui vient d'une autre source de bon vouloir, soit que cette source tienne à nous-mêmes et qu'elle ne demande qu'à ne pas être arrêtée par les passions animales pour produire ses fruits, soit qu'elle nous soit donnée de plus haut : étant incapables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée *comme de nous-mêmes*.

Dans les deux cas, l'expérience prouve qu'*agir*, *méditer*, *prier* sont toujours les conditions nécessaires de la manifestation et du développement de la vie de l'esprit. Il n'importe pas que l'homme animal soit triste, abattu, découragé paresseux, ou gai, confiant, plein d'un sentiment de force et d'énergie vitale.

(1) *Deuxième Épître de saint Paul aux Corinthiens*, chap. IV, verset 16.

Sans doute il y a un mode d'exercice des facultés individuelles (et c'est le plus commun) qui dépend tout entier de ces dispositions sensitives, spontanées, et c'est aussi ce rapport qui m'a autrefois exclusivement occupé. Quand j'étais bien disposé organiquement, je me croyais capable de tout ce qu'il y avait de meilleur, de plus élevé; j'entreprenais ce qu'il y avait de plus difficile, avec une confiance entière dans ces forces propres que je sentais en moi. Mais le vent de l'instabilité venant à souffler, je me laissais aller à la paresse, ou à ce sentiment de faiblesse radicale et intérieure qui rend timide à l'excès vis-à-vis de soi-même, avertit celui qui l'écoute que c'est vainement qu'il voudrait entreprendre quelque travail un peu élevé ou continuer ce qu'il a commencé, qu'il est inutile de se raidir contre un obstacle extérieur plus fort que la volonté, qu'il faut attendre que le vent change ou que la *sensibilité organique* se remette d'elle-même sur un autre ton, ou que quelque excitant du dehors, quelque objet de passion vienne rendre à l'esprit le mouvement et la vie qu'il est incapable de se donner à lui-même. Tout cela est vrai de la vie de l'homme animal, en tant que sa plénitude consiste dans un rapport harmonique entre les fonctions de l'organisme ou de la sensibilité intérieure et l'exercice spontané des facultés intellectuelles dont l'allure, la direction même se conforment à l'état organique, *ou se meuvent*, pour ainsi dire, *du même branle*.

Les fonctions vitales, la digestion, les sécrétions, la circulation des humeurs, et plus généralement l'état nerveux ne peuvent languir, éprouver quelque embarras, ou au contraire s'aviver, s'exciter par des causes quelconques externes ou internes, sans que les facultés intellectuelles : la mémoire, la comparaison, le jugement, la promptitude et la facilité à saisir les rapports entre les idées (images) ou à se les représenter vivement et nettement, ne s'élèvent ou ne tombent comme les forces vitales ou sensitives. C'est bien là tout l'homme mondain ou terrestre, alors même qu'il exerce avec les plus grands succès tous les talents de l'esprit de l'imagination, qu'il parcourt la carrière des arts et des sciences humaines, aux applaudissements de ce monde pour qui il travaille et dont il veut à tout prix obtenir les suffrages. Mais la plus parfaite harmonie entre l'organisme animal et l'automate

intellectuel ne constitue pas la vie de l'homme spirituel. Cette vie est supérieure, non seulement à l'instinct de l'animalité, mais encore à l'instinct de l'humanité, de telle sorte qu'il y a aussi loin de l'homme spirituel ou intérieur à l'homme animal ou extérieur (qui suit le vent des passions et de l'instabilité) qu'il y a loin de l'homme le plus développé dans tout ce qui tient à sa vie terrestre ou mondaine à l'animal dénué de raison, ou incapable de savoir ce qu'il fait et de s'en rendre compte.

Le rapport de subordination est le même entre la deuxième et la première de ces vies ou modes d'existence qu'entre la troisième et la deuxième. L'homme extérieur n'entend pas plus les choses de l'esprit que l'animal n'entend les choses de l'homme, ou sa propre existence. *Ce qui entend est supérieur à ce qui est entendu.* L'homme spirituel entend seul les choses de l'homme terrestre.

Celui-ci, loin de se chercher, tend bien plus à se fuir; aussi ne se connaît-il, ne s'entend-il lui-même qu'imparfaitement, obscurément, et à ce degré seul qui, constituant la personnalité directe et non réfléchie, suffit néanmoins pour le rendre capable de mérite ou de démérite. Il n'y a que ce degré d'activité irréfléchie, qui distingue l'état de veille et de *compos sui* de celui de sommeil et de délire. Cette distinction même n'a pas lieu pour le pur animal dont les facultés sont toujours semblables à celles de l'homme en état de rêve, de somnambulisme ou d'aliénation. Et c'est là une différence essentielle, qui suffit pour montrer la supériorité de la nature humaine sur l'animalité pure, à part tout développement de la *vie de l'esprit.* Le germe de cette *vie de l'esprit* existe toujours au fond de l'âme, où il a été déposé par l'Auteur de la nature, en attendant les occasions propres à le développer dans un temps ou un autre, dans un mode d'existence quelconque, prédestiné ou préordonné selon les vues impénétrables de cette Providence qui règle tout, même ce que nous attribuons au hasard. C'est dans ce sens que l'homme intérieur se renouvelle en même temps que l'homme extérieur se détruit, comme le dit si bien le grand Apôtre.

La vie de l'esprit commence à luire avec le premier effort voulu : le *moi* se manifeste intérieurement, l'homme se connaît, il aperçoit ce qui est de lui et le distingue de ce qui est du corps.

Mais l'homme extérieur prévaut et règne bientôt exclusivement : l'habitude d'agir obscurcit et annule presque le sentiment de l'activité propre.

L'homme, mû sans cesse par des passions et des désirs relatifs aux biens sensibles, ignore presque qu'il a une volonté, qu'il n'est lui-même qu'une volonté, ayant en elle la force nécessaire pour surmonter toutes ces impulsions du dehors qui la troublent, la rendent esclave et malheureuse, et prendre son vol vers une région plus haute, où est son repos, sa paix, son unique bien. L'instinct de l'homme extérieur acquiert ainsi un empire presque aussi fort que l'instinct animal; il absorbe *la vie de l'esprit, le moi divin qui aspire à sortir de cette boue et à rompre ses liens*. L'affaiblissement des facultés de l'homme extérieur, qui se détruit peu à peu, fournit à l'homme intérieur des moyens, plus faciles, de *renouvellement*. Ce renouvellement ne peut jamais être spontané, mais s'obtient par *une action entièrement libre*, absolument étrangère aux dispositions sensitives, à toute impulsion de la chair, comme des choses du dehors; il s'obtient surtout par une *méditation* soutenue, laquelle n'est elle-même que l'exercice de l'activité intellectuelle dans toute son énergie, et enfin par la prière fervente, où l'âme humaine s'élève jusqu'à la source de la vie, s'y unit de la manière la plus intime et s'y trouve comme identifiée par l'amour.

La même disposition qui fait que l'âme s'élève vers Dieu comme d'elle-même, et s'abandonne au sentiment religieux qui la remplit, fait aussi que l'esprit s'ouvre à la lumière des plus hautes vérités intellectuelles, les saisit avec plus de pénétration et y adhère avec plus d'intimité. Au contraire, lorsque l'esprit s'affaisse et retombe dans les ténèbres de la chair, lorsque les facultés intellectuelles languissent par des causes quelconques, morales ou physiques, le sentiment religieux s'obscurcit, s'éloigne en même temps; il semble que l'esprit divin abandonne l'homme en même temps que son propre esprit l'abandonne, ce qui pourrait faire croire que ces deux esprits ne sont qu'un, si l'on ne voyait des hommes du plus grand esprit, selon le monde, dénués de tout sentiment religieux.

MARS

Mars. — Revenu à Paris le 22 mars. Ouverture de la session le 23. Premier jour tumultueux. Souffrances physiques, mauvais état et désordre des facultés intellectuelles.

* *Le 27.* — *L'homme intérieur est spirituel*, de même que l'homme extérieur est nécessairement charnel. Si l'homme intérieur est obligé par devoir de s'occuper du monde et des affaires, il ne s'y abandonne jamais en entier; il a toujours, même dans le plus grand mouvement extérieur, un œil tourné vers le dedans; *il est en présence de Dieu et de lui-même*, il ne perd jamais entièrement de vue ces deux pôles de l'existence; et, lorsque le mouvement du dehors a cessé, il rentre de lui-même en possession pleine et entière de sa vie propre. Comment faire pour ne jamais être entraîné tout à fait par les choses dont on est obligé de s'occuper, en sorte que l'homme intérieur soit en action? C'est ce juste tempérament qui semble demander une grâce particulière.

« Mon Dieu, *délivrez-moi du mal!* c'est-à-dire de cet état du corps qui offusque et absorbe toutes les facultés de mon âme, ou donnez à mon âme cette force qu'elle n'a pas en elle-même pour s'élever vers vous et trouver son repos, quel que soit l'état de son corps et de quelque côté que souffle le vent de l'instabilité. Donnez, Seigneur, et je vous rendrai; soutenez-moi contre toute ma faiblesse; sans vous je ne puis rien. »

AVRIL

Le 10. — Je m'épuise en vain à chercher au dedans de moi ce que je puis y trouver; les idées se croisent, il y a combat entre le dehors et le dedans. Je m'empresse, je m'agite pour rien, et la vie s'écoule. Deux choses ici me rendent malheureux; c'est d'abord que mon instinct de vie intérieure est sans cesse contrarié et arraché à sa direction.

A cet égard, j'observe que l'homme intérieur a son mode

de vie et d'activité à part de l'homme extérieur. Les sens, l'imagination, l'organe musculaire peuvent être dans une sorte d'assoupissement pendant que le *moi* est tout occupé au dedans; il y a des hommes en qui le sommeil n'est autre que cette concentration d'activité au dedans. En ce cas on pense ou médite avec la conscience de ce qu'on fait; les impressions externes et les idées relatives au dehors troublent, fatiguent, tourmentent celui qui voudrait toujours dormir ainsi pour le dehors et ne vivre qu'intérieurement. Tel est mon instinct. Il est si contrarié à Paris que je ne puis y être que malheureux et mécontent, au-dessous de moi-même.

La deuxième cause de trouble et de mécontentement est plus artificielle. Je me compare aux hommes qui vivent au dehors. Je sens tous les avantages qu'ils ont sur moi sous ce rapport. Les succès, les applaudissements qu'ils obtiennent m'humilient, leurs paroles ont de l'importance et on n'écoute pas les miennes; ils sont comptés pour tout, et je ne le suis pour rien.

Écartez ces comparaisons, en vivant au milieu des hommes, c'est impossible. Il faudrait que mon état de somnambulisme fût encore plus complet; la solitude exclut ces comparaisons, me laisse tout à moi-même; elle fait ce que ma volonté ne peut faire. « Supprimez l'opinion (je suis blessé par le jugement des hommes, par leur manière d'être avec moi) et vous supprimez la blessure, » dit Marc-Aurèle. Que me font ces sociétés où je vais chercher comme tant d'autres à m'oublier moi-même? Ce sont des moyens physiques d'exciter la sensibilité, de se donner des mouvements passagers qui nous laissent bientôt livré à la plus misérable inertie. Tout ce mouvement du monde nous ôte ce que nous avons de bon et ne nous donne rien en échange.

J'ai dit que j'étais comme somnambule dans le monde extérieur et des affaires. Il y a en effet bien des manières de dormir et tout autant qu'il y a de manières de veiller; la sensibilité peut être toute retirée en dedans pendant que l'activité se porte au dehors. Au contraire l'activité peut se concentrer au dedans et dans l'exercice le plus intime de la pensée, pendant que la sensibilité est occupée au dehors. Il m'arrive souvent d'éprouver ces contrastes. L'état habituel est une disposition à la concentration de l'activité interne,

opposée aux besoins et aux obligations sociales qui tient les sens au dehors.

Quand la vie est difficile, tout est ou paraît difficile ; un voile couvre la pensée, l'incertitude et le trouble sont partout.

Le 14. — Soirée de mon ami Stapfer; entretien philosophique sur le principe de la morale de Kant. Kant ne trouve le caractère de la vérité, de réalité en soi, que dans la loi morale, ou l'absolu du devoir, qu'il prend pour une donnée primitive, immédiate, la seule qui ne soit pas soumise aux formes subjectives de la sensibilité ou de l'entendement.

Il y a là quelque chose que je n'entends point dans l'idée du devoir ou de la loi morale, telle que Kant la conçoit et l'exprime au titre primitif. Cette notion en effet présuppose plusieurs idées acquises ou données avant elle, des rapports établis entre l'homme et les êtres, envers lesquels il se connaît obligé nécessairement.

Entend-on que la loi morale, ou *la réalisation de cet idéal du bien qui est en nous*, peut seule donner un but et une sanction à toutes nos idées, à nos actions extérieures, à toute notre existence, en telle sorte que sans cette donnée primitive notre existence comme celle de toutes les autres choses que nous croyons ne serait qu'un tissu de phénomènes, d'illusions, de rêves sans consistance?

C'est le caractère que certains physiciens de l'école de Descartes ont attaché à l'idée de Dieu, dont ils établissaient la primauté, l'indépendance absolue de toute condition, de toute forme subjective, mais la question est de toujours savoir si l'on peut considérer comme *primitif*, à titre de fait ou de notion, une idée qui ne se manifeste à l'âme que dans certaines conditions externes données, comme des rapports sociaux. Le devoir connu suppose un être qui se connaît lui-même et d'autres êtres. S'il était isolé, cette idée ne se manifesterait pas à son esprit.

Le 25. Et factus sum mihimetipsi gravis! Tout est résistance, embarras, difficulté de vivre au dedans comme au dehors, dans ma position actuelle. Le principe de la vie (l'âme sensitive) s'affecte de son impuissance à surmonter les obstacles

internes qui s'opposent à son déploiement ou à ses tendances expansives; elle se retire en elle-même. Toutes les facultés de l'âme pensante languissent et s'affaissent, faute de ce point d'appui vital que demande leur exercice. C'est dans cet état qu'on appelle la force d'En-haut; on sent qu'elle ne peut venir ni de soi-même, ni d'aucune chose du dehors. *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum!*

* *Le 30.* — Le monde nous crucifie à mesure que nous avançons en âge. Il faut en finir, et nous regarder d'avance comme crucifiés, ou morts pour le monde.

MAI

Le 10. — Il y a un état de l'organisme et des facultés sensitives où l'homme découragé reste enveloppé dans le trouble et le chaos des impressions intérieures. Tout est résistance, et nul effort n'est accompagné de l'idée du sentiment du succès; la faiblesse est si grande que l'âme n'a pas même la pensée de s'élever plus haut vers la source de consolation. Il y a un état opposé, où tout est si bien harmonie dans la nature sensible que nulle impression ne prédomine. L'âme est heureuse et se porte d'elle-même en haut, n'étant plus retenue par le corps. Il y a un état moyen, où la résistance se fait sentir au dedans et par suite au dehors, avec une énergie sentie pour les surmonter. C'est l'état favorable aux affaires du monde. Il faut pour y avoir du succès que le principe de la vie active trouve des circonstances organiques suffisantes pour se tenir en action et qu'il y ait un surplus d'activité à employer au dehors.

Qu'il est triste d'avoir perdu le goût du monde et de toutes les choses sensibles, sans en avoir acquis davantage le goût des choses spirituelles, sans être soutenu dans la langueur et l'abattement de toutes les facultés sensitives et actives, par cet *amour divin*, cet attrait pour le bien, le beau moral qui fait la vie de l'âme, et fait plus que tenir lieu de tous les goûts sensibles qu'on a perdus, puisqu'il n'y a là ni satiété ni dégoût! Mais comment se porter de soi-même vers ce monde supérieur quand on est ramené sans cesse aux choses de

cette terre qu'on n'aime plus, par toutes les habitudes, la pente d'imagination, etc...

Le 15. — C'est l'infirmité de mon esprit qui m'afflige plus encore que l'infirmité de ma chair, à qui la première se lie.

Je ne sais plus que devenir. Si l'état maladif du corps avait pour effet d'ouvrir les yeux de l'esprit et de changer le cœur, il serait heureux de souffrir, mais je cours encore après la vanité bien plutôt qu'après la vérité. Je cherche le monde pour ranimer un reste de vie physique, languissante, quoiqu'il me dégoûte et que je ne sois plus dupe d'aucune de ses illusions (1).

On ne peut savoir d'avance à quel degré de nullité morale et de dégoût de soi-même la maladie peut nous réduire. J'en suis la preuve vivante...

L'homme hait son existence lorsque tous les instincts sont des souffrances et que l'espoir de changer d'état est détruit. C'est en ce cas l'âme qui est dégoûtée de son corps qui ne la sert plus, importunée et fatiguée par cette machine délabrée, qui l'occupe malgré elle et ne lui envoie plus que des impressions pénibles, tristes, décourageantes, qu'elle ne sent plus la force de changer ni de détruire. Comment se fait-il que l'âme tombe dans cet abattement, cette misère par certaines modifications organiques dont il lui est impossible de se dégager par sa force propre, tandis que, dans d'autres altérations de la machine, l'âme se sent tout entière et capable de faire taire le corps?... Celui qui pourrait assigner les conditions de ces deux états connaîtrait à fond la nature humaine... *Mens sana in corpore sano.* La réunion des deux est bien nécessaire pour que l'homme soit entier, mais comment l'est-elle?

On peut avoir un corps frêle avec une âme lâche et faible, avec un corps bien constitué; c'est là ce qu'on voit, mais ce qu'on ne voit pas, ce sont les rapports secrets et intimes qui

(1) Est-il besoin de souligner la beauté grave de ces dernières pages du *Journal intime?* Maine de Biran excite notre admiration et notre sympathie en employant les restes d'une vie qui s'éteint à accorder son âme aux lyres éternelles. Ainsi Socrate, à la veille de sa mort, ne voulait-il dépenser le temps qui lui restait à vivre qu' « à faire de la musique. »

unissent une certaine partie de l'organisation avec l'âme sentante et pensante.

Il y a certainement telles parties organiques qui sont pour ainsi dire en liaison, en contact avec l'âme et, suivant qu'elles sont disposées bien ou mal, l'âme s'affecte tristement, bien qu'elle soit faible ou forte, qu'elle se représente clairement ou voie tout dans les nuages et le trouble.

Je ne crois pas qu'indépendamment de telles dispositions, non pas du corps entier mais de cette partie organique et indéterminée dont nous parlons, l'âme puisse être forte par elle-même. J'ai le sentiment intime de cette dépendance misérable; il faut une influence surnaturelle pour qu'il en soit autrement.

* *Le 17.* — Dans l'état de santé, de faiblesse, de trouble physique et moral où je suis, je m'écrie sur ma croix : *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum... Lumbi mei impleti sunt illusionibus, et non est sanitas in carne mea* (1).

Certainement la source de tant d'illusions malheureuses que ma raison ne peut vaincre est dans ces organes intérieurs *(lumbi)*, qui s'affectent et se montent par des causes quelconques, indépendantes de ma volonté. Leurs produits spontanés, ou les images qui prennent là leur source, sont plus fortes que la raison qui les reconnaît, les juge sans pouvoir les dissiper. C'est dans de tels états qu'on sent le besoin d'une grâce supérieure.

Il faut toujours être deux, et l'on peut dire de l'homme, même individuel, *væ soli!* (2) Si l'homme est entraîné par des affections déréglées qui l'absorbent, il ne juge ni les objets ni lui-même; qu'il s'y abandonne, il est malheureux et dégradé : *væ soli!* Si l'homme, même le plus fort de raison, de sagesse humaine, ne se sent pas soutenu par une force, une raison plus haute que lui, il est malheureux, et quoiqu'il en impose au dehors, il ne s'en imposera pas à lui-même. La sagesse, la vraie force consiste à marcher en présence de Dieu, à se sentir soutenu par lui; autrement, *væ soli!*

Le stoïcien est seul, ou avec sa conscience de force propre,

(1) Psaume XXXVII, verset 8.
(2) *Ecclésiaste*, chap. IV, verset 10.

qui le trompe; le chrétien ne marche qu'en présence de Dieu, et avec Dieu, *par le Médiateur*, qu'il a pris pour guide et compagnon de sa vie présente et future.

Paris, mai. — Je suis conduit par mon sentiment intime actuel et par la liaison d'idées, dont je m'occupe à observer de plus près la manière dont l'âme est affectée à l'égard de son corps, et d'après les dispositions de ce corps, à diverses époques de la vie.

Il est certain que dans la période actuelle, mon âme *hait* son corps, et n'a plus en lui-même momentanément aucune complaisance. Il n'y a plus de goûts sensibles, mais seulement des habitudes sensibles, qui suffisent bien encore pour imprimer quelques mouvements incertains au dehors, mais sans qu'il s'y rattache aucun plaisir.

Les goûts intellectuels pourraient remplir les vides; mais ils ont eux-mêmes été liés dans ma pensée aux goûts sensibles, que la personne avait pour elle-même dans un fonds de complaisance extrême pour le corps; et ce qui venait de lui dans l'importance attachée à mon individu, ayant disparu, il ne reste plus rien, qui me détermine dans un but fixe, où je me complaise en idée dans le présent ni l'avenir. Triste existence!

Fin mai. — Les hommes qui écrivent ce qu'ils éprouvent en regardant en eux-mêmes de bonne foi (comme Montaigne), ne peuvent pas rendre compte de cet état où l'individu, tombé dans une sorte de langueur et d'anéantissement inexprimable, n'a pas même le pouvoir d'observer ou d'écrire ce qui se passe en lui; où son âme, dénuée de toute force, même de réaction, est comme fondue et identifiée avec la machine organique, qui est toute souffrance, toute tristesse. S'il y avait quelque moyen de nous empêcher de tomber dans un tel état ou de nous donner à volonté le moyen de nous relever, combien la philosophie qui nous fournirait de tels moyens serait plus utile, plus appropriée à notre nature que toute cette philosophie stoïcienne, qui ne considère l'homme que dans ce seul état de force, d'élévation, d'équilibre où il n'a besoin d'aucune philosophie. « L'âme, dit Marc-Aurèle, ne souffrira pas de la souffrance du corps,

si elle juge bien du siège de la crainte ou de la douleur. » — Mais, si ce siège est en elle-même, comment parviendra-t-elle à se délivrer?... C'est son corps qui la rend misérable. Il faudrait donc qu'elle pût à volonté se séparer de son corps, en restant elle-même. Dans certains états nerveux il n'y a de souffrance dans aucune partie déterminée du corps, et, cependant, l'âme souffre; elle est triste jusqu'à la mort, par suite d'impressions qui ne viennent que du corps. La Religion nous donne de bonnes pensées, qui n'empêchent pas de sentir la souffrance, mais qui peuvent faire que l'âme se réjouisse intérieurement de souffrir.

Dans la lutte quotidienne qui remplit ma vie, j'attends avec patience que vienne à se produire le grand changement, après lequel soupirait Job :

« *Cunctis diebus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea* (*Job*, ch. IV, V-14.)

L'homme est doué d'une activité propre, par laquelle il peut de lui-même monter dans l'échelle, avancer son rang et s'y préparer encore une place supérieure, quand son éducation actuelle sera finie, *quand la mort aura été entièrement absorbée par la vie!*

FIN DU JOURNAL INTIME

CONCLUSION

C'est sur un texte de *l'Écriture* que se termine le *Journal* de Maine de Biran, *l'Écriture,* dont la méditation journalière était sa joie, sa force, sa meilleure consolation. Les nombreuses pages où le philosophe, dans les six dernières années de sa vie, discute des idées religieuses, montrent assez clairement la nature des préoccupations qui hantèrent durant cette période son esprit. On sait que Victor Cousin, chargé par M. Lainé, exécuteur testamentaire de Biran, de classer les papiers de leur commun ami, ne fit qu'entr'ouvrir les multiples cahiers du *Journal* et les referma précipitamment, fort scandalisé, lui le fidèle adepte de la Raison impersonnelle, de constater que son ancien maître, déplaçant le centre de sa philosophie, en était venu, au soir de son existence, à mettre *Dieu* « à la place », est-il dit dans le *Journal* (1822) « que le Roi n'avait pas eu honte d'usurper. »

Le Biran que nous a présenté Cousin et, après lui, la plupart des philosophes du dix-neuvième siècle, Ernest Waville et le Père Gratry exceptés, est un Biran incomplet et inachevé. En nous donnant les *Considérations sur les rapports du physique et du moral* pour « la dernière pensée de M. de Biran », Cousin se trompe, ou plutôt nous trompe. Il savait bien qu'il y avait autre chose. Mais, se refusant dans son orgueil de l'esprit, à suivre Biran jusqu'au terme d'une évolution philosophique, qui aboutit à la reconnaissance de l'élément divin, Cousin nous arrête sur le seuil du temple et, pour nous enlever toute velléité d'y entrer, il grave sur le fronton ces mots fatidiques : *Ici règne le mysticisme !*

Une lecture attentive du *Journal intime* aurait révélé à Cou-

sin le plan et les éléments d'un autre ouvrage — *les Nouveaux essais d'anthropologie* — où, en étudiant l'homme sous le triple aspect de la vie animale, de la vie humaine, de la vie religieuse, Biran nous conduit insensiblement de la psychologie à la religion et nous dévoile les sublimités de la vie de l'esprit. Mais, fermant délibérément les yeux pour ne point voir, Cousin raye d'un trait de plume les écrits se rapportant à la dernière période de philosophie de M. de Biran et il en vient presque à se féliciter d'une mort prématurée qui a empêché le philosophe de sombrer irrémédiablement dans ce « mysticisme », qu'il considère, à part lui, comme l'abdication de la raison. « Que serait-il arrivé à Maine de Biran, écrit-il, si nous ne l'eussions perdu en 1824? Je l'ai assez connu et, s'il m'est permis de le dire, je connais assez l'histoire de la philosophie et les pentes, cachées mais irrésistibles, de tous les principes, pour oser affirmer qu'il aurait fini comme Fichte, c'est-à-dire en invoquant une intervention divine, une grâce mystérieuse, qui descend d'en-haut sur l'homme (1). »

Ayant sous les yeux les passages où M. de Biran donnait son acquiescement au mysticisme chrétien, et recourait au Moi divin pour ramener sa vie à l'unité et trouver le point d'appui tant cherché, Cousin se faisait prophète à bon marché, comme on peut en juger aujourd'hui, après la publication du *Journal intime*.

De son côté, M. Léon Brunschvicg, professeur de philosophie en Sorbonne, nous déclare dans un important ouvrage, tout récent (2), que M. de Biran « s'est dépris de sa propre doctrine » sur la fin de sa vie, et que « le préjugé sensualiste auquel il est demeuré, en fin de compte, asservi, lui a interdit de suivre le progrès spirituel du *moi*. »

Ce progrès spirituel, Biran, à notre humble avis, l'a poussé si loin en la dernière période de son existence que, dans les profondeurs du *moi*, où il ne cesse de creuser avec son esprit pénétrant, ce nouvel Archimède a découvert le point d'appui à l'aide duquel on peut soulever le monde de la connaissance et pénétrer jusqu'au seuil de l'absolu. « Celui, prononce-t-il,

(1) C. Victor Cousin, Préface aux *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral*.

(2) *Le Progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, 2 vol. in-8°, Alcan, Paris.

qui connaît le *moi* et se possède lui-même, connaît Dieu, et la vérité, l'être. »

Mais, ce faisant, Biran ne s'est pas renié lui-même. C'est par une dialectique, issue de son expérience intime et vivifiée par elle, comme l'a bien vu Jacques Chevalier, qu'il en arrive à dépasser le stade de *l'effort volontaire* et à s'élever jusqu'à cette *vie de l'esprit*, qui est pour l'âme, selon lui, comme « une addition de sa vie propre. » Si Biran en vient à déplacer son centre, ce n'est pas une brisure avec sa philosophie antérieure qu'il opère : c'est un *processus logique* qu'il accomplit sous la poussée d'une pensée sans cesse en quête de la vérité (1). Pour n'être plus « le point où tout aboutit », le Moi n'en reste pas moins « le point d'où tout part ». Voici, en effet, la nouvelle formule à laquelle se rallie Biran, et qui reste la synthèse la plus exacte de sa philosophie : « *Deux pôles de la science humaine : la personne*-moi, *d'où tout part ; la personne*-Dieu, *où tout aboutit* ».

Tout comme M. Léon Brunschvicg et Victor Cousin, M. Pierre Tisserand, le dernier éditeur de Biran, et quelques autres philosophes contemporains, voient une « déviation de la pensée biranienne », et — on se borne à l'insinuer — un affaiblissement de l'esprit du philosophe là où, pour notre part, nous croyons distinguer l'aboutissant logique de son système et son couronnement, « la fermeture de son cercle. » Nous touchons ici à un désaccord foncier entre Maine de Biran et la pensée moderne, ou, plus exactement, la *libre pensée moderne*, qui ne peut pardonner au profond penseur, la plus pure gloire de la philosophie française au dix-neuvième siècle, d'avoir fini par rejoindre Pascal dans sa croyance à l'Homme-Dieu, en prenant « *le Médiateur* » pour « guide et compagnon de sa vie présente et future » (*Journal intime*, mai 1824).

Un Biran chrétien, et plus encore, *mystique*, dont toute l'existence (tout spécialement la dernière période de 1818 à 1824) a tendu à la « vie de l'esprit », ou vie supérieure qui consiste — selon le philosophe lui-même — à « s'entretenir toujours avec soi-même de l'infini, de l'éternel, du vrai, du

(1) Nous sommes heureux d'être ici d'accord avec les deux suréminents Présidents de la *Société des Amis de Maine de Biran*, MM. Henri Bergson et Édouard Le Roy.

beau, du bon absolu, et à ne faire aucun cas de tout ce qui meurt », voilà le Biran, tel qu'il ressort fort nettement de sa confession autobiographique, ou de son *Journal intime*, aujourd'hui enfin intégralement, ou presque intégralement publié. Nous ne nous dissimulons pas, assurément, la répugnance qu'éprouvent certains philosophes contemporains (plusieurs sont nos amis), tenants de la pensée libre ou du protestantisme libéral (entendez : libéré de tout dogme) à admettre le Biran que nous leur présentons. Mais nos regrets de les contrister ne peuvent faire que ce qui est, ne soit pas. Les textes sont là, et ils sont en grand nombre ; ils parlent assez éloquemment par eux-mêmes. Partant, nous nous croyons en droit d'affirmer que le Biran qui, reprenant la thèse si brillamment exposée dans les PENSÉES, en arrive, après de fort longs tâtonnements et des réflexions poussées en tout sens, à déclarer avec Pascal que *l'homme est un problème dont la solution ne se trouve qu'en Dieu*, ce dernier Biran — qu'on le veuille ou non — est *le vrai* Biran.

LA VALETTE-MONBRUN.

SUPPLÉMENT

ANNÉE 1816

1. La place naturelle des pages qui suivent aurait été à la fin du tome Ier du Journal intime, *que nous avons publié au printemps de 1928. Mais, par suite d'une négligence, elles furent alors omises. Nous avons cru bon de réparer cet oubli en les donnant ici en supplément. N'est-ce pas le cas de dire : Mieux vaut tard que jamais ?...*

Le 1er décembre. — Je me suis occupé de correspondance et de mon travail du Conseil d'État jusqu'après 2 heures. Sorti à pied avec le médecin Delpit et mon fils pour aller faire des visites du côté du Luxembourg. Dîner de famille. Visite du soir au ministre de la police et à M. Royer-Collard. Discussion d'affaires.

Le 2 décembre. — J'ai été à la séance du Conseil d'État à 10 heures et demie, mal disposé. Rentré à 2 heures et demie. J'ai resté chez moi jusqu'à 6 heures. Je deviens plus casanier. J'ai un objet de travail assez fastidieux, mais c'est un sujet déterminé, et il n'y en a pas auquel on ne s'attache par l'habitude de s'en occuper. Tout consiste à nous faire quelque sujet d'idée fixe pour enrayer cette légèreté vagabonde. J'ai dîné chez Mme de Staël, avec M. de Lally, le maréchal Marmont, etc. Il n'a été question que de politique. Mon esprit s'est un peu réveillé pendant le dîner, mais je ne me sens pas à mon aise avec ce monde. J'ai fait des courses dans la soirée. Visite chez le Président de la Chambre des députés.

Le 3 décembre. — Je ne suis sorti que pour aller au Comité de l'Intérieur, de 10 heures à 2 heures. J'ai passé tout le reste du temps chez moi, où j'ai dîné seul avec mon fils. Dans la soirée j'ai eu MM. Royer et de Sèze pour parler Université. J'ai perdu l'habitude de la solitude et du repos. Il faut que l'intérieur se calme pour être bien dans sa famille et ne pas y sentir l'ennui, qui provient surtout de la disproportion entre le mouvement qui nous est propre et celui qui vient du dehors.

Le 4 décembre. — J'ai passé toute la matinée chez moi, occupé de mon travail du Conseil d'État. Dîner chez M. de Barante. État de malaise et de concentration. Grande soirée et concert chez M. Decazes.

Le 5 décembre. — Sorti à 11 heures et demie pour aller au cours de M. Cousin. Visite à M. Le Breton. Rentré à 4 heures pour m'habiller et aller dîner chez le ministre des Finances, où j'ai trouvé plusieurs anciens collègues. J'ai passé la soirée en visites ministérielles.

Le 7 décembre. — Je suis sorti avant midi, après avoir écrit quelques lettres, pour aller chez le ministre de l'Intérieur, avec qui j'ai passé une demi-heure en affaires. A une heure et demie, j'ai été avec M. de Sèze au Jardin des Plantes. Nous avons passé la journée avec M. Cuvier, au milieu des richesses de la nature et dans une conversation toujours élevée. J'ai eu une discussion savante sur les signes vocaux et les rapports de l'ouïe avec la voix. Je sentais que j'avais l'avantage. Mme Cuvier et sa fille m'ont laissé des souvenirs. Ce ménage n'est pas comme un autre. Rentré à 9 heures chez moi. J'ai discuté avec MM. Ampère et Cousin sur la philosophie. Cette journée est remarquable, pleine d'idées.

Le 8 décembre. — J'ai été agité dans la matinée par une correspondance active et nombreuse. Sorti à 2 heures et demie en voiture pour aller faire visite à M. de Lavernelle avec le jeune Chéron. Visites dans le faubourg Saint-Honoré à l'abbé de Montesquiou, Mme de Vintimille. Rentré pour dîner. J'ai eu deux personnes dont la société ne me convenait pas, et j'ai eu besoin de dissimuler mon humeur.

Le 9 décembre. — J'ai travaillé à mon rapport sur la direction de Paris. J'y *patauge*. Je me fais une grande affaire de rien et je cherche laborieusement les choses les plus simples. Mes facultés sont le plus souvent comme couvertes d'un voile et toutes mes facultés intellectuelles sont affaiblies à la fois. J'éprouve un grand vide, un fond de mécontentement et de tristesse au dedans de moi-même. Je cherche à me donner le change et à me distraire en me livrant par moment à une sorte d'activité tumultueuse. Je suis sorti tard et j'ai été d'abord faire visite à la princesse de Chalais, puis dîner chez mon ancien collègue M. Villat de Fréville. Séance du soir au Comité de l'Intérieur. Visite à M. Lainé.

Le 10 décembre. — J'ai travaillé dans la matinée avec assez d'activité. Long entretien avec M. Baggesen. Sorti à 5 heures, visite à l'évêque d'Alais. Dîner chez le ministre de l'Intérieur avec MM. Royer-Collard, de Serres, de Montlosier. J'ai été embarrassé, froid et contraint. Sorti du ministère pour aller faire des visites en cabriolet par une pluie battante. Rentré chez moi à 10 heures et demie, triste avec l'esprit et le cœur vidé, ainsi que doit être disposé tout homme, qui n'a dans la vie aucun grand intérêt ni de sentiments, ni d'idées. Cette activité tumultueuse de la vie extérieure de Paris *tue* toutes nos facultés intellectuelles, et l'âge qui s'y joint accélère la décadence et précipite la vie.

Le 11 décembre. — Tonnerre extraordinaire.

J'ai été occupé de correspondance dans la matinée. Séance du Comité de l'Intérieur, course au Marais chez le préfet des droits réunis. Dîner chez moi avec M. Delpit. Soirée tranquille et occupée.

Le 12 décembre. — J'ai été occupé, avec distraction, de mon travail sur la direction des travaux, jusqu'à 3 heures. Je suis sorti dans ma voiture de remise pour aller faire des visites à l'Intérieur, chez M. de Castellane. Dîner chez M. Ferrand, en nombreuse compagnie. J'ai eu un entretien philosophique, assez animé, avec M. Anisson-Duperron, près de qui j'étais à table. Le soir, visite aux ministères de la Police, des Finances, de la Justice. Rentré à 11 heures.

Le 13 décembre. — J'ai fait ma correspondance et mon travail sur la direction pendant la matinée. Sorti un peu avant le dîner avec un sentiment de bien-être, qui ne m'est pas ordinaire. Dîner avec M. Delpit, entretiens sur les travaux des eaux thermales des Pyrénées. J'ai été à 8 heures au Comité de l'Intérieur jusqu'à 11 heures et demie. Je suis rentré chez moi, triste et dégoûté. Digestion troublée. J'ai travaillé jusqu'à une heure.

Le 14 décembre. — Pluie et vent furieux. Ouragan dans la soirée et la nuit du 14.

J'ai travaillé dans la matinée avec les distractions, le trouble et défaut d'aplomb ordinaires. Sorti à 4 heures pour aller au ministère de l'Intérieur. Je me suis rendu en cabriolet de louage chez le préfet, où j'ai dîné.

Entretiens sur l'économie politique à table et sur la direction des travaux de Paris. J'ai causé avec M. Montlosier et le cercle de M. de Barante. Soirée triste chez Mme de Pastoret. Rentré à 11 heures chez moi, à pied, par la tempête.

Le 15 décembre. — J'ai écrit deux lettres dans la matinée et je me suis habillé à 10 heures et demie pour aller au château avec M. Duvergier, qui est venu me prendre en voiture. J'ai été fatigué et ennuyé de la foule : je suis rentré chez moi à 2 heures dans un état de malaise et d'incapacité. J'ai écrit quelques phrases de mon rapport. Sorti à 3 heures et demie avec le jeune Chéron. Visites. Dîner chez moi avec M. Ampère, Cousin, etc. Soirée triste, mauvaise digestion. Visites avec mon fils, à la police et chez M. Royer-Collard. J'étais souffrant et embarrassé dans le monde. Mes idées étaient embrouillées, et je n'avais pas même la faculté d'être attentif. Cette distraction, qui s'accroît avec l'âge, tient à une véritable faiblesse organique du cerveau, à laquelle l'attention volontaire ne remédie que très imparfaitement. C'est une maladie héréditaire. Mon père et mes frères et quelques personnes de ma famille en ont été atteintes. A certaines époques de l'année, quand ma santé est dérangée et mes nerfs irrités ou détendus, je suis plus distrait, et il me faut un grand effort pour supporter la moindre conversation.

Le 16 décembre. — Je vis difficilement dans cette saison de l'année et à cette époque de ma vie. Tout est résistance au dedans de moi et, par suite, tout me paraît obstacle et difficultés au dehors. Il me semble quelquefois que ma carrière est finie, et que je n'ai plus rien à faire en ce monde qu'à songer à le quitter et à me préparer pour une autre existence, mais, dans certains moments, mon activité redouble, je suis plus content de moi et je forme des projets comme dans le jeune âge. Ces alternatives tiennent à l'état variable des nerfs et à la manière dont le principe de la vie s'affecte, nous conduisant d'un pas inégal au terme de la vie, sans que nous nous en doutions.

Après avoir travaillé dans la matinée et fait des cours, j'ai dîné chez le ministre de l'Intérieur et j'y ai passé une soirée agréable de musique, où étaient les premiers artistes de Paris, Prover, Krietz jeune, Plantaz. Rentré chez moi à 11 heures.

Le 17 décembre. — J'ai été dès le matin à 10 heures au Comité de l'Intérieur jusqu'à 2 heures. Rentré chez moi après le Conseil, j'ai travaillé jusqu'à 5 heures. Dîner chez M. Blanquart de Bailleul avec plusieurs personnes. Visite au Chancelier le soir et à Mme de Saint-Luce. Malaise, inquiétude. Je veille tard. L'agitation de la journée se prolonge et me donne une sorte d'activité artificielle, nulle pour la pensée. Je me couche après une heure. Mon sommeil est difficile, interrompu. Je me sens fort appesanti le matin et comme dans un état d'étourdissement et d'ivresse. Cette manière d'être me devient habituelle. Elle est contraire à tout travail suivi.

Le 18 décembre. — J'ai passé la matinée chez moi. Écriture, correspondance, entretien d'affaires avec M. Bruyère, directeur de travaux. Visite à Mme de Chamans. Causerie intéressante avec Mme de Poix. Dîner chez moi. Concert du ministre de la Police jusqu'à minuit. Mauvaises dispositions.

Le 19 décembre. — Changement de température. Le temps s'est rasséréné et refroidi. J'ai travaillé à mon rapport avec des interruptions. Sorti à 2 heures pour aller chez le curé de Saint-Thomas d'Aquin, pour une séance du Comité de l'Instruction primaire. J'y ai parlé avec aplomb et netteté. Visite

en cabriolet. Dîner chez le bon abbé Morellet avec le fameux Dupont ; concert d'amateurs chez M. Faure, conseiller d'Etat. Visite au ministre de l'Intérieur.

Le 20 décembre. — Froid, glace. La rivière est très grossie par les pluies précédentes.

J'ai travaillé avec constance, mais sans grand succès, à mon rapport sur l'architecture. Les idées tantôt ne se lient pas, tantôt ne viennent pas. Visite de M. Berquey et dîner chez d'Allemagne. Le soir visite à Mme de Larroque. Soirée chez M. Suard. Rentré à 11 heures.

Le 21 décembre. — J'ai travaillé toute la matinée sur le même sujet. Parti après 4 heures. J'ai été faire visite au bon évêque d'Alais, chez qui j'ai rencontré avec plaisir la princesse de Chalais, dîner chez moi avec mon fils.

Mon avenir s'enraye chaque jour. J'ai interrompu ces réflexions en allant me jeter dans le tourbillon où je passe chaque soirée. J'ai été d'abord chez le ministre de l'Intérieur et de là au cercle de M. Marbois. Rentré à 11 heures et demie.

Le 22 décembre, dimanche, grand froid, 6°, la rivière est très grosse. — J'ai fait ma correspondance dans la matinée. A 2 heures je suis sorti en voiture de remise pour aller faire visite à M. Cuvier, au Jardin des Plantes, et à Mme Ferrand, nouveau cordon bleu. Celui-ci prépare un ouvrage en quatre volumes intitulés : *Théorie des révolutions,* et a pour épigraphe : *Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania?* Épigraphe que le roi a fort approuvée.

J'ai dîné chez moi avec M. de Vassal et Delpit. Le soir, visite au duc de Richelieu. J'ai été prendre Mme Chéron pour la mener au ministre de l'Intérieur et à une grande soirée chez Mme de Labrèche, où j'ai trouvé bien des gens d'opinions opposées. Rentré à 11 heures et demie.

Le 23 décembre, froid, 6°. Le soir, neige. — Je suis sorti le matin en voiture de remise à 10 heures pour aller à la séance du Conseil d'État. J'étais souffrant, toussant sans interruption et dans un grand état de malaise. Rentré chez moi à 3 heures après une longue visite au marquis de la Maisonfort. Dîner

chez la princesse de Chalais en bonne société. Visite du soir.

Le 24 décembre, dégel : le temps s'est fort radouci. — J'ai été à la séance du Comité de l'Intérieur et je suis resté chez moi jusqu'à 3 heures. J'ai passé toute la journée au travail ou en conversation psychologique.

Le *moi* n'est l'attribut d'aucune chose. Il n'est point une chose, selon le fait de conscience ; mais il est lui-même et pour lui-même sujet d'attribution sans être attribué à rien. L'âme ne se sent pas ou ne s'aperçoit pas comme substance. Car, en ce cas, elle sentirait comme le sujet de toutes les sensations ou modifications variables, ce qui n'est pas et est contraire au fait de conscience. L'âme ne sent ou ne s'aperçoit *immédiatement* que comme force, et en s'apercevant ainsi elle a une idée qui est l'objet d'une sorte de pensée abstraite. Descartes et son école ont tourné autour de la distinction du moi ; mais ils ne sont pas parvenus à se placer *dans le point de vue de la conscience.* C'est que la chose est fort difficile.

Le 25 décembre. — J'ai été à la messe de Saint-Dominique à 10 heures et suis rentré chez moi pour commencer à dicter mon grand rapport sur la direction des travaux de Paris.

C'est une véritable fatigue pour moi que de dicter. J'hésite sur chaque expression et j'éprouve, à l'égard de moi-même ou de celui à qui je dicte, une sorte de timidité, en articulant les phrases que j'ai dictées. Cependant en résultat le travail en vaut mieux, après avoir passé par cette épreuve.

Je suis sorti à 4 heures et demie et me suis rendu chez M. de Sèze, où j'ai dîné assez gaiement. Visites le soir chez le directeur des postes, M. de Caze (Decazes).

Le 26 décembre. — J'ai continué à dicter mon rapport jusqu'à 5 heures. Sorti en voiture pour aller voir Mlle d'Alpy. Dîner chez le duc de Richelieu. Rentré à 11 heures. J'ai veillé jusqu'à une heure et demie pour corriger mon travail, dont je suis exclusivement occupé.

Les 27 et 28 décembre.— J'ai resté ces deux jours sans sortir, occupé à dicter, corriger et refaire mon rapport, agité de la

crainte qu'il ne serait pas prêt au moment, tâtonnant sur des corrections dont l'idée tardive vient, et jugeant en moi-même que l'objet est loin de valoir le soin que j'y apporte. État nerveux et fâcheux pendant le travail. Puis, quand le moment de la détente arrive, en dînant à mon aise en famille, j'éprouve un sentiment de bien-être, que je ne goûte jamais qu'après un travail assidu. Ma tête a besoin d'exercice, comme l'estomac d'aliments. J'ai lu mon rapport au Comité de l'Intérieur le soir à 8 heures et demie. J'étais mal à l'aise et embarrassé en commençant. J'ai pris des forces, à mesure que j'avançai et j'ai été content de moi, à mon aise enfin, parce que je me suis senti soutenu.

Je suis rentré chez moi, calme et serein, heureux d'être débarrassé de ce fardeau, et j'ai dormi tranquillement.

Le 29 décembre. — J'ai passé la matinée en correspondance avec M. Gérard et ma femme, etc. J'ai reçu des visites. Sorti à 4 heures. Dîner chez M. Faure, conseiller d'État, dans un ménage de paix et de bonheur.

Le 30 décembre. — Grand dîner chez moi avec la famille d'Allemagne. Soirée philosophique. Discussion sur le moi.

Le 31 décembre. — Pluie, température douce.

Cette journée s'est passée, comme la suivante, en visites de cérémonies à la cour et chez les ministres, à tous les grands personnages. J'ai voulu tirer parti de ma voiture de remise, louée pour ces deux jours. J'ai dîné chez moi, n'ayant point d'invitations au dehors. Mon estomac est mal à l'aise, et il y a une grande langueur dans toutes mes facultés.

Fin de l'année 1816.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME

	Pages.
Introduction	1
Année 1817	1
Année 1818	79
Année 1819	152
Année 1820	202
Année 1821	221
Année 1822	279
Année 1823	303
Année 1824	331
Conclusion	344
Supplément	348